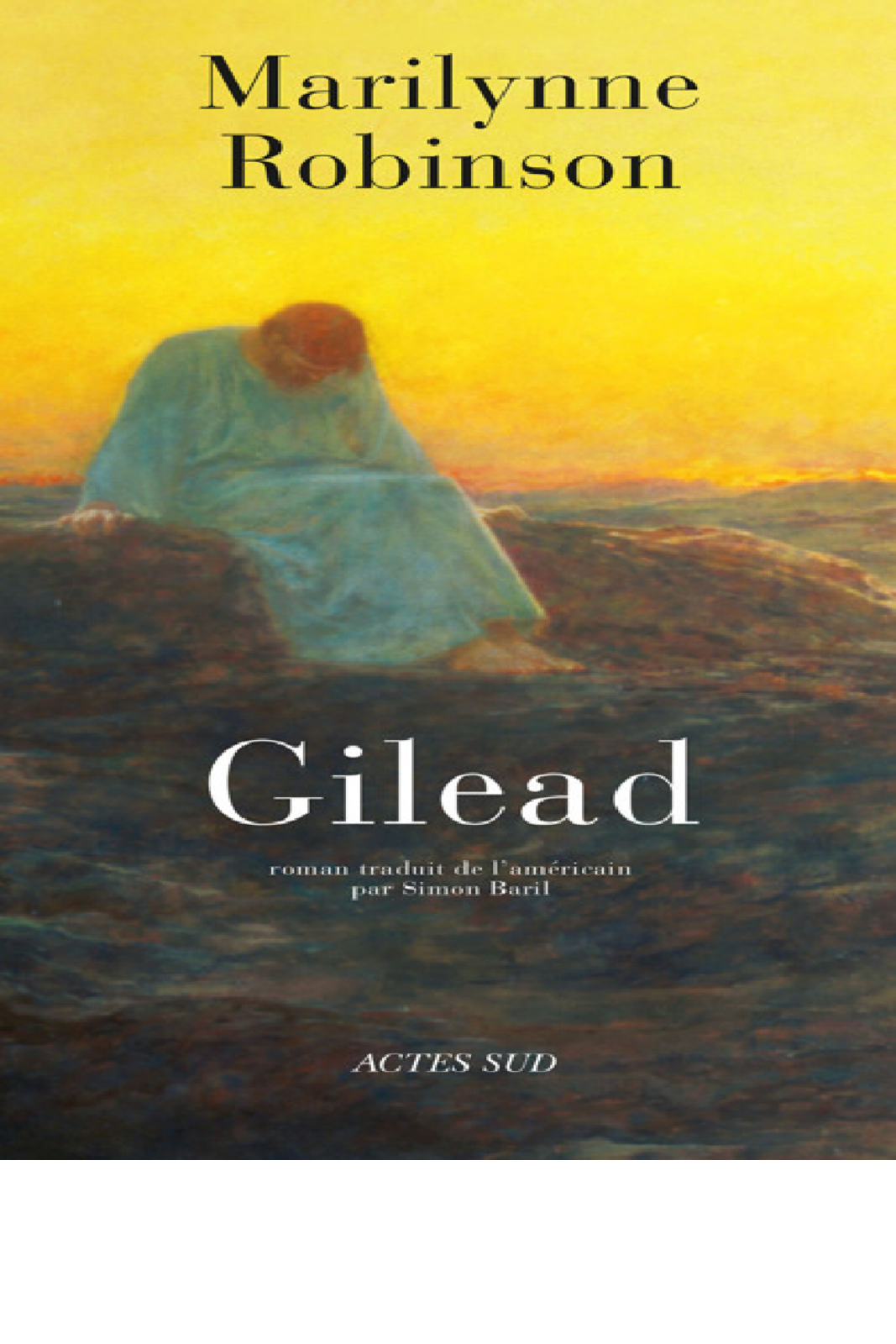


Gilead

Robinson, Marilynne

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

The background of the cover is a painting. It depicts a person with their head bowed, wearing a long, flowing blue robe, kneeling on a dark, textured rocky shore. The person's hands are resting on the ground. The sky above is a vibrant, warm yellow and orange, suggesting a sunset or sunrise. The water in the foreground is dark and turbulent, with visible ripples and waves. The overall mood is somber and contemplative.

Marilynnne
Robinson

Gilead

roman traduit de l'américain
par Simon Baril

ACTES SUD

En 1956, sentant sa fin prochaine, le révérend John Ames rédige à l'attention de son très jeune fils une longue lettre en forme de méditation, seul héritage que sa pauvreté matérielle l'autorise à transmettre.

Ames a lui-même pour père un prêcheur de l'Iowa et pour grand-père un pasteur engagé, durant la guerre civile, dans la lutte pour l'abolition de l'esclavage. En rapportant les tensions dont il fut le témoin entre l'ardent pacifisme de l'un et l'activisme parfois pour le moins belliqueux de l'autre, le révérend Ames tisse, au fil des pages, le motif du lien sacré qui, entre tendresse et inévitables conflits, unit les pères aux fils.

De l'exercice du souvenir aux illuminations qu'une pratique intègre de la foi peut dérober à la contingence, des défaites de l'esprit à ses incertaines victoires, des enivrements de la chair ou des errements du cœur aux vertiges du mysticisme, c'est dans une langue aussi émouvante qu'elle est admirablement soutenue et inspirée, que Marilynne Robinson, à travers l'ultime sermon du révérend Ames, élève à l'étrange et merveilleuse grâce de vivre un hymne superbe, ample comme le pays dont il narre, à sa façon, l'histoire, exigeant comme toute quête spirituelle véritable, bouleversant comme une prière.

MARILYNNE ROBINSON

Le premier roman de Marilynne Robinson, Housekeeping (1981), publié d'abord sous le titre La Maison de Noé (Albin Michel, 1983) puis sous le titre La Maison dans la dérive (Métropolis, 2002), a reçu le PEN/Hemingway Award du meilleur premier roman. Publié en 2004, Gilead a obtenu le Pulitzer Prize for Fiction ainsi que le National Book Critics Circle Award. Egaleme nt auteur de deux essais, Marilynne Robinson enseigne à l'Iowa Writer's Workshop.

Illustration de couverture :

Britton Riviere © The Bridgeman Art Library / Getty Images, 2007

"Lettres anglo-américaines"

série dirigée par Marie-Catherine Vacher

Titre original :

Gilead

Editeur original :

Farrar, Straus & Giroux, New York

© Marilynne Robinson, 2004

© ACTES SUD, 2007

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-04757-3

À l'intérieur de son roman, l'auteur présente cette histoire d'un seul tenant, sans chapitre. Dans la version numérique, un découpage fut parfois nécessaire, et nous prions le lecteur de bien vouloir garder à l'esprit le souffle continu de l'ensemble.

MARILYNNE ROBINSON

GILEAD

roman traduit de l'américain
par Simon Baril

ACTES SUD

*Mes remerciements à Ellen Levine, ainsi qu'à
Katharine Stall et à Earle McCartney.*

M.R.

*A John et Ellen Summers,
mes père et mère bien-aimés.*

Je t'ai dit hier soir que je partirais peut-être un jour. Tu m'as demandé : Où ? Je t'ai répondu : Rejoindre le Seigneur. Alors, tu m'as demandé : Pourquoi ? Et je t'ai répondu : Parce que je suis vieux. Tu m'as dit : Je ne te trouve pas vieux. Tu as mis ta main dans la mienne et tu m'as dit : Tu n'es pas très vieux -- comme si le problème était réglé. Je t'ai expliqué que tu aurais peut-être une vie très différente de la mienne, ainsi que de celle que tu as vécue avec moi, et que ce serait formidable, car il y a de nombreuses façons de bien mener sa vie. Tu m'as dit : Maman me l'a déjà dit. Et puis tu t'es écrié : Ne ris pas ! parce que tu croyais que c'était de toi que je riais. Tu as tendu le bras et tu as posé tes doigts sur mes lèvres en me jetant ce regard que, de ma vie, je n'ai jamais vu ailleurs que sur le visage de ta mère. Une sorte de fierté farouche, fervente et grave. Je suis toujours un peu surpris de découvrir que mes sourcils n'ont pas roussi après avoir essuyé un de ces regards. Ils vont me manquer.

Cela paraît ridicule de s'imaginer que les morts puissent manquer de quoi que ce soit. Si tu es grand quand tu lis ceci -- mon intention est que tu lises cette lettre une fois devenu adulte --, je serai parti depuis longtemps. Je saurai à peu près tout ce qu'il y a à savoir sur la mort, mais vraisemblablement je le garderai pour moi. C'est comme cela que ça se passe, on dirait.

Je ne sais pas combien de fois les gens m'ont demandé à quoi ressemble la mort, parfois alors qu'ils n'étaient qu'à une heure ou deux de le découvrir par eux-mêmes. Quand je n'étais qu'un tout jeune homme, des gens aussi âgés que je le suis aujourd'hui me posaient déjà la question, m'agrippaient les mains et me fixaient de leurs vieilles pupilles vitreuses, comme s'ils savaient que je savais et qu'ils comptaient me tirer les vers du nez. En général, je répondais que c'était comme de rentrer chez soi. Nous n'avons pas de chez-nous dans ce monde, leur disais-je avant de regagner cette vieille maison où je me préparais du café avec un sandwich aux œufs, et où j'écoutais la radio (quand j'en ai eu une), bien souvent dans le noir. Tu te souviens de cette maison ? Je suis sûr que oui, au moins un peu. J'ai grandi dans des presbytères. J'ai passé l'essentiel de ma vie dans celui-ci, et j'en ai connu beaucoup d'autres, car les amis de mon père et la plupart des membres de notre famille vivaient eux aussi dans des presbytères. Et quand j'y songeais à l'époque, c'est-à-dire pas très souvent, il me semblait que celui-ci était le pire de tous, le plus venté et le plus lugubre. Enfin, voilà ce que j'en pensais dans le temps. De fait, elle est très bien, cette vieille maison ; mais alors j'y vivais seul, c'est pour cela qu'elle me paraissait étrange. Le fait est que je ne me sentais pas

vraiment chez moi dans ce monde. Maintenant, si.

Et voilà qu'ils me disent que mon cœur faiblit. Le docteur a utilisé le terme *angina pectoris*, qui sonne très théologique -- comme *misericordia*. Bon ; à mon âge, ce sont des choses qui arrivent. Mon père était vieux quand il est mort, mais ses sœurs, elles, n'ont pas vraiment vécu très longtemps. Alors je ne peux qu'être reconnaissant. Je regrette néanmoins de n'avoir presque rien à vous laisser, à toi et à ta mère. Juste quelques vieux livres dont personne d'autre ne voudrait. Je n'ai, pour ainsi dire, jamais gagné d'argent, et je ne me suis jamais soucié de celui que j'avais. J'étais loin d'imaginer que j'allais laisser derrière moi une femme et un enfant, crois-le bien. J'aurais été un meilleur père, si j'avais su. J'aurais mis quelque chose de côté pour toi. C'est ce que je tiens à te dire par-dessus tout : je regrette du plus profond de mon cœur les difficultés que ta mère et toi avez sûrement dû traverser, sans aucun véritable soutien de ma part, autre que mes prières, et je prie tout le temps. C'était le cas quand j'étais en vie, et c'est encore le cas maintenant, si l'autre monde le permet.

Je t'entends parler à ta mère, tu lui poses des questions, elle te répond. Ce ne sont pas les mots que j'entends, juste le son de vos voix. Tu n'aimes pas aller te coucher, et chaque soir elle doit à nouveau te convaincre. Je ne l'entends jamais chanter sauf le soir, dans la pièce d'à côté, quand elle te persuade doucement de t'endormir. Et alors je n'arrive pas à reconnaître la chanson. Sa voix est très basse, je la trouve belle. Mais, quand je le lui dis, elle rit.

J'ai vraiment du mal à décider de ce qui est beau, désormais. J'ai croisé deux jeunes hommes dans la rue l'autre jour. Je les connais, ils travaillent au garage. Ils ne vont pas à l'église, ni l'un ni l'autre, ce sont juste deux braves types un peu gredins qui se doivent de plaisanter tout le temps. Ils étaient là, adossés au mur du garage en plein soleil, à allumer leurs cigarettes. Ils sont toujours tellement noirs de graisse et imprégnés d'essence, je ne sais pas comment ils font pour ne pas s'embraser. Ils échangeaient des remarques comme à leur habitude, et riaient à leur manière un peu méchante. J'ai trouvé ça beau. C'est étonnant de regarder les gens rire, de constater qu'ils n'y peuvent rien. Quelquefois, c'est un véritable combat. J'y assiste assez souvent à l'église. Je me demande alors ce dont il s'agit, d'où cela vient, ce que cela libère pour qu'il faille continuer jusqu'à s'être vidé ; comme quand on pleure, d'une certaine façon, je suppose, sauf que le rire s'épuise beaucoup plus facilement.

Quand ils m'ont vu venir, ils se sont arrêtés de plaisanter, évidemment, mais je voyais bien qu'ils riaient encore sous cape, en pensant à ce que le vieux pasteur avait failli entendre sortir de leur bouche.

J'avais envie de leur dire que j'appréciais une bonne plaisanterie

autant que n'importe qui. A maintes reprises dans ma vie j'ai voulu expliquer cela. Mais c'est quelque chose que les gens ont du mal à admettre. Ils veulent que vous soyez un peu à part. J'avais envie de leur dire : Je suis en train de mourir, et je n'aurai plus beaucoup d'occasions de rire, en ce monde du moins. Mais cela n'aurait probablement fait que les rendre polis et sérieux. Je garderai secret mon état aussi longtemps que je le pourrai. Pour un mourant, je me sens plutôt bien, et c'est une bénédiction. Bien sûr, ta mère est au courant. Elle dit que, si je me sens bien, le docteur se trompe peut-être. Mais à mon âge, il ne peut se tromper que jusqu'à un certain point.

C'est l'aspect le plus étrange de cette vie, de cette existence de pasteur. Les gens changent de sujet quand ils vous voient arriver. Et parfois ce sont ces mêmes personnes qui viennent dans votre bureau et vous racontent les histoires les plus étonnantes. Il y a beaucoup de choses sous la surface de la vie, tout le monde le sait. Beaucoup de malveillance, de peur, de culpabilité, et beaucoup, beaucoup de solitude, là où on ne s'attendrait pas à en trouver, d'ailleurs.

Le père de ma mère était pasteur, le père de mon père aussi, et son père avant lui, et avant lui personne ne sait, mais ce n'est pas difficile à deviner. Cette vie était une seconde nature pour eux, comme elle l'est pour moi. C'étaient des gens bien, mais s'il y a quelque chose que j'aurais dû apprendre d'eux et que je n'ai jamais appris, c'est à maîtriser mon humeur. J'aurais dû parvenir à cette sagesse il y a bien longtemps. Même maintenant, quand une soudaine accélération de mon pouls m'amène à penser aux moments ultimes, je me surprends à perdre mon sang-froid à cause d'un tiroir qui coince ou parce que j'ai égaré mes lunettes. Je te le dis pour que tu puisses surveiller cela chez toi.

Un peu trop de colère, trop souvent ou au mauvais moment, peut détruire plus que tu ne saurais l'imaginer. Surtout, fais attention à ce que tu dis. "Voyez comme il faut peu de feu pour faire flamber une vaste forêt ! Or la langue est un feu" -- c'est vrai. Quand mon père était vieux, c'est précisément cela qu'il m'a dit dans une lettre qu'il m'a envoyée. Il se trouve que je l'ai brûlée. Je l'ai laissée tomber dans le fourneau. Ce qui m'avait beaucoup plus surpris à l'époque qu'aujourd'hui en y repensant.

Je vais tâcher de dire ici quelque chose en toute candeur, et de le dire avec un grand respect. Mon père était un homme de principes, comme il le disait lui-même. Il agissait en étant fidèle à la vérité telle qu'il la percevait. Mais quelque chose, dans la façon dont il s'y prenait, le rendait de temps à autre décevant, et pas seulement à mes propres yeux. Je dis cela malgré toute l'attention qu'il a accordée à mon

éducation, pour laquelle je lui dois une profonde reconnaissance, bien que lui-même puisse ne pas être de cet avis. Paix à son âme, je sais que moi aussi je l'ai déçu. C'est une chose étonnante, quand on y réfléchit. D'autant plus que nous nous voulions du bien.

Enfin, ils regardent mais ne voient pas, ils entendent mais ne comprennent pas, comme dit le Seigneur. Je ne prétends pas avoir saisi le sens de cette phrase, bien que je l'aie entendue maintes fois, et que j'y aie même consacré certains de mes sermons. Elle exprime simplement un fait profondément mystérieux. Vous pouvez connaître quelque chose sur le bout des ongles, et en fin de compte n'en rien savoir. Un homme peut connaître son père, ou son fils, et pourtant il peut ne rien exister entre eux que loyauté, amour et incompréhension réciproque.

Je mentionne cela seulement pour dire que les gens qui ressentent un quelconque regret en ce qui vous concerne s'imaginent que vous êtes en colère, et ils voient de la colère dans ce que vous faites, même si vous vous contentez de mener tranquillement la vie que vous vous êtes choisie. Ils vous font douter de vous, ce qui, selon les cas, peut vous perturber gravement ou vous faire perdre du temps. C'est une chose dont j'aurais voulu prendre conscience beaucoup plus tôt. Le seul fait d'y songer m'irrite un peu. L'irritation est une forme de colère, je l'admets.

L'un des grands avantages de la vocation religieuse, c'est qu'elle vous aide à vous concentrer. Vous savez ce que l'on attend de vous, et donc ce que vous pouvez aussi bien ignorer. Si j'ai quelque sagesse à partager, en voici là une grande partie.

Tu fais la joie de notre foyer depuis bientôt sept ans ; des années de vaches maigres, il faut le reconnaître, si tard dans ma vie. Trop tard pour que je puisse procéder aux changements nécessaires afin de mieux subvenir à vos besoins. Mais j'y pense, malgré tout, et je prie. Cela m'occupe beaucoup l'esprit. Je tiens à ce que tu le saches.

Le printemps est beau cette année, et voici une belle journée de plus. Tu étais presque en retard pour l'école. Nous t'avons mis debout sur une chaise et tu as mangé du pain grillé avec de la confiture tandis que ta mère cirait tes chaussures et que je te brossais les cheveux. Tu avais un exercice de calcul à faire dont tu aurais dû t'occuper hier soir, et cela t'a pris un temps fou ce matin, rien que pour essayer d'écrire les chiffres comme il faut. Tu es comme ta mère, tellement sérieux dans tout ce que tu entreprends. Les vieux messieurs t'appellent "Diacre", mais tu ne le tiens pas seulement de moi, ce sérieux. Je n'avais jamais rien vu de pareil avant de la rencontrer. Enfin, à part chez mon grand-père. J'avais l'impression que c'était à moitié de la tristesse, à moitié de la fureur, et je me suis demandé ce qui, au cours

de la vie de ta mère, avait pu mettre cette expression dans ses yeux. Et puis, un matin, alors que tu avais environ trois ans, que tu n'étais qu'un petit bonhomme, j'entrai dans la chambre d'enfant et tu étais assis par terre au soleil dans ta grenouillère, en train d'essayer de réparer un crayon de couleur cassé. Tu levais les yeux vers moi, et c'était exactement ce regard-là. J'ai souvent repensé à ce moment. Je vais te dire, parfois il m'a semblé que tu regardais alors en arrière depuis l'autre bout de ta vie -- à travers des ennuis quant auxquels je prie pour que tu ne rencontres jamais -- et que tu me demandais de bien vouloir m'expliquer.

"Tu es exactement comme tous ces vieux patriarches de la Bible", me dit ta mère, et ce serait vrai, peut-être, si je parvenais à vivre cent vingt ans et à accumuler quelques têtes de bétail, quelques serviteurs et servantes. Mon père m'a laissé un métier, qui se trouve être aussi ma vocation. Mais le fait est qu'il s'agissait avant tout pour moi d'une seconde nature, j'ai grandi avec. Selon toute probabilité, cela ne sera pas le cas pour toi.

*

J'ai vu une bulle passer devant ma fenêtre, une grosse bulle tremblotante tirant vers ce bleu libellule dont elles se parent juste avant d'exploser. Alors je me suis penché pour regarder dans le jardin, où tu étais avec ta mère, occupés tous les deux à souffler des bulles sur le chat : un tel bombardement, la pauvre bête n'en revenait pas d'avoir une occasion pareille de s'amuser. Comme il bondissait, notre insouciant petit [Soapy](#)¹ ! Certaines des bulles s'élevaient à travers les branches, et même au-dessus des arbres. Tous les deux, vous aviez les yeux trop rivés sur le chat pour contempler les conséquences célestes de vos actions ici-bas. Elles étaient ravissantes. Ta mère porte sa robe bleue, toi ta chemise rouge, et vous étiez agenouillés sur le sol côte à côte, Soapy entre vous, et ce scintillement de bulles qui montaient, et tous ces rires. Ah, cette vie, ce monde.

Ta mère t'a dit que j'écrivais ta généalogie, et cette idée a eu l'air de beaucoup te plaire. Fort bien. Que devrais-je consigner à ton attention ? Moi, John Ames, suis né en l'an de grâce 1880 dans l'Etat du Kansas, fils de John Ames et de Martha Turner Ames, petit-fils de John Ames et de Margaret Todd Ames. A l'heure où j'écris ces lignes j'ai vécu soixante-seize ans, dont soixante-quatorze ici même, à Gilead, Iowa, exception faite de mes études à l'université et au séminaire. Que devrais-je te raconter d'autre ?

Quand j'avais douze ans, mon père m'amena sur la tombe de mon grand-père. Cela faisait près de dix ans que ma famille vivait à Gilead,

où mon père officiait à l'église. Son père, qui était né dans le Maine et était descendu au Kansas dans les années 1830, avait vécu avec nous plusieurs années après avoir pris sa retraite. Puis le vieil homme nous avait quittés pour devenir une sorte de pasteur itinérant, du moins c'est ce que nous croyions. Il était mort au Kansas et avait été enterré là-bas, près d'une ville qui avait perdu quasiment tous ses habitants. La plupart de ceux qui n'étaient pas déjà partis pour des villes plus proches du chemin de fer avaient fui la sécheresse. De toute façon, s'il y avait une ville à cet endroit, c'était uniquement parce qu'il s'agissait du Kansas, et que les gens installés là étaient des [Free Soilers](#)² qui ne songeaient pas vraiment au long terme. Je n'emploie pas souvent l'expression "oublié de Dieu", mais quand je repense à cet endroit, ce sont effectivement les mots qui me viennent à l'esprit. Il fallut des mois à mon père pour trouver où le vieil homme s'était échoué ; de nombreux courriers aux églises, aux journaux, et ainsi de suite. Il ne ménagea pas ses efforts. Finalement quelqu'un répondit et nous envoya un petit colis contenant sa montre, une vieille Bible en triste état et quelques lettres dont j'appris plus tard qu'elles faisaient partie des nombreuses demandes de renseignements envoyées par mon père, sûrement remises au vieil homme par des gens qui pensaient l'avoir convaincu de rentrer chez lui.

C'était pour mon père une source d'amers regrets, que les derniers mots qu'il ait adressés à son père aient été des paroles de profonde colère, et qu'il ne puisse y avoir de réconciliation entre eux dans cette vie. De manière générale, il respectait sincèrement son père, et il lui était difficile d'accepter que les choses s'achèvent ainsi.

Nous étions en 1892, il était donc encore malaisé de voyager. Nous nous rendîmes aussi loin que nous pûmes en train, après quoi mon père loua un chariot et un attelage. Nous n'avions pas besoin d'un tel équipage, mais il n'y avait rien d'autre. On nous indiqua un itinéraire erroné et nous nous perdîmes ; nous avions tellement de mal à trouver de l'eau pour les chevaux que nous les laissâmes dans une ferme, et poursuivîmes notre chemin à pied. Les routes étaient de toute façon déplorables, noyées de poussière là où elles étaient fréquentées, pleines d'ornières crevassées là où elles ne l'étaient pas. Mon père transportait quelques outils dans un sac de jute, dans l'idée d'arranger un peu la tombe, et moi je portais nos maigres provisions -- des galettes, un peu de viande séchée, quelques petites pommes jaunes que nous avions récoltées ici ou là sur le chemin -- ainsi que nos chemises et chaussettes de rechange, déjà toutes sales.

A cette époque, il n'avait pas vraiment de quoi financer le voyage, mais l'idée le préoccupait tellement qu'il ne pouvait attendre d'avoir économisé. Je lui avais dit qu'il fallait que je vienne moi aussi, et il respecta mon désir, bien que beaucoup de choses en soient rendues

plus difficiles. Ma mère avait lu à quel point la sécheresse était terrible à l'Ouest, et elle se montra fort mécontente quand il lui déclara son intention de m'emmener. Il lui expliqua que ce serait instructif, ce qui fut sans conteste le cas. Mon père était décidé à trouver cette tombe coûte que coûte. De ma vie jamais auparavant je ne m'étais demandé d'où viendrait ma prochaine gorgée d'eau, et je remercie le ciel de n'avoir jamais eu à me le demander par la suite. Par moments, je pensai sincèrement que nous allions nous perdre et mourir. Un jour, tandis que mon père ramassait du petit bois pour un feu et qu'il l'empilait dans mes bras, il me dit que nous étions comme Abraham et Isaac sur le chemin du mont Moriah. J'y avais moi-même pensé.

La situation était si désastreuse là-bas que nous ne pouvions même pas acheter de quoi manger. Nous nous arrê tâmes dans une ferme et nous demandâmes à la dame si elle avait quelque chose à nous vendre ; elle prit une petite bourse dans un placard, nous montra quelques pièces et billets avant de déclarer : "Cet argent pourrait aussi bien être confédéré, vu son utilité." L'épicerie générale avait fermé, et la dame ne pouvait se procurer ni sel, ni sucre, ni farine. Nous échangeâmes quelques morceaux de notre misérable bœuf séché -- jamais plus je n'ai pu en supporter la vue depuis lors -- contre deux œufs à la coque et deux patates bouillies qui, même sans sel, avaient un goût merveilleux.

Mon père l'interrogea ensuite au sujet de mon grand-père et elle dit que oui, bien sûr, on l'avait vu dans les parages. Elle ne savait pas qu'il était mort, mais elle savait où on avait dû l'enterrer, et elle nous conduisit jusqu'à ce qu'il restait d'une route devant nous mener à destination, à moins de cinq kilomètres de là. La route était recouverte de broussailles, mais on distinguait tout de même les ornières en avançant : les mauvaises herbes y poussaient moins haut, car la terre était plus dure. Nous passâmes devant le cimetière à deux reprises. Les deux ou trois pierres tombales qui s'y trouvaient étaient renversées et le lieu envahi par les herbes. A notre troisième passage, mon père remarqua un poteau de clôture, alors nous nous approchâmes et nous discernâmes une rangée de peut-être sept ou huit tombes et, derrière elle, une moitié de rangée, étouffée par l'herbe brune, morte. Je me souviens d'avoir éprouvé de la tristesse face à cette apparence d'inachevé. Dans la deuxième rangée, nous trouvâmes une plaque funéraire que quelqu'un avait fabriquée en arrachant un pan d'écorce à un tronc, puis en y aplatissant des clous pour former les lettres REV AMES. Le R ressemblait au A et le S était un Z inversé, mais on ne pouvait pas se tromper.

Le soir venait de tomber, alors nous rentrâmes à la ferme de la dame et nous nous lavâmes à sa citerne, bûmes de l'eau de son puits et dormîmes dans son grenier à foin. Pour dîner, elle nous apporta une

bouillie de maïs. J'aimai cette femme comme une deuxième mère. Je l'aimai à en pleurer. Nous nous levâmes avant l'aube pour traire les vaches, couper du petit bois, puiser un seau d'eau, et elle nous attendait devant sa porte avec, en guise de petit-déjeuner, une galette de maïs sur laquelle elle avait tartiné de la compote de mûres et une cuillerée de crème ; nous mangeâmes debout sous la galerie dans le froid et l'obscurité, et c'était tout simplement merveilleux.

Nous retournâmes ensuite au cimetière, qui n'était qu'un lopin de terre entouré d'une clôture à demi effondrée, fermée par un portillon que maintenait une chaîne lestée d'une cloche à vache. Mon père et moi réparâmes la clôture du mieux que nous pûmes. Il commença à ameubler la terre de la tombe avec son couteau, avant de juger préférable de retourner à la ferme et d'y emprunter des pioches pour effectuer ce travail convenablement. "On ferait bien de s'occuper aussi de ces autres gens, pendant qu'on y est", ajouta-t-il. Cette fois-ci, la dame nous avait préparé un plat de haricots blancs. Je ne me souviens pas de son nom, ce qui est bien dommage. Son index était sectionné au niveau de la première phalange, et elle zézayait. Elle me semblait vieille à l'époque, mais je pense que c'était simplement une paysanne qui s'efforçait de préserver ses bonnes manières et sa santé mentale, qui s'efforçait de survivre, malgré la fatigue et la solitude. Mon père me dit qu'elle parlait comme si elle était originaire du Maine, mais il ne lui posa pas la question. Elle pleura quand nous lui dîmes au revoir, et s'essuya le visage avec son tablier. Mon père lui demanda s'il y avait une lettre ou un message qu'elle voulait que nous rapportions avec nous ; elle répondit que non. Il lui demanda si elle voulait venir avec nous, mais elle nous remercia en secouant la tête : "Il y a la vache." Puis, pour nous rassurer : "Tout s'arrangera avec la pluie."

Ce cimetière était l'endroit le plus isolé que l'on puisse imaginer. Si je disais qu'il retournait à l'état sauvage, il te viendrait peut-être à l'idée que cet endroit possédait une sorte de vitalité. Or il était desséché et brûlé par le soleil : difficile de se figurer que l'herbe avait pu jadis y être verte. Partout où l'on posait le pied, des dizaines de petites sauterelles bondissaient avec ce bruit sec caractéristique, celui d'une allumette que l'on gratte. Mon père glissa les mains dans ses poches, regarda autour de lui et secoua la tête. Puis il se mit à couper les broussailles avec une faucille qu'il avait apportée, et nous redressâmes les planches et les croix renversées. La plupart des sépultures étaient délimitées par des cailloux, et dépourvues de toute date ou indication. Mon père me dit de faire attention où je mettais les pieds. Il y avait ici et là de petites tombes que je n'avais d'abord pas remarquées ; à moins que je ne me fusse pas rendu compte de ce dont il s'agissait. Je n'avais certes pas l'intention de marcher dessus, mais avant qu'il ne coupe les herbes, j'avais du mal à les repérer, et quand tout d'un coup je compris

que j'avais posé le pied sur certaines d'entre elles, je me sentis mal. Il n'y a que dans mon enfance que j'ai éprouvé un tel sentiment de culpabilité, et de pitié. Il m'arrive encore d'en rêver. Mon père disait toujours que, quand quelqu'un meurt, le corps est comme un vieux costume dont l'esprit ne veut plus. Néanmoins nous étions là, à nous tuer ou presque pour trouver une tombe, et à prendre toutes les précautions du monde avant de poser un pied sur le sol.

Nous travaillâmes un long moment à remettre les choses en ordre. Il faisait chaud et un incroyable vacarme régnait, entre les sauterelles et le bruissement du vent dans l'herbe sèche. Ensuite, nous semâmes des graines alentour -- monardes, rudbeckias, tournesols, bleuets et pois de senteur. Des graines de notre jardin, que nous ne manquions jamais de conserver. Quand nous eûmes terminé, mon père s'assit sur le sol à côté de la tombe de son père. Il demeura ainsi un long moment, arrachant de petites touffes d'herbe jaune qui dépassaient ici ou là, s'éventant avec son chapeau. Je crois qu'il regrettait de n'avoir plus rien à faire. Il finit par se relever, épousseta ses vêtements de la main ; nous étions debout côte à côte dans nos habits misérables, tout trempés, les mains toutes sales à cause de nos travaux ; les premiers grillons grinçaient, les mouches commençaient à sérieusement nous gêner, les oiseaux criaient comme avant de s'installer pour la nuit, et mon père pencha la tête et se mit à prier, rappelant son père au Seigneur, Lui demandant pardon, ainsi qu'à son père. Mon grand-père me manquait énormément, et moi aussi j'éprouvais le besoin d'être pardonné. Mais c'était une très longue prière.

Toutes les prières me paraissaient longues à cet âge, et j'étais vraiment moulu de fatigue. J'essayais de garder les yeux fermés, mais au bout d'un certain temps il fallut que je jette un coup d'œil autour de moi. C'est un moment dont je me souviens très bien. Au début, je crus voir le soleil se coucher à l'est -- je savais où était l'est, parce que le soleil pointait juste au-dessus de l'horizon lorsque nous étions arrivés ce matin-là. Puis je compris que c'était en fait la pleine lune qui se levait au moment précis où le soleil se couchait. Les deux astres semblaient reposer sur la ligne d'horizon, et il y avait entre eux la plus merveilleuse des lumières. On aurait cru pouvoir la toucher, comme s'ils échangeaient des courants de lumière palpables, comme si de grands écheveaux de lumière se tendaient entre eux. Je tenais à ce que mon père voie cela, mais je savais qu'il me fallait l'arracher à sa prière, et je voulais le faire comme il faut, alors je pris sa main que j'embrassai. "Regarde la lune", dis-je. Et il la regarda. Nous restâmes ainsi jusqu'à ce que le soleil ait disparu et que la lune soit montée dans le ciel. Tous deux semblèrent flotter sur la ligne d'horizon un long moment, sans doute parce qu'ils étaient si éclatants qu'on ne pouvait pas bien les distinguer. Et cette tombe, ainsi que mon père et moi,

était exactement à mi-distance entre les deux astres, ce qui me parut alors extraordinaire, car je n'avais pas encore bien réfléchi à la nature de l'horizon.

Mon père me dit : "Je n'aurais jamais cru que cet endroit puisse être beau. Je suis heureux de le constater."

Notre aspect était tel quand nous rentrâmes à la maison que ma mère éclata en sanglots en nous voyant. Nous étions tous deux amaigris, et nos vêtements étaient en piteux état. Ce voyage avait pris moins d'un mois en tout, mais nous avions dormi dans des granges et des étables, voire à même le sol, la semaine où, de fait, nous étions perdus. C'était une belle aventure, rétrospectivement, et mon père et moi riions souvent en nous remémorant certains détails assez effrayants. Une fois, un vieil homme nous avait même tiré dessus. Mon père avait l'intention de glaner, comme il disait à l'époque, quelques carottes un peu avancées dans un potager devant lequel nous passions. Il avait laissé une pièce devant la porte pour payer ce que nous pourrions trouver à marauder -- en général bien peu de choses. Il fallait voir ça : mon père en bras de chemise enjambant une vieille clôture branlante, une poignée de fanes de carotte dans la main et un bonhomme derrière en train de le mettre en joue. Nous prîmes la fuite dans les taillis, et quand nous jugeâmes qu'il ne risquait plus de nous suivre, nous nous assîmes par terre ; mon père racla la terre de la carotte avec son couteau, la coupa en morceaux qu'il posa sur le sommet de son chapeau -- placé entre nous en guise de table -- et commença à dire le bénédicité, comme il ne manquait jamais de le faire. Il dit : "Pour tout ce que nous allons recevoir..." et alors nous nous mîmes tous deux à rire aux larmes. Je me rends compte à présent que trouver de quoi nous nourrir lui était un souci constant, qui l'avait même poussé à quelque chose se rapprochant du crime. Cette carotte était si grosse, si vieille et si dure qu'il avait dû la débiter en toutes petites rondelles. C'était presque comme de manger une branche, sans compter que nous n'avions rien à boire pour la faire glisser.

Je n'ai saisi que plus tard dans quelle situation j'aurais été s'il avait été blessé ou, pire, tué, et que je me sois retrouvé abandonné tout seul là-bas. Il m'arrive encore d'en faire des cauchemars. Je crois qu'il ressentait cette sorte de honte que l'on éprouve quand on se rend compte après coup qu'on vient de prendre un risque stupide. Mais il était absolument déterminé à trouver cette tombe.

Un jour, pour me faire comprendre que je devais étudier pendant que j'étais jeune et que j'apprenais encore facilement, mon grand-père m'avait parlé d'un individu qu'il avait connu à son arrivée au Kansas, un pasteur qui venait de s'installer. "Cet homme-là n'avait pas confiance en son hébreu, m'avait-il dit. Il lui arrivait de marcher vingt-

cinq kilomètres à travers la plaine, en plein hiver, pour tirer au clair quelque point d'interprétation. Nous devions le dégeler avant qu'il puisse nous dire ce qui lui trottait dans la tête." Mon père avait ri avant de déclarer : "Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que c'est peut-être même vrai." Mais je me souvins de cette histoire à ce moment-là du voyage car j'avais l'impression que nous étions alors en train de faire quelque chose de très semblable.

Mon père abandonna le glanage et recommença à frapper aux portes, ce qu'il n'aimait pas faire, car les gens, quand ils s'apercevaient qu'il était pasteur, essayaient parfois de nous donner plus qu'ils ne pouvaient se le permettre. Du moins c'était ce que mon père croyait. Et ils savaient qu'il était pasteur, en dépit de notre apparence déjà bien dégradée après nos premières journées d'errance dans le désert, comme les appelait mon père. Nous offrîmes d'aider à diverses corvées en échange de nourriture, et les gens lui demandaient s'il voulait bien lire un passage des Saintes Ecritures ou dire une prière. Cela l'intriguait qu'ils aient deviné, et il était très curieux de savoir ce qui l'avait trahi. Il était fier que ses mains soient rugueuses, et que son corps ne s'embarrasse pas d'un embonpoint superflu. J'ai vécu plusieurs fois la même expérience, et me suis posé la même question. Enfin, voilà, nous avons passé plusieurs longues journées à deux doigts de la catastrophe, et gagné le droit d'en rire pendant des années. C'étaient toujours les pires moments de l'aventure qui nous faisaient jubiler. Cela contrariait beaucoup ma mère, mais elle se contentait de dire : "Gardez ça pour vous."

C'était une mère remarquablement consciencieuse à bien des égards, la pauvre femme. D'une certaine façon, j'étais son unique enfant. Avant ma naissance elle s'était acheté un nouveau livre de médecine domestique. C'était un ouvrage gros et coûteux, et nettement plus détaillé que le Lévitique. Elle l'invoquait pour nous empêcher d'utiliser notre cervelle pendant une heure après le dîner, ou de lire quoi que ce soit quand nous avons les pieds froids. Il s'agissait d'éviter toute sollicitation conflictuelle de la circulation sanguine. Mon grand-père lui déclara un jour que, si on ne devait pas lire quand on a froid aux pieds, il n'y aurait que des illettrés dans l'Etat du Maine ; mais elle prenait ces choses-là très au sérieux, et ses propos ne firent que l'énervier. Elle rétorqua : "Personne dans le Maine n'a grand-chose à manger, alors peu importe." Quand nous rentrâmes à la maison, elle me soumit à une toilette en règle, me mit au lit, me nourrit six ou sept fois par jour, tout en m'interdisant l'usage de mon cerveau après chaque repas. Je m'ennuyais au-delà du supportable.

Ce voyage a été une vraie bénédiction pour moi. Avec le recul, je me rends compte à quel point mon père était jeune alors. Il ne devait pas avoir beaucoup plus de quarante-cinq ou quarante-six ans. C'était un

homme robuste, qui vieillissait bien. Pendant des années, nous avons joué à la balle le soir après dîner jusqu'à ce que le soleil se couche et qu'il fasse trop sombre pour y voir. Je crois qu'il était content d'avoir un enfant à la maison, un fils. Oh, j'étais moi aussi un vieil homme en bonne santé et vigoureux, il n'y a pas si longtemps !

Tu sais, je suppose, que j'ai épousé quelqu'un quand j'étais jeune. Elle et moi avions grandi ensemble. Nous nous mariâmes au cours de ma dernière année de séminaire, puis nous revînmes ici pour que je puisse occuper la chaire de mon père, tandis que mes parents se rendaient quelques mois dans le Sud à cause de la santé de ma mère. Eh bien, ma femme mourut en accouchant, et l'enfant avec elle. Elles s'appelaient Louisa et Angeline. Je vis le bébé pendant qu'il respirait encore, je le tins entre mes bras quelques minutes et ce fut une bénédiction. Boughton la baptisa et la prénomma Angeline, car j'étais à Tabor pour la journée -- nous n'attendions pas l'enfant avant encore six semaines -- et il n'y avait personne pour lui dire quel nom nous avions finalement choisi. Elle se serait appelée Rebecca, mais Angeline est un bon prénom.

Dimanche dernier, quand nous sommes allés dîner chez Boughton, je t'ai vu qui regardais ses mains. L'arthrite les a rongées à ce point qu'elles ne sont plus que peau et articulations. Tu te dis qu'il est terriblement vieux, alors qu'il est plus jeune que moi. Il avait été mon témoin lors de mon premier mariage, puis il nous a unis, ta mère et moi. Sa fille, Glory, habite désormais chez lui. Son mariage à elle a échoué ; c'est une chose bien triste, mais pour Boughton c'est une bénédiction de l'avoir ici. Elle est venue l'autre jour m'apporter une revue. Elle m'a dit que Jack rentrerait peut-être à la maison lui aussi. Il m'a fallu une minute pour comprendre de qui il s'agissait. Tu ne te rappelles sans doute pas grand-chose à propos du vieux Boughton. Il a tendance à être un peu bougon, maintenant, ce qui est compréhensible étant donné sa mauvaise santé. Ce serait dommage si tu ne gardais que ce souvenir de lui. En son temps, il n'y avait pas meilleur prédicateur.

Mon père prêchait toujours à partir de notes, et j'ai moi-même rédigé mes sermons au mot près. Il y en a des cartons entiers au grenier, et d'autres, datant de ces dernières années, empilés dans le placard. Je ne les ai jamais relus pour voir s'ils valaient quelque chose, si j'avais en fait quelque chose à dire. Quasiment toute l'œuvre de ma vie est dans ces cartons, ce qui, quand on y réfléchit, est étonnant. Je pourrais les passer en revue, peut-être en trouver quelques-uns que je souhaiterais te voir garder. Ils me font un peu peur. Je crois qu'il est possible que

je les aie autant travaillés dans le seul but de me maintenir occupé. Si quelqu'un venait à la maison et me trouvait en train d'écrire, en général il ou elle s'en retournait, à moins qu'il ne s'agisse de quelque chose de vraiment important. Je ne sais pas pourquoi rester seul me permettait de ne pas me sentir seul, mais c'était invariablement le cas pour moi à cette époque, et les gens me respectaient à cause de toutes ces heures que je passais ici à travailler dans mon bureau, et à cause des livres que j'avais l'habitude de recevoir au courrier -- pas tant que ça, à vrai dire, mais plus que mes moyens ne me le permettaient. Voilà où est passée une bonne partie de l'argent que j'aurais pu mettre de côté.

Ce n'était pas la seule raison, bien sûr. Pour moi, écrire a toujours été comme prier, même quand je n'écrivais pas de prières (j'en écrivais en fait assez souvent). Cela donne l'impression d'être avec quelqu'un. J'ai l'impression d'être avec toi maintenant, quoi que cela puisse vouloir dire, sachant que tu n'es encore qu'un petit bonhomme et que, quand tu seras un homme, tu trouveras peut-être ces lettres sans intérêt. A moins qu'elles ne parviennent jamais jusqu'à toi, pour une raison ou pour une autre. Mais comme je regrette toute tristesse qui aura pu t'affliger et comme je suis heureux à la pensée de toutes les bonnes choses dont tu auras pu profiter ! Ce que je veux dire, simplement, c'est que je prie pour toi. Et il y a quelque chose d'intime en cela. Voilà la vérité.

Ta mère a du respect pour les heures que je passe ici, en haut, dans mon bureau. Elle est fière de mes livres. C'est elle, en fait, qui a attiré mon attention sur la quantité de cartons que j'ai remplis de mes sermons et prières. Disons cinquante sermons par an pendant quarante-cinq ans, sans compter les funérailles et le reste, dont il y a eu un grand nombre. Deux mille deux cent vingt-cinq. A trente pages en moyenne, cela fait un total de soixante-sept mille cinq cents pages. Est-ce possible ? Il faut croire que oui. J'écris petit, de surcroît, comme tu le sais à présent. Disons que trois cents pages représentent un volume. J'ai donc écrit deux cent vingt-cinq livres, ce qui me placerait en haut de la liste avec Augustin et Calvin en termes de quantité. C'est à peine croyable. J'ai presque tout écrit mû par le plus profond espoir et la plus grande conviction. En passant mes pensées au crible et en pesant mes mots. En essayant de dire ce qui est vrai. Et, pour être honnête, ce fut merveilleux. Je suis reconnaissant pour toutes ces sombres années, même si, rétrospectivement, elles m'apparaissent comme une prière longue et amère qui a fini par être exaucée. Ta mère est entrée dans l'église au milieu de la prière -- pour se mettre à l'abri du mauvais temps, ai-je pensé sur le moment, car il pleuvait des cordes. Et elle m'a observé avec des yeux si sérieux que j'étais gêné de prêcher pour elle. Comme le dirait Boughton, je ressentais l'indigence

de mes remarques.

Parfois, j'ai adoré la paix d'un dimanche ordinaire. C'est comme se tenir au milieu d'un jardin nouvellement planté après une pluie chaude. On sent la vie silencieuse et invisible. Tout ce qu'elle requiert de vous, c'est de ne pas la piétiner. C'était une de ces matinées si calmes : la pluie sur le toit, la pluie contre les fenêtres, et les gens pleins de gratitude, puisque apparemment il ne pleut jamais tout à fait assez. Dans de pareils moments, je me soucie peu de savoir s'ils écoutent ce que je peux bien avoir à leur dire, car je connais leurs pensées. Mais, si une inconnue entre, cette même paix peut tout d'un coup apparaître comme de la somnolence ou comme une morne routine, tant on a peur qu'elle la perçoive ainsi.

Si Rebecca avait vécu, elle aurait cinquante et un ans, dix ans de plus que ta mère aujourd'hui. Pendant longtemps, je me suis figuré ce qui se passerait si elle franchissait cette porte -- ce que je n'aurais pas honte, en tout cas, de dire en sa présence. Car je l'ai toujours imaginée revenant d'un endroit où l'on sait tout, écoutant mes espoirs et conjectures à la manière de quelqu'un qui a vu la vérité en face et qui prendrait la pleine mesure de mon incompréhension. C'était une espèce de tour que je me jouais à moi-même, pour m'empêcher de prendre les doctrines et les controverses trop à cœur. Je lisais tant de livres à l'époque et, dans mes pensées, j'étais toujours en train de débattre avec l'un ou l'autre d'entre eux. Mais je crois que je me gardais la plupart du temps de faire trop grand cas de toutes ces réflexions lorsque je montais en chaire. Je pense que c'est parce que j'écrivais mes sermons comme si Rebecca allait franchir cette porte que j'étais en quelque sorte préparé à l'arrivée de ta mère, plus jeune que Rebecca ne l'aurait été, bien sûr, mais pas si différente de la manière dont je l'imaginais. Cela ne tenait pas tant à son apparence qu'à la façon dont elle semblait ne rien avoir à faire en ce lieu, tout en semblant être la seule d'entre nous à y avoir vraiment sa place.

Je dis cela parce qu'il y avait chez elle quelque chose de sérieux qui paraissait presque être une forme de colère. Comme si elle allait déclarer : "Sache que j'ai franchi une distance inimaginable depuis un ailleurs inimaginable rien que pour répondre à tes prières. Alors dis quelque chose qui ait un peu de sens." Mon sermon avait un goût de cendres dans ma bouche. Non que je ne l'aie assez travaillé. Je travaillais tous mes sermons. Je me souviens que, ce jour-là, je baptisai deux nouveau-nés. Je sentais avec quelle intensité elle m'observait. Ces petites créatures pleurèrent toutes les deux quand je versai l'eau sur leurs fronts la première fois ; je regardai vers l'assistance et ne vis que l'étonnement sévère sur le visage de ta mère, cette expression que je m'attendais à voir avant même de lever les yeux, et j'eus envie de demander le plus sincèrement du monde : "Si

vous connaissez une meilleure façon de faire, je serais ravi que vous me l'appreniez." Puis, seulement six mois plus tard, je la baptisai. Et je voulais lui demander : "Qu'ai-je fait ? Qu'est-ce que cela signifie ?" Je me posais souvent cette question, non parce que je doutais d'avoir accompli quelque chose qui ait du sens, mais parce que j'avais beau penser, lire et prier, je me sentais étranger à ce mystère. Les larmes lui coulaient sur les joues, à cette si chère femme. Jamais je n'oublierai cela. A moins que je n'oublie tout, comme il arrive à tant de personnes âgées. Il semble néanmoins que je ne vivrai pas assez longtemps pour oublier la plupart des choses que je n'ai pas déjà oubliées -- et qui sont nombreuses, je le sais. J'ai réfléchi au baptême au fil des années. Boughton et moi nous en sommes souvent entretenus.

L'anecdote suivante peut paraître triviale, étant donné la gravité du sujet, mais je suis persuadé qu'elle ne l'est pas. Nous étions des enfants très pieux, issus de pieuses familles habitant dans une ville plutôt pieuse, et cela influa considérablement sur notre comportement. Un jour, nous baptisâmes une portée de chatons. C'étaient des petits chats de campagne poussiéreux, qui tenaient à peine sur leurs pattes, le genre de créatures misérables qui passent leur vie anonyme à réduire la population des souris, sans s'intéresser aucunement aux humains, si ce n'est pour les éviter. Mais les animaux semblent tous être sociables dans les premiers temps, et nous étions donc ravis chaque fois que nous découvrions de nouveaux chatons qui s'aventuraient hors des recoins où leur mère avait tenté de les cacher, aussi prêts à s'amuser que nous l'étions. Une des filles eut l'idée de les emmitoufler dans une robe de poupée -- il n'y avait qu'une seule robe, ce qui était aussi bien car les chats ne la supportaient guère, et nous avions de toute façon prévu de les libérer dès la fin du baptême. J'humidifiai moi-même leur front, répétant chaque fois la formule trinitaire dans son intégralité.

Leur mère, une vieille chatte sinistre à la queue tordue, nous trouva en train de baptiser à la chaîne au bord du ruisseau et se mit à emporter ses bébés l'un après l'autre par la peau du cou. Nous ne savions plus qui était qui, mais nous étions sûrs que certaines de ces créatures nous avaient été enlevées alors qu'elles étaient encore plongées dans les ténèbres du paganisme, ce qui nous préoccupait grandement. De sorte que je finis par demander à mon père, de la façon la plus naturelle possible, ce qui exactement arriverait à un chat qui aurait, disons, été baptisé. Il rétorqua que les sacrements devaient toujours être traités et considérés avec le plus grand respect. Ce qui ne répondait pas vraiment à ma question. Nous respectons les sacrements, mais nous tenions ces chats en la plus haute estime. Je compris néanmoins ce qu'il voulait me dire, et m'abstins de baptiser jusqu'à ce que j'aie reçu l'ordination.

Deux ou trois chatons de cette portée furent emportés par les filles,

qui en firent des animaux domestiques à peu près respectables. Louisa en choisit un jaune. Elle l'avait encore quand nous nous sommes mariés. Les autres vécurent leur vie sauvage, impossibles à distinguer de leurs congénères ; personne ne put jamais dire s'ils étaient païens ou chrétiens. Louisa nomma son chat [Sparkle](#)³, en raison de la tache blanche sur son front. Il finit par disparaître un jour. Je soupçonne qu'on le surprit en flagrant délit de vol de lapin, un péché auquel il s'adonnait régulièrement, bien que nous le tenions pour un chat chrétien et bien que l'âge l'ait gravement ankylosé. Un des garçons disait que Louisa aurait dû l'appeler [Sprinkle](#)⁴. C'était un baptiste, ardent partisan de l'immersion totale ; ces chats pouvaient être heureux que ce ne soit pas mon cas. Il nous affirma qu'aucun effet ne pouvait être obtenu grâce à nos méthodes, et nous n'étions pas en mesure de le contredire. Notre Soapy est sans doute quelque lointain descendant.

Je retrouve aujourd'hui encore la sensation de ces petits fronts chauds sous la paume de ma main. Nous avons tous caressé un chat un jour ou l'autre, mais en toucher un de cette manière, animé de la pure intention de le bénir, est une chose très différente, qui vous reste à l'esprit. Pendant des années, nous nous sommes demandé ce que, d'un point de vue cosmique, nous leur avons fait. Cela reste, à mes yeux, une vraie question. Je crois que le baptême est avant tout une bénédiction, et il y a une réalité de la bénédiction. Ce n'est pas qu'elle accentue le sacré, mais elle le reconnaît, et en cela réside une force que j'ai pour ainsi dire sentie passer en moi : la sensation d'accéder à une connaissance réelle de la créature, je veux dire de véritablement éprouver le mystère de sa vie et de la nôtre, simultanément. Je ne veux pas te pousser à devenir pasteur, mais c'est une voie qui offre des avantages auxquels tu ne penserais peut-être pas si je n'attirais ton attention sur eux. Non que l'on doive être pasteur pour accorder la bénédiction. Simplement, un pasteur a beaucoup plus de chances de se retrouver dans cette position. Les gens attendent cela de lui. Je ne sais pas pourquoi on a si peu écrit sur cet aspect de la vocation.

Ludwig Feuerbach dit quelque chose de magnifique sur le baptême. Je l'ai souligné. Il écrit : "L'eau est le plus pur, le plus clair des liquides ; en vertu de ce caractère naturel qui lui est propre, l'eau est l'image de la nature immaculée de l'Esprit divin. En somme, l'eau a un sens par elle-même, en tant qu'eau ; et c'est en raison de sa qualité naturelle qu'elle est consacrée et sélectionnée comme vecteur de l'Esprit saint. Le baptême se fonde pour une large part sur une réalité naturelle belle et profonde." Feuerbach est un athée notoire, mais il écrit aussi bien que n'importe qui sur les aspects joyeux de la religion, et il adore ce monde. Bien sûr, il pense qu'on pourrait aussi bien laisser la religion

sur le bas-côté pour que la joie existe pure, sans déguisement. C'est là son unique erreur, et elle est de taille. Mais il est formidable dès qu'il s'agit de la joie, y compris dans ses expressions religieuses.

Il n'a pas bonne presse auprès de Boughton, car il a ébranlé la foi de beaucoup de gens, mais je me plaindrais autant de ces gens que de Feuerbach. Il me semble que certaines personnes passent leur temps à chercher à ébranler leur foi. C'est la mode en vigueur depuis à peu près un siècle. Mon frère Edward m'avait offert le livre de Feuerbach, *L'Essence du christianisme*, en pensant qu'il allait me réveiller brutalement de ma piété aveugle, comme je m'en doutais déjà. Je devais le lire en secret, ou du moins c'est ce que je croyais. Je le plaçai dans une boîte à biscuits métallique que je cachai dans un arbre. Comme tu peux l'imaginer, lire ce livre dans de telles circonstances lui avait conféré un grand intérêt à mes yeux. D'autant que j'étais très impressionné par Edward, qui avait étudié dans une université en Allemagne.

Je me rends compte que je n'ai même pas mentionné Edward, bien qu'il ait eu beaucoup d'importance pour moi. Et il en a encore, paix à son âme. D'un côté, j'ai le sentiment que je le connaissais à peine et, de l'autre, celui d'avoir dialogué avec lui toute ma vie. Il pensait me rendre service en m'émancipant un peu du Middle West. C'est un service que l'Europe lui avait rendu. Mais me voilà, ayant vécu jusqu'au bout la vie contre laquelle il m'avait mis en garde, et en fin de compte je n'en suis pas mécontent. Cela étant, je me sais chatouilleux dès lors qu'on en vient à parler de l'esprit de clocher.

Edward avait étudié à Göttingen. C'était un homme remarquable. Il était plus vieux que moi de près de dix ans, de sorte que je ne le connaissais pas vraiment bien à l'époque où nous étions enfants. Il y avait deux sœurs et un frère entre nous, tous emportés par la diphtérie en moins de deux mois. Il les avait connus, ce qui n'était pas mon cas, évidemment, d'où une autre grande différence. Bien qu'Edward et mes parents y fassent rarement allusion, j'avais en permanence conscience qu'il y avait eu une vie remplie, joyeuse, dont eux trois se souvenaient bien et que je pouvais difficilement imaginer. Quoi qu'il en soit, Edward partit à seize ans pour étudier à l'université. A dix-neuf ans, il obtint son diplôme en langues anciennes et se rendit directement en Europe. Aucun d'entre nous ne le revit avant des années. Nous reçûmes même très peu de lettres.

Puis il réapparut, pourvu d'une canne et d'une énorme moustache. *Herr Doktor*. Il devait avoir environ vingt-sept ou vingt-huit ans. Il avait publié un livre en allemand, pas très épais, une sorte de monographie sur Feuerbach. Il était terriblement intelligent, ce qui à vrai dire intimidait mon père, comme c'était le cas depuis la petite enfance d'Edward, je crois. Mes parents me racontaient qu'il lisait tout

ce sur quoi il pouvait mettre la main : il avait mémorisé un ouvrage entier de Longfellow, copié des cartes d'Europe et d'Asie et appris tous les noms de villes et de fleuves. Bien sûr, ils pensaient -- comme tout le monde autour d'eux -- qu'ils élevaient un petit Samuel ; ils lui fournissaient donc en permanence de quoi lire, de quoi peindre et même une loupe, tout ce qui leur venait à l'esprit. Ma mère regrettait parfois à haute voix qu'ils ne lui aient pas suffisamment demandé de participer aux tâches domestiques ; elle ne commit assurément pas la même erreur avec moi. Mais il est rare de voir un enfant aussi merveilleux, et tout le monde pensait qu'Edward deviendrait un grand pasteur. C'est pourquoi la congrégation récolta des fonds afin de l'envoyer à l'université, puis en Allemagne. Et il revint athée. Enfin c'est ce qu'il a toujours affirmé être, en tout cas.

Il accepta un poste à l'université publique de Lawrence, où il enseigna la littérature allemande et la philosophie jusqu'à sa mort. Il épousa une jeune Allemande originaire d'Indianapolis et ils eurent ensemble six petites têtes blondes, qui aujourd'hui doivent toutes avoir dépassé le cap de la cinquantaine. Durant toutes ces années, il n'était qu'à quelques centaines de kilomètres, et je ne le vis presque jamais. Il envoya régulièrement des contributions à l'église, pour rembourser l'aide qui lui avait été octroyée. Un chèque daté du 1^{er} janvier nous parvint chaque année tant qu'il vécut. C'était quelqu'un de bien.

Mon père et lui se disputèrent à son retour, dès qu'au dîner, le premier soir, mon père lui demanda de dire le bénédicité. Edward s'éclaircit la voix et répondit : "J'ai peur de ne pas pouvoir le faire en toute conscience, monsieur." Mon père devint livide. Je savais qu'il y avait eu des lettres qu'on ne m'avait pas permis de lire, de sombres paroles échangées entre mes parents. Ainsi, leurs craintes se trouvaient malheureusement confirmées. Mon père dit : "Tu as vécu sous ce toit. Tu connais les coutumes de ta famille. Tu pourrais faire preuve d'un peu de respect envers elles." Edward répondit, et ce fut de sa part un grand tort : "Quand j'étais enfant, je pensais comme un enfant. Mais je suis devenu un homme et j'ai laissé de côté les enfantillages." Mon père quitta la table, ma mère resta assise sans bouger tandis que les larmes coulaient le long de ses joues, et Edward me passa le plat de pommes de terre. Je n'avais aucune idée de ce que l'on attendait de moi, alors je me servis. Edward me passa la sauce. Pendant un bref moment, nous mangeâmes solennellement notre repas non consacré, puis nous quittâmes la maison et j'accompagnai Edward à l'hôtel.

Sur le chemin il me dit : "John, autant que tu saches maintenant ce que tu finiras de toute façon par apprendre. Ici, c'est un trou perdu -- tu t'en rends sûrement déjà compte. Quitter cet endroit, c'est comme se réveiller d'une transe." J'imagine que, ce premier jour, les voisins nous virent quitter la maison alors qu'il était à peine l'heure du dîner,

Edward un bras replié derrière le dos, légèrement courbé pour manifester que la canne lui était vraiment utile, l'air plongé dans des pensées particulièrement ardues et distinguées, peut-être même formulées dans une langue étrangère. (Ecoutez-moi un peu !) S'ils le virent effectivement, ils surent tout de suite ce qu'ils supposaient depuis longtemps. Ils devinèrent aussi que la colère et les pleurs emplissaient la cuisine de ma mère et que mon père s'était mis à genoux dans le grenier ou bien dans l'abri à bois -- dans un endroit calme, à l'écart -- pour demander au Seigneur ce qu'à présent on attendait de lui. Et ces gens devaient penser que moi, qui étais avec Edward, sur ses talons, je constituais une source de chagrin supplémentaire pour mes parents.

Outre ces livres dont j'ai parlé, Edward me fit cadeau du petit tableau représentant une place de marché qui est accroché à côté des escaliers. Je ne dois pas oublier de dire à ta mère qu'il appartient à moi et non au presbytère. Je doute qu'il ait la moindre valeur en soi, mais peut-être que ta mère souhaiterait le garder.

Je vais ranger ce Feuerbach avec les livres que je lui demanderai de mettre de côté pour toi. J'espère que tu le liras un jour. Il ne contient rien d'alarmant, me semble-t-il. Quand je le lus pour la première fois, je me cachais sous les couvertures ou me réfugiais à la rivière, parce que ma mère m'avait interdit tout contact avec Edward, et je savais que l'interdiction incluait le fait de lire ce livre athée qu'il m'avait donné. Elle me dit : "Si tu parlais un jour à ton père de cette façon, il en mourrait." En fait, ma première pensée fut toujours de défendre mon père. Je crois que c'est ce que j'ai fait.

J'ai inscrit des notes dans les marges du livre ; j'espère qu'elles pourront t'être utiles.

Mentionner Feuerbach et la joie m'a rappelé quelque chose que j'ai vu tôt un matin, il y a plusieurs années, alors que je marchais vers l'église. Un jeune couple se promenait à quelques mètres devant moi. Après une forte pluie, le soleil brillait de tous ses feux et les arbres trempés scintillaient. Pris d'une impulsion soudaine, un simple élan d'exubérance, je suppose, le garçon sauta en l'air, attrapa une branche, et une averse d'eau étincelante se déversa sur eux. Ils rirent et se mirent à courir, la fille secouant ses cheveux et sa robe comme si elle était un peu dégoûtée, mais elle ne l'était pas. C'était beau à voir, comme une scène tirée d'un mythe. Je ne sais pourquoi je viens de penser à cela, si ce n'est peut-être parce qu'il est facile de croire, en de tels moments, que l'eau a d'abord été créée pour bénir, et seulement en second lieu pour faire pousser des légumes ou laver le linge. J'aurais voulu y prêter davantage attention. Ma liste de regrets peut sembler insolite, mais qui saurait dire s'ils le sont tant que cela ? Nous

vivons sur une planète intéressante. Elle mérite toute l'attention que tu peux lui porter.

En écrivant ceci, je remarque l'effort qu'il me faut faire pour ne pas user de certains mots plus que je ne devrais. Je pense au mot "simplement⁵". Je voudrais presque avoir écrit que le soleil brillait simplement, que l'arbre scintillait simplement, que l'eau se déversait simplement de l'arbre et que la fille riait simplement ; utilisé de la sorte, "simplement" renforce le sens du verbe qui le précède, et indique aussi un ton de voix particulier. Les gens parlent ainsi quand ils veulent attirer l'attention sur le fait qu'une chose se surpasse pour ainsi dire elle-même, de par sa pureté ou sa somptuosité -- ou en tout cas qu'une chose de nature ordinaire atteint une intensité exceptionnelle. C'est mon idée à l'heure actuelle. Ce mot "simplement" marque une réalité que le langage plus soutenu ne reconnaît pas. C'est un peu comme le *ge-* allemand. Je regrette de devoir m'en passer. Cela diminue de moitié l'intérêt de cette histoire.

J'ai aussi l'habitude d'abuser du mot "vieux" qui, me semble-t-il, se rapporte en fait moins à l'âge qu'au degré de familiarité. C'est une manière de distinguer quelque chose que l'on considère avec une affection habituelle et pleine d'humilité. Parfois, ce mot sous-entend l'accablement ou la fragilité. Quand je parle du "vieux Boughton" ou de "cette vieille ville en déclin", j'exprime qu'ils sont chers à mon cœur.

Je n'écris pas comme je parle. J'aurais trop peur que tu me croies incapable de faire mieux. Dans la mesure du possible, je n'écris pas non plus comme je prêche. Ce serait ridicule, en l'occurrence. J'essaie simplement d'écrire comme je pense. Mais, bien sûr, tout cela se transforme dès l'instant où je cherche à le mettre en mots. Et plus les mots semblent correspondre à ma pensée, plus ils se rapprochent du sermon ; il faut croire que c'est inévitable. Je vais néanmoins tenter de résister à ce penchant.

J'ai marché jusque chez Boughton pour voir à quoi il s'occupait. Je l'ai trouvé dans une disposition d'esprit épouvantable. Demain aurait été son cinquante-quatrième anniversaire de mariage. "La vérité, m'a-t-il dit, c'est que j'en ai vraiment assez de rester assis ici tout seul. La vérité vraie." Glory est là qui fait absolument tout son possible pour lui faciliter la vie, mais il a ses mauvais jours.

--- Quand nous étions jeunes, a-t-il dit, le mariage avait un sens. La famille avait un sens. Les choses n'avaient rien à voir avec ce qu'elles sont devenues !

Glory a roulé des yeux et dit :

--- Nous n'avons plus de nouvelles de Jack depuis quelque temps et cela nous angoisse un peu.

--- Glory, pourquoi fais-tu toujours cela ? Pourquoi dis-tu "nous" quand c'est de moi que tu parles ?

--- Papa, en ce qui me concerne, Jack n'arrivera pas une minute trop tôt.

--- Oui, eh bien, c'est naturel de s'inquiéter et je ne vais pas m'en excuser.

--- Je suppose aussi que c'est naturel que tu passes ton humeur anxieuse sur moi, mais je ne peux pas faire semblant d'aimer ça.

Et ainsi de suite. Alors je suis rentré à la maison.

Boughton a toujours eu bon cœur, mais ses désagréments physiques l'épuisent et, de temps à autre, il dit des choses qu'il ne devrait pas, vraiment. Il n'est pas lui-même.

Je suis désolé que tu sois seul. Tu es un enfant sérieux, avec peu d'occasions de rigoler, de te faire des complices. Tu es timide en présence des autres enfants. Je te vois debout sur ta balançoire, qui regardes des garçons d'à peu près ton âge sur la route. Un des plus grands essaie une vieille bicyclette déglinguée. J'imagine que tu les connais. Tu ne leur parles pas. S'ils te remarquent, tu vas sans doute rentrer à l'intérieur de la maison. Tu es timide comme ta mère. Je vois comme cette vie dans laquelle je l'ai entraînée est dure pour elle, et je crois que tu le sens, toi aussi. On ne l'imagine pas femme de pasteur. C'est elle-même qui le dit. Mais elle ne renâcle jamais à la tâche. Marie Madeleine cuisinait probablement un ragoût à l'occasion, enfin son équivalent de l'époque. Un plat de lentilles, sans doute.

Seul le respect m'inspire la réflexion suivante : ta mère m'est toujours apparue comme quelqu'un avec qui le Seigneur aurait pu choisir de passer quelques-unes des heures qu'Il vécut en tant que mortel. Comme il est étrange de dire cela après tous ces siècles. Il existe une innocence acquise par le mérite, me semble-t-il, que l'on doit honorer au même titre que l'innocence des enfants. J'ai souvent voulu prêcher à ce sujet. Pour ce que j'en sais, je l'ai peut-être déjà fait. Quand le Seigneur affirme que nous devons "devenir comme un de ces petits enfants", je suppose qu'Il veut dire que l'on doit se débarrasser de toutes les accumulations de suffisance, de prétention et de futilité. "Nu, je suis sorti du sein maternel" et ainsi de suite. Je crois que je vais en faire le thème de mon prêche du dimanche de l'avent. Il faut que je le note. Si moi-même je ne me souviens pas d'avoir déjà consacré un sermon à ce sujet, cela m'étonnerait que quelqu'un d'autre s'en souvienne. J'arrive aussi à imaginer Jésus se liant d'amitié avec mon grand-père, lui préparant les œufs frits du petit-déjeuner, discutant avec lui -- et de fait le vieil homme a rapporté plusieurs expériences

de ce genre. Je ne peux pas en dire autant pour moi. Je ne crois pas que j'en aurais jamais eu la force. J'ai pensé à cela de temps à autre au fil des ans, et je ne sais pas trop quelle conclusion en tirer.

Cela m'a réjoui chaque fois que j'ai eu l'impression que ta mère se sentait chez elle en ce monde, ne serait-ce que pour un moment. En paix, devrais-je dire, car sa familiarité avec ce monde est peut-être beaucoup plus profonde que la mienne. Je souhaiterais vraiment avoir les moyens de t'épargner toute connaissance de cette pauvreté que le Seigneur Lui-même a bénie par Ses paroles et Son exemple. Un jour que je m'en inquiétais à haute voix, ta mère me dit : "Tu crois que je ne sais pas comment être pauvre ? Je l'ai été toute ma vie." Néanmoins, j'ai honte de penser que je vais vous laisser, toi et ta mère, aussi démunis en ce bas monde -- Seigneur, Lui dis-je parfois, épargne-leur cette bénédiction-là.

J'ai eu l'occasion de connaître un certain genre de sainte pauvreté. Mon grand-père ne conservait jamais rien qui valût d'être donné -- et il ne nous laissait pas le garder non plus, disait ma mère. Il allait jusqu'à prendre le linge sur la corde. Elle disait qu'il était pire qu'un voleur, pire qu'un incendie. Elle disait qu'elle pourrait probablement se rendre dans n'importe quelle ville du Middle West et y croiser dans la rue un pantalon qu'elle avait jadis rapiécé. Je crois que mon grand-père devait être une sorte de saint. Quand il entendait quelqu'un dire de lui qu'il avait perdu un œil pendant la guerre de Sécession, il disait : "Je préfère me souvenir que j'en ai gardé un." Ma mère remarquait alors qu'il était bon de savoir qu'il y avait quelque chose qu'il pouvait garder. Il me raconta une fois qu'il avait été blessé à Wilson's Creek, le jour de la mort du général Lyon. "Ça, pour le coup, c'était une véritable perte !"

Quand il nous quitta, nous ressentîmes tous amèrement son absence. Mais il ne nous rendait pas la vie facile. C'était cette innocence en lui. Il ne faisait preuve d'aucune patience envers ce qui s'éloignait de l'interprétation la plus simple des commandements les plus implacables, "A celui qui te demande, tu donneras" en particulier.

J'aurais voulu que tu connaisses mon grand-père. J'entendis un jour un homme dire que son œil unique en valait dix. En général, il me semble qu'un regard, même un regard fixe, est rendu un peu moins net quand deux yeux y participent. Il pouvait me donner l'impression de m'avoir poussé avec la pointe d'un bâton, rien qu'en me regardant. Non qu'il voulût faire du mal à qui que ce soit. Il brûlait simplement de vieilles certitudes, et il ne supportait pas la très grande patience qu'exigeaient de lui la paix, le vieillissement de son corps et l'oubli

généralisé qui s'était partout répandu. Il pensait que la vie devait être une course à tombeau ouvert, pour tout le monde. Je ne dis pas qu'il se trompait. Ce serait comme contredire saint Jean-Baptiste.

Il aurait vraiment fait don de tout. Mon père avait besoin de sa scie ou de sa boîte à clous -- envolées ! Ma mère rangeait le peu d'argent qu'elle avait dans le corsage de sa robe, noué dans un mouchoir. Pendant un moment, elle vendit des poules et des œufs car les temps étaient très durs. (A l'époque, nous avions un peu de terrain autour de cette maison, un pré avec une grange et un poulailler, un bosquet avec un abri à bois, un joli petit verger, une treille de vigne. Mais, au fil des ans, l'Eglise a dû tout vendre. Je m'attendais à ce qu'ils mettent aux enchères la cave, ou bien le toit.) Quoi qu'il en soit, les temps étaient durs et elle devait supporter le vieil homme, qui allait jusqu'à donner les couvertures de son lit. Ce qu'il fit à plusieurs reprises, alors que ma mère avait bien du mal à les lui remplacer. Pendant un temps, elle m'obligea à porter mes habits d'église constamment afin qu'il ne puisse en disposer ; elle ne me laissait pas tranquille un seul instant, convaincue qu'elle était que je m'en irais jouer au baseball avec, ce que bien sûr je m'empressais de faire.

Je me souviens qu'un jour il entra dans la cuisine pendant qu'elle repassait.

--- Ma fille, des gens sont ici qui nous demandent de l'aide, dit-il.

--- Eh bien, répondit-elle, j'espère qu'ils pourront patienter un instant. J'espère qu'ils pourront patienter le temps que ce fer refroidisse.

Quelques minutes plus tard, elle posa le fer sur le fourneau, alla dans le cellier et en sortit avec une boîte de conserve remplie de levure chimique. Elle fouilla dedans à l'aide d'une fourchette et en retira une pièce de vingt-cinq cents qu'elle posa sur la table. Elle recommença l'opération jusqu'à ce qu'elle ait déniché deux autres pièces, de dix cents chacune. Elle prit ces trois pièces, les épousseta avec le coin de son tablier et les tendit à mon grand-père. Quarante-cinq cents représentaient un bon nombre d'œufs à l'époque -- ce n'était pas une femme avare. Il les accepta mais, clairement, il savait qu'elle en avait plus. (Un jour qu'il était dans le cellier, il découvrit de l'argent caché dans une boîte de conserve vide, simplement parce qu'elle avait fait un bruit de ferraille quand il l'avait soulevée ; et donc il prit l'habitude de faire de temps en temps un tour dans le cellier, histoire de voir quoi d'autre y produisait un tintement. Ma mère se mit alors à laver son argent et à l'enfoncer dans le saindoux ou à l'enfouir dans le sucre. Mais, de temps à autre, une pièce de cinq cents surgissait là où elle ne l'aurait pas souhaité, dans le bol de sucre, bien sûr, ou au milieu d'une galette à la farine de maïs.) Nul doute qu'en en dissimulant une partie dans le cellier, elle pensait réussir à lui faire croire que tout son argent y était caché.

Mais on ne la lui faisait pas. Je crois qu'il était un peu dérangé à l'époque, et pourtant il pouvait percer à jour n'importe qui et n'importe quoi. Sauf, disait ma mère, les alcooliques et les bons à rien. Ce qui n'était pas absolument vrai non plus. Il déclarait simplement : "Ne jugez pas" ; ce qui, bien sûr, est tiré des Saintes Ecritures et donc difficile à contredire.

Il convient cependant de souligner que ma mère mettait beaucoup de fierté à s'occuper de sa famille ; cela représentait une tâche difficile à l'époque, particulièrement pour elle, avec toutes ses douleurs, tous ses maux. Elle avait une bouteille de whisky dans le cellier pour ses rhumatismes. "La seule chose que je n'ai pas besoin de cacher", disait-elle. Mais il s'en allait avec un pot de ses betteraves au vinaigre sans même laisser un mot pour s'excuser. Ce jour-là, néanmoins, il se tenait dans la cuisine avec les trois pièces dans sa vieille main momifiée et implacable, dévisageant ma mère de son œil terrible, et elle croisa les bras exactement au niveau du mouchoir qui contenait l'argent caché, comme il le savait fort bien, et soutint son regard jusqu'à ce qu'il finisse par déclarer : "Eh bien, que le Seigneur te bénisse et te garde !" avant de sortir de la pièce.

Ma mère s'exclama : "J'ai soutenu son regard ! J'ai soutenu son regard !" Elle semblait plus surprise qu'autre chose. Comme je l'ai mentionné, elle avait beaucoup de respect pour lui. Il lui disait toujours qu'elle ne devait pas s'inquiéter de ses élans de générosité, car le Seigneur pourvoirait à nos besoins. Et elle lui répondait que s'il n'avait pas à constamment nous remplacer nos chemises et nos chaussettes, Il aurait peut-être le temps de nous offrir un gâteau à l'occasion, ou une tarte. Mais il lui manqua quand il partit, comme à nous tous.

En parcourant ces lignes, j'ai l'impression d'avoir décrit mon grand-père dans ses dernières années comme un simple excentrique que nous tolérions, respections, aimions et qui lui-même nous aimait. Tout cela est vrai. Mais nous savions aussi, je crois, que son excentricité provenait d'une passion contrariée, qu'il était empli d'une colère qui ne nous épargnait pas et que l'agitation de ses vieux jours n'était, d'une certaine façon, que l'expression d'une souffrance refoulée. Je crois que, de son côté, mon père était lui aussi en colère, contre les accusations qu'il percevait tant dans l'agitation de son père que dans son pillage incessant. Dans un esprit de pardon chrétien qui seyait parfaitement à des hommes d'Eglise, aussi bien qu'à un père et à son fils, ils avaient enterré la hache de guerre. Il faut dire, cependant, qu'ils l'avaient enfouie peu profondément ; plus peut-être comme on couvre un feu que comme on l'étouffe.

Ils avaient une façon particulière de s'adresser l'un à l'autre quand la

vieille amertume menaçait de reprendre le dessus.

--- Vous ai-je offensé en quelque manière, mon révérend ? demandait mon père.

Et son père répondait :

--- Non, mon révérend, vous ne m'avez offensé en aucune manière. En aucune manière.

Et ma mère disait :

--- Ah non, vous n'allez pas commencer, tous les deux.

Ma mère était très fière de ses poules, surtout après le départ du vieil homme, quand sa basse-cour put demeurer intacte. Judicieusement sélectionnées, ces volailles prospéraient, pondant des œufs à une vitesse qui la stupéfiait. Mais, un après-midi, une tempête se leva et une bourrasque souleva le toit du poulailler. Les poules s'envolèrent, aspirées par le vent, je suppose, et aussi parce que c'est ce que font les poules. Ma mère et moi vîmes la scène de nos propres yeux car, quand elle avait senti la pluie arriver, elle m'avait appelé pour que je l'aide à rentrer le linge pendu sur la corde.

Ce fut un désastre général. Quand le toit heurta la clôture -- un simple grillage cloué à quelques poteaux, qui aurait tout aussi bien pu être de la toile d'araignée --, des poules s'envolèrent en direction du pré, d'autres vers la route, d'autres sans intention précise, se comportant en poules. Puis les chiens du voisinage s'en mêlèrent, et les nôtres, aussi, avant qu'il ne se mette à pleuvoir vraiment. Nous n'arrivions même pas à rappeler nos propres chiens. Leur joie se teinta de honte, d'après mes souvenirs, tandis que les autres ne nous prêtaient même pas attention. Jamais ils ne s'étaient autant amusés.

"Je ne veux pas voir ça", déclara ma mère. Je la suivis dans la cuisine et nous restâmes assis à écouter le tapage, le vent et la pluie. "Le linge !" s'exclama-t-elle soudain, car nous l'avions oublié. "Les draps doivent être si lourds qu'ils traînent dans la boue, s'ils n'ont pas carrément arraché les cordes." Pour elle, c'était une journée de travail perdue, sans compter les poules qui couvaient et celles destinées à la casserole. Elle ferma un œil, me regarda et dit : "Je sais qu'il y a une bénédiction quelque part dans tout cela." Nous avions parfois l'habitude d'imiter la façon de parler du vieil homme quand il n'était pas dans la pièce. Néanmoins, j'étais surpris qu'elle ose une plaisanterie directe au sujet de mon grand-père, même si alors il était parti depuis longtemps déjà. Elle a toujours aimé me faire rire.

Quand mon père retrouva son père à Mount Pleasant après la fin de la guerre, il fut d'abord choqué en découvrant sa blessure. En fait, il resta sans voix. Alors les premiers mots de mon grand-père pour son fils furent : "Je ne doute pas que je trouverai là une grande bénédiction." Et c'est ce qu'il déclara à propos de chaque événement du reste de sa vie, sachant qu'il ne lui arriva rien par la suite qui ne soit plus ou

moins dramatique. Je me souviens d'au moins deux entorses au poignet et d'une côte fêlée. Il me dit un jour qu'être béni signifie "[être couvert de sang](#)" ; ce qui est vrai étymologiquement en anglais -- mais pas en grec ni en hébreu. Tout ce que l'on pourrait comprendre à partir de cette dérivation ne repose donc sur aucun fondement biblique. Il n'était pas dans sa manière de forcer de la sorte une interprétation. Il s'y autorisa alors afin de légitimer sa conduite, je suppose, comme c'est le cas de la plupart d'entre nous.

Quoi qu'il en soit, cette conception semble avoir été importante pour lui. Il essayait toujours d'aider quelqu'un à faire naître un veau ou à ébrancher un arbre, que la personne le veuille ou non. Toute la compassion qu'il ressentit jamais était pour ses malheureux ; il ne lui en restait pas une once pour lui-même malgré ses nombreuses blessures, jusqu'à ce que ses amis se mettent à trépasser, ce qu'ils firent les uns après les autres en l'espace de deux ans. Alors il se sentit terriblement seul, aucun doute là-dessus. Je crois que cette situation contribua beaucoup à sa fuite vers le Kansas. Ça, et l'incendie de l'église des Noirs. Ce n'était pas un gros incendie -- quelqu'un avait entassé des broussailles contre le mur de derrière et allumé une allumette, quelqu'un d'autre avait aperçu la fumée et étouffé les flammes à coups de pelle. (L'église des Noirs se trouvait là où il y a aujourd'hui la buvette, qui paraît-il va bientôt fermer. Cette église fut vendue il y a quelques années, et ses derniers fidèles partirent à Chicago. Il ne restait plus alors que trois ou quatre familles. Le pasteur vint me voir avec un sac de plantes qu'il avait déterrées devant les marches, principalement des lis. Il pensait que je pourrais en vouloir, et elles sont toujours là devant notre église, attendant qu'on les soigne. Je devrais dire aux diacres d'où elles viennent, pour qu'ils sachent qu'elles sont importantes et qu'ils ne les abandonnent pas quand le bâtiment sera rasé. Moi-même, je ne connaissais pas bien le pasteur noir, mais il m'apprit que son père connaissait mon grand-père. Il me dit qu'ils regrettaient de partir, parce qu'autrefois cette ville comptait beaucoup pour eux.)

Tu t'es récemment lié d'amitié avec un enfant que tu as rencontré à l'école, un petit luthérien couvert de taches de rousseur prénommé Tobias, un jeune garçon sympathique. Tu dois bien passer la moitié de ton temps chez lui. Nous pensons que c'est une très bonne chose pour toi, mais tu nous manques terriblement. Cette nuit, tu campes dans son jardin, de l'autre côté de la rue, à quelques maisons d'ici. Dîner sans toi ce soir, mélancolique perspective.

Tobias et toi, vous êtes rentrés à l'aube en traînant les pieds, vous avez

étalé vos sacs de couchage sur le sol de ta chambre et vous avez dormi jusqu'au déjeuner. (Vous aviez entendu des grondements dans les buissons. T. a des frères.) Ta mère s'était endormie dans le petit salon, un livre sur les genoux. Je vous ai préparé des sandwiches au fromage, que j'ai fait griller un peu trop longtemps. Alors je vous ai raconté cette histoire que tu aimes beaucoup, sur ma pauvre vieille mère qui dormait dans son fauteuil à bascule à côté du fourneau tandis que notre dîner fumait et crépitait, victime d'un intolérable sacrifice, et vous avez mangé vos sandwiches, en fin de compte peut-être pas mécontents qu'ils soient légèrement brûlés. Ensuite, je vous ai donné ces petits gâteaux au chocolat avec le gribouillis blanc en sucre glace sur le dessus. Je les achète pour ta mère, car elle les adore mais ne se les achèterait jamais elle-même. Je doute qu'elle ait fermé l'œil de la nuit. Quant à moi, je me suis étonné moi-même : j'ai dormi assez profondément, et je me suis réveillé après un rêve plutôt inoffensif, une conversation tout à fait banale avec des gens que je ne connaissais pas. Et j'étais si heureux que tu sois de retour chez nous.

Je songeais à ce poulailler. Il était juste de l'autre côté du jardin, là où la maison des Mueller se trouve maintenant. Boughton et moi avions l'habitude de nous asseoir sur le toit du poulailler pour observer les jardins des voisins et les champs. Nous grimpons avec des sandwiches et nous déjeunions là-haut. J'avais des échasses qu'Edward s'était fabriquées des années plus tôt. Elles étaient si hautes que je devais me jucher sur la balustrade de la galerie pour monter dessus. Boughton (Bobby, à l'époque) demanda à son père de lui en faire une paire, et nous passâmes plusieurs étés à vivre quasi exclusivement sur ces échasses. Nous devions rester sur les chemins, ou bien là où le sol était dur, mais nous finîmes par nous sentir très à l'aise dessus, et nous nous baladions partout avec, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. Nous arrivions à nous asseoir sur les branches des arbres. De temps à autre, nous avions un problème avec les abeilles, ou avec les moustiques. Nous fîmes quelques chutes mais, en général, c'était très agréable. Nous étions des géants sur cette terre, des hommes puissants et valeureux. Nous ne nous serions jamais doutés que ce poulailler pourrait s'effondrer comme il le fit. Le toit était recouvert de papier goudronné noir à moitié déchiré, il y faisait toujours chaud, même par les jours de froid, et il nous arrivait de nous coucher dessus pour échapper au vent ; nous restions simplement allongés là à discuter. Je me souviens que Boughton s'inquiétait déjà au sujet de sa vocation. Il avait peur qu'elle ne lui vienne pas, et de se voir alors contraint de trouver une autre voie, même s'il n'arrivait pas à imaginer laquelle. Nous envisagions toutes les possibilités que nous connaissions. Il n'y en avait pas beaucoup.

Boughton mit du temps à grandir. Ensuite, après une enfance brève, il fut plus grand que moi pendant quarante ans. Aujourd'hui, il est tellement voûté que je ne sais pas comment on mesurerait sa taille. Il dit que sa colonne vertébrale est devenue une succession de phalanges. Il dit qu'il est réduit à un tas d'articulations, sans une seule qui fonctionne. A le voir maintenant, nul n'imaginerait à quoi il ressemblait autrefois. Au baseball, il était toujours incroyablement bon pour voler des bases, de l'école primaire jusqu'au séminaire.

L'autre jour, je lui ai rappelé ce qu'il m'avait déclaré alors que nous étions allongés là-haut sur ce toit, occupés à regarder les nuages : "Qu'est-ce que tu crois que tu ferais si tu voyais un ange ? Je vais te dire : moi, j'aurais bien peur de m'enfuir en courant !" Le vieux Boughton a ri et m'a dit : "Peut-être que c'est encore ce que je *voudrais* faire." Puis il a ajouté : "Bientôt, je saurai."

J'ai toujours été plus grand que la majorité des gens, plus fort aussi. C'est un trait de famille. Quand je n'étais qu'un garçon, les gens me croyaient plus vieux que mon âge et attendaient souvent de moi davantage -- davantage de bon sens, en général -- que ce dont j'étais capable à l'époque. Je devins assez habile dans l'art de faire semblant de comprendre plus que ce que je comprenais, une aptitude qui m'a servi toute la vie. Je dis cela car je veux que tu te rendes compte que je ne suis en aucune façon un saint. Ma vie ne peut pas être comparée à celle de mon grand-père. On me respecte beaucoup plus que je ne le mérite. Cela n'est pas trop grave, la plupart du temps. Les gens veulent respecter leur pasteur et je ne vais pas les contrarier. Mais j'ai acquis une grande réputation de sagesse en commandant plus de livres que je n'ai jamais eu le temps d'en lire, et en lisant plus de livres, de loin, qu'il ne m'était utile -- sauf si l'on considère qu'il est utile d'apprendre que des messieurs très ennuyeux ont écrit des livres. Ce n'est pas une idée originale, mais on doit faire l'expérience de cette vérité pour la comprendre entièrement.

Je remercie Dieu pour tous ces livres, bien sûr, et pour cet étrange intervalle, qui a duré la plus grande partie de ma vie, où je lisais pour combler ma solitude, et où une compagnie médiocre valait mieux que pas de compagnie du tout. On peut aimer un mauvais livre parce qu'il est naïf, pompeux, voire pétri de rancœur, si l'on possède cet appétit de crève-la-faim pour les choses humaines -- j'espère que tu ne l'auras jamais. "L'âme rassasiée méprise le rayon de miel ; l'âme affamée trouve douce toute amertume." On peut découvrir des plaisirs là où l'on ne songerait jamais à les chercher. Voilà un peu de sagesse paternelle, mais c'est aussi la sainte Vérité, et quelque chose que j'ai appris de ma longue expérience.

Souvent, quand quelqu'un apercevait la lumière brûler dans mon

bureau tard dans la nuit, cela voulait simplement dire que je m'étais endormi sur ma chaise. Ma réputation est dans une large mesure le produit de l'imagination bienveillante de mes paroissiens, que j'ai choisi de ne pas désillusionner en partie parce que la vérité, dans ce qu'elle avait de pathétique, m'aurait exposé aux formes de compassion les moins supportables. C'est vrai qu'ils n'ignoraient rien de ma vie, dans ses aspects les plus importants, et ils montraient beaucoup de tact. J'ai passé une grande partie de mon existence à réconforter ceux qui souffrent, mais je n'ai jamais pu accepter l'idée que quiconque en fasse autant avec moi, excepté ce vieux Boughton, qui était toujours assez malin pour ne pas trop parler. Durant ces années-là, il fut vraiment un excellent ami pour moi, un grand secours. Je voudrais que tu puisses t'imaginer l'homme admirable qu'il était dans la fleur de l'âge. Ses sermons étaient remarquables, mais il ne les rédigeait jamais. Il ne conservait même pas ses notes. Alors il ne reste plus rien. Je me souviens d'une phrase ici ou là. Chaque jour, je songe à relire ces vieux sermons que j'ai écrits pour voir s'il n'y en aurait pas un ou deux que je voudrais que tu lises un jour, mais il y en a tant et, surtout, j'ai peur que la plupart d'entre eux ne me semblent idiots ou ennuyeux. Il vaudrait peut-être mieux les brûler, mais cela ferait de la peine à ta mère, qui en pense beaucoup plus de bien que moi -- uniquement en raison de la masse qu'ils représentent, j'imagine, puisqu'elle ne les a pas lus. Tu te souviens sans doute que les marches qui mènent au grenier sont une sorte d'échelle, et qu'il fait terriblement chaud là-haut, quand il ne fait pas terriblement froid.

Cela me coûterait sûrement la vie si j'essayais de descendre ces gros cartons tout seul. C'est humiliant d'avoir écrit autant qu'Augustin, et de devoir ensuite trouver un moyen de se débarrasser de tout ça. Il n'y a pas un mot dans ces sermons que je ne pensais pas quand je l'ai couché sur le papier. Si j'avais le temps, je pourrais relire cinquante ans de ma vie la plus intime. Quelle effrayante pensée ! Si je ne les brûle pas, quelqu'un d'autre finira par le faire, et ce sera une humiliation supplémentaire. Ecrire est une habitude ancrée vraiment profondément en moi, comme tu t'en rendras suffisamment compte quand tu tiendras dans tes mains cette interminable lettre, si elle n'a pas été perdue ou brûlée elle aussi.

Je suppose que c'est naturel de penser à ces vieux cartons remplis de sermons, là-haut. Ma vie y est consignée, après tout, comme dans une sorte d'avant-goût du Jugement dernier ; alors comment pourrais-je ne pas être curieux ? Ici j'étais un pasteur d'âmes, des centaines et des centaines d'âmes au fil de toutes ces années, et j'espère que je leur parlais à elles, pas seulement à moi-même, comme il me semble parfois quand je regarde en arrière. Je me réveille encore la nuit en pensant : C'est ça que j'aurais dû dire ! ou : C'est ça qu'il voulait dire !

me souvenant de conversations que j'ai eues avec des gens il y a des années, certains d'entre eux ayant quitté ce monde et n'attendant plus depuis longtemps que je m'explique avec eux. Et je me demande alors où j'avais la tête. En admettant que ce soit la question.

Un de mes sermons ne se trouve pas là-haut ; je l'ai en fait brûlé la veille du jour où j'avais l'intention de le prononcer, dans la nuit. Les gens n'évoquent plus souvent la grippe espagnole, mais ce fut une catastrophe qui nous frappa juste à l'époque de la Grande Guerre, juste au moment où nous y entrions. Elle tua nos soldats par milliers, des hommes en bonne santé, dans la fleur de l'âge, avant de se répandre parmi le reste de la population. C'était comme une guerre, vraiment. Enterrement après enterrement, ici même dans l'Iowa. Nous perdîmes tant de jeunes gens. Et cela aurait pu être bien pire. Les gens qui venaient malgré tout à l'église portaient des masques. Ils s'asseyaient aussi loin que possible les uns des autres. On disait que les Allemands étaient responsables, grâce à une quelconque arme secrète, et je pense que les gens voulaient le croire car cela leur permettait d'éviter de réfléchir à une autre signification.

Les parents de ces jeunes soldats venaient à moi pour me demander comment le Seigneur pouvait permettre une telle chose. J'avais envie de leur demander en retour ce que le Seigneur devait faire pour nous dire qu'Il ne permettait *pas* quelque chose. Au lieu de quoi je les réconfortais en leur disant qu'on ne saurait jamais ce qui avait été épargné à leurs fils. La plupart d'entre eux crurent que je faisais référence aux tranchées et au gaz moutarde auxquels leurs enfants avaient échappé, mais ce que je voulais vraiment dire, c'est qu'on leur avait épargné l'acte de tuer. C'était exactement comme une peste biblique. Exactement. J'ai pensé à Sennachérib.

Cette maladie était étrange -- je l'ai vue à Fort Riley. Ces garçons se noyaient dans leur propre sang. Ils n'arrivaient même pas à parler à cause du sang qui leur emplissait la gorge, la bouche. Ils furent si nombreux à mourir si rapidement qu'il n'y avait plus d'endroits où les mettre, les corps s'entassaient dans la cour. Je me rendis là-bas pour apporter de l'aide, et je vis la chose de mes propres yeux. Ils incorporaient tous les garçons à l'université ; la grippe ravagea le lieu à tel point qu'il dut être fermé et les bâtiments remplis de lits de camp, comme des salles d'hôpital. C'était l'hécatombe, ici même dans l'Iowa. Alors, s'il n'y avait aucun signe à y voir, je ne sais pas à quoi peut bien ressembler un signe. J'écrivis donc un sermon sur ce thème. Je dis, ou je tentai de dire, que ces morts sauvaient de jeunes hommes naïfs des conséquences de leur ignorance et de leur courage, que le Seigneur les ramenait à Lui avant qu'ils ne puissent commettre un meurtre contre leurs propres frères. Je dis que leur mort était un signe et un

avertissement pour nous autres que le désir de guerre entraînerait les conséquences de la guerre, car il n'est pas d'océan assez grand pour nous protéger du jugement du Seigneur quand nous décidons de forger des épées avec nos hoyaux et des lances avec nos serpes, méprisant ainsi la volonté et la grâce de Dieu.

C'était un sermon vraiment fort, je crois. Je songeais en l'écrivant combien mon père aurait été content. Mais le courage me manqua, car je savais que les seules personnes présentes dans l'église seraient une poignée de vieilles femmes qui étaient déjà tristes et angoissées au-delà du supportable et qui n'approuvaient pas plus cette guerre que moi. Ces femmes venaient alors que j'aurais pu être contagieux. Je me sentis ridicule d'avoir imaginé de tonner depuis la chaire dans de telles circonstances ; je laissai tomber ce sermon dans le fourneau et consacrai mon prêche à la parabole de la brebis égarée. Je regrette de ne pas l'avoir gardé, car j'en pensais chaque mot. C'était peut-être le seul sermon dont je n'aurai pas honte de répondre dans l'autre monde. Et je l'ai brûlé. Mais Mirabelle Mercer n'était pas Ponce Pilate, ni non plus Woodrow Wilson.

Aujourd'hui, je me dis que tu m'aurais peut-être trouvé très courageux si tu étais tombé sur ce sermon en parcourant mes papiers et si tu l'avais lu. C'est difficile de comprendre une autre époque. Tu n'aurais jamais imaginé ce sanctuaire quasiment vide, rien qu'une poignée de femmes avec des voilettes épaisses pour tenter de cacher les masques qu'elles portaient, et deux ou trois hommes. Pendant plus d'un an, je prêchai avec un foulard autour de la bouche. Tout le monde sentait l'oignon, parce que la rumeur voulait que l'oignon tue les microbes de la grippe. Les gens se frottaient le corps entier avec des feuilles de tabac.

En ce temps-là, des tonneaux étaient placés au coin des rues pour que nous contribuions à l'effort de guerre par nos noyaux de pêche. L'armée en faisait du charbon, nous disait-on, destiné aux filtres des masques à gaz. Il fallait des centaines de noyaux pour garnir un seul masque. Et donc nous mangions tous des pêches par patriotisme, ce qui, du reste, leur donnait un goût légèrement différent. Les magazines étaient remplis de soldats portant des masques à gaz, l'air encore plus étranges que nous. C'était une époque étonnante.

La plupart de nos jeunes hommes semblaient penser que faire cette guerre était un acte de courage, et peut-être que, après que j'ai écrit ces lignes, de nouvelles guerres se seront produites qui auront également pu te paraître nobles. Qu'il y aura eu des guerres, je n'en doute pas. Je crois que cette épidémie était un avertissement qui nous était destiné ; nous refusâmes de le voir et d'en comprendre le sens, et depuis lors nous n'avons cessé d'être en guerre.

Je ne suis pas entièrement sûr de croire cela. Boughton dirait : "C'est la chaire qui parle." C'est vrai. Sauf que j'ignore ce que cela signifie.

*

Mes propres années sombres -- c'est ainsi que j'appelle le temps que j'ai passé dans la solitude -- ont représenté la plus grande partie de mon existence, comme je l'ai dit, et je ne peux pas expliquer véritablement ma vie si je n'en parle pas. Le temps passait si étrangement, comme si chaque hiver était le même hiver, chaque printemps le même printemps. Et il y avait le baseball. Je crois avoir écouté des milliers de matchs de baseball. Parfois, mon oreille discernait la moitié d'une action, puis des parasites, puis une foule qui hurlait -- un petit son plat, à peine différent des parasites, comme ce son vide à l'intérieur d'un coquillage. J'aimais imaginer la scène, c'était comme de résoudre intérieurement une énigme aussi compliquée que le mouvement des planètes. Si la balle vole vers le champ gauche et qu'il y a des coureurs sur la première et la troisième base, alors -- je déplaçais les coureurs, le receveur et le bloqueur dans ma tête. J'adorais me livrer à cet exercice, je ne saurais dire pourquoi.

Et je me remémorais des conversations que j'avais eues dans des conditions similaires, en fait. Une grande part de mon travail a consisté à écouter les gens, dans cette intimité particulièrement intense de la confession, ou du moins de la confiance, ce qui a été très intéressant pour moi. Non que j'aie perçu ces échanges comme des compétitions -- ce n'est pas cela que je veux dire --, mais comme on analyse un match de façon plus abstraite : quels sont les points forts, quelle est la stratégie ? Comme si on se préoccupait uniquement de comprendre comment les deux équipes parviennent à se stimuler mutuellement, à se pousser jusque dans leurs retranchements, et comment la vie, qui est le vrai sujet de tout cela, se manifeste à travers la rencontre. Par "vie", j'entends quelque chose comme "énergie" (au sens où les scientifiques emploient ce mot) ou "vitalité", et également quelque chose de très différent. Quand les gens viennent me parler, peu importe ce qu'ils me disent, je suis frappé par une sorte d'incandescence en eux, ce "je" dont le prédicat peut être "aime", "crains" ou "veux" et dont l'objet peut être "quelqu'un" ou "rien" sans que cela ait vraiment d'importance, car la beauté réside dans cette simple présence, qui prend forme autour du "je" comme une flamme autour d'une mèche et qui se diffuse sous forme de souffrance ou de culpabilité ou de joie ou de n'importe quoi d'autre. Mais toujours vive, et pleine de désir et de ressources. Contempler cet aspect de la vie est un privilège du saint ministère que l'on mentionne rarement.

Un bon sermon est la moitié d'une conversation passionnée. C'est ainsi qu'il faut l'entendre. Une conversation à trois, évidemment, mais c'est

le cas même des pensées les plus intimes, où figurent le soi qui produit la pensée, le soi qui la considère et y répond d'une quelconque manière, et le Seigneur. Voilà une chose bien étonnante, quand on y réfléchit.

J'essaie de décrire ce que je n'ai encore jamais tenté de mettre en mots. L'effort m'a un peu fatigué.

C'est en écoutant un jour un match de baseball qu'il m'apparut comment la lune se déplace réellement, en spirale, car, tout en décrivant son orbite autour de la terre, elle suit l'orbite de la terre autour du soleil. Il s'agit d'une évidence, mais il me fut plaisant d'en prendre conscience. Derrière ma fenêtre, il y avait une pleine lune d'un blanc glacé au milieu du ciel bleu, et les Cubs jouaient contre Cincinnati.

Avoir mentionné le bruit des coquillages me rappelle deux vers d'un poème que j'écrivis autrefois :

Déroule le parchemin d'une conque et découvre

Le texte derrière le susurrement du prêcheur.

Il ne contenait rien d'autre qui mérite qu'on s'en souviennne. Un des fils de Boughton se rendit en Méditerranée, je ne sais plus pour quelle raison, et il m'envoya ce gros coquillage que je garde encore sur mon bureau. J'ai toujours adoré le mot "susurrement", et je n'avais jamais eu l'occasion de l'employer auparavant. Du reste, que connaissais-je en ce temps-là à part les textes, le prêche et les parasites radiophoniques ? Et qu'aimais-je d'autre ? Il y avait un livre que beaucoup de gens lisaient à l'époque : *Journal d'un curé de campagne*. L'œuvre d'un auteur français, Bernanos. Je ressentais beaucoup de sympathie pour le héros du roman, mais Boughton disait : "C'est la boisson." Il disait : "Le Seigneur avait simplement besoin de quelqu'un de mieux adapté pour remplir cette fonction." Je me rappelle avoir passé la nuit à lire ce livre à côté de la radio, jusqu'à ce que toutes les stations cessent d'émettre, et être encore en train de lire au lever du jour.

Un jour, mon grand-père m'emmena en train à Des Moines voir jouer Bud Fowler. Fowler était avec Keokuk le temps d'une saison ou deux. Le vieil homme me fixa de son œil unique et me déclara qu'il n'y avait pas un homme sur la sphère terrestre capable de courir plus vite ou de lancer plus fort que Bud Fowler. J'étais très excité. Mais il ne se passa rien dans ce match, ou du moins tel fut alors mon sentiment. Aucun point, aucune frappe, aucune erreur. Dans la cinquième manche, un orage qui avait rôdé à l'horizon tout l'après-midi finit par glisser

nonchalamment vers nous et mit fin à la rencontre. Je me souviens du grondement qui s'échappa de la foule quand la pluie commença à tomber à grosses gouttes. Je n'avais que dix ans environ, et je me sentis soulagé, mais c'était une frustration terrible pour mon grand-père. Une de plus pour le vieil homme, ce pauvre diable. Je dis cela avec le plus grand respect. Même mon père l'appelait comme ça -- et ma mère, aussi. Il avait perdu son œil à la guerre et, de manière générale, il avait une allure assez sauvage. Mais c'était un bon pasteur dans le style de sa génération, disait mon père.

Ce jour-là, il avait emporté un sachet de réglisses, ce qui me surprit vraiment beaucoup. Quand il glissait ses doigts dedans, le sachet crépitait à cause du tremblement de sa main, et le bruit ressemblait exactement à celui d'un feu. Je le remarquai, et cela me parut naturel. Je supposai aussi plus ou moins que les éclairs et le tonnerre ce jour-là étaient la marque de la Création, qui portait la main à son chapeau comme pour dire : Ravie de vous voir dans les gradins, mon révérend. Ou peut-être : Ça alors, mon révérend, que diable faites-vous ici à assister à une rencontre sportive ? Ma mère déclara une fois qu'il attirait les amitiés terribles -- elle employait "terribles" avec respect, dans le sens d'"extraordinaires" que ce mot avait autrefois. Dans sa jeunesse, il avait connu John Brown, et Jim Lane aussi. J'aimerais pouvoir t'en dire davantage à ce sujet. Une sorte de trêve régnait dans notre foyer, qui décourageait toute allusion à l'ancien temps au Kansas et à la guerre. C'est peu après ce voyage à Des Moines que nous perdîmes mon grand-père, ou qu'il se perdit lui-même. Quoi qu'il en soit, quelques semaines plus tard il partait au Kansas.

J'ai lu quelque part qu'on ne peut pas dire qu'une chose existe si elle n'existe pas en relation avec quelque chose d'autre. Je ne saisis pas bien le sens d'une proposition à ce point hypothétique ; je manque peut-être de discernement, tout simplement. Mais elle me rappelle néanmoins cet après-midi où aucune balle n'a fendu l'air, où aucun coureur ne s'est jeté à terre, où personne n'a éliminé personne -- où rien n'a valsé, pour ainsi dire. Il me semble que l'orage se devait d'y mettre fin, comme s'il s'était agi d'un feu à éteindre, d'une éruption dans l'univers d'un type de nullité particulièrement inquiétante. "Il y eut dans le ciel un silence d'environ une demi-heure." Dans mon souvenir c'était un peu comme cela, bien que cela ait duré beaucoup plus qu'une demi-heure. Nul. Ce mot a une réelle puissance. Mon grand-père n'avait aucune occasion de dépenser son courage, aucun moyen de l'éprouver en lui-même. C'était très triste.

En écrivant ceci, je me rends compte que ma mémoire fait grand cas de peu de chose. Il y avait ce vieil homme, mon grand-père, assis à côté de moi dans son manteau cendrex, tremblant simplement parce qu'il tremblait, partageant le plaisir frugal de ses réglisses tandis que,

peut-être en cet après-midi même, le Kansas passait dans son esprit du statut de souvenir à celui de projet. (C'est au Kansas qu'il retourna, et pas dans la ville où son église se trouvait autrefois. Voilà pourquoi nous mîmes tant de temps à le retrouver.) Bud Fowler se tenait derrière la deuxième base, son gant contre sa hanche, et il observait le receveur. Je sais qu'il aimait jouer à mains nues, mais c'est de cela que je me souviens, et je n'ai jamais pu me rappeler quoi que ce soit d'autre à son sujet, ainsi il serait inutile d'essayer de rectifier ma mémoire. J'ai suivi sa carrière dans le journal pendant des années, jusqu'à ce qu'ils lancent les Liges noires. C'est alors que j'ai perdu sa trace.

J'étais un assez bon lanceur au lycée et à l'université. Au séminaire, nous avons formé deux équipes, et nous allions nous défouler un peu le samedi. Le diamant se résumait à quelques traces dans l'herbe, de sorte qu'il était impossible de savoir avec certitude où se trouvaient les lignes des bases. Nous passions de bons moments sur ce terrain. A l'époque, il y avait des jeunes hommes remarquables qui étudiaient pour devenir pasteurs. Il y en a encore aujourd'hui, je n'en doute pas.

Alors que mon père et moi marchions le long de la route dans le silence et le clair de lune, laissant derrière nous le cimetière où nous avions trouvé le vieil homme, mon père dit : "Tu sais, tout le monde au Kansas a vu la même chose que nous." A l'époque (j'avais douze ans, souviens-toi), je crus qu'il voulait dire que l'Etat entier avait été témoin de notre miracle. Je pensai que tous les habitants du Kansas pouvaient attester cette bénédiction spéciale que mon père avait attirée en priant devant la tombe de son père, ou la gloire de lumière que mon grand-père avait réussi à diffuser depuis son aride séjour. Plus tard, je compris que mon père avait voulu dire que le soleil et la lune s'étaient alignés comme ils l'avaient fait sans référence particulière à nous deux. Il ne nous encourageait jamais à parler de visions ou de miracles, sauf ceux de la Bible.

Je ne saurais te dire, cependant, ce que j'éprouvais tandis que je marchais à côté de lui cette nuit-là, le long de cette route crevassée, au milieu de cet univers désertique -- quelle douce force je ressentais, en lui, en moi, tout autour de nous. Je suis heureux de ne pas avoir compris, parce que j'ai rarement ressenti une telle joie, et une telle assurance. C'était comme un de ces rêves où l'on est empli d'un sentiment extraordinaire que l'on ne connaîtra peut-être jamais dans la vie -- peu importe qu'il s'agisse même de culpabilité ou d'effroi --, et grâce auquel le rêveur apprend quel instrument magnifique il est, pour ainsi dire, quelle capacité il possède d'éprouver bien plus qu'il n'en aura jamais besoin. Qui aurait cru que la lune puisse s'enflammer et éblouir de la sorte ? En dépit de ses paroles, je me rendis compte

que mon père était un peu remué. Il dut s'arrêter pour s'essuyer les yeux.

Mon grand-père me raconta un jour une vision qu'il eut quand il vivait encore dans le Maine, alors qu'il n'avait pas seize ans. Il s'était endormi près du feu, épuisé par une journée passée à aider son père à arracher des souches. Il sentit qu'on lui touchait l'épaule ; quand il leva les yeux, il vit le Seigneur qui tendait vers lui Ses bras, liés par des chaînes. "Ces fers avaient usé jusqu'à Ses os." Mon grand-père me confia cela comme s'il s'agissait du détail le plus triste, et me dévisagea de son œil unique de séraphin où la vieille douleur était encore toute fraîche. Il me dit qu'il avait compris alors qu'il devait aller au Kansas pour se rendre utile à la cause de l'abolition. Les hommes de sa génération n'espéraient rien tant que d'être utiles, et ne craignaient rien tant que de demeurer sans but. J'ai le plus grand respect pour cette conception des choses. Quand je parlai à mon père de cette vision décrite par mon grand-père, il se contenta de hocher la tête et de dire : "C'était l'époque." Lui-même ne prétendit jamais avoir eu de telles expériences, et il semblait vouloir me convaincre qu'il y avait peu de risques que le Seigneur vienne à moi avec Ses peines. Et cette assurance me réconforta. Ce qui est étonnant, quand on y réfléchit.

Mon grand-père me paraissait blessé et affligé, et de fait il l'était, à la manière d'un homme continuellement frappé par la foudre, tant et si bien que la texture de ses vêtements rappelait la cendre, que ses cheveux étaient toujours en bataille, que son œil reflétait une inquiétude tragique quand il ne dormait pas. C'était l'être humain le moins serein que j'aie connu, à l'exception de certains de ses amis. Ils pouvaient tous s'asseoir sur leurs talons, même à un âge avancé, et c'est ce qu'ils préféraient faire, comme s'ils en voulaient au mobilier. Ils n'avaient que la peau sur les os. Ils étaient comme les prophètes hébreux mis à la retraite contre leur gré, ou comme l'Eglise primitive attendant encore de juger les anges. L'un de ces vieux bougres avait un cylindre gravé dans la chair de la main qui lui servait à la bénédiction et au baptême, parce qu'il avait saisi par le canon le pistolet d'un jeune [Jayhawker](#)⁷. "Je me suis dit : Cet enfant ne veut pas me tirer dessus, racontait-il. Il avait encore au moins cinq ans à attendre avant que sa première barbe ne pousse. Il aurait dû être chez lui avec sa maman. Je lui ai dit : Donne-moi ça ; et c'est ce qu'il a fait, avec un petit sourire. Je ne pouvais pas lâcher ce pistolet -- je pensais que c'était ça la blague -- et je ne pouvais pas non plus le prendre avec l'autre main, parce que ce bras-là était en écharpe. Alors je suis parti avec."

Ils avaient étudié à Lane et à Oberlin, et ils connaissaient leur hébreu, leur grec, leur Locke et leur Milton. Certains d'entre eux fondèrent

même une jolie petite université à Tabor. Elle dura un bon bout de temps. Les gens qui en obtenaient un diplôme, surtout les jeunes femmes, se rendaient seuls à l'autre bout du monde en tant qu'enseignants ou missionnaires et rentraient des décennies plus tard pour nous raconter la Turquie ou la Corée. Quoi qu'il en soit, ces vieillards étaient hors du commun, tous autant qu'ils étaient. Rien de surprenant à ce que la tombe de mon grand-père ait l'air d'un endroit où quelqu'un avait essayé d'éteindre un feu.

A l'instant, j'écoutais une chanson à la radio, debout, et je devais me balancer un peu sur la mélodie, car ta mère m'a vu depuis le couloir et m'a dit : "Je pourrais te montrer comment on fait." Elle s'est approchée, a enroulé ses bras autour de moi et posé sa tête contre mon épaule, et au bout d'un moment elle a dit, de la voix la plus douce qu'on puisse imaginer : "Pourquoi faut-il que tu sois si vieux, nom d'un chien ?"

Je me pose la même question.

*

Il y a quelques jours, ta mère et toi, vous êtes rentrés à la maison avec des fleurs. Je savais d'où vous veniez. Bien sûr elle t'amène là-haut, pour que tu t'habitues un peu à l'endroit. Et on me dit aussi qu'elle l'a rendu très joli. C'est une femme pleine de délicatesse. Tu avais du chèvrefeuille, et tu m'as montré comment sucer le nectar. Avec tes dents tu arrachais la petite pointe d'une fleur et puis tu me la donnais, et je faisais semblant de ne pas savoir comment faire, je mettais la fleur entière dans ma bouche, je faisais mine de la mâcher et de l'avalier, ou bien, comme s'il s'agissait d'un petit sifflet, j'essayais de souffler dedans, et tu riais comme un fou et tu criais : "Non ! non ! non !" Ensuite, j'ai fait semblant d'avoir une abeille qui bourdonnait dans ma bouche et tu t'es exclamé : "Ce n'est pas vrai, il n'y avait pas d'abeille !" et je t'ai attrapé par les épaules, j'ai soufflé dans ton oreille et tu as sursauté comme si tu avais peur qu'il y en ait quand même une, et tu as ri avant de redevenir sérieux et de me dire : "Je veux que tu fasses ça." Alors tu as posé ta main sur ma joue et tu as penché la fleur contre mes lèvres, avec tant de douceur, tant de précaution. "Bois, m'as-tu dit. Tu dois prendre ton médicament." C'est ce que j'ai fait, et cela avait le goût exact du chèvrefeuille, le même que quand j'avais ton âge et que cette plante semblait pousser le long de chaque poteau de clôture et de chaque balustrade de la Création.

J'ai été frappé cet après-midi par la qualité de la lumière. Je lui ai toujours prêté une grande attention, mais nul n'est capable ne serait-ce que de commencer à en rendre compte. On sentait comme un poids de

lumière -- qui faisait sourdre l'humidité hors de l'herbe et l'odeur de vieille sève aigre hors du plancher de la galerie, allant même jusqu'à charger légèrement les arbres d'une sorte de neige tardive. Le genre de lumière qui repose sur vos épaules comme un chat s'étend sur vos genoux. Tellement familière. Ce vieux Soapy était allongé au soleil, collé contre le trottoir. Tu te souviens de Soapy. Je ne sais pas vraiment pourquoi tu devrais. C'est un animal tout à fait banal. Je vais le prendre en photo.

Nous étions donc là à suçoter du chèvrefeuille en attendant l'heure du dîner, et ta mère a sorti l'appareil. Comme cela tu auras peut-être quelques clichés. On est arrivé au bout de la pellicule avant que je puisse la photographier, elle. Pour changer ! Parfois, si j'essaie de la prendre en photo, elle enfouit son visage dans ses mains, quand elle ne quitte pas la pièce. Elle ne pense pas être une jolie femme. Je ne sais d'où lui viennent ces idées qu'elle a sur elle-même, et de fait je ne crois pas que je le saurai jamais. Je me suis parfois demandé ce qui a poussé une femme belle et dynamique comme elle à épouser un vieillard comme moi. Jamais je n'aurais songé à la demander en mariage. Jamais je n'aurais osé. C'était son idée. Je me le rappelle souvent. Elle aussi me le rappelle.

Jamais je n'aurais imaginé de voir une femme, la mienne, chérir un enfant de moi. Cela m'émerveille encore chaque fois que j'y songe. J'écris cela en partie pour te dire que si tu te demandes un jour ce que tu as fait dans ta vie -- et tout le monde se le demande un jour ou l'autre --, tu as été la grâce que Dieu m'a accordée, un miracle, plus qu'un miracle. Tu te souviens peut-être mal de moi, et cela peut te sembler bien peu de chose d'avoir été le tendre enfant d'un vieil homme dans une pauvre petite ville que tu quitteras sans aucun doute. Si j'avais seulement les mots pour te dire.

Il y a comme un miroitement dans les cheveux d'un enfant, au soleil. On y distingue certaines des couleurs de l'arc-en-ciel, de petits rayons de lumière douce qui ont les mêmes teintes que celles qu'on voit parfois dans la rosée. On les trouve dans les pétales des fleurs, et sur la peau des enfants. Ta chevelure est raide, brune, et ta peau très pâle. Je suppose que tu n'es pas plus beau que la plupart des autres enfants. Tu es juste un mignon petit garçon, un peu maigre, bien propre et bien élevé. Tout cela est très bien, mais c'est pour ton existence que je t'aime, principalement. L'existence me semble désormais la chose la plus remarquable qui puisse jamais être imaginée. Et dire que je suis sur le point d'accéder à la vie éternelle. En un instant, en un clin d'œil. Un clin d'œil. Quelle [expression merveilleuse](#)⁸ ! J'ai parfois pensé qu'il n'y avait rien de plus beau dans cette vie que cette petite

incandescence qui apparaît dans le regard des gens quand le charme de quelque chose les frappe, ou sa drôlerie. "La lumière qui éclaire les yeux réjouit le cœur." C'est un fait.

A l'heure où tu lis ceci, je suis immortel, plus vivant, d'une manière ou d'une autre, que je ne l'ai jamais été, dans la pleine force de l'âge, mes proches à mes côtés. Tu lis les rêveries d'un vieil homme anxieux et confus, alors que je vis dans une lumière qui dépasse tous mes rêves -- sans cependant attendre ta venue, car je veux que ton être mortel, qui m'est si cher, vive longtemps et aime ce pauvre monde périssable, que je ne peux pas imaginer de ne pas regretter amèrement, même si j'ai hâte de voir ce que signifieront mes retrouvailles avec ma femme et mon enfant, je veux parler de Louisa et de Rebecca. Je me suis posé la question pendant de nombreuses années. Enfin, cette vieille graine s'apprête à tomber en terre. Alors, je saurai.

Je possède quelques clichés de Louisa, mais je ne pense pas que la ressemblance soit très bonne. Etant donné que je ne l'ai pas vue depuis cinquante et un ans, je suppose que je ne peux pas vraiment juger. Quand elle avait neuf, dix ans, elle sautait à la corde comme une petite acharnée, et si vous essayiez de la déconcentrer, elle vous tournait le dos sans cesser de sauter, sans ralentir. Ses nattes valsaient et battaient la mesure contre son dos. Parfois, quand j'essayais d'en attraper une, elle s'éloignait dans la rue, sautillant toujours. Elle essayait d'arriver jusqu'à mille, ou un million, et rien ne pouvait la distraire. Il était écrit dans le livre de médecine domestique de ma mère qu'il ne fallait pas permettre à une jeune fille de produire un tel effort, mais quand je montrai à Louisa la page où ces mots étaient imprimés, elle me dit de m'occuper de ce qui me regardait. Elle courait toujours pieds nus avec ses nattes qui volaient et sa capeline de travers. Je ne sais pas quand les filles ont arrêté de porter des capelines, ni pourquoi elles en ont jamais porté. Si ces chapeaux étaient censés prévenir les taches de rousseur, je peux t'affirmer qu'ils n'étaient pas efficaces.

J'ai toujours envié les hommes qui pouvaient voir leur femme vieillir. Boughton a perdu sa femme il y a cinq ans, et il s'était marié avant moi. Son fils aîné a les cheveux blancs comme neige. Ses petits-enfants sont pour la plupart mariés. Tandis que, pour ce qui me concerne, il demeure vrai que je ne verrai jamais mon enfant grandir ni ma femme vieillir. J'ai accompagné un grand nombre de gens dans leur traversée de l'existence, j'ai baptisé des bébés par centaines et, pendant tout ce temps, j'ai eu le sentiment qu'une large part de la vie me demeurerait fermée. Ta mère dit que j'étais comme Abraham. Mais je n'avais pas de

vieille épouse et on ne m'avait pas promis d'enfant. Je subsistais simplement avec des livres, du baseball et des sandwiches à l'œuf.

Le chat et toi, vous m'avez rejoint dans mon bureau. Soapy est sur mes genoux et toi tu es sur le ventre par terre, dans un carré de lumière, occupé à dessiner des avions. Une demi-heure auparavant, c'est toi qui étais assis sur mes genoux et Soapy qui était allongé dans le carré de lumière. Et pendant que tu étais sur mes genoux tu as dessiné -- d'après ce que tu m'as expliqué -- un Messerschmitt 109. C'est ce que tu vois là, dans le coin de cette page. Tu connais tous les noms grâce à un livre que Leon Fitch t'a donné il y a environ un mois -- pendant que j'avais le dos tourné, me semble-t-il, car il n'aurait certainement pas pu penser que je serais d'accord. Tous tes dessins ressemblent à celui-là dans le coin, mais tu leur donnes des noms différents : Spad, Fokker, Zero, etc. Tu cherches toujours à me faire lire les moindres détails concernant leur armement, la quantité de mitrailleuses et de bombes qu'ils transportent. Si mon père était là, si j'étais mon père, je trouverais un moyen de te mettre dans la tête que la chose noble et virile à faire serait de rendre le livre à ce vieux Fitch. C'est à cela que je devrais vraiment m'employer. Mais Fitch n'a que de bonnes intentions. Peut-être que je me contenterais de le cacher dans le cellier. Quand est-ce que tu as compris, pour le cellier ? C'est là que nous rangeons systématiquement tout ce que nous ne voulons pas mettre entre tes mains. Maintenant que j'y pense, la moitié des choses dans ce cellier y ont toujours été placées afin de les mettre à l'abri de l'un ou l'autre d'entre nous.

J'aurais pu me remarier quand j'étais encore jeune. Les membres d'une paroisse aiment que leur pasteur soit marié, et l'on me présenta chaque nièce ou belle-sœur à cent cinquante kilomètres à la ronde. Rétrospectivement, je remercie cette réticence, quelle qu'en soit la nature, qui me fit rester seul jusqu'à l'arrivée de ta mère. A présent que je regarde en arrière, il me semble qu'au cœur de cette profonde obscurité, un miracle se préparait. Ainsi j'ai raison de me souvenir de cette époque comme d'une période bénie, et de moi-même comme attendant avec confiance, même si je n'avais aucune idée de ce que j'attendais.

Puis, quand ta mère apparut, quand je la connaissais encore à peine, elle me fixa avec ce regard qu'elle a parfois -- pas de clignement dans cet œil-là -- et me dit, avec beaucoup de douceur et de sérieux : "Vous devriez m'épouser." Pour la première fois de ma vie je sus ce que c'était que d'aimer un autre être humain. Non que je n'aie aimé personne avant. Mais je n'avais pas compris jusqu'alors ce que cela

signifiait d'aimer. Même mes parents. Même Louisa. J'étais si surpris par ses paroles que, pendant une minute, je ne trouvais pas de mots pour répondre. Alors elle s'en alla, et je dus la suivre dans la rue. Je n'avais toujours pas le courage de toucher sa manche, mais je dis : "Vous avez raison, je vais vous épouser." Et elle me répondit : "Alors je vous verrai demain", et elle poursuivit son chemin. C'était la chose la plus excitante qui me soit jamais arrivée. Je pourrais te souhaiter de vivre un pareil moment, mais quand je pense à tout ce qui avait précédé, pour moi comme pour ta chère mère, je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée.

Me voici en train d'essayer de faire preuve de sagesse, comme tout bon père se le doit, et certainement tout vieux pasteur. Je ne sais que dire, sinon que le pire des malheurs n'est pas uniquement un malheur même si, tandis que j'écris ces mots, j'ai à l'esprit Rebecca, mon bébé, ce à quoi elle ressemblait alors que je la tenais dans mes bras -- et je crois m'en souvenir encore car chaque fois que j'ai baptisé un nourrisson, j'ai pensé à elle. Sentir le front d'un nouveau-né sous la paume de ma main -- combien j'ai aimé cette vie. Boughton l'avait baptisée, je te l'ai dit, mais je posai ma main sur elle simplement pour la bénir, et je pus sentir son poulx, sa chaleur, l'humidité de ses cheveux. Le Seigneur a dit : "Leurs anges, dans les cieux, contemplent éternellement le visage de mon Père qui est aux cieux" (Matthieu, XVIII, 10). Voilà pourquoi Boughton la nomma Angeline. Beaucoup, beaucoup de gens ont trouvé du réconfort dans ce verset.

Ces derniers temps, j'ai réfléchi à l'existence. En fait, j'ai éprouvé tellement d'admiration pour l'existence que c'est à peine si j'ai pu en profiter convenablement. En me rendant à l'église ce matin, je suis passé devant cette rangée de grands chênes près du monument aux morts -- tu t'en souviens peut-être -- et j'ai songé à un autre matin, en automne, il y a un an ou deux, quand leurs glands tombaient avec presque autant d'intensité que de la grêle. On entendait toutes sortes de bruits secs dans les feuilles, et certains glands frappaient le bitume si fort qu'ils rebondissaient au-dessus de ma tête. Tout cela dans le noir, bien sûr. Je me souviens qu'il n'y avait qu'un fin croissant de lune. C'était une nuit ou un petit matin sans nuages, très calme, et il y avait une telle énergie parmi ces arbres, comme une tempête, comme une naissance qui se prépare. Je m'arrêtai un peu à l'écart, et je songeai : C'est encore tellement neuf pour moi. J'ai vécu toute ma vie dans la Grande Prairie et une rangée de chênes peut encore me stupéfier.

Je me sens parfois comme un enfant qui ouvre un jour les yeux sur le monde et voit des choses étonnantes qu'il ne saura jamais nommer et doit ensuite refermer les yeux. Je sais que tout cela n'est guère plus

qu'une apparition comparé à ce qui nous attend, mais ce n'en est que plus merveilleux encore. Il y a là une beauté de l'ordre de l'humain. Et je ne peux pas croire que, quand nous aurons été transfigurés et que nous aurons accédé à la vie éternelle, nous oublierons notre fantastique condition mortelle et éphémère, ce grand rêve lumineux de procréation et de mort qui était tout pour nous. Dans l'éternité, ce bas monde sera comme Troie, me semble-t-il, et ce qui s'y est passé constituera le poème épique de l'univers, la ballade que les gens chantent dans les rues. Car je ne peux imaginer aucune réalité qui rejette celle-ci complètement dans l'ombre, et je crois que la piété m'interdit d'essayer.

Lacey Thrush est morte la nuit dernière. Quel nom, n'est-ce pas ? Sa mère était une Lacey, une vieille famille de la ville. Mais c'était la dernière des Lacey, et les Thrush sont partis en Californie. Elle était restée demoiselle. Elle est morte rapidement et avec une parfaite correction, par considération pour moi, je soupçonne, car elle s'inquiétait pour ma santé. Elle est demeurée consciente une demi-heure, inconsciente une demi-heure, et ensuite elle a disparu. Nous avons récité le Notre Père et le vingt-troisième psaume, et elle a voulu entendre l'hymne *When I Survey The Wondrous Cross* une dernière fois ; j'ai chanté tandis qu'elle fredonnait un peu, puis elle a commencé à somnoler. Je suis empli d'admiration pour elle. J'aurais du mal à vivre ce moment aussi bien qu'elle -- si je peux m'exprimer ainsi. Quoi qu'il en soit, elle ne m'a pas gardé debout au-delà de l'heure à laquelle je me mets habituellement au lit, et la paix de son sommeil a contribué fortement à la paix du mien. Ces vieilles saintes nous bénissent chaque fois qu'elles en ont l'occasion.

*

Voici une histoire que mon grand-père et ses amis aimaient raconter et qui les faisait bien rire. Je ne peux pas en garantir complètement la véracité car, comme ils se la racontaient entre eux, je ne pense pas qu'ils auraient considéré que le fait d'enjoliver une histoire revenait à s'écarter de la vérité.

Quoi qu'il en soit, dans une petite colonie abolitionniste non loin d'ici, à l'écart du monde, dès que les gens eurent ouvert un magasin de tissus et d'articles de mercerie d'un côté de la route et une écurie de l'autre, ils se mirent à percer un tunnel entre les deux. Creuser des tunnels était une activité très prisée à l'époque, et on mettait beaucoup d'ingéniosité à concevoir des caches et des itinéraires d'évasion. Dans l'Iowa, la couche de terre arable est si profonde qu'il était possible de construire des tunnels plus larges et plus nombreux que dans des régions moins favorisées, comme la Nouvelle-Angleterre, par exemple. Sans bien sûr oublier que, dans cette partie de l'Etat, le sol est

également très sablonneux.

Il faut savoir que ces gens-là étaient sensés et bien intentionnés. Mais ils se laissèrent tellement absorber par la construction de ce tunnel qu'ils en perdirent de vue certaines considérations pratiques. Ils mirent tant de ferveur dans cette réalisation qu'elle accéda quasiment au statut de monument civique souterrain. Un des vieux amis de mon grand-père dit que la seule chose qui y manquait était un chandelier. Pour résumer, ils l'avaient creusé trop large, trop près de la surface du sol et ils ne pouvaient pas le consolider, hélas, car le bois était si rare dans la Prairie à cette époque qu'ils avaient dû en faire venir du Minnesota pour construire leurs bâtiments. Même les gens prévoyants commettent parfois des erreurs de jugement.

Alors qu'ils terminaient tout juste de creuser, un étranger chevauchant un grand cheval noir traversa la ville. Désirant s'enquérir du nom de la commune, il s'arrêta pile au mauvais endroit et la route s'effondra sous lui et sa monture. Quand la poussière retomba, le cheval se trouvait enfoncé à peu près jusqu'à l'épaule dans l'excavation du tunnel. L'homme descendit et fit plusieurs fois le tour de sa monture, l'air abasourdi, sans parvenir à aucune conclusion malgré tous ses efforts. Et quand les gens sortirent pour considérer cette calamité, et qu'ils remarquèrent son étonnement, ils jugèrent préférable de s'étonner aussi. Ils restèrent donc là, les bras croisés, à dire : "Si ce n'est pas incroyable", ou des choses de ce genre, et à discuter entre eux des risques liés au fait de posséder une monture si imposante. La pauvre bête commençait à s'agiter, bien sûr, alors quelqu'un versa deux bouteilles de whisky sur un seau d'avoine, et porta le tout à l'animal qui le dévora et s'endormit rapidement. L'humeur de l'étranger se teinta alors de désespoir, car non seulement son cheval était prisonnier d'un trou, mais il était de plus inconscient. Cet aspect-là des choses n'aurait peut-être pas tant augmenté sa détresse si lui-même ne s'abstenait résolument de tout alcool. Mais, en l'occurrence, ce cheval qui ronflait la tête posée sur la route constituait un spectacle d'une tristesse pour laquelle il avait vraiment du mal à trouver les mots.

Evidemment, à l'origine de ce genre de hameau se trouvaient des gens respectueux de grands principes religieux, qui n'auraient pris aucun plaisir à voir cet étranger -- qui ne les avait en rien offensés -- s'arracher la barbe et jeter son chapeau par terre. Bien sûr, ils y prirent quand même un peu de plaisir. Mais il leur semblait tout de même préférable que ce monsieur quitte la ville le plus vite possible afin qu'ils puissent s'occuper de ce cheval, car un [Bushwhacker](#)⁹ venu du Missouri ou n'importe quel chasseur d'esclaves passant par là risquerait d'interpréter ce spectacle à la lumière des soupçons et de l'hostilité qui lui étaient propres. Ainsi l'un d'entre eux proposa d'échanger son cheval contre celui qui était dans le trou. On pourrait

croire qu'un tel échange allait immédiatement paraître avantageux au cavalier, mais il se contenta de s'asseoir sur les marches du magasin pour y réfléchir un long moment. Le cheval qu'on lui proposait était une jument, plutôt petite, ce qui, comme il en convint, était un atout important. Il essaya de regarder les dents de l'animal, se fit mordre, maudit le sort de l'avoir mené à ce hameau et demanda à emprunter une pelle pour déterrer son cheval. Le prêtre lui déclara alors avec solennité qu'ils avaient perdu toutes leurs pelles dans un terrible incendie. "Mais il nous reste les fers, et nous vous les prêterons volontiers, dit-il. Ce sont seulement les manches qui nous manquent." Il s'agissait d'un mensonge, évidemment, mais que l'urgence de la situation exigeait.

L'étranger finit par repartir avec la jument, sa selle, sa bride et quelques brouilles -- de la ficelle et du cirage -- censées restaurer un peu de sa foi en la justice cosmique, et qu'il accepta comme une maigre compensation pour ses ennuis, en homme raisonnable.

Une fois qu'ils furent débarrassés de lui, les habitants de la colonie purent commencer à réfléchir au problème du cheval. Des hommes entrèrent de chaque côté du tunnel pour vérifier l'état de ses jambes, car si l'une était cassée, ils devraient tuer l'animal. Alors il ne leur serait plus resté qu'à le démembrer, à le tirer par-dessous et à combler le trou pour que la route ait l'air normale. Mais les jambes étaient intactes.

Creuser autour du cheval ne ferait que mettre au jour plus de tunnel, mais ils décidèrent qu'ils n'avaient pas d'autre choix que de pratiquer une excavation assez grande pour leur permettre de conduire le cheval hors du trou. Pendant ce temps, la bête se dégrisait, hennissant doucement et battant de la queue. C'est là qu'ils eurent l'idée de soulever un abri de ses fondations légères et de le poser au-dessus du cheval, en plein milieu de la route. Cet abri était très petit, de sorte qu'il fallut le placer en diagonale par-dessus la bête, la longueur de l'animal devenant ainsi l'hypoténuse de deux triangles rectangles.

Tout cela semble ridicule. Mais, en fait, une simple erreur de jugement peut rapidement créer une situation dans laquelle seuls des choix idiots sont possibles. Quelqu'un ayant remarqué que la queue du cheval traînait sur la route, ils introduisirent un enfant par la fenêtre de l'abri pour qu'il la rentre à l'intérieur.

Il se trouvait que la colonie abritait à l'époque un jeune Noir, le premier fugitif à arriver jusque-là. Du coup, les gens se sentaient emplis de gravité et de détermination, et encore plus embarrassés par le problème du cheval. Le jeune homme, qui demeurait dans le magasin sauf en cas de danger, fut témoin de toute la scène. Il était assez évident qu'il mourait d'envie de rire. Il penchait la tête et paraissait souffrir de l'effort qu'il lui en coûtait de se retenir. Il évitait

de croiser le regard des gens et se mordait les lèvres presque jusqu'au sang. Quand l'abri fut transporté au milieu de la route, juste au moment où on le posait en diagonale par-dessus le cheval, un éclat de rire brutal, douloureux et involontaire s'échappa du magasin.

C'est alors qu'ils songèrent que cet homme pouvait peut-être concevoir une inquiétude légitime quant à leur bon sens. Et en effet, ce fut cette nuit-là qu'il s'échappa, pour ainsi dire, et fit route seul vers le Nord, ayant conclu sans doute judicieusement que suffisamment de choses s'étaient produites dans cette région pour la rendre suspecte et que, par conséquent, il valait mieux qu'il s'en éloigne.

Quand les gens s'en rendirent compte, deux hommes partirent à sa recherche sur les deux chevaux à peu près corrects qui n'avaient pas été échangés contre le cheval dans le trou (ils voulaient être sûrs que l'étranger puisse se rendre assez loin pour ne pas prendre la peine de revenir, alors ils lui avaient proposé leur meilleur cheval). Ils espéraient rattraper le fugitif afin de lui donner de la nourriture et des vêtements et de lui indiquer le chemin vers la prochaine colonie abolitionniste, mais il restait introuvable. Puis, au bout de deux jours, quand, à la nuit tombée, ils s'arrêtèrent et se couchèrent pour dormir, il émergea de l'obscurité et dit : "Je vous remercie beaucoup, tous autant que vous êtes, mais je crois que c'est mieux que je me débrouille tout seul." Ils lui remirent le paquet qu'ils lui avaient apporté et il replongea dans la nuit en demandant : "Vous avez sorti ce cheval de là ?" Ils l'entendirent rire un peu, et ce fut la dernière fois qu'ils eurent de ses nouvelles.

Ils creusèrent effectivement une tranchée en pente pour que le cheval puisse s'extirper du trou, et ainsi cette partie-là du problème fut réglée. Mais ensuite ils durent se rendre à l'évidence : on ne se débarrasse pas facilement d'un tunnel. Ils avaient pris soin, quand ils l'avaient percé, de disperser la terre aussi loin que possible pour faire disparaître toute trace de l'excavation, et bien sûr il n'y avait pas moyen d'inverser le processus. Et, alors qu'ils avaient creusé le tunnel en secret, en prenant leur temps, ils étaient maintenant obligés de le combler au grand jour et à toute allure. Les bords du trou continuaient de s'effondrer, exposant le tunnel un peu plus chaque jour. (Ils avaient enlevé l'abri, faisant ainsi preuve de sagesse, car un abri dans un trou au beau milieu de la route n'était guère plus aisé à justifier qu'un cheval.) La solution la plus rapide aurait consisté à faire crouler le tunnel entièrement et à le remplir par le haut, mais son tracé du magasin à l'écurie serait devenu visible immédiatement et indéfiniment. Alors ils choisirent une colline à raser et se mirent à charrier de la terre dans le tunnel jour et nuit, après avoir positionné sur le toit du magasin un veilleur chargé de signaler l'arrivée d'éventuels inconnus. Si on les questionnait, ils expliqueraient qu'ils

construisaient des terrasses, comme celles qu'on voyait dans un livre appartenant au pasteur et qui illustrait les coutumes de l'Orient. J'imagine qu'ils auraient eu du mal à faire mieux dans ces circonstances.

Ces gens travaillaient dur, mais il n'y a tout simplement pas moyen de tasser de la terre par le côté, ou du moins de la tasser aussi fermement que celle qui a été comprimée par la pluie, la neige, la chaleur durant toutes les années qui ont suivi la création du monde. Ainsi, peu importèrent tous leurs efforts pour annuler tout le travail qu'ils avaient accompli : dès la première pluie sérieuse, la route s'affaissa d'un bout à l'autre du tunnel. Ils se mirent alors à le combler par le haut, n'ayant plus d'autre choix ni plus rien à perdre. Et il continuait à s'affaisser chaque fois qu'il y avait une bonne pluie.

Quand l'hiver arriva finalement et qu'il y eut un bon coup de gel accompagné de neige, ils soulevèrent leurs quelques bâtiments en les arrachant à leurs fondations, les placèrent sur des planches auxquelles ils attelèrent leurs chevaux afin de déplacer la ville entière, telle quelle, huit cents mètres plus loin. Il leur fallut également déterrer les pierres tombales afin de cacher le précédent emplacement du village, ce qui était fort triste, bien qu'il n'y eût que trois ou quatre tombes. Le tunnel devint le lit d'un petit cours d'eau, un ruisseau au printemps, joliment bordé d'herbe et de fleurs échappées des vieux jardins du village. Des gens qui ne se doutaient de rien pique-niquaient à côté, étalant leurs couvertures et posant leurs paniers sur ces pauvres tombes oubliées, ce qui, tout compte fait, n'était pas une chose si déplaisante.

Tobias et toi, vous vous amusez à sauter devant l'arroseur. Cet appareil est une invention magnifique car il expose les gouttes de pluie aux rayons du soleil. Cela arrive parfois naturellement, mais c'est rare. Quand j'étais au séminaire, je me rendais de temps en temps à la rivière pour observer les baptistes. C'était quelque chose de voir le pasteur soulever celui que l'on baptisait hors de l'eau, de voir l'eau ruisseler des vêtements et des cheveux. La scène évoquait vraiment une naissance ou une résurrection. Pour nous, l'eau ne fait que rendre plus intense le contact de la main du pasteur sur les tendres os du crâne, un peu comme pour favoriser le passage d'un courant électrique. J'ai toujours adoré baptiser les gens, même si j'ai parfois souhaité qu'il y ait plus d'éblouissement et d'éclaboussures dans la façon que nous avons de procéder. Enfin, voilà que vous deux dansez sous votre petite fontaine irisée, en criant de joie et en frappant du pied comme toute personne saine d'esprit se devrait de le faire chaque fois qu'elle rencontre quelque chose d'aussi miraculeux que l'eau.

Durant les jours qui suivirent son retour d'Allemagne, Edward était si présent dans mes pensées que je ne cessais de m'éclipser pour me rendre à son hôtel. Un jour, je pris ma balle de baseball ainsi que mon gant et celui de mon père, et nous nous rendîmes dans une petite rue pour nous exercer au lancer. Au début, il faisait attention à ses vêtements. Il n'avait pas vu de balle de baseball depuis des années, disait-il. Mais passé la période d'échauffement, il montra une belle dextérité. Il en lança une qui me fouetta la main, et quand je fis "Aïe !" il en rit de plaisir, car cela signifiait qu'il avait retrouvé son bras. Cette balle n'aurait pas dû me faire mal, en réalité, sauf que je ne m'attendais pas à ce qu'elle arrive si vite, je n'étais pas prêt. Dès lors nous nous mîmes vraiment à faire feu. J'en lançai une en hauteur, il dut sauter pour la saisir au vol, effectuant une jolie réception. A ce stade, il était en bras de chemise, le col ouvert, les bretelles pendant sur les côtés de son pantalon. Des gens s'arrêtaient pour nous regarder. C'était une petite rue poussiéreuse, une journée très chaude, et nous lancions des balles au sol et des balles aériennes. Edward demanda un verre d'eau à une fille. Elle nous en apporta un chacun. Je bus le mien, mais lui versa le sien sur sa tête, et l'eau dégouлина de sa grosse moustache comme la pluie d'un toit.

Je croyais qu'après ce jour-là lui et moi pourrions parler. Ce ne fut pas le cas. Tout de même, grâce à ces quelques heures, je me sentais plutôt rassuré quant à la condition de son âme. Bien qu'évidemment je ne sois pas compétent pour juger.

Voici ce qu'il dit alors qu'il était face à moi, avec ses cheveux plaqués contre son crâne et sa moustache qui ruisselait :

*Voici, oh ! qu'il est agréable, qu'il est doux
Pour des frères de demeurer ensemble unis !
C'est comme l'huile précieuse qui, répandue sur la tête,
Descend sur la barbe, sur la barbe d'Aaron,
Qui descend le long de ses vêtements.
Comme la rosée de l'Hermon,
Qui descend sur les pentes des montagnes de Sion.*

Il s'agit d'un extrait du psaume 133. Et cela signifiait qu'il savait tout ce que je savais, mot pour mot. Peut-être me disait-il qu'il savait tout ce que je savais et qu'il n'était pas convaincu. Néanmoins, j'ai souvent songé à quel point ce qu'il fit là était splendide. J'aurais voulu que mon père soit présent, car je sais qu'il aurait ri. Il lançait encore pas mal du tout pour un homme de son âge. Jeune comme je l'étais à l'époque, je pensais qu'ils ne se réconcilieraient jamais, et j'étais surpris qu'Edward puisse considérer la situation aussi calmement qu'il

le faisait. Je lui annonçai que j'avais commencé à lire Feuerbach ; il fronça ses gros sourcils et dit : "Que ta maman ne t'y prenne pas !"

Quand je dis que ma réputation de piété, de probité, etc. est peut-être un peu exagérée, je ne voudrais pas que tu penses que j'ai pris ma vocation à la légère. Elle a été toute ma vie. J'ai même assez convenablement entretenu mon grec et mon hébreu. Boughton et moi avions l'habitude de nous pencher sur chaque mot des textes sacrés sur lesquels nous allions prêcher. Il venait ici, chez moi, parce que sa maison était pleine d'enfants. Il apportait dans un panier un bon dîner bien chaud que sa femme et ses filles avaient préparé pour nous. A l'époque, je redoutais de pénétrer dans sa maison, car la mienne me paraissait si vide en comparaison. Et Boughton sentait cela, il le savait. Il avait quatre filles et quatre garçons, de robustes petits païens tous autant qu'ils étaient, comme il le disait lui-même. Mais le bonheur n'est jamais seulement du bonheur, et au fil des ans, des événements se produisirent dans cette famille qui causèrent de terribles regrets. Néanmoins, pendant des années, tout cela me parut d'une beauté éblouissante. Et l'était effectivement.

Nous passâmes de très agréables soirées ici dans ma cuisine. Boughton est un presbytérien pur et dur -- comme s'il en existait une autre sorte. Nous avons donc eu nos différends, qui n'ont cependant jamais été assez graves pour être dommageables.

Je ne crois pas que ce que j'éprouvais à l'époque était du ressentiment. Il s'agissait d'une sorte de loyauté envers ma propre vie, comme si je voulais affirmer : Moi aussi, j'ai une femme, moi aussi, j'ai un enfant. C'était comme si le prix à payer pour les avoir était de les perdre, et je ne pouvais accepter l'idée qu'un prix même aussi élevé puisse être trop fort. On dit qu'un nouveau-né ne peut pas voir quand il est aussi jeune que ta sœur l'était, cependant elle a ouvert les yeux et elle m'a regardé. Une si petite chose, mais, tandis que je la tenais, ses yeux s'ouvrirent. Je sais qu'elle n'examina pas vraiment mon visage. La mémoire est capable d'amplifier beaucoup de choses. Mais je sais qu'elle me regarda droit dans les yeux. Ce n'est pas rien. Et je suis content de l'avoir su à l'époque car, aujourd'hui, dans ma situation présente, alors que je suis près de quitter ce monde, je me rends compte qu'il n'y a rien de plus étonnant que le visage humain. Boughton et moi en avons également parlé. Cela est lié à l'incarnation. Une fois que l'on a vu et que l'on a tenu dans ses bras un enfant, on ressent l'obligation que l'on a envers lui. Tout visage humain est une demande qui vous est présentée, car on ne peut s'empêcher d'en saisir la singularité, le courage et la solitude. Mais c'est encore plus vrai du visage d'un enfant. Je considère cette expérience comme une vision à part entière, d'un genre précis et tout aussi mystique qu'une autre.

Boughton est d'accord.

J'avais si peur de toi quand tu étais un nourrisson. J'étais assis dans le fauteuil à bascule, ta mère venait te mettre dans mes bras ; je me balançais et je priais jusqu'à ce qu'elle ait fini ce qu'elle avait à faire. Je chantais, aussi, *Go to Dark Gethsemane*¹⁰, mais elle me demanda un jour si je ne connaissais pas une chanson plus gaie. Je ne me rendais même pas compte de ce que je chantais.

Ce matin, j'essaie de penser au paradis, sans beaucoup de succès. J'ignore pourquoi je devrais m'attendre à avoir une idée du paradis. Jamais je n'aurais pu imaginer ce monde si je n'avais passé près de huit décennies à y déambuler. Les gens disent que le monde paraît merveilleux aux enfants, et c'est vrai. Mais les enfants pensent qu'en grandissant ils vont finir par s'y habituer et par le comprendre, alors que je sais très bien que ce n'est pas mon cas, et que je n'y arriverais pas même si j'avais douze vies. Cela me semble plus évident à chaque jour qui passe. Chaque matin, je suis tel Adam se réveillant dans le jardin d'Eden, ébahi par l'habileté de mes mains et par la clarté qui pénètre mon esprit à travers mes yeux -- de vieilles mains, de vieux yeux, un vieil esprit, un Adam très diminué en tous points, et pourtant c'est absolument remarquable. Que me restera-t-il de moi-même ? Je dirais que ce vieux corps a été un bon compagnon. Comme l'âne de Balaam, il a vu l'ange que je n'ai pas encore vu, et il se couche en travers du chemin.

Et je dois dire aussi que mon esprit, malgré toutes ses déficiences, a assurément réussi à maintenir mon intérêt éveillé. Il recèle une bonne part de poésie, apprise au fil des ans, et un vocabulaire plutôt riche, en grande partie inutilisé. Et les Saintes Ecritures. Je ne les ai jamais maîtrisées comme mon père, ou son père. Mais je les connais tout de même assez bien. Ce n'est pas étonnant. Quand j'étais plus jeune que tu ne l'es maintenant, mon père me donnait un penny chaque fois que j'avais appris cinq versets au point de pouvoir les répéter sans faire d'erreur. Ensuite, pour s'amuser, il récitait un verset et je devais dire le suivant. Nous pouvions continuer très longtemps ainsi, parfois jusqu'à ce que nous aboutissions à une généalogie, ou que nous nous fatiguions. Il nous arrivait de nous attribuer des rôles : il était Moïse et j'étais Pharaon, il était les pharisiens et j'étais le Seigneur. C'est ainsi qu'il avait été éduqué, lui aussi, et cet entraînement m'a beaucoup aidé quand je suis entré au séminaire. Et pendant le restant de ma vie.

Tu connais le Notre Père et le vingt-troisième psaume et le psaume 100. Et j'ai entendu ta mère qui t'apprenait les Béatitudes la nuit dernière. Elle semble vouloir me montrer qu'elle t'élèvera dans la

foi ; c'est un effort merveilleux de sa part car, sincèrement, jamais de ma vie je n'ai rencontré de personne aussi peu familière avec la religion que ta mère quand je l'ai connue. Une femme admirable, mais qui n'avait pas été instruite des Ecritures, ni de quoi que ce soit d'autre selon elle, ce qui est peut-être vrai. Je dis cela avec le plus grand respect.

Et cependant il y a toujours eu cette gravité merveilleuse qui émane d'elle. Quand elle venait à l'église dans les premiers temps, elle s'asseyait dans le coin à l'arrière du sanctuaire, et pourtant j'avais l'impression qu'elle seule écoutait vraiment. Je rêvai une nuit que je prêchais à Jésus Lui-même, débitant toutes les bêtises qui me passaient par la tête tandis qu'Il était assis là dans Sa robe si blanche, avec sur Son visage une expression mêlant patience, tristesse et étonnement. C'est ainsi que je ressentais la présence de ta mère. Mon sermon terminé, je pensais : Ce coup-ci, elle ne reviendra pas. Mais le dimanche suivant elle était là. Et une fois de plus, le sermon que j'avais travaillé une semaine entière avait un goût de cendres dans ma bouche. Tout cela avant même que je ne connaisse son nom.

J'ai eu ce matin une conversation intéressante avec M. Schmidt, le père de T. Il aurait entendu par hasard un mot choquant. Je l'avais entendu moi aussi, en fait, puisqu'il s'agit de votre plaisanterie favorite depuis une semaine. J'admets n'avoir pas jugé nécessaire d'intervenir. Nous répétions la même chose quand nous étions enfants et nous en sommes sortis indemnes, il me semble. L'un d'entre vous demande, d'une voix aiguë et naïve : *AB, CD goldfish ?* Et l'autre répond, en prenant la voix le plus grave possible, une voix parfaitement blasée et méprisante : *L, MNO goldfish !* S'ensuit un fou rire extravagant. (Dois-je préciser que c'est le *L*¹¹ qui a troublé M. Schmidt ?) Ce jeune homme était très sérieux, et moi-même j'ai eu beaucoup de mal à me retenir de rire. Je lui ai déclaré gravement que, d'après mon expérience, il vaut mieux ne pas surprotéger les enfants ; que l'interdit perd de sa force quand on l'invoque à tout bout de champ. Finalement, il s'est incliné devant mes cheveux blancs et ma vocation, mais non sans m'avoir demandé à deux reprises si j'étais unitarien.

J'ai raconté cette histoire à Boughton. "Je pense depuis longtemps qu'on devrait excuser cette erreur de 'alphabet'", a-t-il dit. Puis il a ri, pas mécontent de lui. Il est d'excellente humeur depuis qu'il a reçu des nouvelles de Jack. "Il sera bientôt à la maison !" a-t-il annoncé. Quand je lui ai demandé d'où son fils venait, il m'a répondu : "Eh bien, le tampon sur l'enveloppe indiquait Saint Louis."

Je ne parlerai pas à ta mère de ma conversation avec M. Schmidt. Elle tient à tout prix à ce que tu gardes ton ami. Quand tu n'en avais pas, elle souffrait. Elle souffre pour toi beaucoup plus qu'elle ne devrait.

Elle s'imagine toujours que c'est sa faute, même quand il me semble ne voir aucune faute nulle part.

Elle m'a dit l'autre jour qu'elle souhaite lire ces vieux sermons dans le grenier, et je pense qu'elle le fera, j'en suis même convaincu. Pas tous -- cela prendrait des années. Peut-être vais-je essayer d'en descendre un carton et de faire un peu de tri. Cela me tranquilliserait l'esprit si je pouvais me dire que je vais laisser une meilleure impression. J'ai si souvent ressenti, alors même que je me tenais en chaire et que je lisais ces mots, combien ils étaient loin d'être à la hauteur des espoirs que j'avais placés en eux. Or ils ont été l'œuvre principale de ma vie, d'un certain point de vue. Je ne peux que m'étonner d'avoir pu vivre en ayant conscience de cela.

Aujourd'hui, c'était l'Eucharistie, et j'ai prêché sur Marc, XIV, 22 : "Pendant le repas, Jésus prit du pain ; et, après avoir rendu grâce, il le rompit, et le donna à ses disciples, en disant : Prenez, car ceci est mon corps." En temps normal, je ne prêcherais pas sur les mots mêmes de l'institution eucharistique, car le saint sacrement les met en lumière de la plus belle des façons. Mais j'ai beaucoup songé au corps ces dernières semaines. Béni et rompu. Je me suis servi de Genèse, XXXII, 23-32 comme texte issu de l'Ancien Testament, Jacob luttant contre l'ange. Je voulais parler du don de singularité physique, et de la manière dont bénédiction et sacrement sont manifestés à travers lui. Je me suis pris récemment à songer à quel point j'ai aimé mon existence physique.

En tout cas, peut-être te souviens-tu de ceci : après que tout le monde ou presque était parti, alors que les espèces demeuraient sur l'autel et que les bougies brûlaient encore, ta mère t'a conduit le long de l'allée jusqu'à moi et a dit : "Tu devrais lui en donner." Tu es trop jeune, bien sûr, mais elle avait parfaitement raison. Le corps du Christ, rompu pour toi. Le sang du Christ, versé pour toi. Ton beau visage solennel d'enfant levant les yeux pour recevoir ces mystères de mes mains. Ce sont les plus merveilleux des mystères, le corps et le sang.

J'aurais pu ne pas vivre ce moment. Maintenant j'ai seulement peur de ne pas avoir assez de temps pour profiter pleinement de son souvenir.

La lumière dans la salle était belle ce matin, comme souvent. Notre vieille église est tout à fait ordinaire et une couche de peinture ne lui ferait pas de mal. Mais, durant mes années sombres, je m'y rendais avant l'aube rien que pour m'asseoir et contempler la lumière qui y pénétrait petit à petit. J'ignore si quelqu'un d'autre trouverait cela aussi beau que moi. Je me sentais vraiment en paix ces matins-là, alors que je priais parfois au sujet de choses terribles -- la Grande Dépression, les guerres. Tant de souffrances pour les gens d'ici, durant des décennies entières. Mais la prière apporte la paix, comme tu le

sais, j'en suis sûr.

En ces temps-là, comme je l'ai dit, il m'arrivait de passer la plus grande partie de la nuit à lire. Alors, si quand je me réveillais j'étais encore dans mon fauteuil, et si l'horloge indiquait quatre ou cinq heures, j'appréciais de pouvoir marcher le long des rues dans le noir, d'entrer seul dans l'église et de regarder l'aube s'introduire dans le sanctuaire. J'adorais le bruit du loquet qui se soulevait. Le bâtiment s'est un peu tassé sur lui-même, de sorte que quelqu'un qui marche le long de l'allée centrale l'entend s'affaisser sous ses pas. C'est un bruit plus agréable qu'un écho, un bruit aimable, obligeant. Il faut être seul dans l'église pour l'entendre. Peut-être qu'elle ne sent pas le poids d'un enfant. Mais si elle est toujours debout quand tu liras ceci, et si tu ne te trouves pas à l'autre bout de la planète, tu pourrais peut-être t'y rendre seul, simplement pour voir de quoi je parle. Au bout d'un moment, c'est vrai, je commençais à me demander si je n'aimais pas mieux l'église quand elle était vide.

Je sais qu'ils ont l'intention de la raser. Ils attendent que je ne sois plus là, ce qui est gentil de leur part.

*

Il y a toujours des gens debout la nuit, parce que leurs bébés ont la colique, parce que leurs enfants sont malades, ou alors parce qu'ils se disputent, parce qu'ils sont rongés par l'angoisse ou la culpabilité. Et, bien sûr, il y a les laitiers et tous les gens qui commencent à travailler tôt ou finissent tard. Parfois, quand je passais devant la maison d'une de mes familles et que je voyais des lumières allumées, je songeais à m'arrêter pour demander s'il y avait un problème, si je pouvais me rendre utile, mais je finissais par me dire que ce serait peut-être une intrusion et je continuais mon chemin. Devant la maison des Boughton, aussi. Des années ont passé avant que je sache exactement ce qui les troublait, aussi proches que nous puissions être. Les nuits où je ne fermais pas l'œil et où je n'avais pas envie de lire, je me promenais à travers la ville à une heure ou deux heures du matin. A l'époque, je pouvais parcourir chaque rue et passer devant chaque habitation en l'espace d'une heure environ. J'essayais de me rappeler qui vivait dans quelle maison, et tout ce que je savais sur eux -- en général pas mal de choses, puisque beaucoup de ceux qui n'étaient pas mes paroissiens étaient ceux de Boughton. Et je priais pour eux. J'imaginai qu'une paix, qu'ils n'anticipaient pas et qu'ils ne s'expliqueraient pas, venait s'étendre sur leurs maladies, leurs disputes ou leurs rêves. Ensuite, j'entrais dans l'église pour prier encore et attendre la lumière du jour. J'ai souvent été triste de voir une nuit se terminer, même si j'ai aimé assister à l'arrivée de l'aube.

Les arbres font un autre bruit la nuit, et ils ont une autre odeur aussi.

Si tu te souviens un peu de moi, ce que je te raconte t'aidera peut-être

un peu à me comprendre. Si tu pouvais me voir non pas du point de vue d'un enfant mais de celui d'un adulte, il est assurément vrai que tu observerais une certaine qualité crépusculaire chez moi. En lisant ceci, j'espère que tu comprendras que, quand j'évoque la longue nuit qui précéda ces jours heureux, je me souviens moins de peine et de solitude que de paix et de réconfort -- de la peine, oui, mais jamais sans réconfort ; de la solitude, mais jamais sans paix. Ou presque jamais.

*

Une nuit, alors que Boughton et moi avions passé la soirée à travailler nos textes ensemble et que nous terminions tout juste d'en discuter, je l'accompagnai jusque sur la galerie : il y avait plus de lucioles que je n'en avais jamais vu de ma vie, des milliers, partout, qui s'élevaient en ondoyant de la pelouse et s'éteignaient en plein air. Nous restâmes assis sur les marches un bon moment dans l'obscurité et le silence, à les regarder. Finalement Boughton dit : "L'homme naît pour souffrir, comme l'étincelle pour voler." Et cette nuit-là, on aurait vraiment dit que la terre était en feu. Elle l'était, et elle l'est encore. Un vieux brasier se recouvre d'une écorce sombre et se replie sur son noyau, comme c'est le cas pour cette planète. Je crois que la même métaphore peut s'appliquer à l'individu humain. Peut-être à Gilead. Peut-être à la civilisation. On donne un petit coup et les étincelles volent. Je ne sais pas si ce verset a placé une bénédiction sur les lucioles ou si les lucioles ont placé une bénédiction sur ce verset, ou si ensemble ils ont béni la tourmente, mais je les ai tous les deux beaucoup aimés depuis lors.

Il y a eu un appel téléphonique de Jack Boughton ; c'est-à-dire de John Ames Boughton, celui qui porte le même nom que moi. Il est toujours à Saint Louis, et a toujours l'intention de rentrer. Glory est venue me faire part de la nouvelle, tout excitée mais inquiète, aussi. "Papa était si heureux d'entendre sa voix", a-t-elle dit. J'imagine qu'on le verra effectivement apparaître un jour ou l'autre. Je ne sais comment un garçon a pu, à lui seul, réussir à causer autant de déception, sans jamais donner à personne la moindre raison de placer un espoir en lui. Un homme, devrais-je dire, car il a largement dépassé la trentaine. En fait, il doit même avoir déjà quarante ans. Il n'est ni le plus vieux, ni le plus jeune, ni le meilleur, ni le plus courageux, simplement celui qu'on aime le plus. Je suppose que je pourrais te raconter une histoire à son sujet ; au moins en partie, autant que la bienséance le permet. Plus tard. Il faut d'abord que j'y réfléchisse. Une fois que j'aurai eu l'occasion de discuter un peu avec lui, je jugerai peut-être que toutes ces histoires appartiennent au passé et déciderai de ne rien en écrire.

Ce vieux Boughton est tellement pressé de le voir. Pressé et angoissé aussi, peut-être. Il a de bien beaux enfants, mais c'est celui-là qui a toujours semblé lui tenir le plus à cœur. La brebis égarée, la drachme perdue. Le fils prodigue, pour présenter les choses de manière peu subtile. J'ai répété au moins une fois chaque semaine de ma vie adulte qu'il n'y a aucun rapport entre l'amour que notre Père nous accorde et notre mérite. Pourtant, quand je constate ce même déséquilibre dans les sentiments entre parents terrestres et enfants, j'en conçois toujours un peu d'irritation. (Je sais que tu seras et j'espère que tu es un homme admirable, et je t'aimerai absolument même si tu ne l'es pas.)

Ce matin, j'ai fait une chose idiote. Je me suis réveillé alors qu'il faisait encore nuit, et cela m'a donné envie de marcher jusqu'à l'église, comme dans le temps. J'ai pensé à laisser un mot, et ta mère l'a trouvé, alors je suppose que ce n'était pas aussi grave que cela aurait pu l'être. (J'ai écrit le mot à la dernière minute, je l'avoue.) Il semblerait qu'elle ait cru que j'étais parti rendre mon dernier soupir seul quelque part -- ce qui ne serait pas une mauvaise idée, à mon avis. Ces dernières heures me causent un certain souci. Voilà quelque chose d'autre que tu sais et pas moi -- comment ceci finit. Ou plus exactement, comment ma vie t'aura semblé avoir pris fin. C'est une grande source d'inquiétude pour ta mère, comme pour moi, bien sûr. Mais il m'est difficile de me souvenir que je ne peux plus attendre de mon corps qu'il ne me laisse pas brusquement tomber. Je ne me sens pas mal la plupart du temps. Les douleurs sont suffisamment rares pour que j'oublie parfois.

Le docteur m'a dit de faire attention quand je me lève d'une chaise ou d'un fauteuil. Il m'a également recommandé de ne pas monter de marches, ce qui impliquerait d'abandonner mon bureau, chose à laquelle je ne peux me résigner ; et de boire un verre de brandy chaque jour, ce dont je m'acquitte le matin, debout dans le cellier, le rideau tiré par égard pour toi. Ta mère trouve cela très drôle. "Ça te ferait beaucoup plus de bien si tu y prenais un peu de plaisir", me dit-elle. Mais c'est comme cela que ma mère buvait, et je suis un traditionaliste. La dernière fois qu'elle t'a amené chez le docteur, il a dit que tu serais peut-être plus robuste si on t'opérait des amygdales. Elle est rentrée tellement malade à l'idée qu'il ait pu trouver la moindre chose à redire à ton sujet que je lui ai administré une dose de mon brandy médicinal.

Elle veut descendre mes livres et m'installer dans le petit salon ; je donnerai peut-être mon accord, simplement pour lui épargner des soucis. Je lui ai expliqué que je ne pouvais pas ajouter une minute de durée à ma vie, et elle a dit : "Eh bien moi, je ne veux pas que tu en soustraies une non plus." Un an plus tôt elle aurait dit "aussi". J'ai

toujours adoré sa façon de parler, mais elle pense qu'elle se doit de l'améliorer pour toi.

J'ai marché jusqu'à l'église en pleine nuit, comme je l'ai dit. Il y avait une lune très brillante. C'est étrange comme on ne s'habitue jamais tout à fait au monde la nuit. J'ai vu bien des fois un clair de lune assez fort pour projeter des ombres. Et le vent est le même, qui fait bruire les mêmes feuilles de nuit comme de jour. Quand j'étais petit, je me levais avant chaque aube de ce monde pour chercher de l'eau et du bois à brûler. La vie était très différente à l'époque. Je me rappelle sortir dans la nuit et ressentir l'obscurité comme une grande mer fraîche dans laquelle dériveraient les maisons, les abris, les forêts, tous sur le point de se libérer de leurs amarres. Je me sentais alors invariablement comme un intrus -- et cela n'a pas changé depuis --, comme si l'obscurité était maîtresse de tout et que je violais son territoire rien qu'en franchissant le seuil de ma porte. Ce matin, le monde éclairé par la lune m'a fait l'effet d'une connaissance immémoriale avec laquelle j'ai toujours voulu me lier d'amitié. Si l'occasion s'est jamais présentée, elle est aujourd'hui passée. C'est curieux, mais je pourrais presque en dire autant à mon sujet.

Quoi qu'il en soit, il m'a paru si nécessaire de marcher le long de la route jusqu'à l'église, d'y entrer et de m'asseoir dans l'obscurité en attendant l'arrivée de l'aube, que j'en ai entièrement négligé l'inquiétude que je pouvais causer à ta mère. Ce n'est pas facile pour moi de garder à l'esprit à quel point je suis mortel par les temps qui courent. Je ressens parfois des douleurs, je l'ai dit, mais pas assez fréquentes ni même assez vives pour qu'elles m'alarment autant qu'elles le devraient.

Je dois essayer de faire plus attention. L'autre jour, j'ai commencé à te soulever dans mes bras, comme j'en avais l'habitude quand tu n'étais pas tout à fait aussi grand et moi pas tout à fait aussi vieux. Mais j'ai croisé le regard plein d'appréhension de ta mère, et j'ai compris à quel point ce geste était stupide. C'est simplement que j'ai toujours adoré ta manière de t'accrocher si fort, comme si tu étais un singe dans un arbre. Ta maigreur de petit garçon, ta force de petit garçon.

Mais je me suis un peu écarté de mon sujet, à savoir de ta généalogie. Et il reste encore beaucoup à te raconter. Mon grand-père était dans l'armée nordiste, comme je crois l'avoir déjà mentionné. Il voulait s'y engager en tant que simple soldat, mais on lui expliqua qu'il était trop vieux. On lui dit qu'il pouvait s'engager dans le régiment des "barbes grises" de l'Iowa, réservé aux hommes âgés, qui ne prendraient pas part au combat mais surveilleraient les vivres, les voies ferrées, etc.

Cette idée ne lui plut pas du tout. Il finit par les convaincre de le laisser entrer comme aumônier. Il n'avait apporté aucune preuve ni de son identité ni de sa vocation, mais mon père dit qu'il leur montra son Nouveau Testament en grec et que cela suffit. Je dois toujours l'avoir quelque part, ou du moins ce qu'il en reste. Il était un jour tombé dans une rivière, d'après ce qu'on m'a raconté, et n'avait pas été mis à sécher convenablement, d'où son triste état. Si je me souviens bien de l'histoire, mon grand-père avait dû participer à une retraite désordonnée, une déroute, en fait. Il s'agit de la même Bible que mon père reçut du Kansas, avant que nous ne partions à la recherche de la tombe du vieil homme.

Mon père est né au Kansas, tout comme moi, car le vieil homme avait quitté le Maine pour s'y installer dans le seul but d'aider les Free Soilers à instaurer le droit de vote : on allait en effet se prononcer sur une constitution qui déciderait si le Kansas entrerait dans l'Union en tant qu'Etat esclavagiste ou affranchi. C'est pour cette raison que beaucoup de gens s'y rendirent à l'époque. Parmi eux, il y avait bien sûr aussi des habitants de l'Etat du Missouri qui voulaient le Kansas pour le Sud. Alors, pendant un temps, la situation devint complètement incontrôlable. Mieux vaut oublier tout ça, disait mon père. Il n'aimait pas qu'on parle de cette époque, ce qui fut cause de fortes tensions entre son père et lui. J'ai beaucoup lu au sujet de ces événements, et j'ai décidé que mon père avait raison. Et c'est aussi bien ainsi, car les gens ont effectivement oublié. Il se passa assurément des choses remarquables, mais depuis lors le monde a connu tant de problèmes qu'il est difficile de trouver le temps de penser au Kansas.

Nous nous sommes installés dans cette maison quand j'étais encore petit. Pendant des années, nous n'avons pas eu d'électricité, seulement des lampes à pétrole. Pas de radio. Je me rappelais à l'instant à quel point ma mère aimait sa cuisine. Bien sûr, c'était très différent à l'époque, il y avait la glacière, la pompe sur l'évier, le garde-manger pour les tartes et le fourneau à bois. De ces années-là, il ne reste quasiment que la vieille table, et le cellier. Ma mère plaçait son fauteuil à bascule si près du four qu'elle pouvait en ouvrir la porte sans se lever. Elle disait que c'était pour éviter que les plats ne brûlent. Elle expliquait qu'on ne pouvait pas se permettre de gaspiller, ce qui était vrai. Elle laissait brûler les plats bien assez souvent de toute façon, de plus en plus souvent à mesure que les années passaient, et nous les mangions quand même, pour qu'au moins il n'y ait pas de gaspillage. Elle adorait la chaleur de ce four, qui cependant l'endormait, surtout si elle venait de faire la lessive ou de préparer des conserves. Enfin, bénie soit-elle, elle avait un lumbago, et des

rhumatismes aussi, et c'est vrai qu'elle buvait un peu de whisky pour se soulager. Elle ne dormait jamais bien la nuit. Je suppose que je tiens cela d'elle. Elle se réveillait si le chat éternuait, disait-elle, mais en revanche elle dormait pendant qu'était sacrifié tout un déjeuner du dimanche, pourtant à portée de main. La chose se produisait le samedi, car notre famille était assez stricte quant à l'observation du repos dominical. Alors nous pouvions nous réjouir vingt-quatre heures à l'avance de ce qui nous attendait ; je me souviens tout particulièrement de petits pois grillés et de compote de pommes calcinée.

Ta mère a été très étonnée la première fois que je lui ai suggéré de ne pas s'occuper du repassage un dimanche soir. Cela représente un tel effort pour elle de s'arrêter de travailler, je ne sais pas ce que j'ai réussi à faire en lui parlant du jour de repos. Elle veut pourtant connaître les coutumes, et Dieu sait qu'elle les prend à cœur. Elle a été tellement soulagée quand je lui ai appris qu'étudier ne comptait pas comme un labeur. C'est ce que j'ai toujours pensé, en tout cas. Alors maintenant elle s'assied à la table de la salle à manger et recopie des poèmes et des phrases qu'elle aime, ainsi que diverses informations qu'elle juge importantes. Elle le fait principalement pour toi. Car, quand je ne serai plus là, ce sera à elle de donner l'exemple. "Tu ferais bien de me montrer quels livres il faut que je lise", m'a-t-elle dit. Alors j'ai sorti ce vieux John Donne, qui a beaucoup compté pour moi durant toutes ces années. "Après un court somme, nous nous réveillerons pour l'éternité, / Et la mort ne sera plus ; mort, tu seras morte." Il y a d'excellents vers chez Donne. J'espère que tu le liras, si ce n'est déjà fait. Ta mère s'efforce de l'apprécier. Je regrette quand même vraiment de ne pouvoir me permettre d'acheter de nouveaux livres. Je possède surtout des ouvrages de théologie, et quelques vieux guides de voyage datant d'avant les guerres. Je suis sûr qu'un grand nombre des trésors et des monuments à propos desquels j'aime lire à l'occasion n'existent même plus.

Ta mère se rend à la bibliothèque municipale, qui traverse une mauvaise passe prolongée, comme beaucoup de choses ici. La dernière fois, elle a rapporté un exemplaire de *La Fille du bois maudit*¹² dont les lambeaux étaient maintenus ensemble par du ruban adhésif. Elle s'est plongée dedans, cependant ; elle s'est engloutie dans ces pages. J'ai préparé des œufs brouillés et des sandwichs au fromage fondu en guise de dîner afin qu'elle n'ait pas à poser son livre. Je l'ai lu il y a des années, à l'époque où tout le monde le lisait. Je n'ai pas le souvenir d'en avoir tiré particulièrement de plaisir.

Quand j'étais petit, j'avais entendu parler d'un meurtre qui s'était produit dans la campagne environnante ; on racontait que l'arme, un

couteau Bowie, avait été jetée dans la rivière. Tous les enfants en parlaient. Un vieux fermier avait été attaqué par-derrière dans son étable alors qu'il trayait ses vaches. Le principal suspect possédait un couteau Bowie qu'il avait fièrement fait admirer à tout le monde. On faillit le pendre car il était incapable de présenter son couteau, or personne n'en retrouvait la trace. On pensait qu'il avait dû le jeter dans la rivière. Mais son avocat fit remarquer que quelqu'un, peut-être un étranger, avait pu le lui voler, commettre le crime et jeter le couteau dans la rivière -- ou tout simplement partir avec --, hypothèse qui n'avait rien de déraisonnable. De toute façon, cet homme n'était certainement pas seul au monde à posséder un couteau de ce genre. Et personne ne parvenait à établir un quelconque mobile. Alors on finit par le relâcher.

Et plus personne ne sut de qui avoir peur, ce qui était épouvantable. L'homme qui avait possédé un couteau Bowie disparut de la circulation. Des rumeurs naissaient de temps à autre selon lesquelles il était dans le coin, ce qui n'aurait pas été surprenant : le pauvre diable n'avait que sa sœur au monde, et elle habitait dans la région. Les rumeurs se mettaient en général à circuler juste aux alentours de Noël.

Tout ceci me causait beaucoup de souci car, un jour, mon père m'avait emmené avec lui jeter une arme dans la rivière. Mon grand-père possédait un pistolet qu'il avait récupéré au Kansas avant la guerre. Quand il était parti à l'Ouest, il avait laissé une vieille couverture de l'armée chez mon père, un ballot bien enroulé et ficelé. Le jour où nous apprîmes qu'il était mort là-bas, nous l'ouvrîmes. Il contenait de vieilles chemises qui avaient jadis été blanches, quelques douzaines de sermons et autres papiers attachés avec de la ficelle, et le pistolet. Bien sûr, c'était le pistolet qui m'intéressait le plus. Et j'étais bien plus grand que tu ne l'es maintenant. Mais mon père était écœuré. Ces choses que mon grand-père avait laissées derrière lui l'offensaient. Alors il décida de les enterrer.

L'effort qu'il fit m'impressionna : il creusa au moins jusqu'à un mètre vingt de profondeur. Il laissa ensuite tomber le ballot au fond du trou avant de le combler. Je lui demandai pourquoi il enterrait aussi les sermons -- à l'époque, je m'imaginais naturellement que tout écrit ne pouvait être qu'un sermon, ce qui fut bien le cas ici. Il y avait également des lettres. Je le sais car, moins d'une heure après l'enfouissement, mon père sortit pour tout déterrer. Il mit les chemises et les papiers de côté et enterra à nouveau le pistolet. Puis, à peu près un mois plus tard, il déterra l'arme et la jeta dans la rivière. S'il l'avait laissée sous terre, elle serait quasiment sous la clôture de derrière, peut-être quarante ou cinquante centimètres au-delà.

Il ne fit aucun commentaire devant moi. Ou plutôt si, il me dit :

"Laisse ça tranquille" quand il lança à nouveau ce gros pistolet antique dans le trou. Ensuite, il me demanda de tenir les sermons tandis qu'il secouait les chemises et les pliait. Il me dit d'emporter les papiers à la maison, ce que je fis pendant qu'il comblait une nouvelle fois le trou. Il piétina longuement le sol pour l'aplatir... Et donc, un mois plus tard, il déterra derechef le pistolet, le posa sur une souche et le brisa en autant de morceaux qu'il put avec un maillet qu'il avait emprunté ; il l'enroula dans un bout de toile à sac, et ensemble nous marchâmes jusqu'à la rivière, bien en aval de l'endroit où nous allions pêcher d'habitude, et il jeta le pistolet aussi loin que possible dans l'eau. J'avais l'impression qu'il aurait souhaité que ces morceaux n'existent pas, qu'il n'aurait pas été satisfait de les jeter dans l'océan, qu'il aurait cherché à les récupérer à n'importe quelle profondeur s'il avait songé tout d'un coup à une façon de les faire disparaître intégralement. C'était un bon vieux pistolet bien gros, comme je l'ai dit, avec des ornements sur la crosse tels qu'on en voit sur les radiateurs en fonte. J'ai l'impression de me souvenir du froid du métal, de son poids, de l'odeur de fer qu'il aurait laissée sur mes mains. Mais je sais que mon père ne me laissa jamais le toucher. J'imagine qu'il était en nickel, de toute façon. Franchement, j'en étais venu à penser qu'un crime horrible se trouvait au cœur de cette affaire, car mon père ne m'avait jamais vraiment expliqué la raison de sa brouille avec son père.

Il rinça ces deux vieilles chemises à la pompe et les pendit par leurs pans sur la corde à linge de ma mère, en attendant de les brûler, je n'en doutais pas. Elles étaient tachées et jaunies, misérables morceaux d'étoffe dont les manches traînaient dans le vent. Elles paraissaient battues et humiliées, la tête en bas, pour ainsi dire, comme on pendrait un daim pour l'écorcher. Ma mère sortit immédiatement de la maison pour les enlever de là. En ces temps-là, l'aspect de sa lessive était pour une femme une question de fierté, particulièrement en ce qui concernait le blanc. Cela représentait un travail difficile. Ma mère n'aurait jamais ne serait-ce que rêvé d'une essoreuse ou d'un agitateur électriques. Elle frottait le linge sur une planche à laver jusqu'à ce qu'il soit propre. A la fin, il était tout beau, parfaitement blanc. C'était véritablement remarquable. Et toutes les femmes se donnaient autant de mal, chaque lundi que Dieu faisait. Quand l'électricité apparut, ils commencèrent par la distribuer seulement avant l'aube et à l'heure du dîner, pour aider aux tâches ménagères, ainsi que quelques heures supplémentaires le lundi, pour faciliter la lessive.

Ma mère ne pouvait donc tolérer l'état pitoyable de ces pauvres chemises. Elle était convaincue que la population en général la jugeait en fonction de ce qui apparaissait sur sa corde à linge, et je ne peux pas dire qu'elle se trompait. Mais elle avait en tête quelque chose d'autre ce jour-là. Mon père avait un verset de prédilection dans la

Bible : "Car toute armure que l'on porte dans la mêlée, et tout vêtement guerrier roulé dans le sang, seront livrés aux flammes, pour être dévorés par le feu." (Isaïe, IX, 4.) Ma mère dut penser qu'elle savait ce qu'il avait l'intention de faire et estimer que ce serait là manquer de respect. Quoi qu'il en soit, elle prit ces chemises, les frotta avec du savon, les laissa tremper toute la nuit, les blanchit, les passa au bleu jusqu'à ce qu'elles aient l'air à peu près propres ; ne restaient que quelques taches noires, qu'elle déclara être de l'encre de Chine, et des taches marron, qui se trouvaient être du sang. Elle les pendit sous la treille, où personne ne les verrait. Elle les rentra ensuite dans la maison et les repassa avec un soin extrême, chantant pendant qu'elle travaillait, et quand elle eut terminé, ces chemises avaient l'air aussi présentables que leurs taches et leurs blessures le permettaient. Puis elle les plia -- elles étaient si blanches et si lisses qu'elles ressemblaient à des bustes en marbre -- et elle les glissa dans un sac de farine, avant de les enterrer près de la clôture, sous les roses. Mes parents n'étaient pas toujours du même avis.

Je devrais creuser un peu pour voir s'il reste quelque chose de ces chemises. Il serait dommage qu'elles finissent par être jetées comme de vulgaires déchets, après tous les efforts de ma mère. Je pense quant à moi qu'il aurait été plus convenable de les brûler.

Je trouvai un jour le courage de demander à mon père si mon grand-père avait fait quelque chose de mal et il me répondit : "Le Seigneur jugera ses actes", ce qui me donna à penser qu'un crime avait donc à coup sûr été commis. Il y a quelque part dans la maison une photographie de mon grand-père, prise durant ses vieux jours, qui pourrait t'aider à comprendre pourquoi je croyais cela. C'est un portrait assez ressemblant. On y voit un vieil homme décharné et borgne aux cheveux ébouriffés, à la barbe tordue tel un pinceau qu'on aurait laissé sécher sans rincer la laque, qui fixe l'appareil comme si celui-ci avait soudain porté une terrible accusation à son égard -- et le vieil homme semble encore en train de réfléchir à sa réponse tout en repoussant la question par la simple férocité de son regard. Evidemment, on trouve suffisamment de culpabilité dans la meilleure des vies pour justifier un tel regard.

Ainsi j'étais prédisposé à croire que mon grand-père avait commis un acte épouvantable ; mon père dissimulait les preuves et j'étais moi aussi dans le secret, complice -- sans savoir de quoi. Je suppose que c'est cela, la condition humaine. Je crois que j'étais impliqué, et que je le suis, et que je l'aurais été même si je n'avais jamais vu ce revolver. D'après mon expérience, la culpabilité peut jaillir par la plus étroite des brèches, recouvrir le paysage et y perdurer sous forme de flaques, de taches humides dans des recoins obscurs, aussi naturellement que

de l'eau. Je crois que, d'une certaine façon, mon père essayait de cacher le crime de Caïn. Derrière tout cela, il y avait ces événements qui s'étaient produits au Kansas, comme je le savais déjà à l'époque.

Après le meurtre du fermier, tous les gamins que je connaissais avaient peur de traire les vaches. Si la vache acceptait, ils la plaçaient entre eux et la porte ; mais elles sont susceptibles pour ce qui est de ces choses, et souvent ne se laissaient pas faire. Petites sœurs, petits frères et chiens étaient postés à l'extérieur de l'étable, dans l'obscurité, pour prévenir de l'approche éventuelle d'inconnus. Cela dura des années, l'histoire se transmettant des plus grands aux plus petits, jusqu'au moment où l'assassin, quel qu'il soit, aurait eu l'âge d'être mis en terre. Mon père dut prendre en charge la traite, car mon frère était trop pressé de vider le pis, de sorte que la vache ne donnait plus autant qu'avant. Une rumeur circula ensuite selon laquelle quelqu'un se cachait dans un poulailler, et donc tous les enfants eurent peur d'aller ramasser les œufs, ils en oubliaient ou en cassaient en essayant de faire vite. Puis on raconta que quelqu'un avait été vu se cachant dans un abri à bois, dans une cave, dans un grenier. Il était remarquable qu'un tel changement soit survenu par ici, et qu'il ait persisté chez les enfants, surtout les plus jeunes, qui ne se souvenaient pas des temps antérieurs au meurtre et qui pensaient que toute cette peur était naturelle. En ce temps-là, les tâches domestiques avaient beaucoup d'importance, et si dans trois ou quatre comtés chaque ferme a effectivement perdu une pinte de lait et quelques œufs chaque jour ou presque pendant vingt ans, cela aura fini par faire beaucoup. Si cela se trouve, les enfants se racontent peut-être encore une version de cette vieille histoire et redoutent peut-être encore particulièrement d'accomplir les corvées, continuant ainsi à saper la prospérité locale.

Il n'y en avait pas un parmi nous qui ne se soit un jour enfui en courant d'une étable ou d'un abri à bois quand une ombre avait bougé ou qu'il avait entendu un craquement quelconque, de sorte que nous ne manquions jamais de nouvelles histoires à partager. Je me souviens qu'un jour Louisa déclara que nous devrions prier pour la conversion de l'assassin. Elle pensait qu'il valait mieux aller à la source du problème plutôt que de continuer à solliciter une intervention divine en faveur de chacun d'entre nous lors de chaque situation potentiellement dangereuse. Elle expliqua que cela protégerait également les gens qui n'avaient jamais entendu parler de lui et qui ne songeaient pas à prier avant la traite. Cela nous sembla très sage, comme quelque chose qu'un de nos parents aurait pu suggérer, et en effet nous priâmes pour lui de concert, le Seigneur seul sait avec quel succès. Mais si toi ou Tobias entendez un jour cette histoire, je peux vous assurer que le méchant a probablement près de cent ans aujourd'hui, et qu'il n'est plus une menace pour personne.

J'en savais un peu sur les chemises et le pistolet à cause d'une dispute qu'avaient eue mon père et mon grand-père. Mon grand-père, qui bien sûr allait à l'église avec nous, s'était levé pour partir cinq minutes après le début du sermon de mon père. Le texte, je m'en souviens, était "Considérez comme croissent les lis". Ma mère m'envoya le chercher. Je l'aperçus qui marchait le long de la route et je courus pour le rattraper, mais il tourna son œil vers moi et cria : "Retourne d'où tu viens !" Ce que je fis.

Il réapparut à la maison après le déjeuner. Il entra dans la cuisine où ma mère et moi débarrassions la table et se coupa une tranche de pain, s'apprêtant à repartir sans nous dire un mot. Mais mon père gravit les marches de la galerie juste à ce moment-là, et s'arrêta pour l'observer depuis l'embrasure de la porte.

--- Mon révérend, dit mon grand-père quand il le vit.

--- Mon révérend, dit mon père.

--- C'est dimanche, dit ma mère. Le jour du Seigneur. Le jour du repos dominical.

--- Nous sommes tous parfaitement au courant, dit mon père.

Mais il ne s'écarta pas de la porte. Alors ma mère dit à mon grand-père :

--- Asseyez-vous, je vais vous préparer un vrai repas. Un morceau de pain ne vous suffira pas.

Et il s'assit, en effet. Alors mon père entra et prit place en face de lui. Ils restèrent silencieux un bon moment. Puis mon père demanda :

--- Mon sermon vous a-t-il offensé d'une quelconque manière ? Le peu de mots que vous en avez entendus ?

Le vieil homme haussa les épaules :

--- Rien là-dedans qui puisse offenser. Je voulais juste entendre un véritable prêche. Alors je suis allé à l'église des nègres.

Une minute passa puis mon père demanda :

--- Et vous en avez entendu, un véritable prêche ?

Une fois encore, mon grand-père haussa les épaules :

--- Le texte était "Aimez vos ennemis".

--- Cela me semble être un excellent choix compte tenu des circonstances, dit mon père.

Peu de temps auparavant, il y avait eu derrière leur église ce début d'incendie criminel dont j'ai déjà parlé.

--- Très chrétien, dit le vieil homme.

--- Vous semblez déçu, mon révérend.

Mon grand-père se prit la tête dans les mains.

--- Mon révérend, dit-il, nul mot ne saurait être assez amer, nul jour assez long. Cela n'en finit tout simplement pas. La déception. Je la mange et je la bois. Je la vis quand je suis éveillé, je la vis quand je dors.

Les lèvres de mon père étaient blanches.

--- Mon révérend, dit-il, je sais que vous avez placé beaucoup d'espoirs en cette guerre. Les miens sont dans la paix, et je ne suis pas déçu. Car la paix est sa propre récompense. La paix est sa propre justification.

--- Voilà précisément ce qui me brise le cœur, mon révérend, dit mon grand-père. Que le Seigneur ne soit jamais venu à vous. Que le séraphin n'ait jamais approché un charbon ardent de vos lèvres...

Mon père se leva de sa chaise et dit :

--- Je me souviens quand vous êtes monté en chaire vêtu de cette chemise trouée, ensanglantée, avec ce pistolet à la ceinture. A ce moment-là, j'ai eu une pensée aussi puissante et claire que n'importe quelle révélation : Ceci n'a rien à voir avec Jésus. Rien de rien. Et j'en étais, et j'en suis encore, aussi certain que quiconque pourra jamais l'être d'une prétendue vision. Je ne m'en remets à personne pour juger de cela. Pas à vous, pas à Paul l'Apôtre, pas à Jean le Théologien. Mon révérend.

--- Une prétendue vision, dit mon grand-père. Le Seigneur, Se tenant à mes côtés, me paraissait cent fois plus réel que vous ici même devant moi !

Au bout d'une minute, mon père dit :

--- Personne n'en douterait, mon révérend.

Et c'est là véritablement qu'un gouffre s'ouvrit. Peu de temps après, mon grand-père disparut. Il laissa un mot sur la table de la cuisine :

Aucun bien ne s'est ensuivi, aucun mal n'a pris fin.

Voilà votre paix.

Sans vision, le peuple périt.

Le Seigneur vous bénisse et vous garde.

J'ai encore ce mot. Je l'ai conservé dans ma Bible.

Mais j'écoutais mon père prêcher à propos du sang d'Abel qui criait depuis la terre, et je me demandais comment il pouvait en parler de la sorte. J'avais tant de respect pour mon père. J'étais persuadé qu'il devait cacher la culpabilité de son père à lui et que, de même, je devais cacher celle du mien. Je l'aimais avec la passion la plus étrange et la plus malheureuse qui soit quand, depuis la chaire, il expliquait que le Seigneur exècre le mensonge et qu'à la fin des fins toutes nos œuvres seront exposées à la lumière crue de la vérité.

Au fil du temps, j'appris que mon grand-père avait pris une grande part dans les violences survenues avant-guerre au Kansas. Et, comme je l'ai dit, c'était une source de conflit entre lui et mon père, au point qu'ils s'étaient mis d'accord pour ne plus jamais parler du Kansas. Alors je crois que mon père fut écoeuré en se rendant compte que ces

souvenirs, si on peut les appeler ainsi, avaient été laissés dans sa maison. C'était avant notre périple au Kansas, à la recherche de la tombe du vieil homme. Je crois que cette terrible colère contre son père était une des choses dont mon père croyait vraiment avoir à se repentir.

Mais mon père détestait la guerre de tout son cœur. Il faillit mourir en 1914 -- à cause d'une pneumonie, dirent les médecins, cependant je n'ai aucun doute que la faute en incombait à la rage et à l'exaspération. Il y avait de grandes célébrations partout en Europe au début de la guerre, comme si quelque chose de magnifique se préparait. Et il y avait de grandes célébrations ici aussi, quand nous nous y sommes mêlés. Des parades, des orchestres d'école. Et nous savions déjà vers quel malheur nous envoyions nos troupes. Pendant quatre ans, je ne lus pas un journal sans avoir pitié de mon père. Il fut témoin de ces conflits au Kansas, puis son père s'engagea dans l'armée. Et lui aussi, en fin de compte, juste avant que cela ne se termine. Il avait quatre sœurs et un frère plus jeunes que lui, et sa mère n'était pas en bonne santé. Elle mourut jeune, avant cinquante ans, abandonnant tous ces enfants qui devaient se débrouiller seuls avec l'aide de leur père, du mien, des voisins et des âmes les plus généreuses de la paroisse -- ou ce qui en restait. Le frère de mon père, mon oncle Edwards, s'enfuit, ou du moins c'est ce qu'ils espérèrent. En tout cas il disparut, et dans la confusion ambiante ils ne le retrouvèrent jamais. Il tenait son nom du théologien Jonathan Edwards, que la génération de mon grand-père vénérât. Et Edward tenait le sien de mon oncle, avec le s final qu'il détesta toujours et dont il se débarrassa quand il partit à l'université.

Glory est venue me prévenir de l'arrivée de Jack Boughton. Ce soir même, il dîne dans la maison de son père. Il viendra me présenter ses respects, m'a-t-elle dit, d'ici un jour ou deux. Je lui suis reconnaissant de m'avoir alerté. J'utiliserai ce délai pour me préparer. Boughton lui a donné mon nom car il pensait qu'il n'aurait peut-être pas d'autres garçons, et moi sûrement pas d'enfants du tout. C'était très gentil de sa part. Il se trouva que, quatorze mois plus tard, Dieu lui donna à nouveau un fils, Theodore Dwight Weld Boughton, qui obtint un diplôme de médecin ainsi qu'un doctorat en théologie, et qui tient un hôpital pour indigents quelque part au Mississippi. Il fait grand honneur à sa famille. Jack dit un jour qu'il était content de n'être pas le seul d'entre eux à avoir eu son nom dans le journal. Il s'agissait d'une plaisanterie assez amère, si l'on considère à quel point ses parents ont souffert de la honte à laquelle il les a exposés. C'était encore plus douloureux pour eux en raison de l'habitude qu'ont les journaux d'imprimer le nom entier. On lisait toujours John Ames

Boughton.

Pendant que nous errions tous deux, perdus dans le Kansas, mon père me dit un grand nombre de choses, en partie pour passer le temps, j'imagine, en partie pour m'expliquer autant que possible pour quelles raisons il pensait que son père était revenu ici, et en partie pour me faire comprendre pourquoi nous devons le retrouver, ou plus exactement retrouver sa tombe. Il me raconta que dans la période qui suivit son retour de la guerre, il allait prendre place parmi les quakers le dimanche. L'église de son père était à moitié vide, et la plupart des gens qui s'y rendaient étaient des veuves, des orphelins et des mères qui avaient perdu leurs fils. Certains soldats rentrèrent malades et la "fièvre des camps", comme on l'appelait, emporta leurs familles. D'autres revinrent de la prison d'Andersonville dans un état quasi irrécupérable. Mon père dit que la moitié des tombes du cimetière de l'église étaient nouvelles. Et son père prêchait chaque dimanche à propos de la justice divine qui se manifestait à travers toutes ces épreuves. Alors les vieilles femmes pleuraient, me dit-il, et les enfants s'y mettaient eux aussi. Il ne pouvait pas supporter ça.

J'ai essayé de m'imaginer à la place de mon grand-père. Je ne sais pas ce qu'il aurait pu dire d'autre, ce qu'il aurait pu croire vrai à part cela. Ses sermons avaient encouragé ces jeunes hommes à partir à la guerre. Et sa paroisse paya un lourd tribut. Ils furent parmi les premiers à s'engager et restèrent jusqu'à la fin, ainsi les sudistes eurent tout le loisir de leur tirer dessus. Mon grand-père se joignit à eux, même si à cette époque il avait déjà largement dépassé la quarantaine. Il fut donc blessé à l'œil ; à son retour, il était trop tard pour tenter de le soigner. Il s'était déjà tellement habitué à cette perte qu'il n'avait pas pensé à prévenir sa famille. Il était courant, cela dit, de revenir de cette guerre avec une blessure ou une cicatrice quelconque. Tant d'amputations. Quand j'étais petit, nombreux étaient les vieux à qui il manquait un bras ou une jambe. Enfin, c'est à moi qu'ils paraissaient vieux.

Ce fut tout à l'honneur de mon grand-père que de retourner dans sa paroisse et d'y rester, pour s'occuper de ces veuves et orphelins. Les méthodistes établissaient une église ; ils avaient acheté un terrain à deux pas, ainsi ses fidèles n'étaient pas obligés de rester avec lui. Et, en effet, certains partirent. Je le sus en lisant l'un des sermons que mon père enterra puis déterra. Le texte considérait le fort attrait de la prédication méthodiste, ainsi que le jeune âge du nouveau pasteur, qui avait servi brièvement mais honorablement dans l'armée de l'Union. J'ai lu ce sermon un bon nombre de fois. L'encre avait bavé sur la plupart des autres.

Les nouveaux arrivants et les jeunes se tournaient vers les méthodistes, qui tenaient des assemblées en plein air, près de la rivière : ils étaient des centaines, venus de toute la campagne,

pêchant, cuisinant, lavant leurs vêtements, bavardant entre eux jusqu'à la tombée du jour. Alors ils allumaient des flambeaux, écoutaient le sermon et chantaient des hymnes tard dans la nuit. Mon grand-père s'y rendait, lui aussi, et cela lui plaisait beaucoup. Les dimanches, il ouvrait les portes et les fenêtres pour que ses fidèles puissent entendre les chants qui venaient de la rivière. Il respectait les méthodistes parce qu'ils avaient pris sur eux une grande part des souffrances de la guerre. Il pensait que ce n'était pas le genre de personnes qui toléreraient les évêques encore longtemps.

J'ai dans l'idée qu'il savait qu'il ne pourrait pas faire revivre à l'aide de sermons une église qui avait autant perdu que la sienne. Il proposait ses services comme une sorte d'homme à tout faire, réparant les toits et les galeries des maisons, donnant des cours particuliers aux enfants, tuant des cochons -- tout ce qu'on peut imaginer, car ce qui restait de sa paroisse ne pouvait rien lui verser. La majorité des gens ne pouvaient d'ailleurs pas lui donner beaucoup plus qu'une poule à cuire en cocotte ou quelques patates en échange des travaux domestiques qu'il réalisait. La plupart du temps, il faisait seulement le travail qu'il fallait faire de toute façon. Il coupait du petit bois chez l'un, fauchait les mauvaises herbes chez l'autre, "soutenant l'orphelin et la veuve", dit mon père (il s'agit du psaume 146). Et il écrivit un grand nombre de lettres au ministère de la Guerre, essayant d'obtenir pour les vétérans et pour les veuves leurs primes et leurs pensions, qui n'arrivaient jamais, ou au compte-gouttes. Tout cela ne manquait pas d'ironie, dit mon père, car lui et ses sœurs étaient en quelque sorte privés de père à cette époque ; ce qui était très dur, car il ne faisait pas de doute que leur mère n'en avait plus pour longtemps à vivre.

Mon père avait alors une vingtaine d'années, et deux de ses sœurs étaient presque adultes. Ils auraient pu se débrouiller convenablement sans la mauvaise santé de leur mère et ses souffrances terribles. Je crois qu'elle devait avoir une sorte de cancer. Un médecin avait travaillé dans cette ville auparavant, mais il avait accompagné l'armée et n'était jamais revenu. Personne ne savait s'il s'était fait tuer ou non, bien qu'une histoire circulât selon laquelle il aurait reçu un fragment d'obus sur le côté de la tête et ne s'en serait jamais vraiment remis. De toute façon, les médecins à cette époque ne servaient pas à grand-chose. Leur arsenal se résumait aux cataplasmes, à l'huile de foie de morue, à l'emplâtre à la moutarde, aux attelles et aux points de suture. Sans oublier le brandy.

Les voisines abreuvaient sa mère de tisane à la fleur de trèfle rouge, ce qui ne lui faisait probablement pas de mal, me dit mon père. Elles lui coupèrent aussi les cheveux, qu'elles accusaient de lui voler ses forces. Elle pleura quand elles lui montrèrent ses mèches, et déclara que sa chevelure avait été l'unique source de fierté de sa vie. Mon père

m'expliqua qu'elle était épuisée par la douleur, qu'elle n'était plus elle-même, mais ces mots demeurèrent en lui, et en ses sœurs aussi. En ce temps-là, et même quand j'étais enfant, les femmes gardaient les cheveux longs car elles pensaient que c'était ce que leur commandait la Bible (I Corinthiens, xi, 15). Mais on les leur coupait si elles tombaient malades, ce qui était toujours quelque chose de pathétique, une forme de honte qui venait s'ajouter à tout ce qu'elles devaient endurer par ailleurs. C'est pourquoi elle en fut d'autant plus affectée. Quand mon père parla à son père de l'abattement de sa mère, celui-ci lui dit : "Tu es revenu, je suis revenu, nous sommes tous deux en bonne santé et nos membres sont intacts." Mon père en déduisit que, dans la mesure où les peines de sa mère ne dépassaient pas la moyenne régionale, son père ne pouvait pas y consacrer une attention particulière.

Je crois que les erreurs du vieux révérend étaient principalement la conséquence de sa préoccupation éthique incessante et épuisante qui, au bout du compte, appelle l'admiration. Il eut au fil des ans de nombreuses visions, qui toutes exigèrent beaucoup de lui, et donc il fut moins enclin que les autres à se relâcher. Il perdit son Nouveau Testament grec en franchissant une rivière lors d'une retraite désespérée, comme je l'ai dit. J'ai toujours vu une métaphore dans cet épisode : jamais les eaux ne se fendirent pour lui, pas une seule fois de sa vie, autant que je sache. Les difficultés n'en finissaient pas, rien ne venait les atténuer. Il faut dire aussi qu'il les recherchait constamment. On lui retourna le Testament par la poste des années plus tard, depuis l'Alabama. Apparemment, un sudiste avait pris la peine de le repêcher, puis de retrouver le nom de la compagnie et du régiment qu'ils avaient poursuivi ce jour-là, ainsi que le nom de son aumônier. Ce geste n'était peut-être pas entièrement dépourvu de provocation, mais il fut tout de même apprécié. Le livre était presque bon à jeter. J'espère que tu l'as en ta possession. C'est le genre d'objet qui pourrait sembler n'avoir aucune valeur.

Je crois que le vieil homme se faisait en effet une idée bien trop étroite de ce que pouvait être une vision. Peut-être était-il trop ébloui, pour ainsi dire, par la lumière intense de son expérience personnelle pour se rendre compte qu'un soleil impressionnant brille sur chacun d'entre nous. Peut-être est-ce là la chose principale que je souhaite te dire. Parfois la révélation qu'apporte telle ou telle journée nous vient au travers de son souvenir, ou se révèle à nous au fil du temps. Par exemple, chaque fois que je prends un enfant dans mes bras pour le baptiser, je suis pour ainsi dire plus pleinement inclus dans cette expérience, ayant davantage vécu, sachant mieux ce que cela veut dire que d'affirmer le caractère sacré de la créature humaine. Je crois qu'il

est des visions qui nous viennent seulement par le biais du souvenir, rétrospectivement. C'est la chaire qui parle ici, mais elle dit vrai.

Aujourd'hui, John Ames Boughton nous a rendu visite. J'étais assis sur la galerie à lire le journal et ta mère s'occupait de ses fleurs ; en toute simplicité, il est entré par le portail et il a monté les marches, la main tendue, le sourire aux lèvres. "Comment allez-vous, papa ?" m'a-t-il demandé. C'est comme cela qu'il m'appelait dans son enfance, sous l'impulsion de ses parents, je crois. Du moins j'ai préféré le penser. Il avait un charme précoce -- si tant est que "charme" soit le bon mot --, et il n'aurait pas été incapable de trouver cela tout seul. Je n'ai jamais eu l'impression de lui être cher.

J'ai été choqué de voir à quel point il ressemble à son père, même si, bien sûr, en tout ce qui est important, ils sont comme la nuit et le jour. Quand il s'est présenté à ta mère en tant que John Ames Boughton, elle a manifestement été surprise, et il a ri. Il m'a regardé et il a dit : "Il faut croire qu'il n'a pas encore coulé suffisamment d'eau sous les ponts, mon révérend." Quelle chose à dire ! C'était une erreur, cependant, de ne pas avoir mentionné à ta mère qu'un tel être existait, qui portait le même nom que moi ; un filleul, plus ou moins. Tu étais fourré quelque part dans les taillis, en train de chercher Soapy qui de temps à autre fait ses valises et s'en va explorer des contrées inconnues, vous causant à toi et à ta mère d'innombrables soucis. Juste à ce moment-là, tu es arrivé de derrière la maison en portant ce vieux chat, le bras passé sous ses pattes avant. Ses oreilles étaient aplaties en arrière, ses yeux patientaient furieusement et il battait de la queue. Elle est si longue que sans cela tu aurais pu marcher dessus. De toute évidence, ce chat allait s'enfuir si tu le relâchais ; c'est ce que tu as fait, c'est ce qui s'est passé, mais tu n'as pas eu l'air de le remarquer parce que tu t'apprêtais à serrer la main de John Ames Boughton. "Vraiment enchanté de faire ta connaissance, petit frère !" s'est-il exclamé, ce qui t'a ravi.

Je ne me doutais pas que ta mère et toi seriez aussi fascinés par le fait qu'il porte mon nom. Autrement, je vous aurais prévenus.

Il a gravi les marches, son chapeau à la main, souriant comme s'il y avait une vieille plaisanterie entre nous. "Vous avez l'air en pleine forme, papa !" a-t-il dit, et j'ai pensé : Après tant d'années, les premiers mots de sa bouche se devaient d'être un mensonge... Mais, pendant ce temps, je tentais de me lever de la balancelle de la galerie, ce qui n'aurait pas dû être si difficile, sauf qu'il n'y a sur une balancelle rien de suffisamment stable pour qu'on puisse trouver un appui ; d'autre part, le fait de me redresser après avoir été assis fatigue terriblement mon cœur, selon le médecin -- et je sais d'expérience à quel point cela est vrai. Je me suis dit qu'il valait mieux ne pas mourir ou m'effondrer

à ce moment-là, sous vos yeux à tous deux, laissant ainsi ce vieux Boughton méditer sur le caractère inévitable de tout cela, le pauvre bougre. Et voilà que Jack Boughton, sans changer d'expression, me soulevait par le coude et me mettait sur pied. Et je jure que ce fut comme si j'étais tombé dans un trou : jamais il ne m'avait dépassé d'autant de centimètres. Bien sûr, je savais que j'avais un peu perdu en taille, mais là c'en était tout à fait ridicule.

Comme c'est étrange. Une minute avant, j'étais un citoyen respectable en train de s'informer sur les opinions politiques d'Estes Kefauver, tandis que sa charmante jeune femme soignait ses zinnias dans la douce lumière matinale et que son beau petit garçon revenait en transportant avec une affectueuse maladresse Soapy, la brebis éternellement égarée qui leur sert de chat et qui, pour l'heure, avait échappé une fois de plus à sa perte, ce qui aurait dû déclencher des réjouissances générales. Les mouches nous ennuyaient un peu, néanmoins la lumière était épanouie et pure et il y avait beaucoup de choses intéressantes dans le journal. D'accord, je portais mes pantoufles car l'arthrite faisait légèrement souffrir mon orteil. C'était un matin presque parfait.

Et voilà qu'arrive Jack Boughton, qui est vraiment le portrait craché de son père en termes de ressemblance physique : les mêmes cheveux noirs, le même teint vif. Il a à peu près l'âge de ta mère. Je me souviens quand elle leva son cher visage vers moi pour être baptisée -- le leva dans la lumière d'un matin d'hiver, une lumière de neige fraîche --, je pensai alors : Elle n'est ni vieille, ni jeune ; je ne sais pas pourquoi, j'étais fasciné par elle, et j'eus toutes les peines du monde à la toucher pour humecter son front, car elle me paraissait bien plus que belle. La tristesse y était pour beaucoup, vraiment. Elle a rajeuni au fil des ans, grâce à toi. Mais jamais elle ne m'a paru aussi jeune que ce matin.

Enfin, la lumière était belle, ta mère travaillait à son jardin et toi tu étais parti en chasse, pieds nus, torse nu, les épaules couvertes de taches de rousseur. Ta mère avait attaché un morceau de saucisse à une ficelle qu'elle avait fixée au bout d'un bâton, afin que tu t'en serves pour attirer Soapy. Elle l'avait appelé ta canne à chat, ce qui est précisément le genre de bêtises dont tu raffoles ; tu avais donc passé la matinée à chasser le chat dans les taillis et autour de la maison, tandis que je lisais les dernières nouvelles de la campagne électorale. L'une de mes joies, ces temps-ci, consiste précisément à avoir conscience de chaque moment de joie, et celui-ci en était un beau, jusqu'à ce que Jack Boughton me soulève de mon siège. Alors j'ai surpris sur le visage de ta mère, et sur le tien, aussi, un regard qui ne pouvait être causé par le contraste que nous formions, je le sais. Vous n'avez pas attendu ce matin pour vous rendre compte que j'étais vieux. Je ne sais pas ce

que j'ai vu, et je ne vais plus y penser. Cela ne m'a pas beaucoup plu. Il ne pouvait pas rester prendre le café. Tout s'est bien passé, et il est parti.

Si je vis, je voterai pour Eisenhower.

Comme j'aurais voulu que tu puisses me voir dans la fleur de l'âge.

Je parlais de visions. Je me souviens qu'un jour, quand j'étais petit, mon père participa à la démolition d'une église qui avait brûlé. La foudre avait frappé le clocher, qui s'était ensuite effondré sur le bâtiment. Il pleuvait quand nous arrivâmes pour l'abattre. La chaire se dressait intacte sous la pluie, mais les bancs étaient pour l'essentiel réduits à du petit bois. Les gens n'arrêtaient pas de remercier le Seigneur que cela se soit produit à minuit un mardi. La journée était chaude, l'averse était chaude, et il n'y avait pas vraiment d'abri, alors tout le monde ignorait plus ou moins la pluie. Toutes sortes de gens vinrent apporter leur aide. C'était comme un rassemblement religieux doublé d'un pique-nique. On détela les chevaux, et on nous installa à l'écart, nous les plus jeunes enfants, sur un vieil édredon au-dessous d'un chariot ; nous parlions, jouions aux billes et regardions les garçons plus âgés et les hommes grimpés sur les ruines, à la recherche de Bibles et de livres de cantiques. Ils chantaient, tous ensemble nous chantions *Blessed Jesus* et *The Old Rugged Cross*, et des bourrasques de vent envoyaient jusqu'à nous des gouttelettes, plus fraîches que la pluie elle-même. La pluie qui tombait sur le plancher du chariot faisait le même bruit que sur les avant-toits des greniers. Jamais il ne pleut sans je me souviens de ce jour-là. Et quand ils eurent rassemblé tous les livres hors d'usage, ils creusèrent deux tombeaux, l'un dans lequel ils mirent les Bibles et l'autre les cantiques ; et ensuite, le pasteur de cette église -- un baptiste, dans mon souvenir -- prononça une prière au-dessus d'eux. Cela m'émerveillait, quand je regardais les adultes, de constater qu'ils semblaient savoir comment agir dans n'importe quelle situation, savoir quelle était la chose qu'il convenait de faire.

Les femmes placèrent dans notre chariot les tartes et les gâteaux qu'elles avaient apportés ainsi que les livres qui pouvaient encore être utilisés, et couvrirent le tout avec des planches, des toiles goudronnées et des plaids. La nourriture avait pris un peu l'eau. Personne n'avait apparemment pensé qu'il pourrait pleuvoir. La moisson approchant, ils n'auraient de toute façon pas eu l'occasion de revenir avant longtemps. Ils déposèrent la chaire sous un arbre en la protégeant avec une couverture pour cheval, et ils sauvèrent ce qu'ils purent, c'est-à-dire surtout des bardeaux et des clous, avant d'abattre ce qui était encore debout pour le brûler une fois que tout aurait séché. Les cendres se liquéfiaient sous la pluie et les hommes qui travaillaient dans les décombres devinrent complètement noirs et crasseux, au point qu'il en

était difficile de les distinguer les uns des autres. Mon père m'apporta un biscuit que ses mains avaient taché de suie. "Ce n'est pas grave, me dit-il, il n'y a rien de plus propre que la cendre." Mais cela affectait le goût de ce biscuit, et je l'ai associé au pain de misère dont on parlait souvent à l'époque, bien qu'aujourd'hui la chose soit tombée dans l'oubli.

"Etranges sont les fruits de l'adversité." C'est indéniable. Quand je suis ici dans mon bureau, que la radio est allumée, que j'ai un vieux livre entre les mains, que c'est la nuit, que le vent souffle, que la maison craque, j'oublie où je suis, c'est comme si je retrouvais les temps difficiles l'espace d'une minute ou deux, et il y a dans cette expérience une douceur que je ne comprends pas. Mais cela ne fait que la rendre plus précieuse. Je veux dire qu'on ne connaît jamais vraiment la nature exacte de sa propre expérience. Ou peut-être qu'elle n'a aucune nature fixe et certaine. Je me souviens de mon père accroupi sous la pluie, l'eau dégoulinant de son chapeau, qui me donnait un biscuit d'une main noircie, avec cette vieille carcasse d'église calcinée derrière lui, et la vapeur qui s'élevait là où la pluie tombait sur la braise, la pluie qui tombait par averses et les femmes qui chantaient *The Old Rugged Cross* tandis qu'elles s'activaient avec des mouvements si délicats, comme si elles dansaient sur cet hymne, presque. A cette époque, aucune femme adulte ne se montrait avec les cheveux défaits mais, ce jour-là, même les vieilles dames respectables avaient les cheveux qui leur tombaient dans le dos, comme des écolières. C'était si joyeux, et si triste. Je le raconte encore car il me semble que ce moment a englobé une grande part de ma vie. La douleur elle-même m'a souvent ramené à ce matin-là, où je reçus la communion des mains de mon père. Je me le rappelle comme une communion, et je crois que c'est bien de cela qu'il s'agissait.

Je ne saurais te dire ce que cette journée sous la pluie a signifié pour moi. Je ne saurais me l'expliquer à moi-même. Mais je sais combien de choses ne font depuis lors plus l'ombre d'un doute, en ce qui me concerne.

Désormais, toutes les vieilles femmes ont les cheveux coupés court et teints en bleu. Sans doute est-ce bien ainsi.

Chaque fois que j'ai tenu une Bible entre mes mains, je me suis rappelé le jour où ils enterrèrent ces Bibles hors d'usage au pied de l'arbre, sous la pluie, et ce jour se trouve en quelque sorte sanctifié par mon souvenir. Et je pense au vieux révérend lui-même, prêchant dans les ruines de son église, toutes fenêtres ouvertes pour que les quelques personnes présentes puissent entendre *The Old Rugged Cross* porté par

les voix des méthodistes rassemblés au bas de la colline. Et ma propre église est sanctifiée par l'histoire que l'on m'a racontée : mon père m'a dit que, quand ils rentrèrent tous les deux de la guerre, ils trouvèrent le toit de l'église en si piteux état que des seaux et des casseroles jonchaient les allées et les bancs. Il m'a raconté que les femmes avaient planté des roses grimpantes contre le bâtiment et le long de la clôture et que, de ce fait, l'église était plus jolie qu'elle ne l'avait jamais été. Les herbes de la Prairie étaient revenues dans les champs et les vergers, et des tournesols poussaient sur les routes, entre les ornières. Les femmes tenaient leurs réunions de prière et leurs séances de lecture de la Bible bien que l'église tombât en ruine autour d'elles. Je pense à cela, et ces images sont fortes et belles. Je crois sincèrement que c'est du gâchis et de l'ingratitude de ne pas honorer les visions, qu'on les ait eues soi-même ou non.

Cela dit, nous nous gardions en général de trop approcher le vieil homme par la droite. C'était son œil droit qui lui manquait, et nous avions l'impression que les visions lui venaient de ce côté-là. Il ne nous en parlait jamais beaucoup, étant donné qu'il jugeait que notre attitude à ce sujet n'était assurément pas la bonne. Nous tâchions cependant de lui manifester le respect qui convenait. Parfois, à mon retour de l'école, ma mère m'interceptait sur la galerie derrière la maison et me chuchotait : "Le Seigneur est dans le salon." Alors j'entrais à pas de loup, en chaussettes, et je jetais un coup d'œil par la porte du petit salon : mon grand-père était assis à l'extrême gauche du canapé, l'air attentif, sociable et heureux tout en étant grave. De temps en temps, j'entendais une remarque : "Je vois ce que vous voulez dire", ou bien : "J'ai souvent été du même avis." Et, pendant les quelques jours qui suivaient, le vieil homme était rayonnant, déterminé et encore moins soucieux de nous dissimuler ses larcins.

Un soir, il nous dit au dîner :

--- Cet après-midi, j'ai rencontré le Seigneur près de la rivière, vous savez, et nous nous sommes mis à bavarder, et Il a fait une suggestion que j'ai trouvée intéressante. Il a dit : "John, pourquoi ne rentres-tu pas chez toi et ne te contentes-tu pas de vivre ta vieillesse ?" Mais j'ai dû Lui répondre que je n'étais pas sûr d'être capable d'effectuer le voyage.

--- Mais papa, dit ma mère, vous êtes chez vous. Il voulait probablement juste vous dire que vous devriez vous reposer un peu de temps en temps.

--- Eh bien, dit le vieil homme, eh bien...

Alors il replongea dans son bain de lumière, et dans ses pensées quelles qu'elles aient été.

Plus tard, mon père nous répéta que si le vieil homme était persuadé

que le Seigneur souhaitait son retour au Kansas, rien de ce que nous pouvions dire n'aurait une quelconque influence. Il était important pour mon père de croire cela, même si je doute qu'il l'ait vraiment jamais cru.

Un jour, sur le chemin de l'école, je vis des enfants tourmenter mon grand-père comme s'il n'était qu'un vieillard efflanqué qui cueillait des mûres et les déposait dans son chapeau tout en hochant légèrement la tête et en marmonnant vaguement. Ils s'approchaient de lui par ce côté droit et touchaient son bras, tiraient sur son manteau. C'est alors qu'il se mettait à hocher la tête et à parler, et ces enfants plaquaient leur main sur leur bouche et s'enfuyaient en courant.

La scène me stupéfia vraiment. Je me rends compte à quel point je croyais, d'une certaine façon, que quelque chose de sacré se trouvait juste à sa droite, et je fus réellement secoué de voir ces enfants le profaner d'une telle manière. J'étais là, encore sous le choc, tâchant de décider ce que je devais faire, quand le vieil homme se retourna brusquement et planta son regard sur moi. Comment il savait que je me trouvais là, je n'en ai aucune idée, et pourquoi il m'a regardé ainsi, comme si c'était moi le traître, jamais je ne l'ai compris. Cela me parut injuste à l'époque, mais je n'ai jamais pu l'oublier. Jamais je n'ai pu me convaincre que ce n'était qu'une erreur, que cela ne voulait rien dire.

Je dois avouer que je ressentais un certain embarras par rapport à lui. Il s'agissait peut-être même de honte. Et ce n'était pas la première fois que j'éprouvais ce sentiment, d'ailleurs. Mais je n'étais qu'un enfant en ce temps-là, et il me semble qu'il aurait pu en tenir compte. Ces gens qui voient si clair en vous ne vous rendent jamais justice, parce qu'ils ne vous accordent jamais le bénéfice de l'effort que vous fournissez pour être meilleur que vous ne l'êtes -- un effort difficile, bien intentionné et qui mérite qu'on le prenne un peu en considération.

Autant que je dise également ceci : la manière dont il choisit de partir nous fit tous terriblement souffrir. Nous savions que par ce geste il nous jugeait, et quoi que nous eussions pu dire pour nous défendre et pour justifier notre bon sens et nos bonnes intentions, nous savions que ces arguments étaient futiles pour lui, de sorte qu'ils l'étaient aussi un peu pour nous. Il emporta tant avec lui quand il s'en alla.

Mon père me dit que, lorsqu'il entra dans l'église de son père à leur retour de l'armée, la première chose qu'il vit fut une broderie accrochée au mur au-dessus de la sainte table. C'était un très bel ouvrage, des fleurs et des flammes entourant les mots "Le Seigneur notre Dieu est un feu purifiant". C'est pour cette raison, je suppose, que j'imagine toujours l'église de mon grand-père comme étant celle

qui fut frappée par la foudre. Ce qui, de fait, n'était pas faux. Mon père me dit que ce fut cette bannière qui le poussa à aller s'asseoir parmi les quakers. Il me dit que, pour décrire la guerre, après l'avoir vue de près, il aurait utilisé n'importe quel qualificatif sauf "purifiante" ; et la pensée que ces femmes aient pu croire que, grâce à la perte de leurs fils et de leurs maris, le monde se trouvait être de quelque façon plus pur l'écœurerait. Il contemplait cette bannière, et son mécontentement devait être visible, car l'une des femmes lui dit :

--- Ce n'est qu'un peu d'Ecriture sainte.

--- Je m'excuse, madame, répondit-il, mais ceci n'est pas de l'Ecriture sainte.

--- Eh bien, cela devrait en être, alors.

Bien sûr, qu'elle puisse penser une chose pareille semblait épouvantable aux yeux de mon père. Pourtant, si ces mots précis n'apparaissent pas dans la Bible, ils en résument assez bien certains passages. C'était peut-être tout ce qu'elle voulait dire.

J'ai toujours regretté de ne pas l'avoir vue, cette tapisserie, si c'est bien ce dont il s'agissait. Mon père disait qu'il y avait des chérubins des deux côtés, leurs ailes pliées vers l'avant comme dans les représentations anciennes, et, là où aurait dû être l'Arche d'Alliance, ces mots incendiaires, entourés de fleurs et de flammes. Je ne sais où ces femmes avaient réussi à trouver le tissu et les fils nécessaires, combien de vêtements parmi leurs plus beaux, elles qui en possédaient peu, elles avaient dû découper et effiloche pour réaliser une telle œuvre. Et je me suis toujours demandé ce qu'elle était devenue. Les choses matérielles sont si vulnérables aux humiliations causées par le temps. J'aimerais tant que certaines d'entre elles soient épargnées.

L'une après l'autre, quand ces femmes apprirent qu'elles étaient veuves, elles retournèrent à l'Est, dans leurs familles. Pas toutes, mais un très grand nombre. Certaines, qui avaient enterré leur mari et leurs enfants à côté de l'église, ne s'autorisaient pas à quitter la ville. Et quelques-unes de celles qui étaient parties revinrent, parfois même des années plus tard. Mais cette paroisse finit par disparaître ; les méthodistes rachetèrent le terrain et brûlèrent le vieux bâtiment parce qu'on ne pouvait plus le sauver.

1 *Soapy* : savonneux. (Toutes les notes sont du traducteur.)

2 Membres ou sympathisants du parti du Free Soil (Terre libre), opposé à l'esclavage.

3 *Sparkle* : scintiller.

4 *Sprinkle* : asperger, arroser.

5 Il s'agit du *just* anglais.

6 Référence à la racine du mot anglais *blessed* : béni.

7 Terme désignant un maraudeur pillard, membre d'une guérilla antiesclavagiste au Kansas, au Missouri ou dans un Etat frontalier à l'époque de la guerre de Sécession et durant les années qui la précédèrent.

8 Davantage que sur l'idée du battement de la paupière, l'expression anglaise "*in the*

twinkling of an eye" insiste sur celle du pétilllement de l'œil (*twinkle* : scintiller, briller, pétiller).

9 A l'époque de la guerre de Sécession, un membre d'une guérilla sudiste.

10 Hymne anglais du XIX^e siècle évoquant la Passion du Christ.

11 Dans ce jeu de mots ou plutôt de lettres, *AB, CD goldfish* ? se prononce en anglais : *Abie, see the goldfish* ? ("Abie, tu vois les poissons rouges ?") et *L, MNO goldfish* ! se lit : *Hell, them ain't no goldfish* ! ("Ce sont pas des poissons rouges, nom de Dieu !"). *Hell*, qui signifie "enfer", est ici employé comme un juron gentiment blasphématoire.

12 *The Trail of the Lonesome Pine*, roman à succès de John Fox Jr., paru en 1908. Ce western sentimental a fait l'objet de nombreuses adaptations cinématographiques et dramatiques.

Mon père confia un jour dans un sermon combien il regrettait d'être allé, après la guerre, prendre place parmi les quakers tandis que son père luttait pour trouver les mots qui réconforteraient ce qui restait de sa pauvre assemblée. Il raconta qu'à cette époque son père ouvrait toutes les fenêtres qui voulaient bien encore s'ouvrir afin qu'ils puissent entendre les méthodistes chanter au bord de la rivière, et certaines des femmes y joignaient leur voix si l'hymne était *The Old Rugged Cross* ou *Rock of Ages*, même au milieu d'un sermon, auquel cas mon grand-père s'arrêtait de prêcher et les écoutait. Le vent, dit mon père, sentait la terre retournée à cause des nouvelles tombes, et pourtant les gens se rappelèrent plus tard ces dimanches matin et mercredis soir comme quelque chose d'étrangement merveilleux. Ils n'en parlaient pas sans une certaine tendresse. Mon père dit qu'il avait éprouvé du regret et du repentir toute sa vie depuis lors, mais jamais suffisamment puisque, au début, se tenir à l'écart lui avait presque semblé une question de principe. Les sermons de son père avaient encouragé ses fidèles à se jeter dans cette guerre, en soutenant que, tant que l'esclavage existait, la paix n'existerait pas mais que seule persisterait la guerre que les puissants armés menaient contre les captifs sans défense. Mon grand-père disait : "La paix ne viendra que quand cette guerre prendra fin, alors le Dieu de paix nous commande d'y mettre fin." Il disait cela le pistolet à la ceinture. Et tous ceux qui étaient présents criaient amen, même les plus jeunes enfants.

Je suis rentré déjeuner aujourd'hui et je t'ai trouvé dans la rue en train de jouer à la balle avec Jack Boughton. Tu portais son gant, un beau gant neuf de joueur de champ qui t'arrivait presque au coude, et lui le vieux gant d'Edward que je garde sur mon bureau. Il n'a ni lanières, ni véritable poche. C'est une erreur de ma part de ne pas avoir pensé à t'acheter un gant à toi. Je vais m'en occuper.

Le jeune Boughton t'apprenait à attraper des balles au sol, sans doute pour ne pas attirer l'attention sur le fait que tu aurais eu du mal à attraper une balle aérienne. Tu étais très concentré, courant à droite et à gauche sur tes jambes agiles d'enfant, et il te disait : "Vas-y ! Vas-y !" en frappant dans son gant et, prenant la voix d'un commentateur : "Et le voilà qui dépasse la deuxième base. Le lancer le stoppera-t-il à temps ?" Mais la balle t'échappait une seconde fois, alors il disait : "Incroyable, chers auditeurs, le coureur semble avoir trébuché sur son lacet ! Il est à terre ! Il met du temps à reprendre son souffle ! Mais ça y est : il se relève, il s'approche de la plaque de but !" Il poursuivait : "Il traîne la jambe gauche, il avance à cloche-pied !" Tu te tenais les côtes de rire, mais tu réussissais quand même à lui apporter la balle, et alors il déclarait : "Eh bien, chers auditeurs, ce coureur est éliminé !" C'était beau de vous voir tous les deux au milieu des ombres qui

dansaient.

Je me souviens d'avoir un jour regardé Louisa qui sautait à la corde dans cette rue, vêtue d'un manteau rouge vif, ses nattes valsant dans le froid. On était au début du printemps, elle ne soulevait quasiment pas de poussière. Les arbres commençaient tout juste à se couvrir de bourgeons. Ils avaient encore cet air fragile, courageux, qu'ont les jeunes arbres. Je ne sais qui eut l'idée de planter ces ormes partout en ville mais, qui que ce soit, nous devons lui en être infiniment reconnaissants. Le vieux Boughton et moi pouvions passer des soirées entières à nous lancer la balle sous ces mêmes arbres, jusqu'à ce que ses articulations commencent à le faire souffrir, avant même qu'il ait quarante ans, si je me souviens bien. Sa mauvaise santé a représenté une autre terrible épreuve pour lui. A le voir, on pourrait se dire que ce Jack Boughton est son père.

Je m'efforce de tirer le meilleur parti de notre situation. C'est-à-dire que j'essaie de te dire des choses que je n'aurais peut-être jamais pensé à te dire si je t'avais élevé moi-même, comme un père et un fils vivant sous le même toit. Quand les choses suivent leur cours normal, il est difficile de garder à l'esprit ce qui compte. Il y a tant de choses qu'on ne pense jamais à dire aux gens. Et je crois qu'il s'agit peut-être des choses qui ont le plus d'importance pour vous, des choses que même votre propre enfant devrait savoir s'il veut vraiment vous connaître. Je me souviens de cette journée de mon enfance, quand j'étais allongé sous le chariot avec les autres, à regarder les adultes abattre les ruines de cette église baptiste ; mon père m'apporta un bout de biscuit en guise de déjeuner, et je sortis à quatre pattes sous la pluie pour m'agenouiller auprès de lui. Je m'en souviens comme s'il avait rompu le pain et m'en avait porté un morceau à la bouche, même si je sais que cela ne se passa pas ainsi. Ses mains et son visage étaient noirs de cendre -- il avait l'air carbonisé, comme un des anciens martyrs --, et il s'agenouilla sous la pluie, sortit un biscuit de sous sa chemise, le brisa en effet, et m'en donna la moitié avant de manger l'autre lui-même. Et c'était vraiment le pain de misère, car tout le monde était pauvre à l'époque. La sécheresse sévissait depuis quelques années et les temps étaient durs. Même si on s'en rendait moins compte quand ils étaient durs pour tout le monde. J'imagine que c'est pour cette raison que la pluie ne dérangeait personne. On en avait eu si peu. Je n'ai jamais oublié la manière dont les femmes laissaient leurs cheveux pendre et leurs jupes traîner dans la boue, même les vieilles femmes, comme si rien de tout cela n'avait d'importance. Et puis ces chants, qui étaient très beaux dans mon souvenir, bien que je sois à peu près sûr que cela n'avait pas été le cas. Mais ils s'élevaient avec le bruit de la pluie. *Beneath the Cross of Jesus*. Tous ces vieux hymnes aux belles mélodies tristes. L'amertume de ce morceau de biscuit a revêtu bien d'autres

sens pour moi au fil des ans. J'ai souvent eu l'occasion d'y réfléchir.

Il n'est pas surprenant que je me souviennne de ce jour comme si mon père m'avait donné la communion, tirant ce pain de son flanc et le rompant pour moi de ses mains cendreuseuses. Ce qui est étrange, c'est la façon dont je me rappelle l'avoir reçu, car notre coutume n'a jamais consisté à ce que le pasteur place le pain dans la bouche du communiant, comme cela se fait dans certaines autres Eglises. Je songe à cela parce que, ce matin de l'Eucharistie où ta mère t'a amené devant moi et a dit : "Tu devrais lui en donner", j'ai rompu le pain et t'en ai glissé un morceau dans la bouche, exactement comme mon père ne l'aurait jamais fait, sauf dans mon souvenir. Et je sais que ce que je voulais à ce moment-là, c'était t'offrir une version de ce même souvenir qui m'a été si cher, bien que je me rende compte seulement maintenant à quel point il a été présent dans mes pensées.

*Le temps, comme un cours d'eau fuyant sans trêve,
Emporte tous ses enfants avec lui ;
Ils filent vers l'oubli, comme un rêve
Meurt à la fin de la nuit.*

Ce bon vieil Isaac Watts. J'ai souvent songé à cette strophe. Je me suis toujours demandé quelle relation cette réalité présente entretient avec une réalité suprême.

*Mille siècles à Tes yeux
Passent comme un seul soir...*

Pas de doute, c'est vrai. Cette vie que nous rêvons se terminera comme tous les rêves, brusquement et complètement, dès que le soleil se lèvera, dès que la lumière apparaîtra. Et nous penserons : Toute cette peur et tout ce chagrin ne reposaient sur rien. Mais cela ne peut être vrai. Je ne peux pas croire que nous oublierons entièrement nos peines. Cela signifierait oublier que nous avons vécu, humainement parlant. La tristesse me semble constituer une part importante de la substance de la vie humaine. C'est ainsi qu'en ce moment précis, je ressens pour toi qui lis ceci une sorte de tendre chagrin, parce que je ne te connais pas, et parce que tu as grandi sans père, toi, mon pauvre enfant allongé là sur le ventre, au soleil, avec Soapy endormi sur tes reins. Tu griffonnes ces affreux petits dessins que tu m'apportes pour que je les admire, et que j'admirerai parce que je n'ai pas le cœur de prononcer une seule parole que tu puisses retenir contre moi.

Je vais te raconter d'autres vieilles histoires. La plus grande partie de

ce que je connais sur cette époque, je l'ai apprise quand mon père et moi errions ensemble, perdus au Kansas. Je ne sais pas si j'ai alors jamais pleuré pour de bon, mais je sais que j'ai passé beaucoup de temps à essayer de retenir mes larmes. Les semelles de mes chaussures avaient fini par être percées, et la poussière, les brindilles, les graviers s'y glissaient, usant mes chaussettes et s'attaquant à mes pieds. Oh, la crasse ! Oh, les ampoules ! Sur les enfants, le temps pèse. Comme tu sais, ils luttent ne serait-ce que pour tenir le coup à l'église. Et voilà que je devais avancer péniblement, jour après jour, au milieu d'un nulle part toujours identique à lui-même, souhaitant à chaque instant ralentir, m'asseoir, m'allonger, tandis que mon père continuait d'avancer, nul doute un peu désespéré, comme il était parfaitement normal qu'il le soit. Une fois ou deux, effectivement, je m'assis et restai là, en pleine chaleur, parmi les mauvaises herbes et les sauterelles qui bondissaient autour de ma tête, et je le regardais s'éloigner, marcher jusqu'à être presque hors de vue, ce qui fait loin, au Kansas. Alors je courais pour le rattraper. Il disait : "Tu vas te donner soif." Certes, mais il me semblait que j'avais passé la moitié de ma vie à avoir soif.

Ce qui était agréable, néanmoins, c'est que quand je restais près de lui, il me disait des choses étonnantes qu'il ne m'aurait jamais dites dans d'autres circonstances, j'en suis à peu près sûr. Si nous avions de quoi dîner, il me racontait des histoires pour fêter cela, et dans le cas contraire, il me racontait des histoires pour compenser. Un soir, des chouettes nous réveillèrent -- elles se chamaillaient, comme elles le font parfois --, et il me parla de la nuit où il avait été réveillé par des bruits, était allé jeter un œil dehors et avait aperçu la mule du vieux John Brown qui sortait par la porte de l'église de son père ; on lui faisait doucement descendre les marches en bois dans l'ombre de la lune. Mon père entendit l'animal regimber, et une voix grave et triste dire : "C'est bien. C'est très bien." Puis suivirent quatre chevaux aux mouvements brusques et agiles, tous déjà sellés. Les hommes montèrent -- deux d'entre eux sur une même monture, conduisant un autre cheval derrière car l'un des hommes était blessé et devait être tenu -- et ils partirent sans un mot. Quelques minutes plus tard, mon père entendit la porte de l'écurie s'ouvrir et leur propre cheval souffler, trépigner. Son père parlait à la bête ; il monta en selle et partit à son tour.

Mon père me raconta qu'il marcha jusqu'à l'église et s'y assit dans l'obscurité, se demandant ce qu'il devait faire. Il n'avait alors pas même dix ans. Il me dit que l'église sentait le cheval et la poudre et également la transpiration. (A cette époque, ils n'avaient pas de balles comme nous en avons, aussi ils avaient passé le temps à charger leurs armes de poudre et de plomb.) Ils avaient poussé les bancs et la sainte table contre les murs pour faire de la place aux bêtes, et dormi sur les

bancs, sûrement. Le blessé, en tout cas, car l'un des bancs était couvert de sang, et le sol autour également. "C'est la première chose que j'ai vue quand la lumière a commencé à poindre", dit mon père.

Il traîna alors ce banc dehors, à l'arrière de l'église, et le mit debout pour qu'il tombe dans l'herbe haute sur le côté. Cela pour marquer le moins possible la surface de l'herbe. Prenant ensuite une pelle et un balai, il nettoya les traces du passage des chevaux du mieux qu'il put. A l'aide d'un seau d'eau et d'un morceau de savon, il tenta de laver la flaque de sang, mais en frottant il ne fit que l'élargir. Alors il finit par répandre de l'eau partout sur le sol, afin que l'endroit taché soit moins visible. Il se disait que si les hommes qui avaient dormi dans l'église étaient en fuite, leurs poursuivants pouvaient surgir à tout moment, à l'affût d'indices tels que des crottes de mule dans une église ou du sang sur un banc. Bien sûr, il fallait de toute façon s'occuper de cela, à plus forte raison parce qu'on était samedi.

Mais ces mêmes poursuivants seraient sûrement surpris de le trouver en train de laver le sol d'une église avant qu'il fasse complètement jour. C'est alors qu'il se rendit compte à quel point il était étrange de la part de son père de partir à une telle heure, sans avoir rien prévu pour remettre les choses en ordre, sans avoir donné la moindre instruction dans ce sens, l'obligeant à se lever de son lit pour se trouver dans cette situation ridicule, dans laquelle il semblait que rien d'utile ne puisse être fait. Il songeait à tout cela en transportant difficilement un seau d'eau à l'intérieur de l'église, quand il discerna dans la pénombre un homme vêtu d'un uniforme de l'armée fédérale assis sur un banc près d'un mur, son chapeau entre les mains et un pistolet posé à côté de lui.

--- Tu en prends soin, de ton église, dit le soldat.

Puis il tira sur la déchirure de son pantalon au niveau du genou et poursuivit :

--- Mon maudit cheval s'est fait la belle. Une chouette a dû hululer -- et hop ! il s'est emballé. Il n'y aurait pas un cheval dans le coin que je puisse réquisitionner ? Ce ne serait que pour un ou deux jours.

--- Il faudrait que vous demandiez à mon père.

--- Ton père n'est pas là. J'ai l'impression qu'il est justement parti sur le cheval que j'espérais emprunter. Tu as entendu parler d'Osawatomie John Brown ? Oui, bien sûr. Comme tout le monde. Tu es un bon garçon, à ce que je vois. T'inquiète pas, petit frère, je ne vais pas t'obliger à me mentir ici, au beau milieu d'une église. Tu connais le genre d'activités auxquelles se livre John Brown.

Mon père lui répondit qu'il avait entendu des histoires.

Le soldat hocha la tête.

--- Il y a des gens bien par ici qui l'aideraient à la première occasion. Des pasteurs, rien que ça. Si Brown le leur demandait, ils le

laisseraient amener sa vieille mule à l'intérieur de leur église. Ils se sentiraient honorés. C'est incroyable, n'est-ce pas ? Ces fugitifs pourraient débarquer avec leurs armes, leurs blessures, leurs bottes crottées, souiller le sol de leur sang, et on leur pardonnerait. Et voilà un soldat du gouvernement des Etats-Unis qui les recherche, comme il est payé pour le faire, et personne ne lui offre ne serait-ce qu'une tasse de café.

--- Nous en avons, du café, dit mon père. J'en suis presque sûr.

Le soldat se leva.

--- Ma section m'a laissé à trois kilomètres d'ici avant de partir vers l'est. Ils savaient à coup sûr où ces gens iraient dès que la lune se serait couchée. Ils n'ont pas eu besoin de trouver le crottin que tu as laissé devant la porte pour deviner ce qui se passait. Alors si ton père est parti avec eux, il se trouve peut-être dans une situation très délicate à l'heure qu'il est. Il me semble que je me devais de te le dire avant de boire ton café.

Mon père me dit que ses lèvres étaient paralysées ; il ne pouvait pas les remuer pour parler.

--- Je crois que je vais me contenter de prendre un peu d'eau à votre puits, dit le soldat.

Et il sortit de l'église, but au puits et s'en alla par la route, s'appuyant surtout sur sa bonne jambe. Par la suite, mon père voulut croire qu'il ne s'agissait pas de l'homme sur lequel mon grand-père avait tiré, mais c'est pourtant ce qu'il pensait. Non que mon grand-père l'ait tué sur le coup, mais à cette époque et dans ces parages, un homme pouvait mourir de quantité d'autres choses que d'une blessure par balle.

Il avait marché jusqu'à la ferme la plus proche, réquisitionné le cheval des gens et fait route dans la direction approximative qu'il pensait que sa section avait prise ; cependant, s'il s'agissait bien du même homme, il dériva un peu au sud. Brown et les autres avaient décrit un arc de cercle vers le sud en direction des collines car ils savaient qu'on les suivrait. Et mon grand-père rentrait tranquillement chez lui, le gros revolver sous sa ceinture et les deux chemises ensanglantées sous le bras, ce qui n'était vraiment pas malin. Il était torse nu sous son manteau, car il avait troqué sa propre chemise contre les deux qu'il rapportait. Mais il n'a jamais plus après ce jour-là fait preuve d'esprit pratique, me dit mon père. Je n'aurais personnellement pas su pointer du doigt l'origine de cette perte du sens pratique, néanmoins je peux en attester la réalité. En tout cas, il est exact qu'un soldat voyageant seul l'approcha et le héla, et ce soldat chevauchait bel et bien une monture noisette qui aurait pu être celle du voisin. Le soldat commença à le questionner, mais mon grand-père n'avait aucun mensonge sous la main. Par contre, il avait son pistolet, et son pistolet était chargé.

"Eh bien, oui, c'est vrai, dit mon grand-père. Je l'ai blessé, légèrement. Ensuite son cheval s'est emballé, et il a fait une jolie chute." Et il l'avait laissé là, à terre. "Le vieux Brown m'avait demandé si, au besoin, je serais prêt à couvrir leur retraite. J'avais dit que oui, et c'est ce que j'ai fait." Il ajouta : "Qu'est-ce que j'étais censé faire de lui, le ramener ici ?" Il voulait dire que les paroissiens n'avaient pas ménagé leurs efforts, tant intellectuels que physiques, pour construire des caches derrière de faux murs et des caves secrètes dans leurs diverses cabanes et dépendances, des tunnels qui partaient sous des coffres à pommes de terre à double fond et débouchaient sous des meules de foin cent mètres plus loin, et bien d'autres choses encore. Ils gardaient à l'église un cercueil à double fond, et une tombe ouverte dans laquelle une toile à sac recouverte de terre était étendue sur deux planches dissimulant un souterrain qui remontait sous l'abri à bois. Tous ces efforts visaient à libérer les captifs, et ne devaient donc pas être compromis. Le soldat aurait nécessairement conclu que mon grand-père était de mèche avec John Brown, et l'attention qui se serait portée sur la ville aurait eu des conséquences catastrophiques.

Le vieil homme avait raconté à mon père ce qui s'était passé uniquement parce que mon père lui avait dit qu'il avait trouvé le soldat dans l'église. "Un homme au teint basané, tu dis ? Avec un accent un peu traînant ?" Il expliqua à mon père que c'était une affaire très grave : il était vital que mon père n'en dise jamais un mot à personne, et qu'il prépare un mensonge pour le cas où quelqu'un viendrait poser des questions. Alors, en pensée dans la journée et en rêve pendant la nuit, mon père se figura ce soldat, blessé, seul au milieu des plaines et essaya de s'imaginer en train de dire qu'il n'avait pas vu un tel homme, ne lui avait pas adressé la parole.

Mais les autorités ne vinrent jamais leur parler de ce soldat, et alors mon père se dit qu'il était probablement mort dans la Prairie. "Le soulagement que je ressentais chaque jour où ils ne venaient pas m'horrifier", me confia-t-il. Bien sûr, normalement, il est plus que probable que le jour de la mort d'un homme sera le pire de sa vie. Mais mon père me dit : "Quand il m'a raconté que le cheval s'était enfui sans son cavalier, mon cœur s'est serré." Et cela alors que nous étions couchés en haut d'une grange que quelqu'un avait abandonnée, et que nous écoutions les hiboux, les souris, les chauves-souris, le vent, ne sachant absolument pas quand l'aube allait se lever. "Je ne me suis jamais pardonné de n'être pas parti à sa recherche", dit mon père. De ma vie je n'ai entendu parole humaine prononcée avec plus de vérité. "C'est le dimanche suivant que le vieux diable a prêché vêtu d'une de ces chemises, avec ce pistolet à la ceinture. Et tu n'imaginerais pas comment les gens ont réagi, toutes les larmes qu'il y a eu, et les cris." Et après cela, me dit-il, son père s'absentait parfois

pendant plusieurs jours. Certains dimanches, il amenait son cheval jusqu'aux marches de l'église à l'heure où le service devait débiter et tirait un coup de feu en l'air pour faire savoir aux gens qu'il était de retour. Ils le trouvaient debout en chaire, les yeux rouges, le visage pâle et la barbe poussiéreuse, parfaitement disposé à prêcher sur le jugement et la grâce. "Je n'ai jamais osé lui demander où il était passé, me dit mon père. Je ne pouvais pas risquer d'apprendre des choses encore plus graves que celles que je soupçonnais."

J'étais allongé contre mon père, ma tête reposait sur son bras ; j'écoutais le vent et je ressentais une pitié qui était beaucoup trop profonde pour avoir aucun motif particulier. J'avais pitié de ma mère, qui aurait peut-être à venir nous chercher et ne nous trouverait jamais. J'avais pitié des souris et des chauves-souris. J'avais pitié de la terre et de la lune. J'avais pitié du Seigneur.

C'est le jour suivant que nous arrivâmes à la ferme de la dame du Maine.

J'ai passé la matinée en réunion avec les membres du conseil d'administration de l'église. C'était agréable. Ils ont respectueusement ignoré mes quelques suggestions concernant d'éventuelles réparations du bâtiment. Je suis convaincu qu'ils feront construire une nouvelle église dès que je ne serai plus là. Je ne leur en veux pas : ils ne souhaitent pas me causer de peine, alors ils attendent pour faire ce dont ils ont envie, c'est généreux de leur part. Ils abattront cette vieille église et construiront un bâtiment plus grand et plus solide. J'entends leurs commentaires admiratifs concernant ce que les luthériens ont réalisé et qui est effectivement impressionnant : des briques rouges, une galerie avec des colonnes blanches, une grande et belle porte, un clocher élégant. L'intérieur est très beau, me dit-on. On m'a invité à la consécration, et j'irai, si je suis encore là et en mesure de me rendre à ce genre de cérémonie. C'est-à-dire si Dieu le veut. J'aimerais voir notre nouvelle église, mais ils ont raison, je détesterais assister à la démolition de l'ancienne. Je crois même que cela pourrait bel et bien me tuer, ce qui ne serait pas si terrible pour quelqu'un dans ma situation. Frappé par le chagrin, je recevrais le coup de grâce -- il y aurait quelque chose de poétique à cela.

Suis-je impatient ? Est-ce possible ? Aujourd'hui, je n'ai pas senti d'épine dans ma chair, dans mon cœur, pour être précis. Le battement dans ma poitrine ne s'arrête jamais, pareil à une vieille vache qui rumine, toujours la même satisfaction butée. Je me réveille la nuit et je l'entends. Encore, répète-t-il. Encore, encore, encore. "Car la Préservation est une Création, et même plus, c'est une Création continue, et une Création à chaque instant." Ces mots sont de George Herbert ; j'espère que tu l'as lu. *Encore*, voilà tout ce qu'un cœur a

jamais pu dire ; le mot est prononcé et l'instant est déjà passé, alors il n'y a même pas l'ombre d'une promesse là-dedans.

Chaque partie

De mon cœur si dur

S'assemble dans ce corps,

Afin seulement de célébrer Ton Nom :

De sorte que, si un jour je dois me taire,

Ces pierres de chanter Ta louange ne cesseront.

Encore un petit moment.

Eh bien, si Herbert a raison, ce vieux corps est une création aussi nouvelle que tu l'es toi-même. Je veux dire que tu l'es aujourd'hui, alors que tu t'amuses sous ma fenêtre, assis sur la balançoire que Dan Boughton a installée pour toi. Tu t'en souviens sûrement. Il a attaché un fil de pêche à une flèche qu'il a tirée par-dessus la branche, puis il s'est servi du fil pour hisser la corde, et ainsi de suite. Cela lui a pris toute la journée, mais il y est arrivé. C'est un jeune homme intelligent et généreux, qui a apporté à son père et à sa mère beaucoup de réconfort. Il enseigne maintenant quelque part au Michigan, me dit-on. Il n'a pas choisi le saint ministère, même si pendant longtemps on s'attendait à ce qu'il prenne cette voie-là.

Tu es debout sur ta balançoire et tu vogues plus haut que la prudence ne l'imposerait ; tes jambes sont droites, tu as la contenance brave d'un marin confronté à une mer houleuse. Les cordes sont longues et toi tu es léger, alors elles plient comme de la toile d'araignée, avec souplesse et indolence. Ta chemise est rouge -- c'est ta préférée -- et tu voles vers le soleil, tu fais une courte pause lumineuse parmi ses rayons, puis tu redescends à nouveau dans l'ombre. Tu sembles parfaitement heureux. Je me souviens de ces premières expériences avec les choses fondamentales comme la gravité et la lumière, quel plaisir absolu elles représentaient. Et voilà que ta mère surgit : "Ne monte pas trop haut", te dit-elle. Tu l'écoutes. Tu es un bon garçon.

Il n'était pas dans mon intention de critiquer les administrateurs. Je comprends qu'ils rechignent à faire un investissement substantiel pour l'église à ce stade. Mais si j'avais quelques années de moins, sois-en sûr, c'est moi qui serais debout sur ce toit. Encore maintenant, je serais capable de planter quelques clous dans les planches des marches devant l'entrée. Je ne vois pas pourquoi on devrait laisser cette vieille église avoir l'air si miteuse dans sa dernière année. Elle est très simple, mais ses proportions sont vraiment agréables et, quand elle vient d'être repeinte, elle convient parfaitement pour ce qui est de son aspect -- même si elle est inadéquate à d'autres points de vue, je le

reconnais.

J'ai quand même pensé à leur dire que la girouette sur le clocher avait été apportée du Maine par mon grand-père, et qu'elle avait orné le sommet de son église pendant de nombreuses années. Il l'avait donnée à mon père le jour de son ordination. Les habitants du Maine plaçaient ces coqs sur leur clocher, me racontait mon père, pour se souvenir de la trahison de Pierre, pour que cela les aide à se repentir. A l'époque, ils avaient très rarement recours à des croix. Mais quand j'ai mentionné qu'il y avait un coq sur le clocher, ce que la plupart des administrateurs n'avaient jamais remarqué auparavant, le fait qu'il n'y ait pas de croix là-haut les a rendus un peu nerveux. Je crois qu'ils vont en mettre une, maintenant que cela leur trotte dans la tête. Voilà au moins une chose qu'ils feront. Ils ont dit qu'ils allaient fixer la girouette sur un mur quelque part où les gens pourront l'apprécier -- dans l'entrée, probablement. Cela m'est tout à fait égal. J'en ai parlé uniquement parce que je ne voulais pas que ce coq soit jeté avec tout le reste. Il est très vieux. Ainsi, au moins, tu pourras le voir.

Une balle avait laissé un trou à travers les plumes de sa queue. J'ai entendu un grand nombre d'histoires censées en expliquer l'origine. On me raconta une fois que, étant donné que mon grand-père n'avait ni cloche ni aucun autre moyen respectable de convoquer une assemblée, et que presque personne ne possédait une montre qui fonctionnait, il tirait un coup de feu en l'air, et qu'un jour il ne fit pas suffisamment attention à la direction dans laquelle il pointait son fusil. Il existait une autre version selon laquelle un homme du Missouri, passant par là au moment où les citoyens se rassemblaient, tira un coup qui fit tourner le coq ; cela dans le but de démoraliser un peu les habitants, qu'il savait être des Free Soilers. On racontait aussi qu'une caisse de fusils Sharps avait été livrée à l'église, et que quelqu'un voulut vérifier s'ils étaient aussi précis qu'on le disait.

Le Sharps est un excellent fusil, mais je soupçonne la première version des faits d'être la bonne car, d'après mon expérience, un tel degré de précision n'est atteint qu'accidentellement. Mon grand-père était parfois très discret sur ce qui lui causait de l'embarras, alors il se peut qu'il ait choisi de laisser libre cours à l'imagination des gens. J'ai raconté à mon comité l'histoire de l'homme du Missouri car elle possède un certain caractère chrétien -- trouer la girouette aurait été faire preuve d'une retenue considérable, vu la tension extrême qui régnait à l'époque. C'est aussi, je pense, la plus intéressante historiquement parlant, et malgré mon scepticisme elle pourrait tout à fait être vraie. Il est difficile de rendre les gens curieux des choses anciennes. Alors j'ai pensé devoir faire ce que je pouvais pour ce pauvre vieux coq.

Très souvent, ces églises de pionniers n'étaient là que pour protéger de

la pluie en attendant qu'on ait le temps et les ressources pour construire quelque chose de mieux. Alors les années ne leur confèrent aucune dignité. Simplement, elles les dégradent. Ces édifices n'ont nullement été conçus pour devenir vénérables. Je me souviens de cette vieille église baptiste que mon père aida à raser, toute noire sous la pluie, l'air dix fois plus imposante qu'avant que la foudre ne la frappe. Cette scène a toujours joué un grand rôle dans l'idée que je me faisais des églises. Quand j'étais petit, je croyais que les clochers avaient pour mission d'attirer la foudre. Je pensais qu'ils devaient protéger les maisons et tous les autres bâtiments, et cela me paraissait très noble. Puis j'ai lu un peu d'histoire, et j'ai compris au bout d'un moment que toutes les églises ne se trouvaient pas à la limite indécise des Grandes Plaines, et que toutes les chaires n'étaient pas occupées par mon père. L'histoire de l'Eglise est très complexe, très embrouillée. Je veux que tu saches que j'en suis pleinement conscient. De nos jours, tant de gens pensent que la loyauté envers la religion est signe d'aveuglement ou pire encore. J'en suis conscient, et je sais que les accusations qui peuvent être portées contre les Eglises ne manquent pas de poids. Et je sais aussi que ma propre expérience de l'Eglise a été sous bien des aspects protégée, provinciale... à moins que la vie ne soit réellement universelle et transcendante, à moins que le pain ne soit le pain et que la coupe ne soit la coupe partout, en toutes circonstances, et que le moment vécu aux côtés du Seigneur à Gethsémani n'advienne pour tout le monde, comme je le crois profondément. Ce biscuit couvert de cendres dans la main noircie de mon père. Tout cela signifie bien plus que je ne peux te le dire. Alors ne juge pas ce que je sais d'après ce que je parviens à exprimer. Si je pouvais seulement te faire don de ce que mon père m'a donné. Non, de ce que le Seigneur m'a donné et qu'Il doit également te donner. Mais j'espère que tu iras là où ce don saura te trouver. Et je ne parle pas ici du saint ministère en tant que tel, comme je te l'ai déjà dit.

J'ai fait ce matin une chose étrange. Ils diffusaient une valse à la radio, et j'ai décidé que je voulais danser dessus. Mais pas au sens habituel du terme -- j'ai une idée générale de ce qu'est la valse, mais je ne connais ni les pas, ni le reste. Il s'agissait surtout de remuer un peu les bras et de tourner un peu sur moi-même, avec prudence. Quand je pense à ma jeunesse, je me rends compte que je n'en ai jamais vraiment eu assez, qu'elle s'est terminée avant que j'en aie terminé avec elle. Chaque fois que je pense à Edward, je nous revois nous lançant la balle en pleine chaleur dans la rue et je ressens cette merveilleuse fatigue des bras. Je songe au bond qu'il me fallait accomplir pour saisir la balle en hauteur, à cette formidable collaboration de tout le corps avec lui-même, à cette incroyable

certitude et à cet émerveillement quand on sait que le gant est pile là où il doit être. Oh, le monde va me manquer !

J'ai donc décidé qu'une petite valse serait très agréable, et elle l'a été. J'ai l'intention de pratiquer la valse uniquement ici, dans mon bureau. J'ai pensé que ce serait une bonne idée d'avoir un livre non loin de moi, que je pourrais saisir si une douleur particulièrement forte survenait ; l'ouvrage ferait ainsi l'objet d'une recommandation spéciale du fait d'avoir été retrouvé entre mes mains. A la réflexion, cela m'a semblé théâtral, et cela pourrait également avoir l'effet pervers d'associer au livre des souvenirs déplaisants. Voici, en passant, les titres auxquels j'ai pensé : un recueil de Donne, un autre de Herbert, l'Épître aux Romains de Barth et le livre II de *L'Institution de la religion chrétienne* de Calvin. Ce qui en aucune manière ne déprécie le livre I.

Il y a un mystère si l'on pense à la re-crédation d'un vieil homme en tant que vieil homme, avec tous les défauts et tous les dégâts causés par ce que l'on appelle une longue vie préservés fidèlement en lui, sans parler de la réalisation de tout ce que ceux-ci imposent et entraînent, le progrès régulier de l'arthrite dans mon genou gauche, par exemple. Je me suis parfois dit que le Seigneur doit contenir notre vie entière dans Sa mémoire. Bien sûr que oui. Et "mémoire" n'est certainement pas le bon terme. En attendant, le doigt que j'ai cassé en me jetant vers la seconde base quand j'avais vingt-deux ans est plus tordu que jamais, ce que je peux interpréter comme une attention intime, dans la perspective de Herbert.

*

Ce matin, j'ai marché jusque chez Boughton. Il sommeillait, assis sur sa véranda, derrière la moustiquaire où grimpe le jasmin trompette. Lui et sa femme aimaient beaucoup cette plante car elle attire les colibris. Désormais elle a presque tout envahi, aussi la maison a-t-elle l'air d'un gigantesque affût à canards. Quand je lui ai dit cela, Boughton m'a corrigé : "Un affût à colibris. Parfois un petit oiseau de tué en attire un millier d'autres." Mais, a-t-il ajouté, puisque cela ne suffit encore pas pour parfumer un bouillon, il ne va pas se donner du mal.

Tous ses jardins ont cédé la place à la broussaille, mais en m'approchant j'ai vu le jeune Boughton et Glory qui nettoyaient les parterres d'iris. Boughton est propriétaire de sa maison. J'ai longtemps trouvé cela enviable, mais il n'y a eu que lui pour s'en occuper et, ces dernières années, il a un peu perdu le contrôle de la situation.

Il avait l'air de très bonne humeur. "Les enfants, m'a-t-il dit, mettent les choses en ordre pour moi."

J'ai fait quelques commentaires sur la saison de baseball et sur les élections, mais je voyais bien qu'il écoutait surtout les voix de ses

enfants qui, de fait, semblaient très heureuses et harmonieuses. Je me souviens du temps où ils jouaient dans ces mêmes jardins avec leurs chats, leurs cerfs-volants et leurs bulles de savon. C'était aussi beau à voir que n'importe quel spectacle. Leur mère était une femme admirable, et qu'est-ce qu'elle pouvait rire ! "Elle me manque terriblement", dit Boughton. Elle connaissait Louisa quand elles étaient petites. Je me rappelle qu'une fois elles avaient placé des œufs durs sous la poule d'un voisin. Dans quel but, je ne l'ai jamais su, mais je me souviens qu'elles riaient si fort qu'elles se jetèrent dans l'herbe et restèrent couchées là avec des larmes qui leur coulaient jusque dans les cheveux. Un jour, Boughton, moi et quelques autres démontâmes une charrette à foin avant de la réassembler sur le toit du tribunal. Là aussi, j'ignore ce qui nous motivait, en tout cas nous nous amusâmes follement, rien qu'en mettant notre plan à exécution dans la pénombre. Je n'avais pas encore reçu les ordres, mais j'étais au séminaire. Je ne sais pas ce que nous nous imaginions faire. Tous ces rires. Je voudrais pouvoir les entendre à nouveau. J'ai demandé à Boughton s'il se souvenait de cet épisode. "Comment pourrais-je oublier ça ?" m'a-t-il répondu, et il a rigolé pour me faire plaisir, mais tout ce qu'il voulait, c'était rester assis là, le menton appuyé sur la poignée de sa canne, à écouter les voix de ses enfants. Alors je suis rentré chez nous.

Toi et ta mère vous prépariez des sandwiches au beurre de cacahuètes et au beurre de pommes avec du pain aux raisins. Je considère qu'un tel sandwich est très raffiné, comme tu le sais parfaitement, puisque tu m'as demandé de rester sur la galerie en attendant que tout soit prêt, le lait versé, etc. Les enfants semblent penser que chaque chose agréable doit faire l'objet d'une surprise.

Ta mère était un peu inquiète car elle ne savait pas où j'étais passé. Je ne lui avais pas dit que j'irais peut-être faire un tour chez Boughton. Elle a peur que je tombe raide mort quelque part, ce qui se comprend. Personnellement, il me semble qu'il pourrait arriver pire, mais ce n'est pas sa façon de voir les choses. La plupart du temps, je me sens beaucoup mieux que ce que m'avait prédit le docteur, alors j'ai tendance à en profiter le plus possible. Et je dors mieux ensuite.

Je songeais aux parents du vieux Boughton, tels qu'ils étaient quand nous étions enfants. Ils avaient un air assez sombre, même lorsqu'ils étaient encore jeunes. Rien à voir avec lui. Sa mère prenait de petites bouchées de nourriture et les avalait comme s'il s'agissait de charbon ardent alimentant le feu de sa dyspepsie. Et son père, tout gentleman révérend qu'il était, avait quelque chose en lui qui exprimait un ressentiment. J'ai toujours aimé l'expression "nourrir un ressentiment", car beaucoup de gens prennent soin de leurs ressentiments comme s'ils

leur tenaient tout particulièrement à cœur. Enfin, qui sait ce que ces deux pèlerins confièrent à Dieu quand ils se retrouvèrent face à Lui ? J'ai toujours imaginé que la miséricorde divine nous rendait à nous-mêmes et nous permettait de rire de ce que nous étions devenus, rire des postures ridicules qui consistent à nous recroqueviller, à froncer les sourcils, à boitiller, à montrer les dents, autant de masques dont nous usons. J'aime entretenir l'espoir que lorsque nous nous reverrons, je ne serai pas tenu à distance de toi par toutes les bizarreries que la vie a taillées en moi. Quand je regarde Boughton, je vois un jeune homme drôle et généreux, plein de vigueur. Il marche avec deux cannes désormais, et il dit que s'il pouvait lui pousser un troisième bras, il en utiliserait une troisième. Cela fait dix ans qu'il ne s'est plus tenu debout en chaire. J'en conclus que Boughton a accompli sa mission et que ce n'est pas encore mon cas. J'espère que je n'abuse pas de la patience du Seigneur.

J'ai commencé *La Fille du bois maudit*. Je suis allé à la bibliothèque en emprunter un exemplaire, puisque ta mère ne peut pas se séparer du sien. Je crois qu'elle est en train de le relire une nouvelle fois. J'ai complètement oublié cette histoire -- si effectivement je l'avais déjà lue. Il s'agit d'une jeune femme qui tombe amoureuse d'un homme plus âgé. Elle lui dit : "J'te suivrai où que t'aïlles." Cela m'a fait rire. Je suppose que c'est un assez bon livre. L'homme n'est pas aussi vieux que moi, mais ta mère, non plus, n'est pas aussi jeune que la fille du livre.

Cette semaine, j'ai l'intention de prêcher sur les versets XXI, 14-21 de la Genèse, c'est-à-dire l'histoire d'Hagar et d'Ismaël. Dans des circonstances habituelles -- si j'avais vingt ans de moins --, j'avancerais méthodiquement en passant d'abord par les Evangiles, puis par les épîtres avant de retourner à la Genèse. Telle était mon habitude, et j'ai toujours pensé que c'était une manière efficace d'enseigner -- ce dont il s'agit, au bout du compte. Mais je parle désormais de ce que j'ai en tête : en ce moment, Agar et Ismaël.

Leur histoire m'est venue à l'esprit tandis que je priais ce matin, et elle m'a donné un grand sentiment de confiance. Elle nous dit que le père d'un enfant n'est pas seul à se soucier de sa vie et à protéger sa mère, et que même si la mère ne trouve pas le moyen de nourrir l'enfant, ou de se nourrir elle-même, il sera pourvu à leurs besoins. Vue sous cet angle, c'est une histoire pleine de réconfort. Ainsi va la vie : nous envoyons nos enfants dans le désert. Certains dès le jour de leur naissance, dirait-on, vu le faible secours que nous sommes en mesure de leur apporter. Certains semblent être eux-mêmes des sortes de

déserts. Mais il doit y avoir en eux aussi des anges, et des sources d'eau vive. Même ce désert-ci, que nous partageons avec les chacals, est celui du Seigneur. Je dois garder cela à l'esprit.

Le jeune Boughton est venu voir si tu avais envie de t'exercer au lancer. Bien sûr que oui. D'avoir travaillé au jardin, il avait des coups de soleil, ce qui lui donnait un air sain et honnête. Il t'apprend à lancer par-dessus l'épaule. Il a dit qu'il ne pouvait pas rester dîner. Tu étais déçu, et ta mère aussi, je crois.

La lune est splendide dans la lumière chaude de ce soir, tout comme la flamme d'une bougie paraît magnifique dans la lumière du matin. La lumière dans la lumière. On dirait une métaphore. Comme tant d'autres choses. Ralph Waldo Emerson a écrit des choses excellentes sur ce sujet.

C'est une métaphore, me semble-t-il, pour l'âme humaine, la lumière individuelle au sein de la grande lumière générale de l'existence. Ou pour la poésie dans la langue. Ou, peut-être, pour la sagesse dans l'expérience. Ou encore pour le mariage au sein de l'amitié et de l'amour. Je vais tâcher de me souvenir d'en faire usage. Je crois voir une place pour cette métaphore dans mes pensées sur Agar et Ismaël. Le temps qu'ils passèrent dans le désert semble être un moment particulier de la providence divine qui régit l'ensemble de la Création.

Juste avant l'heure du dîner, hier soir, Jack Boughton est venu faire un petit tour chez nous. Il s'est assis sur les marches devant la galerie et a discuté baseball et politique -- il préfère les Yankees, ce qui est tout à fait son droit -- jusqu'à ce que la bonne odeur de gratin de macaronis devienne si envahissante que je sois obligé de l'inviter à entrer. Ta mère et toi, vous continuez de le considérer comme une surprise quasi miraculeuse, ce John Ames Boughton avec sa voix douce et ses manières de prédicateur -- je précise qu'elles ne sont en rien justifiées chez lui, et qu'il n'a rien fait pour les mériter. Autant que je sache, du moins. Il les avait même dans son enfance, et j'ai toujours trouvé cela troublant. Peut-être est-ce là une chose dont il n'a pas conscience, due à l'environnement dans lequel il a grandi. Mais il me semble parfois qu'il y a là-dedans un brin de parodie. Je me demande s'il se comporte de la sorte partout, ou s'il ne le fait qu'avec moi, et avec son père. Qu'est-ce que j'entends par "manières de prédicateur" ? Il existe une façon d'être solennel et respectueux et en même temps chaleureux, tout en maintenant un air de digne autorité, et qui est le fait du pasteur. Je ne l'ai jamais maîtrisée moi-même,

mais mon père l'avait et Boughton aussi. Mon grand-père, ce vieux nazaréen, était impressionnant dans un autre style. Mais en matière de "manières de prédicateur" pures, parfaites, je n'ai jamais vu de meilleur exemple que ce Jack Boughton, tout païen qu'il est, ou était. Ta mère lui a demandé s'il voulait dire le bénédicité, et il a accepté, avec une simplicité élégante qui semblait presque du gâchis devant un gratin de macaronis.

Il a mentionné le fait que je ne sois pas allé voir son père depuis plusieurs jours, ce qui est vrai, et qui n'est pas, non plus, une coïncidence. Je croyais qu'il ne resterait que quelques jours chez son père. Les voir tous les deux ensemble a été une des grandes sources d'irritation de ma vie. Je comptais me tenir éloigné jusqu'à son départ, mais il est clair qu'il n'est pas pressé de partir.

Autrefois, j'entrais dans la cuisine, je jetais un œil dans le cellier et la glacière, et en général je trouvais une casserole remplie de soupe ou de bouillon, que je réchauffais ou non, selon mon humeur. Si je ne trouvais rien, je mangeais des haricots blancs froids et des sandwiches à l'œuf -- que j'étais loin de détester, d'ailleurs. Parfois je trouvais une tarte ou des biscuits sur la table. Quand j'étais à l'église ou alors en haut dans mon bureau, une des dames entrait, laissait un déjeuner pour moi dans la cuisine et s'en allait sans autre forme de procès ; puis, un autre jour, elle revenait chercher sa casserole, son torchon à vaisselle ou ce qu'elle avait laissé et repartait. Je trouvais de la confiture, des cornichons, du poisson fumé. Un jour, j'ai trouvé des pilules laxatives. C'était une vie étrange, avec ses plaisirs bien particuliers.

Puis, quand ta mère et moi nous sommes mariés, il a fallu un peu de temps avant que les gens comprennent qu'ils ne pouvaient plus aller et venir ici à leur guise. Ils soupçonnaient ta mère de ne pas savoir cuisiner, ce en quoi ils ne se trompaient pas, à vrai dire, et donc ils continuaient d'apporter leurs ragoûts jusqu'à ce que je me rende compte que cela la chagrinait, alors je leur en ai parlé. Je l'avais trouvée dans le cellier, un soir, en train de pleurer. Quelqu'un était entré, avait remplacé le cordon de la lampe et posé du papier neuf sur les étagères. L'intention était généreuse, mais manquait d'égards, je le comprends.

Je raconte cela car il me paraissait tellement étrange d'être assis là avec vous deux et, parmi toutes les personnes possibles, avec le jeune Boughton. Car, il n'y a pas tant d'années de cela, j'étais assis à cette table dans le noir, en train de manger du pain de viande froid à même le plat et d'écouter la radio quand le vieux Boughton entra sans frapper, s'assit à table et dit : "N'allume pas la lumière." Alors j'éteignis la radio et nous restâmes assis ensemble, à parler et à prier, de John

Ames Boughton, pour John Ames Boughton.

Mais peut-être n'as-tu pas besoin de connaître cette histoire, peut-être ne devrais-je pas t'en dire autant ? Si les choses se sont maintenant arrangées, quel en est l'intérêt ? Il n'y a rien de très remarquable dans cette histoire, en réalité elle est tout à fait banale. Ce qui n'en atténue en rien la gravité. Très souvent les gens me parlent de quelque iniquité qu'ils ont commise, ou dont ils ont souffert, et je pense : "Oh, encore ça !" J'ai entendu parler d'Eglises dans le Sud qui obligent les gens à confesser publiquement leurs péchés les plus graves devant l'assemblée au complet. Je me dis que cela pourrait être parfois une bonne idée que de faire prendre conscience aux gens à quel point ces vieilles transgressions sont usées, rebattues. Il est possible que cela les rende moins attirantes pour ceux qui sont tentés. Néanmoins, je n'ai aucune preuve que cela ait un tel effet. Bien sûr, il existe des circonstances spéciales et atténuantes. Très spéciales dans le cas du jeune Boughton, et aucunement atténuantes, si je peux en juger. Mais je ne peux pas, ou du moins ne devrais pas, selon les Ecritures.

La transgression. Un vague terme juridique. Il y a toujours plus d'une transgression. Il existe une blessure dans la chair de la vie humaine qui laisse une cicatrice quand elle guérit, et bien souvent ne semble même jamais guérir.

Evite la transgression. Ça te va comme conseil ?

Il me faut décider de ce que je vais dire à ta mère. Je sais qu'elle se pose des questions. Il est très gentil avec elle, et avec toi. Et avec moi. Pas de "papa" ce soir, Dieu merci. Il fait preuve d'un tel respect : j'ai envie de lui dire que je ne suis pas encore l'homme le plus âgé du monde. Enfin, je me sais susceptible sur certains points. Je dois m'efforcer d'être juste envers lui.

Tu le regardes comme s'il s'agissait de Charles Lindbergh. Il ne cesse de t'appeler petit frère, et tu adores ça.

J'espère qu'une providence spéciale est à l'origine de son retour soudain alors que j'ai tant d'autres choses à régler, car il me perturbe considérablement à l'heure où j'aurais souhaité jouir du plus de paix possible.

Mais je ne me plains pas. Ou je ne devrais pas.

Je réfléchis depuis quelque temps au sermon de mes funérailles, que je compte écrire afin d'épargner cette tâche au vieux Boughton. J'arrive assez bien à imiter son style. Cela le fera rire.

*

Le jeune Boughton est à nouveau venu ce matin, avec des pommes et des prunes cueillies sur leurs arbres. Glory et lui ont donné fière allure

à leurs jardins. Ils ont travaillé dur.

J'essaie d'être un peu plus chaleureux avec lui que je ne l'ai été. Du coup, il prend de la distance, sourit un peu et me regarde comme s'il pensait : "Tiens, aujourd'hui nous sommes chaleureux ! Quelle peut bien en être la raison ?" Et il me regarde droit dans les yeux, comme s'il voulait que je sache qu'il sait que ce n'est que théâtre de ma part et que cela l'amuse. Je suppose qu'à partir du moment où il y a effort, il y a hypocrisie, d'une certaine façon. Mais que pourrais-je faire d'autre ? Dans ce genre de situations, même s'ils n'en pensent pas moins, la plupart des gens accepteront votre jeu. J'hésite à qualifier son attitude de malice, mais en tout cas il me met mal à l'aise, et je suis presque sûr que c'est bien là son but. Et je crois aussi qu'il y prend vraiment du plaisir. J'ai donc abandonné toute tentative de cordialité pour aujourd'hui, et je me suis excusé afin d'aller m'occuper de certaines choses à l'église.

J'ai passé plusieurs heures à méditer et à prier au sujet de John Ames Boughton, et aussi au sujet de John Ames, le père de son âme, comme Boughton m'a ainsi appelé une fois, bien que je ne puisse approuver cette expression, le père de toutes les âmes étant le Seigneur et Lui seul. C'est un fait qui me donne beaucoup à réfléchir. Mieux vaudrait que j'offense ou que je rejette mon propre fils -- que Dieu m'en garde --, mais toi aussi tu es l'enfant du Seigneur, tout comme moi, tout comme nous tous. Je dois me montrer généreux. C'est là mon unique rôle. Il est évident que je dois me débrouiller d'une manière ou d'une autre pour que mes *pensées* à son sujet soient généreuses, puisqu'il tient toujours à me montrer qu'il voit en moi. Je crois que j'ai fait des progrès sur ce plan grâce à la prière, bien que j'aie clairement encore beaucoup de progrès à faire, beaucoup de prières à dire.

*

Voici quelque chose d'important, que j'ai dit à beaucoup de gens, que mon père m'a dit et que son père lui a dit. Quand tu rencontres une autre personne, quand tu as affaire à qui que ce soit, c'est comme si une question t'était posée. Tu dois penser : Qu'est-ce que le Seigneur me demande à cet instant, dans cette situation ? Si tu fais face à l'insulte ou à l'hostilité, ta première envie sera de répliquer sur le même terrain. Mais si tu te dis quelque chose comme : Me voici en présence d'un émissaire envoyé par le Seigneur, et il y a pour moi un profit à en retirer, en premier lieu l'occasion de faire preuve de ma foi, la chance de montrer que je participe, ne serait-ce qu'à un faible degré, à la grâce qui m'a sauvé, alors tu es libre d'agir différemment de ce que les circonstances semblent dicter. Tu es libre d'agir selon ton propre jugement. Du même coup, tu es libéré de l'envie de haïr ou d'en vouloir à cette personne. L'idée que le Seigneur l'envoie pour ton

bien (et le sien) la ferait probablement rire, mais que la personne elle-même l'ignore est la preuve de la perfection du déguisement.

C'est parce que dernièrement je n'en ai pas été à la hauteur que je me souviens aujourd'hui de cet enseignement précieux. Calvin dit quelque part que chacun d'entre nous est un acteur sur une scène avec Dieu pour public. Cette métaphore m'a toujours intéressé, car elle fait de nous les artistes de notre comportement, et ainsi la réaction de Dieu face à nous peut être conçue comme une appréciation esthétique, plutôt que comme un jugement ordinairement moral. Comprenons-nous bien notre rôle ? Le jouons-nous avec suffisamment d'assurance ? Je suppose que le Dieu de Calvin était un Français, tandis que le mien est un habitant du Middle West originaire de Nouvelle-Angleterre. Enfin, chacun d'entre nous apporte la lumière qu'il peut sur ces grandes questions. J'aime l'image de Calvin, cependant, car elle suggère une manière possible que Dieu pourrait avoir de jouir de nous. A mon avis, nous songeons bien trop peu à cela qui serait une clé pour comprendre des choses essentielles, puisque vraisemblablement le monde existe pour que Dieu en jouisse, pas comme on l'entend banalement, bien sûr, mais comme on jouit du fait qu'un enfant existe alors même qu'il est à tous égards une épine dans notre cœur. "Il n'en fait qu'à sa tête", disait Boughton quand son fils préparait un mauvais coup. Et pour Boughton c'était un compliment, vraiment. Edward lui aussi n'en faisait qu'à sa tête : mais sa tête était bien remplie, et son indépendance digne de respect.

Je ne suis pas sûr que cela soit exact, en réalité. Bien sûr qu'Edward était digne de respect. Mais le fait est que ce qu'il avait dans la tête lui venait d'une série de livres, tout comme ce qu'il y a dans la mienne me vient d'une autre série de livres. Mais cela non plus n'est pas vrai. Quand j'étais au séminaire, j'ai lu chaque œuvre qu'il avait mentionnée et chaque œuvre dont je me disais qu'il avait pu la lire, dans la mesure où je pouvais mettre la main dessus et où elle n'était pas en allemand. Si j'avais l'argent, je commandais par courrier les livres dont j'imaginais qu'il les lirait peut-être bientôt. Quand je les ai apportés à la maison, mon père lui aussi s'est mis à les lire, ce qui me surprit sur le moment. Qui sait d'où nous vient ce que nous avons dans la tête ? C'est un grand mystère. En tout cas, Boughton a raison. Jack Boughton est un drôle d'oiseau.

Il est clair qu'il va me falloir encore beaucoup prier, mais d'abord je vais faire une sieste.

Mon désir est grand de te mettre en garde contre Jack Boughton. Toi, et ta mère aussi. Tu sais peut-être désormais quel homme faillible je suis, et comme je ne peux guère faire confiance à mes sentiments sur ce sujet. Et tu sais, pour avoir vécu des années que je ne peux pas

imaginer, si tu dois me pardonner de t'avoir prévenu, ou me pardonner de ne pas t'avoir prévenu, ou même si rien de tout cela n'a finalement eu d'importance. C'est une grave question, en ce qui me concerne.

Rien que ce paragraphe-là pourrait constituer un avertissement. Peut-être que je ne dois pas en dire plus à ta mère. Ce n'est pas un homme des plus admirables. Méfie-toi de lui.

S'il continue de venir, je dirai donc cela à ta mère.

*

Cela fait un jour ou deux que je ne t'ai pas écrit. J'ai passé quelques nuits assez difficiles. Des malaises, un peu de mal à respirer. J'ai décidé que je n'ai que deux choix possibles : (1) me tourmenter ou (2) me fier au Seigneur. Il n'est pas de solution terrestre aux problèmes auxquels je suis confronté. Mais je peux les aggraver, comme je crois l'avoir fait, en m'attardant sur eux. Alors fini, tout cela. Aujourd'hui, les Yankees jouent contre les Red Sox. C'est providentiel : le niveau du match sera sans doute correct, et peu m'importe qui gagne. De sorte que je ne devrais pas souffrir d'émotions excessives en le regardant. (Nous avons la télévision maintenant, un cadeau de la paroisse dans l'intention spécifique de me permettre de regarder le baseball, ce que je vais faire. Mais l'écran et ses deux dimensions me paraissent limités par rapport à la radio.)

Ta mère t'a envoyé chez les voisins, pour que tu ne m'importunes pas, dit-elle, mais du coup je me demande quelle impression je peux bien lui faire ce matin. La pauvre femme est très pâle. Elle n'a pas mieux dormi que moi. Hier, ils ont installé l'appareil de télévision dans le petit salon et ont passé l'après-midi à se démener sur le toit pour y fixer l'antenne. Les jeunes hommes se passionnent pour ce genre de choses. Ils sont heureux de rendre un service de nature si périlleuse et insolite. Je me rappelle, oui, je me rappelle...

Ta mère a descendu mon matériel pour écrire ainsi que les livres qu'elle a trouvés sur mon bureau, et quelqu'un a apporté un plateau télé pour mes cachets, mes lunettes et mon verre d'eau. Au cas où cela serait aussi grave que tout le monde semble le penser. Personnellement, je ne le crois pas, mais je peux me tromper.

Je me suis endormi dans mon fauteuil et me suis réveillé en bien meilleure forme. J'ai manqué huit manches et demie et rien ne s'est passé à la fin de la neuvième (les Yankees ont gagné quatre à deux), mais la réception était bonne et j'ai hâte de voir le reste de la saison, si Dieu le permet. Ta mère dormait, elle aussi, agenouillée par terre, sa tête appuyée contre mes genoux. J'ai dû rester assis sans bouger un bon moment, à regarder un film sur des Anglais en trench-coat dont les intentions coupables semblaient viser des Français et des trains. Je

n'ai pas vraiment suivi ce qui se passait. Quand ta mère s'est réveillée, elle était tout heureuse de me voir, comme si je revenais après une longue absence. Elle est partie te chercher et nous avons dîné dans le salon -- il se trouve que la personne qui a apporté les plateaux, quelle qu'elle soit, en avait prévu un pour chacun d'entre nous. Vu que le dîner consistait en trois types de ragoûts et deux sortes de salades de fruits, avec du gâteau et de la tarte pour le dessert, j'en ai déduit que mes paroissiens, qui font la guerre aux problèmes de cette vie précisément à coups de nourriture de ce genre, avaient entendu un signal d'alarme. Il y avait même une salade de haricots, qui m'avait l'air distinctement presbytérienne : l'inquiétude était donc allée jusqu'à gagner des cuisines extérieures à notre confession. On aurait cru que j'étais mort. Nous avons gardé la salade pour le déjeuner.

Nous avons passé un agréable moment, tous les trois, devant la télévision. Il y avait des jongleurs, des singes, des ventriloques, et cela dansait de tous côtés. Tu as demandé à goûter dans mon assiette avant de décider quels ragoûts et quelles salades tu allais prendre -- comme tous les enfants, tu abhorres l'idée de mélanger les mets dans ton assiette. Alors je t'ai fait manger une bouchée de chaque plat, tour à tour (devinant) Mme Brown, Mme McNeill, Mme Pry, Mme Dorris, Mme Turney, te donnant la becquée avec ma fourchette. Tu disais : "Je n'arrive *toujours* pas à décider !" et nous recommençons depuis le début. C'était ta plaisanterie, tout manger. Une merveilleuse plaisanterie. J'ai pensé au jour où je t'ai donné la communion. Je me demande si tu y as pensé aussi.

J'ai passé quelques heures à l'église ce matin et, quand je suis rentré, j'ai trouvé un grand nombre de mes livres déménagés dans le petit salon, de même que mon bureau et ma chaise, tandis que la télévision avait été transportée à l'étage. L'idée venait de ta mère, mais je savais que le jeune Boughton avait soulevé et porté ces choses pour elle, ou du moins l'avait aidée. Cela ne me met pas en colère. Au stade présent de ma vie, je refuse d'être en colère. L'intention était bonne. Et il aurait fallu le faire tôt ou tard. C'est vrai que si je dois passer le crépuscule de ma vie coïncé en compagnie de quelqu'un, je préfère que ce soit Karl Barth plutôt que Jack Benny. Mais quand même. Là-haut, j'ai ma pièce. Je n'éprouve pas le besoin de l'abandonner si précipitamment. Jack Boughton dans mon bureau. C'est peut-être lui qui a descendu ce journal. Après une recherche non dépourvue d'anxiété, qui a impliqué deux allers-retours à l'étage, je l'ai trouvé ici, en bas, dans le dernier tiroir de mon bureau, où je ne le mets jamais. Cela ressemblait à une espèce de provocation, comme s'il avait tenu à me le cacher... Je sais que ce que je dis n'est pas raisonnable.

Aujourd'hui, j'ai prononcé mon sermon sur Agar et Ismaël. Je me suis éloigné de mon texte un peu plus que je ne le fais d'habitude, ce qui n'était peut-être pas très sage, étant donné mes problèmes de sommeil de la nuit dernière. Non que je ne sois pas arrivé à dormir. J'aurais largement préféré être éveillé. Je suis resté couché, sans défense, en proie à mes angoisses. J'aurais pu chasser un bon nombre d'entre elles de mon esprit, si tant est que j'aie eu l'usage de ce dernier. Mais il s'est trouvé que j'ai dû endurer une espèce de sourde paralysie. Lutter à l'intérieur d'une paralysie est une expérience étrange -- je ne crois pas avoir fait le moindre mouvement, mais je me suis réveillé épuisé, las jusqu'au plus profond de mon cœur.

Puis le jeune Boughton est venu au service. Je ne m'attendais à rien de tel. Tu l'as vu, tu lui as fait signe de la main et tu as tapoté sur le banc près de toi ; il a marché le long de l'allée et il s'est assis à tes côtés. Ta mère s'est tournée pour lui dire bonjour, et puis elle ne l'a plus regardé. Pas une seule fois.

J'ai commencé mes remarques en relevant la similitude entre l'histoire d'Agar et d'Ismaël chassés dans le désert et celle d'Abraham partant avec Isaac pour le sacrifier, comme il le croit. Je voulais dire qu'en fait le Seigneur exige d'Abraham qu'il sacrifie ses deux fils, mais qu'au bout du compte, dans les deux cas, Il envoie des anges pour intervenir au moment critique afin de sauver l'enfant. Le très grand âge d'Abraham est un élément important des deux histoires, non seulement parce qu'il ne peut guère espérer avoir d'autres enfants, non seulement parce que les enfants de la vieillesse sont indiciblement précieux, mais aussi, je pense, parce que tout père, particulièrement un vieux père, doit finalement abandonner son enfant au désert et s'en remettre à la providence de Dieu. Il semble presque être cruel de la part d'une génération d'en engendrer une autre, quand les parents peuvent garantir si peu à leurs enfants -- si peu de sécurité, même dans les circonstances les plus favorables. Une foi profonde est nécessaire avant de laisser partir l'enfant ; il faut faire confiance à Dieu pour qu'Il honore l'amour des parents envers leur progéniture en veillant à ce qu'il y ait bel et bien des anges dans ce désert.

J'ai mentionné le fait qu'Abraham lui-même avait été envoyé dans le désert, qu'à lui aussi on avait ordonné de quitter la maison de son père, que ceci était l'histoire de toutes les générations, et que c'est seulement par la grâce de Dieu que nous devenons des instruments de Sa providence et participons d'une paternité qui, au bout du compte, est la Sienne.

C'est là que je me suis écarté de mon texte pour dire que, de façon similaire, l'inquiétude d'un vieux pasteur vis-à-vis de son Eglise découle du fait qu'il oublie que le Christ est Lui-même le pasteur de

Son peuple, et une présence fidèle auprès d'eux à travers toutes les générations. Je pensais que c'était un parallèle pertinent, mais un certain nombre de dames se sont mises à pleurer, alors j'ai essayé de changer le sujet : j'ai demandé pourquoi le Seigneur exigerait du doux Abraham qu'il fasse deux choses apparemment si cruelles -- envoyer un enfant et sa mère dans le désert, et conduire un enfant jusqu'à un autel pour l'y attacher et s'apprêter à le sacrifier. Cela m'est venu à l'esprit car je m'étais souvent posé la question. Je n'avais plus qu'à tenter de répondre.

Il m'était apparu qu'il s'agissait des deux seuls exemples dans l'Ecriture où un père se montre méchant envers son enfant, ne serait-ce qu'en apparence. Le Seigneur peut demander : "Quel homme parmi vous, si son fils lui demandait du pain, lui donnerait une pierre ?" et l'interrogation est rhétorique. Tout le monde sait par expérience que parmi nous il y a un bon nombre de pères qui maltraitent leurs enfants, ou qui les abandonnent. Et c'est alors que j'ai remarqué la grimace du jeune Boughton. Blanc comme un linge, et grimaçant. Jamais je n'aurais choisi ce texte si j'avais songé qu'il puisse venir, et pourtant, si je m'en étais tenu au sermon tel que je l'avais écrit, tout se serait beaucoup mieux passé.

Concernant la cruauté de ces histoires, j'ai dit qu'elles exprimaient le fait que les enfants sont souvent victimes de rejet ou de violence, et que dans ces cas-là aussi -- que la Bible ne tolère pas par ailleurs -- la providence divine accompagne l'enfant. Et j'ai dit que si l'ange emporte cet enfant chez lui, auprès de son Père fidèle et aimant, cela n'est pas moins vrai que si le Père fait jaillir la source ou retient la lame et laisse l'enfant vivre son dû d'années terrestres.

J'ignore si cela est à la hauteur de la question. Elle est si difficile que j'hésite tout simplement à la poser. Ma seule préparation pour la traiter a été les nombreuses fois où des gens m'ont demandé de leur expliquer. Quoi qu'ils aient pu penser, je n'ai pas réussi une seule fois à répondre d'une manière qui me satisfasse moi-même. J'ai toujours craint que, lorsque je dis que les offensés et les opprimés sont protégés par la providence de Dieu, certaines personnes comprennent qu'il n'est pas grave, pas condamnable d'insulter ou d'opprimer. Tout l'enseignement de la Bible contredit explicitement cette idée. J'ai donc cité les paroles du Seigneur : "Si quiconque offense ces petits, mieux vaut pour lui qu'on lui attache au cou une meule de moulin et qu'on le jette à la mer..." Les mots sont durs, mais c'est ainsi.

Le jeune Boughton est resté là à grimacer. C'est quelque chose qui a toujours été étrange à son sujet. Il traite les mots comme s'il s'agissait d'actions. Il n'écoute pas le *sens* des mots, comme le font les autres gens. Il se contente de déterminer s'ils sont hostiles, et à quel point. Il juge s'ils le menacent ou l'insultent, et il réagit en conséquence. S'il

décide de voir une remontrance dans l'une de vos paroles, c'est comme si vous lui aviez tiré dessus. Comme si vous lui aviez éraflé l'oreille.

Quoi qu'il en soit, ainsi que je l'ai dit, je ne m'attendais pas à ce qu'il vienne à ce service. En outre, il y a un grand nombre de gens dont le comportement envers leurs enfants est bien au-dessous de ce qu'il devrait être, alors, même quand je me suis éloigné de mon texte, et même si je veux bien concéder que mes remarques improvisées ont pu être influencées par le fait qu'il soit assis là, avec cette expression sur le visage, juste à côté de ma femme et de mon enfant, il n'en demeure pas moins que c'est une grande preuve d'égoïsme de sa part d'avoir pensé que mes paroles étaient dirigées seulement vers lui, comme il est évident qu'il l'a cru.

Ta mère avait l'air anxieuse. C'était peut-être parce qu'il lui semblait que je parlais de ma propre situation, ainsi que de la sienne et de la tienne, ou peut-être parce que j'avais un peu de mal à mettre mes idées en ordre, c'est vrai, ou parce que je laissais paraître plus d'émotion qu'à l'accoutumée. Et si sur mon visage l'on pouvait lire de quelque manière ce que je ressentais, ou si j'avais l'air ne serait-ce qu'à moitié aussi fatigué que je l'étais, là aussi il y avait de quoi s'inquiéter.

Mais la pensée m'est venue que le jeune Boughton avait pu lui raconter une version des événements, suffisamment développée en tout cas pour qu'elle perçoive les implications -- de son point de vue à lui -- de mon sermon. J'ignore quand il aurait pu parler à ta mère. S'il en cherchait l'occasion, je suppose qu'il l'a trouvée. Il m'a paru étrange qu'elle ne le regarde pas, ne serait-ce qu'une fois. Cela pourrait éventuellement s'expliquer par le fait qu'elle n'ait pas souhaité avoir l'air de penser que le sermon s'adressait à lui. J'ai songé que d'autres peut-être, dans l'assemblée, croyaient que le sermon le visait. Quelle fâcheuse situation ! Il me reste à espérer qu'il en adviendra quelque chose de bon. Je ne sais pas pourquoi il ne va pas faire ses dévotions avec les presbytériens.

Maintenant je vais prier. Mais d'abord je crois que je vais dormir. Essayer de dormir.

*

Un nouveau matin, Dieu merci. Une bonne nuit de sommeil, sans véritable malaise. Une dame de ma paroisse a téléphoné juste après le petit-déjeuner pour me demander de passer chez elle. Elle est âgée, veuve depuis peu, vit toute seule et a récemment quitté sa ferme pour emménager dans une petite maison en ville. On ne peut jamais présumer les ennuis ou les craintes de ce genre de personnes, alors j'y suis allé. C'était en fait l'évier de sa cuisine qui lui causait du souci. Elle m'a dit, considérablement étonnée qu'une inversion aussi radicale puisse se produire dans un univers soumis à des lois précises, que l'eau chaude coulait du robinet d'eau froide et que l'eau froide coulait du

robinet d'eau chaude. Je lui ai suggéré de considérer *F* comme indiquant le chaud et *C* le froid, mais elle m'a répondu qu'elle aimait que les choses fonctionnent comme elles sont censées fonctionner. Alors je suis retourné à la maison prendre mon tournevis, je suis revenu chez elle et j'ai inversé les poignées. Elle m'a dit que cela ferait sans doute l'affaire, jusqu'à ce qu'elle trouve un vrai plombier. Oh, la vie du clergé ! Je crois que cette dame me soupçonne depuis un moment d'un certain ramollissement doctrinaire ; désormais elle en sera convaincue. Mais comme cette histoire a fait rire ta mère, me voilà payé de mes efforts.

La nuit dernière, j'ai terminé *La Fille du bois maudit*. L'espace d'un moment, l'histoire m'a fait un peu peur. Le vieil homme aperçoit la jeune femme en compagnie de quelqu'un de son âge et se dit qu'ils iraient bien ensemble, puis il devient vraiment vieux, et laid, et pauvre, et elle reste toujours très belle, évidemment. Mais tout se termine bien. Elle n'aime que lui, à jamais. Je doute que le livre aurait soutenu mon intérêt si ce problème particulier n'avait été soulevé. Et puis je voulais savoir ce qu'on y trouvait qui plaisait tant à ta mère. Dieu la bénisse, c'est une femme adorable. J'en ai lu la plus grande partie hier soir, après quoi je n'ai pas réussi à m'endormir, tant j'étais curieux de la suite, alors je suis allé discrètement dans mon bureau et j'ai lu presque jusqu'à l'aube. Ensuite, je me suis rendu à l'église pour voir l'aube se lever, car cette paix-là me rétablissait mieux que ne le peut le sommeil. C'est comme si on avait accumulé des trésors de quiétude dans cette salle, comme si tout silence qui y pénétrait y demeurerait à jamais. Une nuit, alors que j'étais enfant, je me souviens d'avoir rêvé que ma mère entrait dans ma chambre et s'asseyait sur une chaise dans un coin, posait ses mains sur ses genoux et restait là, parfaitement calme et immobile. Cela me fit me sentir merveilleusement en sécurité, merveilleusement heureux. A mon réveil, elle était assise sur cette chaise. Elle me sourit et me dit : "Je profitais du silence." J'ai le même sentiment à l'église, celui de rêver ce qui est vrai.

Je me rends compte que ta mère n'aurait rien su me dire de plus réconfortant que ce qu'elle me communique en aimant ce livre tout à fait banal au point que je l'ai remarqué et l'ai lu moi aussi. Ainsi la Providence exprime-t-elle ce que cette chère femme n'aurait pas pu.

J'aimerais être à la place d'un de ces vieux Vikings. Je demanderais aux diacres de me transporter dans l'église et de m'étendre au pied de l'autel, puis de mettre le feu à ce vieux navire, et lui et moi voguerions ensemble vers l'éternité. Bien qu'en fait, j'espère qu'ils garderont cet

autel. Ils ne vont tout de même pas s'en débarrasser.

Même dans le Saint des Saints on put pénétrer. La profonde obscurité se dissipa dans la lumière ordinaire du jour, et le mystère de Dieu n'en devint que plus splendide. Alors ma précieuse réserve de silence peut bien être dispersée elle aussi, le grand silence n'en sera pas appauvri pour autant. Mais, Dieu merci, ils attendent quand même que je sois mort.

Parfois j'oublie presque la raison pour laquelle j'écris ces lignes : te dire les choses que je t'aurais dites si tu avais grandi auprès de moi, les choses qu'il m'incombe de t'apprendre en tant que père, je crois. Il y a les dix commandements, bien sûr, et je sais que tu auras été particulièrement attentif au cinquième : "Ton père et ta mère tu honoreras." J'attire ton attention dessus car le sixième, le septième, le huitième et le neuvième commandement sont mis en œuvre tant par le droit pénal et civil que par les coutumes sociales. Le dixième commandement est impossible à faire appliquer, même par soi-même, même avec la meilleure volonté du monde, et il est constamment violé. Je ne t'ai pas caché ma grande souffrance devant le spectacle de tous les mariages, tous les foyers débordant d'enfants, surtout celui de Boughton -- non que j'aie envié ce qu'avaient les autres, mais je voulais ma propre femme, mes propres enfants. Je crois que le péché de convoitise correspond à cette montée de ressentiment qu'il arrive que l'on éprouve quand même les gens que l'on aime le plus au monde obtiennent ce que l'on désire pour soi et que l'on n'a pas. Si l'on considère qu'il convient d'aimer son prochain comme soi-même (Lévitique, XIX, 18), il n'est rien qui rende la chute morale de quelqu'un plus indéniable que la convoitise -- cette personne la ressent dans son cœur, dans ses veines. Jamais je n'ai réellement réussi à obéir à ce commandement : "Tu ne convoiteras point." J'ai évité d'y trop désobéir en demeurant seul la plupart du temps, comme je l'ai dit. Je suis sûr que j'aurais œuvré à ma mission plus efficacement si j'avais simplement accepté ma convoitise comme quelque chose d'inévitable -- à la manière de Paul, semble-t-il --, comme l'épine dans ma chair, pour ainsi dire. "Réjouissez-vous avec ceux qui se réjouissent." Trop souvent j'ai trouvé cela difficile. J'avais beaucoup plus de talent pour pleurer avec ceux qui pleuraient. Je ne dis pas cela pour plaisanter, mais c'est plutôt drôle, quand j'y pense.

Si j'avais vécu, tu aurais appris en observant mon exemple, le mauvais comme le bon. Alors je souhaite t'expliquer en quoi j'ai échoué, si tant est que l'échec ait été assez important pour avoir de sérieuses conséquences, ce qui était certainement le cas de celui-là.

Mais revenons-en à la question d'honorer ta mère. Je crois qu'il est significatif que le cinquième commandement se place entre ceux qui

traitent de la manière appropriée de rendre un culte au Seigneur et ceux qui concernent la conduite à tenir envers les autres êtres humains. Je me suis toujours demandé si les commandements devaient être lus comme s'ils étaient énoncés par ordre d'importance. Si c'est le cas, honorer ta mère est plus important que ne pas commettre de meurtre. Ce qui semble étonnant, bien que je sois ouvert à cette idée.

A moins qu'il ne faille les considérer comme deux types différents de lois, qui ne peuvent être comparés en termes d'importance, et il est alors possible qu'honorer sa mère soit le dernier commandement d'une séquence ayant trait au culte plutôt que le premier d'une série ayant trait à la bonne conduite. C'est, selon moi, un point de vue tout à fait défendable.

L'apôtre dit : "Rivalisez d'estime réciproque", et aussi : "Rendez honneur à tous." Le commandement est beaucoup plus restreint. Les anciens exégètes disent le plus souvent que "ton père et ta mère" désigne quiconque a de l'autorité sur vous, sauf que pendant longtemps les gens se sont rangés à cette idée et cela a causé beaucoup de mal : l'esclavage était "patriarcal", etc. Quiconque a de l'autorité sur vous est votre parent ! Alors qu'est-ce qu'il y en a eu, en ce bas monde, des parents méchants et brutaux... "Qu'avez-vous à fouler aux pieds la dignité des pauvres ?" Le texte dit-il quelque part que "les enfants seront comblés de biens et les *parents* renvoyés les mains vides" ? Non, car les parents ne sont pas assimilés aux riches ou à ceux qui détiennent le pouvoir. Il n'est nulle part dans l'Ecriture un père qui se comporte avec méchanceté envers son enfant, en revanche les riches et les puissants sont plus souvent méchants que bons. Et si honorer le pouvoir signifie seulement qu'il ne faut pas s'escrimer à le défier, voilà qui galvaude vraiment la notion d'honorer telle qu'elle s'appliquerait à une vraie mère. Cela ne serait en rien assez beau ou important pour justifier de figurer au cœur des dix commandements, voyons !

Je crois que le cinquième commandement appartient à la première table, aux lois qui décrivent la juste manière de rendre le culte, car pour bien vénérer il faut bien percevoir (voir en particulier Romains 1), et ce que l'Ecriture nous commande ici, c'est d'avoir une juste perception des gens que nous connaissons réellement et profondément. On n'honore pas les gens de la même manière selon les circonstances, et je pense qu'on ne peut s'acquitter véritablement de cette obligation générale que dans des cas spécifiques d'intimité et de compréhension mutuelle. Si ce propos semble par trop pencher en faveur des parents, je soulignerais encore une fois que, dans la Bible, ces derniers honorent constamment leurs enfants. Ainsi, je crois qu'il est important de noter que ce n'est pas Adam, mais le Seigneur qui réprimande Caïn. Elie ne réprimande jamais ses fils, ni Samuel les

siens. David ne réprimande jamais Absalon. A la fin des fins, le pauvre vieux Jacob réprimande ses fils tout en leur donnant sa bénédiction. Voilà une chose étonnante, quand on y pense.

Il y a là matière à sermon. En ayant recours au fils prodigue comme texte tiré de l'Evangile. Je devrais demander à Boughton s'il a remarqué tout cela. Mais bien sûr qu'il l'a remarqué. A moi d'y réfléchir plus longuement.

Ce que je cherche à dire ici, c'est que la grande magnanimité et la providence du Seigneur ont donné à la plupart d'entre nous quelqu'un à honorer : à l'enfant, son parent et au parent, son enfant. J'éprouve un grand respect pour la droiture de ton caractère et pour la bonté de ton cœur, quant à ta mère, elle ne pourrait t'aimer davantage ni être davantage fière de toi. Elle a observé presque chaque moment de ta vie et elle t'aime comme Dieu t'aime, jusque dans la moelle de tes os. C'est ainsi qu'on honore un enfant. Tu vois comme il est divin d'aimer l'être de quelqu'un. Ton *existence* nous ravit. J'espère que tu n'auras jamais à te sentir privé d'un enfant comme cela a été mon cas, mais, oh, quel moment magnifique quand tu es finalement arrivé, et quelle bénédiction que d'avoir pu profiter de toi pendant près de sept années déjà.

Quant à l'enfant qui honore son parent, je crois que ce commandement était nécessaire car le parent est un plus grand mystère, un inconnu, en un sens. Nous avons déjà tant vécu, et cela est vrai même pour ta mère, qui est plus jeune que moi d'une bonne génération mais qui a eu une vie importante avant de me trouver -- je veux seulement dire par là qu'elle avait largement dépassé la trentaine quand nous nous sommes mariés. Comme je l'ai dit, je crois qu'elle a connu beaucoup de peine durant ces années. Je ne lui ai jamais posé de questions, mais si j'ai appris une chose au cours de ma vie, c'est à quoi ressemble la tristesse habituelle, résignée, et quand je l'ai vue je me suis demandé : D'où viens-tu, ma chère enfant ? Elle est entrée au milieu de la première prière, s'est assise sur le dernier banc et a levé les yeux vers moi, et à partir de ce moment-là je n'ai vu qu'un seul visage, le sien. J'ai un jour entendu un homme affirmer que les chrétiens vénèrent le chagrin. Ce n'est vrai en aucune manière. Par contre, nous sommes convaincus qu'il contient un mystère sacré. Il y a dans le visage de ta mère quelque chose dont j'ai toujours cru devoir être à la hauteur, comme s'il renfermait une vérité qui met à l'épreuve le sens de mes paroles. C'est un beau visage, très intelligent, mais sa tristesse est comme pour ainsi dire greffée sur son intelligence, au point qu'elles semblent n'être qu'une seule et même chose. Je crois qu'il existe une dignité du chagrin simplement parce que c'est le bon plaisir de Dieu qu'il en soit ainsi. Le Seigneur est éternellement occupé à relever ceux qu'on a abaissés. Cela ne veut pas dire qu'il soit jamais

juste de causer de la souffrance, ou de la rechercher quand on peut l'éviter et qu'elle ne sert aucun but généreux ou valable. Accorder de la valeur à la souffrance en elle-même peut être dangereux et étrange, c'est pourquoi je tiens à être très clair à ce sujet. Il s'agit seulement d'affirmer que Dieu prend le parti de ceux qui souffrent contre ceux qui les accablent. (J'espère que tu connais bien tes prophètes, particulièrement Isaïe.)

Il est vrai que ta mère ne parle jamais vraiment d'elle-même et qu'elle n'admet jamais avoir ressenti une quelconque peine dans sa vie. C'est là son courage, sa fierté, et je sais que tu respecteras cela, et garderas en même temps à l'esprit qu'une très, très grande douceur est requise de ta part, une très grande gentillesse. Parce qu'on ne trouve ce genre de courage que chez ceux qui en ont eu un jour besoin. Mais, tant que tu seras jeune, tu ne t'en rendras peut-être pas compte. Je me suis souvent un peu inquiété de la façon dont les gens de la paroisse se comportent envers elle. Elle garde ses distances, mais ce n'est pas de sa faute. Du coup, eux aussi se montrent distants. D'un autre côté, j'ai souvent pensé qu'elle et moi nous nous accordions bien, quelles que soient les apparences, parce que j'ai suffisamment vécu pour la comprendre. Les paroissiens ne sont pas méchants, et ils sont prêts à lui apporter toute l'aide qu'elle voudra bien accepter. Mais la plupart d'entre eux ne voient pas, comme je la vois, la jeunesse en elle. Je crois qu'elle leur semble même peut-être un peu dure.

Je lui ai écrit une lettre, avec des instructions. Je vais y ajouter ceci : au fil des années j'ai donné de l'argent aux gens, pas des sommes énormes, mais une part conséquente de mon salaire. En général, j'inventais des histoires à propos de fonds oubliés et de donations anonymes. Je doute que la plupart d'entre eux m'aient cru. A l'époque, je ne me doutais pas le moins du monde que j'aurais jamais une femme et un enfant, alors je ne faisais pas très attention, comme je l'ai dit. Je n'ai gardé aucune trace, je n'ai aucun souvenir précis des individus ou des circonstances. J'ai aussi payé certaines choses pour l'église : pots de peinture, vitres, etc. Nous sommes passés par des périodes difficiles durant lesquelles je n'aurais osé demander à quiconque de fournir ce que je pouvais fournir moi-même. Je dis cela seulement parce que je veux que tu saches que toute aide que tu pourrais recevoir, même sous la forme d'une somme assez importante, tu es en droit de la considérer comme un remboursement et non comme de la charité. Jamais je n'ai considéré que la paroisse me devait quelque chose, mais le fait est que j'ai jeté beaucoup de pain sur ces eaux, et tout pain qui en retour irait vers toi, tu le recevrais comme de ma propre main. Par la grâce de Dieu, bien sûr.

Mais je souhaitais dire certaines choses au sujet du cinquième

commandement et des raisons pour lesquelles il convient de considérer qu'il appartient à la première table. Pour faire bref, le juste culte de Dieu est essentiel en ce qu'il forme l'esprit à la juste intelligence de Dieu. Dieu est à part : Il est Un, Il ne doit pas être imaginé comme une chose parmi d'autres (l'idolâtrie -- c'est cela que Feuerbach n'a pas réussi à comprendre). Son nom est à part, car il est sacré (ce qui à mon sens reflète le caractère sacré du Verbe, l'énoncé créateur qui n'est pas de même nature que les autres langages). Puis le dimanche est à part des autres jours, destiné à la jouissance du temps et de la durée, peut-être, par-delà et au-dessus des créatures qui habitent le temps. Car le "commencement", que l'on pourrait appeler le germe du temps, est la condition préalable à toute la création qui suit. Enfin, la mère et le père sont à part, vois-tu. Il me semble presque que l'on nous raconte à nouveau la Création : d'abord il y a le Seigneur, puis le Verbe, puis le Jour, puis l'Homme et la Femme, puis Caïn et Abel -- "Tu ne tueras point" -- et tous les péchés dont ces interdits dressent la liste, de la même manière que les lois dressent la liste des crimes qu'elles condamnent. Ainsi, peut-être les tables diffèrent-elles en ce que l'une est consacrée à l'éternel et l'autre au temporel.

Ce qui se dégage de cette lecture, c'est l'idée du père et de la mère en tant que Père et Mère Universels, Adam qui est cher au Seigneur et Eve qu'Il chérit ; à savoir l'humanité essentielle telle qu'elle est née de Sa main. Dans ces commandements, on retrouve une constante : ils séparent les choses afin que soit perçu leur caractère sacré. Chaque jour est sanctifié, mais le dimanche est mis à part pour que cette sainteté soit perçue. Chaque être humain est digne d'être honoré, mais la discipline consciente qui vise à rendre honneur est apprise par cette façon de conférer une place à part à la mère et au père, qui en général travaillent et portent un lourd fardeau, et qui peuvent être bougons, avares, ignorants ou autoritaires. Crois-moi, je sais qu'il peut s'agir d'un commandement difficile à respecter. Mais je crois aussi que la récompense quand on y obéit est grande, tant il est vrai qu'à la racine de tout véritable honneur réside toujours le sentiment de la sacralité de la personne qui en fait l'objet. Dans le cas précis de ta mère, je sais que, si tu lui es attentif de la sorte, tu trouveras chez elle quelque chose d'une très grande beauté. Quand on aime quelqu'un autant que tu l'aimes, on voit cette personne comme Dieu la voit, et cela nous instruit sur la nature de Dieu, de l'humanité et de l'existence elle-même. C'est pourquoi le cinquième commandement appartient à la première table. J'ai fini par m'en convaincre.

quand je peux, c'est ainsi que j'ai eu la matinée pour réfléchir et prier. J'en ai également profité pour ranger un peu mes étagères et, tandis que je vaquais à cette occupation, je me suis demandé ce que je me dirais à moi-même si je venais me voir pour prendre conseil. En réalité, c'est une chose que je fais sans arrêt, comme toute personne douée de raison ; dans ma réflexion, cependant, les aspects opposés d'un problème ont tendance à s'annuler mutuellement de manière quasi algébrique -- ceci est vrai mais, d'un autre côté, cela aussi --, et je mets donc au jour une sorte d'équivalence de considérations intéressante en soi mais qui ne résout rien. Si je couche mes pensées sur le papier, peut-être pourrai-je réfléchir avec plus de rigueur. Là où une résolution est nécessaire, on doit pouvoir y parvenir. Ne pas décider est en fait l'un des deux choix qui s'offrent à moi, alors je dois aussi donner une chance à la possibilité de prendre une décision. Autrement dit, en matière de comportement, ne pas se décider à agir équivaldrait à décider de ne pas agir. Si je devais placer "décider de ne pas agir" à un bout du continuum des possibilités et "décider d'agir" à l'autre bout, tout l'espace intermédiaire serait occupé par "ne pas décider", ce qui signifierait ne pas agir. Il me semble que cela se tient. Là où je veux en venir, quoi qu'il en soit, c'est qu'il me faut faire un effort spécial, me corriger, pour envisager de faire cette chose que je crains de faire, qui est de dire à ta mère ce que je crois devoir lui dire. Question : Qu'est-ce donc que tu crains le plus, Moriturus ?

Réponse : Moi, Moriturus, je crains de laisser ma femme et mon enfant sous l'emprise d'un homme dont ils ignorent le caractère extrêmement douteux.

Question : Qu'est-ce qui te fait croire que ses rapports avec eux ou son influence sur eux seront suffisamment importants pour leur causer du tort ?

*

Voilà une excellente question, que je n'aurais pas songé à me poser. La réponse est : Il est passé de temps en temps à la maison, il est venu une fois à l'église. Réponse peu probante. La vérité est que, alors que je me tenais en chaire et que je vous regardais tous les trois, vous m'aviez l'air d'une jeune et belle famille, et mon vieux cœur méchant s'est soulevé en moi, la vieille convoitise dont j'ai déjà parlé m'a envahi, et j'ai ressenti ce que je ressentais quand la beauté d'autres vies constituait une source de tristesse et un affront pour moi. Et j'ai eu l'impression de vous voir depuis ma tombe.

Voilà. Dieu merci, j'ai pu tirer cela au clair.

Je profite aussi de ce moment de franchise pour ajouter ici que, depuis environ deux mois, je ressens un certain changement dans la façon dont les gens se comportent envers moi, qui n'est peut-être que le simple reflet de mon propre comportement envers eux. Peut-être

que je ne comprends pas tout ce que je devrais. Peut-être que je ne fais pas toute la clarté que je devrais.

La vérité, c'est que je ne veux pas être vieux. Et certainement pas être mort. Je ne veux pas être ce vieillard sénile et tremblotant dont tu te souviens à peine. Je regrette amèrement que tu ne m'aies pas connu jeune homme, ou pas forcément si jeune, d'ailleurs. J'étais en bonne santé et en grande forme il y a encore dix ans. En cela je ressemblais à mon grand-père et à mon père. Je n'ai jamais été aussi élané qu'eux, mais j'étais très fort, très robuste. Encore maintenant, si je pouvais compter sur mon cœur, il y a beaucoup de choses que je pourrais faire.

Je ne peux me reprocher de tels sentiments. Le Seigneur a pleuré au Jardin le soir où Il a été trahi, ainsi que je l'ai dit de nombreuses fois à des gens dans ma situation. Ce n'est donc pas un reste de paganisme inexpié qui me fait craindre ce vers quoi je devrais aller avec confiance, même s'il est clair que ma peine est mêlée d'émotions peu honorables, d'émotions appartenant à d'autres registres. Bien sûr. Evidemment. "Qui me délivrera du corps de cette mort ?" Je la connais, la réponse à cette question-là. "Nous ne mourrons pas tous, mais tous nous serons transformés, en un instant, en un clin d'œil." J'imagine une sorte d'extatique pirouette, un peu comme lorsqu'on se jette après une balle qui part en flèche à ras du sol, quand on est si jeune que le corps ne sait pas encore ce qu'est vraiment l'effort. Paul n'a pas pu vouloir dire quelque chose d'entièrement différent. Alors voilà un événement qui vaut qu'on l'attende avec impatience.

Si je dis cela, c'est parce que j'ai vraiment l'impression de faiblir, et ce n'est pas au sens médical que je pense en premier. J'ai aussi l'impression qu'on me laisse de côté, un peu comme une sorte de traînard que les gens ne pensent pas toujours à attendre. J'ai fait un rêve dans ce genre, la nuit dernière. Il se trouve que j'étais Boughton dans mon rêve. Pauvre vieux Boughton.

Ce matin, tu es venu me voir avec un dessin que tu avais fait et que tu voulais que j'admire. Je terminais un article dans un magazine, j'en étais à la fin du dernier paragraphe, alors je n'ai pas levé les yeux tout de suite. De la voix la plus douce, la plus triste, ta mère a dit : "Il ne t'entend pas." Pas "Il ne t'a pas entendu", mais "Il ne t'entend pas".

Cet article était très intéressant. C'était dans [*Ladies' Home Journal*](#)¹, un vieux numéro que Glory a trouvé dans le bureau de son père et m'a apporté. Il y avait un petit papier dessus, où était écrit "Montrer à Ames". Mais le magazine a fini au bas d'une pile quelconque, je suppose, car il date de 1948. L'article s'intitule "Dieu et les Américains", et il dit que quatre-vingt-quinze pour cent d'entre nous affirment croire en Dieu. Sauf que notre conception de la religion ne

répond pas aux normes de l'auteur, vraiment pas. Dans son esprit, tous ces gens dans toutes ces Eglises ne sont que scribes et pharisiens. Il me semble être lui-même quelque peu scribe, à voir la manière dont il s'adonne au mépris et à la réprobation. Comment fait-on la différence entre un scribe et -- ce que clairement il croit être -- un prophète ? Les prophètes aiment les gens qu'ils réprimandent, ce qui ne me semble pas être le cas du monsieur qui écrit ici.

La bizarrerie de l'expression "croire en Dieu" évoque pour moi ce premier chapitre de Feuerbach, qui a trait en fait à la maladresse du langage, et pas du tout à la religion. Feuerbach n'imagine pas la possibilité d'une existence au-delà de celle-ci, je veux dire d'une réalité qui comprend celle-ci mais la dépasse -- à la manière, par exemple, dont ce monde comprend et dépasse l'intelligence qu'en a Soapy. Soapy pourrait être victime d'un conflit idéologique au même titre que nous tous, si les choses en venaient à dégénérer. Nul doute qu'il évaluerait la situation à partir de sa perspective féline, laquelle ne se référerait en aucune façon à la dictature du prolétariat ou au [Manhattan Project](#)². Le fait que les concepts de Soapy soient inadéquats ne changerait rien à la réalité de la situation.

C'est là une manière assez radicale de présenter les choses, une manière pas vraiment précise. Je ne veux pas suggérer une réalité qui ne serait qu'une version à plus grande échelle de la nôtre, ou simplement extrapolée à partir de la nôtre. Si l'on songe à la différence qui existe entre cette chose que nous appelons une pierre et cette autre chose que nous appelons un rêve, les degrés de dissemblance au sein de la réalité que nous connaissons sont extrêmes, et ce que je souhaite donner à penser est une dissemblance beaucoup plus absolue, avec laquelle nous coexistons, bien que notre humaine condition nous forge une idée très particulière et drastiquement limitée de ce qu'est l'existence. J'ai prononcé un sermon à ce propos un jour, en prenant appui sur "Mes pensées ne sont pas vos pensées". C'était il y a au moins deux mois, beaucoup plus en fait. Je crois que c'était l'année dernière. Je me suis dit sur le moment que mon prêche avait pu rendre perplexes quelques personnes, mais j'en étais content. J'aurais même souhaité qu'Edward puisse l'entendre. J'avais le sentiment d'avoir clarifié certaines choses. Je me souviens qu'une dame me demanda en sortant : "Qui est Feuerbach ?" Et cela me fit prendre conscience de cette tendance que j'ai à trop vivre dans mes propres pensées. Ta mère voulait appeler le chat Feuerbach, mais tu as insisté pour que ce soit Soapy.

Il est possible que mon goût pour l'abstraction, qu'on a pu excuser en le mettant dans un premier temps sur le compte de ma jeunesse, puis ensuite de mon excentricité, soit aujourd'hui attribué à ma sénilité -- ce qui signifierait que les gens ont cessé d'essayer de comprendre le

sens des choses que je dis comme ils le faisaient autrefois. Une telle forme d'indulgence serait de loin la plus insupportable de toutes. Jadis, j'avais quelque part un de ces livres remplis de petites anecdotes amusantes sur les sermons. Il s'agissait, je m'en souviens, d'un cadeau qui m'était arrivé anonymement. Il y a combien d'années de cela ? J'ennuie probablement beaucoup de monde depuis bien longtemps. Etrangement, cette pensée m'apporte un certain réconfort. Il y a toujours eu des choses que je croyais devoir dire à ces gens, même si personne n'écoutait ou ne comprenait. Et l'une d'entre elles est qu'un grand nombre des attaques les plus prestigieuses contre la foi des cent ou deux cents dernières années sont en fait dénuées de sens. Je dois impérativement te le dire à toi, car tout ce que je t'ai dit d'autre, et que je leur ai dit à eux, perd presque entièrement sa signification et sa valeur si l'on n'établit pas cela.

Si je devais relire mes vieux sermons, j'en trouverais peut-être certains dans lesquels je m'attaque à ce sujet. Puisque j'arrive vraisemblablement au bout du temps qui m'est imparti ainsi que de mes forces, ce serait sans doute la meilleure façon de t'en faire la démonstration. J'aurais dû y penser il y a longtemps.

Cet après-midi, nous nous sommes rendus chez Boughton pour lui rendre son magazine. Tu as tenu ma main pendant une bonne partie du trajet. Des graines de laiteron flottaient dans l'air et il fallait que tu essaies de les attraper, bien sûr, mais tu revenais toujours vers moi pour me reprendre la main. Ce n'est pas facile d'être patient avec moi ; je me traîne comme un escargot ces temps-ci, car je dois m'efforcer de ne pas trop éprouver mon cœur. Nous avons eu droit à tellement de beaux jours cet été que je commence à entendre parler de sécheresse. La poussière et les sauterelles ne me dérangent pas, tant qu'elles ne nous envahissent pas. Quoi qu'il puisse arriver, je regretterais de manquer cela.

Boughton était sur sa galerie, "pour écouter la brise", nous a-t-il dit. "Sentir la brise." Glory nous a apporté du citron pressé puis s'est assise avec nous, et nous avons parlé un peu de la télévision. Ta mère s'est mise à la regarder, elle aussi. Personnellement, je n'aime pas particulièrement cela. Ce n'est pas la dernière impression que je souhaite avoir de ce monde.

Il se trouve que quand Glory est tombée sur cet article et qu'elle a demandé à son père s'il voulait encore que j'y jette un œil, il l'a priée de le lui lire et, à la fin, il a ri en disant : "Oh ! oui, oui, ça, ça intéressera le révérend Ames." Il sait ce qui m'exaspère et, dès que j'ai commencé à en parler, il s'est mis à rire par anticipation.

Nous avons convenu que ce texte avait dû être largement lu au sein de nos deux paroisses, car sur l'une des pages se trouve une recette de

salade en gelée à l'orange avec des olives vertes fourrées, du chou râpé et des anchois, qui hante ma vie sacerdotale depuis quelques années, et qui fait son apparition chez Boughton chaque fois qu'il attrape ne serait-ce qu'un rhume. Il devrait y avoir une loi interdisant aux recettes de salade en gelée d'être imprimées à moins de vingt pages de n'importe quel article sur la religion. Au bout du compte, j'ai rapporté le magazine chez nous, parce que je me suis dit que je pourrais peut-être l'utiliser dans un sermon.

Concernant le christianisme dans le monde moderne, il existe deux idées insidieuses. (Nul doute qu'il en existe plus que deux, mais les autres devront attendre.) L'une est que la religion et l'expérience religieuse sont de l'ordre de l'illusion (Feuerbach, Freud, etc.), et l'autre est que la religion elle-même est bien réelle, mais que croire y participer soi-même constitue une illusion. Je pense que la seconde idée est la plus insidieuse, car c'est d'abord l'expérience religieuse individuelle qui valide la religion pour le croyant.

Mais, quel que soit leur degré de sensibilité religieuse, les gens sont toujours vulnérables à l'accusation selon laquelle leur conscience ou leur compréhension restent en deçà des plus hautes exigences de la foi, puisque cela est vrai de tout le monde, tout le temps. Saint Paul est éloquent sur ce sujet. Mais si les maladroites, les faussetés, les échecs de la religion permettaient de conclure qu'elle n'est pas véridique dans son essence -- or le témoignage des Ecritures contredit de bout en bout cette opinion --, alors les gens ne pourraient plus éprouver la moindre confiance envers leurs pensées, envers la manière dont leur croyance s'exprime, envers ce qu'ils en comprennent, ni même croire en la dignité fondamentale de leur expérience éternellement imparfaite de la foi, ainsi que de celle de leur prochain. Il me semble qu'il y a dans l'athéisme nettement moins de mesquinerie. Il me semble que l'esprit pharisaïque que cet article déplore est précisément celui dans lequel il est écrit. Et, bien sûr, l'auteur a raison sur de nombreux points, notamment sur le pouvoir destructeur du pharisaïsme.

Voici une phrase qui nous a bien fait rire, Boughton et moi : "C'est à se demander combien de chrétiens sont capables de définir le christianisme."

--- En vingt-cinq volumes maxi, ai-je précisé.

--- En moins de vingt-cinq volumes ? C'est ça que tu veux dire ? m'a demandé Boughton avant de faire un clin d'œil à Glory.

--- Toujours aussi tatillon, lui a-t-elle répliqué à juste titre.

(Bien sûr, j'avais simplement voulu employer l'expression

contemporaine, et il le savait. Mais il n'approuve pas. Pourtant je ne l'utilise guère, sauf pour plaisanter de temps en temps, ce qui n'est pas condamnable.)

Nous nous sommes attardés sur le paragraphe suivant : "En exprimant avec autant de confiance leurs idées sur le paradis, la majorité des personnes interrogées ne sont pas en effet sans se rendre coupables de péché d'orgueil. Car bien que la Bible ait beaucoup à dire sur le Jugement dernier, elle ne présente aucun tableau définitif de la vie après la mort. Pourtant, moins d'un tiers des Américains -- vingt-neuf pour cent -- admettent n'avoir aucune idée s'agissant de ce qui constitue l'un des sujets les plus ambigus de la révélation biblique."

Voilà une interprétation que je qualifierais de frauduleuse. Qu'un sujet soit ambigu ne signifie pas qu'on ne puisse pas ou qu'on ne doive pas se forger des idées à son propos, ou même qu'on puisse s'en empêcher. Tout concept présent dans notre esprit y existe nécessairement sous une forme ou une autre, au sein d'un ensemble d'associations. J'aimerais parler à ces vingt-neuf pour cent qui n'ont aucune idée, leur demander comment ils font. Je parierais que la question ne leur a pas plu, c'est tout.

Boughton dit qu'il a plus d'idées sur le paradis chaque jour. "Généralement, je pense aux splendeurs de ce monde et je les multiplie par deux. Je les multiplierais par dix ou par douze si j'en avais la force. Mais deux, cela me suffit déjà amplement." C'est ainsi qu'il reste assis là, à multiplier la sensation du vent sur sa peau par deux, l'odeur de l'herbe par deux.

--- Je me rappelle quand nous avons monté ce vieux chariot sur le toit du tribunal. Il me semblait que les étoiles brillaient plus fort à l'époque. Deux fois plus fort.

--- Et nous étions deux fois plus malins, ai-je ajouté.

--- Oh, plus que ça. Bien plus que ça.

Jack est sorti de la maison et s'est assis avec nous. Il a demandé s'il pouvait jeter un œil à l'article ; je le lui ai passé.

--- Il m'a semblé qu'il déclarait quelque part que le traitement des nègres par les Américains dénote un manque de sérieux vis-à-vis de la religion, a-t-il dit.

--- Il est toujours très facile de juger, a dit Boughton.

Jack a souri et m'a rendu le magazine.

--- C'est vrai, a-t-il dit.

Je ne l'avais pas revu depuis dimanche, depuis le service. Il était sorti par le chœur, en prenant la porte latérale, pour éviter de me serrer la main, je pense. Je ressens encore un certain malaise à cause de cela, et d'autres choses. Je n'osais pas vraiment le regarder dans les yeux, pour tout dire. Je crois que rapporter la revue n'était en fait qu'une excuse pour rendre visite à Boughton et à Glory, afin de voir s'ils ne m'en

voulaient pas. Je n'en avais pas terminé avec cet article. J'avais dès le départ l'intention de repartir avec. Parfois, il m'arrive de me dissimuler assez bien mes propres motivations. Dimanche soir, alors que j'étais allongé sans pouvoir dormir, je m'étais même imaginé que Jack pourrait décider de quitter la ville parce que j'avais évoqué le vieux désastre en pleine église, du moins le croyait-il. J'ai songé à m'excuser, mais cela ne ferait que le persuader un peu plus qu'il ne s'était pas trompé sur le sens de mes propos et quant à mon intention, ce dont je ne suis pas entièrement convaincu, et il serait dès lors privé de la possibilité d'en faire une interprétation moins dommageable. Cela soulèverait en tout cas le problème entre nous, peut-être inutilement. En fin de compte, j'hésitais à me rendre chez eux, inquiet que ma simple présence ne soit perçue comme un motif d'irritation ou comme une provocation, tout en craignant qu'il en soit de même si je restais chez moi. Puis Glory est passée nous dire bonjour. Elle avait l'air de bonne humeur. Cela m'a énormément soulagé. S'il y a bien une chose que je souhaite éviter durant le temps qui nous reste à l'un comme à l'autre, c'est d'offenser Boughton. J'ai réfléchi à la joie que devait lui causer la présence de Jack, et il m'est apparu que ce dernier faisait preuve d'une générosité remarquable en revenant auprès du pauvre vieil homme, et peut-être aussi auprès de Glory, étant donné les ennuis de sa sœur. J'ai véritablement eu honte en repensant à ma grande impatience de le voir partir, n'ayant à l'esprit que mon propre bien-être, je l'admets. L'idée m'était même venue qu'il n'était là que pour commencer à faire déménager son père de la maison, vu que lui et les autres enfants vont en hériter. La maison avait grand besoin d'être remise en état, et cela aurait été largement au-dessus des seules forces de Glory. Assis à côté de lui sur la galerie, j'ai été frappé de voir à quel point Jack avait vieilli. Evidemment, il est assez vieux pour avoir l'air vieux, il a plus de quarante ans. Angeline aurait cinquante et un ans ; il en a donc quarante-trois. Il y a du gris dans ses cheveux, et le contour de ses yeux est marqué par la fatigue. Il avait l'air tendu, comme toujours, et triste, m'a-t-il semblé.

Ta mère est arrivée sur la route pour nous prévenir que le repas était prêt. Un dîner froid, nous a-t-elle dit, pas besoin de se presser. Elle a accepté de s'asseoir avec nous quelques minutes. Il faut toujours l'amadouer pour qu'elle reste en compagnie des autres ne serait-ce qu'un petit moment, et ensuite j'ai tout le mal du monde à lui faire prononcer le moindre mot. Je crois qu'elle s'inquiète de sa façon de parler. J'aime comme elle parle, ou du moins comme elle parlait lorsque nous nous sommes rencontrés. "C'est rien", disait-elle de sa voix douce et grave. Elle disait cela quand elle pardonnait quelque chose à quelqu'un, mais cela sonnait comme une résignation plus profonde, plus triste, comme si elle accordait son pardon à tout l'ordre

de la Création, au Seigneur Lui-même. Il me peine de savoir que je n'entendrai peut-être plus jamais ces mots de sa bouche. Je crois que Boughton l'a intimidée avec sa façon humoristique de reprendre les gens. Non qu'il l'ait jamais fait à son égard.

"C'est rien." Comme si elle renonçait au monde entier rien que pour balayer du revers de la main une offense qu'on lui avait faite. Un renoncement tellement prodigue -- cette prodigalité de celui qui n'a rien, qui m'évoque des souvenirs. Je n'ai rien à te donner, prends et mange. Un biscuit au goût de cendre, une averse d'été, ses cheveux trempés encadrant son visage. Si je devais multiplier les splendeurs de ce monde par deux -- les splendeurs telles que je les ressens --, j'arriverais à une idée du paradis très éloignée de ce que l'on voit dans les vieux tableaux.

Ainsi donc Jack Boughton a quarante-trois ans. Je ne sais pas du tout quel genre de vie il a menée après son départ. Jamais je n'ai eu vent d'un mariage, d'enfants, d'un métier quelconque. J'ai toujours pensé qu'il valait mieux ne pas poser de questions.

J'étais assis là à écouter le vieux Boughton discourir (c'est le terme que lui-même utilise) à propos d'un voyage que sa femme et lui avaient fait à Minneapolis, quand Jack l'a interrompu pour me dire : "Alors, mon révérend, j'aimerais connaître votre opinion sur la doctrine de la prédestination."

Autant le dire tout de suite, il s'agit probablement du sujet de conversation que j'aime le moins au monde. J'ai passé une grande partie de ma vie à écouter les gens parler à tort et à travers de cette doctrine, sans que cela permette jamais à quiconque d'en augmenter sa compréhension d'un iota. J'ai vu des hommes adultes, de vrais croyants, en venir aux poings à cause d'elle. Ma toute première pensée a été : *Evidemment* qu'il allait aborder la prédestination ! Et alors j'ai déclaré :

--- C'est un problème compliqué.

--- Permettez-moi donc de simplifier. Pensez-vous que certaines personnes soient intentionnellement et irrémédiablement condamnées à la perdition ?

--- A vrai dire, c'est peut-être le genre de simplification qui soulève plus de questions qu'elle n'en supprime.

Il a ri et m'a dit :

--- Les gens doivent sans cesse vous poser cette question.

--- Effectivement.

--- Il y a bien une réponse que vous leur faites...

--- Je leur dis que notre foi attribue certaines caractéristiques à Dieu : l'omniscience, l'omnipotence, la justice et la grâce. Nous autres humains avons une relation si restreinte avec le pouvoir et le savoir,

une conception si limitée de la justice, et une capacité si médiocre à produire de la grâce, que le fonctionnement de ces grandes caractéristiques ensemble est un mystère que nous ne pouvons espérer pénétrer.

--- Vous dites ces mots-là, précisément ? m'a-t-il demandé, riant toujours.

--- Oui. Ces mêmes mots, plus ou moins. C'est une question-piège, et j'y réponds avec prudence.

Il a hoché la tête :

--- J'en conclus que vous croyez bel et bien à la prédestination.

--- Je n'aime pas ce mot. On en a abusé.

--- Auriez-vous un meilleur terme à proposer ?

--- Pas de but en blanc.

J'avais surtout l'impression qu'il se jouait de moi.

--- J'ai besoin de votre aide sur ce sujet, mon révérend, m'a-t-il déclaré avec un tel sérieux que j'ai commencé à me dire qu'il était peut-être sincère. C'est une question grave, n'est-ce pas ? Il ne s'agit pas d'un simple mot, d'une simple abstraction.

--- Vous avez raison, ai-je concédé. C'est vrai.

--- Je suppose que la prédestination, telle que vous la concevez, n'implique pas qu'un être bon aille en enfer simplement parce qu'il a été condamné à l'enfer dès le départ.

--- Excusez-moi, a dit Glory, j'ai entendu ce genre de disputes un millier de fois et je déteste ça.

--- Je déteste moi aussi ce genre de conversations, a déclaré Boughton. Elles ne mènent jamais nulle part. Mais je ne qualifierais tout de même pas cela de dispute, Glory.

--- Attends cinq minutes et tu verras, a-t-elle répliqué.

Elle s'est levée et est rentrée dans la maison. Ta mère, elle, n'a pas bougé. Elle écoutait.

--- C'est moi l'amateur, ici, a repris Jack. Je suppose que si j'avais eu affaire à cette question aussi souvent que vous, j'en serais tout autant dégoûté. Et pourtant, je crois que j'ai une certaine forme de familiarité avec elle. Au fil des ans, j'ai régulièrement eu l'occasion de me la poser. J'espérais que vous pourriez m'éclairer un peu.

--- Je ne pense pas qu'une personne puisse être réellement bonne et en même temps promise à l'enfer. Je ne crois pas non plus qu'une personne qui a péché d'une manière ou d'une autre soit nécessairement condamnée. L'Ecriture dit clairement le contraire dans les deux cas.

--- Je n'en doute pas. Mais existe-t-il des gens qui seraient simplement nés mauvais pour vivre des vies mauvaises et au bout du compte aller en enfer ?

--- A ce sujet l'Ecriture est moins claire.

--- Que vous suggère votre propre expérience, mon révérend ?

--- En général, le comportement d'une personne se montre cohérent avec sa nature. Ce qui revient seulement à dire que son comportement fait preuve de cohérence. C'est cette cohérence que j'appelle sa nature. Je me suis rendu compte du caractère tautologique de mon propos, de sa circularité.

Il a souri :

--- Les gens ne changent pas, alors.

--- Si, quand un autre facteur intervient -- l'alcool, ou quelque chose qui influe directement sur leur personne. Leur comportement change, du moins. Quant à savoir si cela signifie que leur nature change, ou bien qu'un autre aspect en devient visible, c'est difficile à dire.

--- Pour un membre du clergé, vous restez plutôt circonspect.

Cela a fait rire le vieux Boughton :

--- Si tu l'avais vu il y a trente ans...

--- Je l'ai vu.

--- Dans ce cas, a dit son père, tu aurais dû lui prêter vraiment attention.

Jack a haussé les épaules.

--- C'est ce que je faisais.

Je dois avouer que j'étais un peu agacé. Je ne sais pas pourquoi Boughton l'encourageait comme cela. Circonspect... aux échecs, peut-être.

--- J'essaie juste de trouver une manière un tant soit peu constructive de dire qu'il y a des choses que je ne comprends pas, ai-je dit. Je ne vais pas plaquer une théorie sur un mystère et, ce faisant, le ridiculiser, simplement parce que c'est ce que font les gens qui en parlent d'habitude.

Ta mère m'a regardé, et j'ai su que je devais avoir l'air en colère. J'étais en colère, en effet. Neuf fois sur dix, quand un petit malin entame une discussion théologique, il a pour seul but de me mettre en porte-à-faux, et à présent je suis trop vieux pour trouver cela amusant. Glory est réapparue à la porte pour dire : "Ça ne fait même pas encore cinq minutes", soulignant s'il en était besoin l'inutilité de cet échange.

Mais ta mère a pris la parole, ce qui nous a tous surpris :

--- Et le salut de l'âme ? Si on peut pas changer, à quoi ça sert ?

Elle a rougi et ajouté :

--- Ce n'est pas ce que je voulais dire.

--- C'est une excellente remarque, ma chère, a dit Boughton. Longtemps je me suis soucié de savoir comment le mystère de la prédestination pouvait être réconcilié avec le mystère du salut. Je me rappelle que cela occupait beaucoup mes pensées.

--- Aucune conclusion ? a demandé Jack.

--- Aucune dont je me souviens, a-t-il dit avant d'ajouter : Conclure

n'est pas dans la nature de cette entreprise.

Jack a souri à ta mère comme s'il cherchait une alliée, quelqu'un pour partager sa frustration, mais elle ne bougeait pas et gardait les yeux baissés.

--- J'aurais pensé, a-t-il dit, que la question que Mme Ames a soulevée mérite une réponse sérieuse de votre part, messieurs. Je sais que vous n'avez assisté à ces grands rassemblements religieux que par curiosité, comme simples observateurs, mais... Excusez-moi, je crois que cette conversation n'intéresse que moi ; je m'arrête là.

--- Moi aussi, ça m'intéresse, a dit ta mère.

--- J'espère tout de même, a déclaré le vieux Boughton que gagnait une certaine irritation, que l'Eglise presbytérienne est plutôt un bon endroit pour apprendre les saintes vérités de la foi, à commencer par la rédemption et le salut. Le Seigneur sait que mes efforts sont allés dans ce sens.

--- Pardonne-moi, père, a dit Jack. Je vais aller trouver Glory. Elle va me dire comment me rendre utile. Tu m'as toujours dit que c'était le meilleur moyen d'éviter les ennuis.

--- Non, restez, a dit ta mère.

Et il est resté. Un silence pesant s'est installé ; alors, pour dire quelque chose, j'ai suggéré qu'il se penche sur Karl Barth.

--- Est-ce cela que vous faites quand une âme tourmentée frappe à votre porte au beau milieu de la nuit ? Vous lui recommandez la lecture de Karl Barth ?

--- Cela dépend des cas, ai-je répondu.

Ce qui est vrai. Je pense que l'œuvre de Barth offre beaucoup de réconfort, ce que je crois t'avoir déjà dit. Mais, en fait, je ne crois pas l'avoir recommandée à aucune âme tourmentée, à l'exception de la mienne. C'est cela que je veux dire quand je parle d'être mis en porte-à-faux.

Ta mère a dit, toujours sans le regarder :

--- Une personne peut changer. Tout peut changer.

--- Merci, a-t-il répondu. C'est tout ce que j'avais besoin de savoir.

Et ainsi s'est terminée notre conversation. Nous sommes rentrés dîner.

Je me suis demandé à quoi il faisait référence lorsqu'il mentionnait ces grands rassemblements religieux. Et j'ai aussi beaucoup songé à ce mot "circonspect". J'ai toujours appréhendé d'avoir à parler théologie avec des gens qui la dédaignent. Il m'est arrivé d'être évasif, je le reconnais. Je perçois bien l'erreur qu'il y a à présumer qu'une personne ne vous parle pas en toute bonne foi. C'est là manquer de respect à cette personne, je le sais, et je ne m'en rends pas souvent coupable. Non que j'en coure particulièrement le risque par ici, où il semblerait que j'aie baptisé la moitié des gens que je croise dans la

rue, et que je leur aie appris toute la théologie qu'ils connaîtront jamais.

Mais il m'est difficile de voir de la bonne foi chez John Ames Boughton, et c'est là un terrible problème. Alors que nous marchions sur le chemin du retour, ta mère m'a dit : "Il ne faisait que poser une question." Venant d'elle, c'était presque un reproche. Puis, un peu plus loin, elle a ajouté : "Peut-être que certaines personnes ne sont pas très en paix avec elles-mêmes." Là, c'était indéniablement un reproche. Et elle avait parfaitement raison. Quel besoin avait un vieux soldat comme moi de se défendre face à une moquerie inoffensive, en admettant que ce soit ce dont il s'agissait ? Aucun besoin, c'était simplement un automatisme.

Je crois que je me suis efforcé de ne jamais tenir un propos qu'Edward aurait jugé ignorant ou naïf. Cette contrainte m'a aidé, il me semble. Il s'agit peut-être d'une attitude défensive, mais j'espère que, tout bien considéré, elle m'aura été utile. Parmi les croyants, certains ont tendance à s'exposer au ridicule et à susciter un mépris intellectuel qui me paraît parfois justifié. Néanmoins, garde-toi d'être par principe en permanence sur la défensive. Cela exclut les meilleures éventualités au même titre que les pires. Plus fondamentalement, cela révèle un manque de foi. Comme je l'ai dit, les pires éventualités peuvent avoir une grande valeur en tant qu'expériences. Et, très souvent, alors que nous croyons nous protéger, nous luttons contre ce qui pourrait nous sauver. J'en suis conscient parce que j'ai vu cette vérité de mes propres yeux, bien que moi-même je ne me sois pas toujours montré à la hauteur, Dieu le sait bien. Je doute même fort que je puisse être à la hauteur ne serait-ce qu'une journée, ou une heure. Voilà une chose étonnante, quand on y réfléchit.

*

Je crois que cela me tranquillisera de t'expliquer sans ambages la cause de mon trouble. J'ai de graves problèmes de sommeil : je n'arrive pas à dormir et, quand j'y parviens, cela m'épuise plus qu'autre chose. La prière n'est pas parvenue à atténuer ces dérèglements. Au cas où je finirais par penser que ce que je te raconte est en partie mensonger, ou simplement que je ne devrais pas te le raconter, je peux toujours détruire ces pages. Ce ne seront certes pas les premières auxquelles je réserve un tel sort. A l'époque où j'avais un fourneau à bois, c'était chose facile à faire, à ma plus grande satisfaction. Cela semblait juste de voir les produits de ma sottise et de ma frustration tomber dans les flammes. J'en viens à penser que nous devrions demander à quelqu'un de nous construire un barbecue, comme ont fait les Mueller.

Laisse-moi dire d'abord que la grâce de Dieu est suffisante pour n'importe quelle transgression, et qu'il est mal de juger -- c'est la cause, l'essence, de beaucoup d'erreurs et de cruauté. J'ai conscience de cela, tout comme toi, j'espère.

Laisse-moi dire également qu'il existe des liens qui m'obligent à une indulgence et à une générosité particulières envers ce jeune homme, John Ames Boughton. Il est le fils bien-aimé de mon plus vieil et plus cher ami, qui me le donna, pour ainsi dire, afin de compenser le fait que je n'avais moi-même pas d'enfants. Je l'ai baptisé devant l'assemblée de Boughton. Je me souviens très précisément de ce moment, Boughton, Mme Boughton et tous leurs petits, qui entouraient les fonts baptismaux, cherchaient à lire l'étonnement et la joie sur mon visage -- j'espère qu'ils les virent, car mes sentiments à ce moment-là étaient plus complexes que je ne l'aurais souhaité. On ne m'avait pas prévenu.

Si l'on prend tout cela en compte, témoigner contre lui ne peut que me donner mauvaise conscience. Cependant, il nous est parfois utile, dans nos affaires humaines, d'associer les gens à leur passé de façon juste et appropriée. Dire d'un voleur qu'il est un frère et que Dieu l'aime est vrai. D'en conclure que ce voleur n'en est donc pas un est faux. Je n'entends pas insinuer que le jeune Boughton a jamais, autant que je sache, volé quoi que ce soit d'important au sens où l'on entend traditionnellement le mot "volé". Je cherche juste à expliquer pourquoi je crois être en droit de te parler de son passé, ou du moins du peu que j'en connais et qui est pertinent.

Comme je l'ai dit auparavant, les circonstances générales sont si banales qu'on peut les décrire en quelques mots. Il y a environ vingt ans -- alors qu'il était toujours à l'université, en tout cas --, Jack Boughton se mit à fréquenter une jeune femme, et de cette fréquentation naquit un enfant. Ce genre de choses arrive, et l'on s'en accommode d'une manière ou d'une autre, n'importe quel homme d'Eglise te le dira.

Dans ce cas-là, cependant, il y avait des circonstances aggravantes. Pour commencer, la fille était très jeune. Ensuite, sa situation familiale était lamentable, voire sordide. Bref, le moins qu'on puisse dire est qu'elle ne bénéficiait d'aucune des protections dont une jeune fille a besoin. Je n'ai jamais bien compris comment Jack Boughton avait même pu la trouver. Elle et sa famille vivaient dans une maison isolée, en compagnie d'une horde de chiens méchants qui nichaient sous la terrasse. C'était un endroit triste et cette enfant était triste -- tandis que lui se baladait avec ses airs d'étudiant, son pull qui arborait le sigle de son université et ce cabriolet Plymouth qu'il disait avoir acheté pour une bouchée de pain quand on lui posait la question. (Boughton avait tellement d'enfants à éduquer que tous devaient

travailler, y compris Jack. Le vieux Boughton lui-même n'aurait jamais pu se payer une voiture. Sa congrégation lui a fait don d'une Buick d'occasion en 1946, quand il lui est devenu vraiment trop difficile de se déplacer à pied.)

Jack Boughton n'avait rien à faire avec cette fille. Aucun homme honorable ne se serait mis dans cette situation. J'ai beau tourner et retourner les choses dans ma tête, cette vérité demeure. Et voici un préjugé que de nombreuses années d'observation ont ancré en moi : les pécheurs ne sont pas toujours des gens dépourvus d'honneur, loin s'en faut. Mais ceux qui n'ont pas d'honneur ne se repentent jamais vraiment, pas plus qu'ils ne s'amendent jamais vraiment. Certes, il est possible que je me trompe. Nulle part dans les Saintes Ecritures on ne lit une distinction de ce genre. Le repentir et la volonté de s'amender concernent l'âme et seul le Seigneur est en mesure d'en juger. Mais, d'après mon expérience, le déshonneur est opiniâtre. Quand je suis en sa présence, l'accablement s'empare de moi, tant j'ai l'impression de ne pouvoir apporter aucune aide à une personne sans honneur. Je sais que ce n'est peut-être là que le fruit de ma propre faiblesse.

Quoi qu'il en soit, Jack Boughton ne reconnut jamais l'enfant, ce qui aurait permis de prendre des dispositions pour lui assurer un avenir. Mais il en parla à son père. Comme pour confesser une transgression, selon Boughton, bien qu'à mes yeux ce fût purement par méchanceté, car Jack devait bien savoir que ce petit-enfant tourmenterait à jamais les pensées de son père, ce qui a été le cas. Il alla jusqu'à dire à Boughton où la jeune fille vivait, et Glory l'y conduisit dans ce cabriolet ridicule. Boughton espérait baptiser l'enfant -- c'était une petite fille -- ou au moins s'assurer qu'on la baptiserait, mais les gens lui montrèrent de l'hostilité, comme si c'était lui le coupable. Alors il laissa de l'argent et repartit abattu, humilié. Si manifeste était sa tristesse que Mme Boughton força Glory à lui raconter ce qui se passait, et, à son tour, elle fut si malheureuse que Glory dut les conduire ensemble chez ces gens. Mme Boughton voulait à tout prix voir le bébé et le tenir dans ses bras. Ce n'était probablement pas sage de sa part. Mais moi aussi, je tins l'enfant dans mes bras. Et je ne saurais dire quel rôle la sagesse aurait pu jouer dans une telle situation. Les Boughton apportaient des couches, des habits ; ils laissaient de l'argent. Cela dura en fait plusieurs années. Glory venait me voir pour pleurer, car rien ne s'améliorait jamais. Le bébé était toujours trop sale et trop petit.

Elle m'emmena constater moi-même la situation, et je peux te dire qu'elle était terrible. Les gens ont le droit de vivre comme ils le souhaitent, mais cet endroit ne convenait pas à un nourrisson. Il y avait des boîtes de conserve et des éclats de verre partout dans le jardin, de vieux matelas sales posés à même le sol dans la maison, et

bien d'autres choses encore. Des chiens partout. Comment le jeune Boughton avait-il pu profiter de cette fille ? Et ensuite l'abandonner ? Glory dit que, quand elle demanda à son frère s'il avait l'intention de l'épouser, il se contenta de répondre : "Tu l'as vue." Alors que nous nous rendions là-bas, Glory m'enjoignit de tenter de persuader les parents de laisser la fille et sa petite venir en ville, afin qu'elles y vivent au sein d'une bonne famille chrétienne. J'avais la proposition, mais le père cracha par terre et me rétorqua : "Elles ont déjà une bonne famille chrétienne."

Ensuite, pendant le trajet du retour, Glory me détailla le plan qu'elle avait imaginé pour kidnapper l'enfant -- le bébé, pas sa mère. Elle connaissait des histoires de la vieille époque où on aidait clandestinement des esclaves du Missouri à s'enfuir, et elle pensait qu'il serait plus facile encore de cacher un tout petit bébé. Plusieurs maisons en ville possèdent des celliers et placards secrets où l'on pouvait faire disparaître des gens un jour ou deux. Il y a une cache de ce genre dans le grenier de l'église. Il faut que je pense à te la montrer. Cela nécessitera que je grimpe sur une échelle. Bon, nous verrons.

Je répondis à Glory qu'à la vieille époque les petites villes comme la nôtre étaient avant tout des associations de conspirateurs. Beaucoup de gens n'étaient là que pour participer au mouvement abolitionniste par n'importe quel moyen. Convaincre quelqu'un d'enlever un enfant à sa mère, de le voler, était une chose radicalement différente, d'autant plus que Glory ne serait pas en mesure de prouver la paternité de l'enfant. Elle me dit qu'elle avait écrit à plusieurs reprises à Jack en le priant de reconnaître l'enfant pour le bien de leurs propres parents. Elle avait lavé le bébé, lui avait mis des vêtements propres et avait envoyé à son frère des clichés sur lesquels la petite souriait. Elle l'avait photographiée dans les bras de Boughton. Jack envoyait des cartes de vœux à Glory pour son anniversaire ainsi que des boîtes de chocolats et ne faisait jamais allusion ni à sa fille ni à la souffrance qu'il avait causée chez les Boughton. Glory pleurait tellement ce jour-là qu'elle dut arrêter la voiture sur le bord de la route. "Ils sont si malheureux ! Ils ont tellement honte !" (Le jeune Boughton avait au moins eu la décence de laisser sa décapotable et de prendre le train pour aller à l'université, afin que Glory puisse emmener presque chaque semaine ses parents voir cette pauvre enfant diphtérique, couverte de rougeurs.)

Enfin voici comment se termina cette histoire : l'enfant vécut à peu près trois ans. Elle était en train de devenir une petite fille maigre, alerte, une source de fierté morose pour sa mère et sa bonne famille chrétienne. Mais elle se fit une entaille au pied et mourut des suites de l'infection. La dernière fois qu'ils lui rendirent visite, les Boughton virent que son état de santé était très préoccupant. Glory alla trouver

un médecin, mais à ce stade-là il n'y avait plus rien à faire. Le grand-père dit : "Elle n'aura pas eu de chance dans sa vie", et Glory le gifla. Il menaça de porter plainte, mais il faut croire qu'il abandonna cette idée. Il laissa les Boughton enterrer la petite fille dans leur concession au cimetière, puisqu'ils acceptèrent de payer les frais et même un peu plus. C'est là qu'elle se trouve encore. Sur la pierre est inscrit : "Bébé, trois ans" (sa mère ne lui avait jamais vraiment choisi de prénom), et, au-dessous : "Leurs anges, dans les cieux, contemplent éternellement le visage de mon Père qui est aux cieux."

C'est une histoire cruelle, qui ne nous laissa à tous que des regrets. Sans doute aurions-nous dû effectivement leur voler cette enfant. Il n'en reste pas moins que le plan de Glory aurait probablement eu pour conséquence qu'elle se retrouve en prison, et plusieurs d'entre nous avec elle, tandis que le bébé aurait été restitué à sa mère ; le jeune Boughton, tranquillement allongé sous un arbre quelque part avec un volume de Huxley ou de Carlyle entre les mains, aurait quant à lui enfin repris possession de sa décapotable. J'ignore ce qu'il faut faire ou ne pas faire dans une telle situation. J'imagine que nous aurions pu acheter l'enfant si nous étions parvenus à trouver suffisamment d'argent. Mais cela aussi est un crime. Et ces gens menaient une sorte de chantage, en se servant du bébé comme d'un otage. Si le Seigneur n'avait pas ramené cette enfant auprès de Lui, tout cela aurait pu durer des dizaines d'années. "Si nous avions pu l'avoir ne serait-ce qu'une semaine !" disait Glory. Alors quoi ? Je me le demande. Je sais exactement pourquoi elle dit cela, mais j'ignore ce que cela veut dire. Souvent, j'ai eu la même pensée à propos de mon autre enfant.

Désormais nous avons la pénicilline, et beaucoup de choses ont changé. A l'époque, vous pouviez mourir de presque tout, de presque rien. "Nous lui avons apporté des chaussures, dit Mme Boughton. Pourquoi était-elle pieds nus ?" La fille répondit : "Pour pas les abîmer." Cette pauvre enfant -- la mère. Elle était pâle, renfrognée ; on aurait dit qu'elle était sur le point de mourir de tristesse. Que faire de toute la frustration et de tous les regrets qui s'accumulent dans une vie ? La jeune fille n'allait plus à l'école, et tout ce qu'on sut d'elle par la suite est qu'elle s'était enfuie à Chicago.

Je ne crois pas avoir besoin de te dire autre chose sur Jack Boughton. Comme je l'ai déjà précisé, il ne rentra pas chez lui à la mort de sa mère. Peut-être qu'il voulait nous épargner à tous tout contact avec lui.

S'ils aimèrent tant cette petite, c'est parce qu'ils aimaient terriblement Jack. Elle lui ressemblait beaucoup. Aujourd'hui, Jack est de retour chez eux, et Glory est parfaitement heureuse d'être en sa compagnie, comme si rien n'avait jamais obscurci leur relation. Je ne sais absolument pas pourquoi il est revenu, ni à quelle réconciliation ils

ont pu parvenir. Mais je ne pourrais supporter l'idée que mon sermon ait pu nuire à celle-ci.

Vingt ans, c'est long. Je ne sais rien de toutes ces années -- et je pense que s'il s'était passé quelque chose qui puisse être porté à son crédit, on m'aurait tenu au courant. Il ne m'a pas l'air d'un homme qui a su se rendre utile, autant que je puisse en juger.

J'ai trouvé deux de mes sermons sous la Bible qui repose sur la table de nuit ; j'en déduis que ta mère souhaite les porter à mon attention. A l'aide du panier à linge, elle a descendu un bon nombre de ces sermons, et elle s'est sérieusement plongée dans leur lecture. Elle me dit que je devrais en utiliser certains, afin de garder mes forces pour t'écrire. Voilà un argument qui me convainc plus que le précédent, selon lequel je devrais ne pas trop faire d'efforts en général. Si je ne me sentais plus capable d'écrire un sermon, il me faudrait abandonner ma chaire. Mais me dire que je dois passer plus de temps avec toi, c'est tout autre chose.

L'un des sermons traite du pardon. Il date de juin 1947. J'ignore à quelle occasion je l'ai prononcé. Peut-être avais-je à l'esprit le plan Marshall ? Je ne crois pas que j'y changerais grand-chose aujourd'hui. Il s'agit d'une interprétation de la phrase : "Fais-nous grâce de nos dettes, comme nous aussi faisons grâce à ceux qui se sont endettés auprès de nous" à la lumière de la loi de Moïse, celle qui stipule la remise de la dette réelle et la libération des esclaves tous les sept ans, suivies de l'instauration du droit des gens à retourner sur leurs terres -- et à disposer d'eux-mêmes pour ceux qui sont asservis -- tous les cinquante ans. J'explique que, dans l'Ecriture, une seule raison suffit pour justifier que l'on fasse grâce d'une dette : que cette dette existe. Et je poursuis en comparant cela à la grâce divine, et au fils prodigue retrouvant sa place dans le foyer paternel sans avoir à demander à retrouver son statut de fils ou même avoir à se repentir de la peine qu'il a causée à son père.

La conclusion de ce sermon me paraît assez convaincante. Je dis que Jésus donne à celui qui l'écoute le rôle du père, de celui qui pardonne, efface la dette. Car si nous étions, pour ainsi dire, le débiteur (et bien sûr nous le sommes aussi), cela ne nécessite aucune grâce de notre part. Or la grâce est le don suprême. Que l'on nous fasse grâce n'est que la moitié du don que nous recevons. L'autre moitié consiste à ce que nous puissions nous-mêmes faire grâce à l'autre, lui restituer sa place et le libérer ; de sorte qu'il nous est donné d'éprouver la volonté de Dieu agissant à travers nous, et, par là même, de nous retrouver nous-mêmes.

Cela me semble toujours juste. Je crois qu'il s'agit d'une lecture légitime du texte. En 1947, j'avais presque soixante-dix ans, et

normalement ma réflexion avait dû atteindre une certaine maturité. D'ailleurs, maintenant que j'y pense, ta mère dut m'entendre prononcer ce sermon. C'est le jour de la Pentecôte de cette année-là qu'elle entra pour la première fois dans l'église -- en mai, je crois --, et elle est venue tous les dimanches qui ont suivi, à une exception près.

Il pleuvait, comme je l'ai dit, mais nous avions allumé beaucoup de cierges, ce qui a toujours été notre habitude lors de ce service, pour peu que nous en ayons les moyens. Et nous avions aussi beaucoup de fleurs. Alors, quand j'aperçus une inconnue, je fus heureux que le sanctuaire ait l'air aussi gai, que ce soit si agréable d'y trouver refuge par un temps pareil. Je crois que ce jour-là mon sermon traitait de la lumière, ou de la Lumière. Je suppose qu'elle n'a pas encore mis la main dessus, ou bien qu'elle ne s'en souvient plus, à moins qu'elle ne l'ait pas trouvé tellement bon. Je souhaiterais le relire, cependant.

J'aime me rappeler cette matinée. J'avais soixante-sept ans, pour être précis, ce qui ne me semblait pas vieux. Je voudrais pouvoir te transmettre le souvenir que je garde de ta mère ce jour-là, pouvoir te laisser certaines des images que j'ai dans la tête, car elles sont si belles que je déteste penser qu'elles disparaîtront avec moi. Quoique, comme je l'ai déjà dit, cette vie possède sa propre beauté éphémère. Quant à la mémoire, de par sa nature, elle n'est pas non plus strictement mortelle. N'est-il pas étrange de pouvoir revenir à un moment, qui en soi est de toute façon à peine réel, même à l'instant où il passe ? Un moment est une chose tellement fragile, me semble-t-il, que sa permanence est le plus généreux des sursis.

Un jour, Glory et moi allâmes porter de quoi manger au bébé. La famille habitait de l'autre côté du West Nishnabotna, juste au bord de la rivière, et quand nous arrivâmes au pont, nous vîmes les deux enfants, le bébé et sa mère, qui jouaient dans l'eau. Nous nous arrê tâmes devant la maison pour déposer la nourriture contre la clôture -- sans nous approcher plus près car la meute des chiens s'était précipitée jusqu'au portail, ils aboyaient féroce ment et personne ne sortait pour les rappeler. Nous apportions d'ailleurs toujours des boîtes de jambon, des bouteilles de lait ou autres conserves que les chiens ne pourraient ouvrir. La jeune fille dut entendre notre voiture ou les aboiements, et savoir que nous passions chez elle, car on était lundi. Mais elle nous aurait de toute façon ignorés. Elle s'alignait fidèlement sur le point de vue de son père à notre égard. Notre inquiétude et notre volonté de l'aider l'offensaient, ce qu'elle nous faisait comprendre en nous ignorant chaque fois que nous lui en donnions l'occasion. A vrai dire, cela ne me paraît pas difficile à comprendre. Pour son père, il allait de soi que nous n'étions prêts à faire tant d'efforts et à dépenser tant d'argent que pour éviter des ennuis à Jack. Et, bien que personne n'ait jamais dit une chose pareille, ou l'ait même

laissé entendre, je ne peux affirmer qu'il avait entièrement tort. Je ne peux pas dire non plus que, si Jack s'est confessé à Boughton, ce n'est pas, en partie au moins, parce qu'il savait que le pauvre homme réagirait comme il le fit. Cela expliquerait pourquoi Jack laissa la Plymouth.

Quoi qu'il en soit, Glory et moi garâmes ce jour-là la voiture le long de la route à une centaine de mètres au-delà du pont, puis nous y retournâmes à pied pour pouvoir observer ces enfants. Le bébé, qui commençait à peine à marcher, était nu comme un ver, tandis que la jeune fille portait une robe trempée jusqu'à la taille. C'était la fin de l'été. La rivière est très peu profonde en cette période de l'année, et elle n'emplissait qu'une moitié de son lit, découvrant un sol encore marqué par la trace de l'eau s'écoulant en forme de tresse. Il y avait de nombreux bancs de sable, les plus larges couverts d'une véritable jungle de mauvaises herbes en pleine floraison, que les papillons et les libellules assaillaient comme autant de fées. De temps à autre, la jeune fille exerçait son autorité maternelle, à la manière d'un enfant qui joue à la maman. Peut-être qu'elle savait qu'on l'écoutait. Elle essayait de construire un barrage sur un petit ruisseau à l'aide de morceaux de bois et de boue, et la petite essayait de comprendre le projet suffisamment pour pouvoir y participer. Elle apportait à sa mère de la boue et de l'eau dans le creux de ses mains, et sa mère lui disait : "Attention, marche pas dedans. Tu fiches tout en l'air !"

Cela continua jusqu'à ce que le bébé verse de l'eau sur le bras de sa mère et se mette à rire, alors la mère prit elle aussi de l'eau et mouilla le ventre du bébé, qui rit de plus belle et éclaboussa sa mère des deux mains ; celle-ci l'éclaboussa en retour suffisamment fort pour déclencher des larmes. "Ah non ! Tu vas pas te mettre à pleurnicher ! J'ai le droit de me défendre, non ?" dit la jeune fille avant d'enlacer la petite et de l'installer sur ses genoux. Accroupie dans l'eau, elle commença à réparer le barrage de sa main libre. Le bébé fit un bruit qui s'apparentait à de la conversation, et la mère lui répondit : "C'est une feuille. Une feuille tombée d'un arbre. Feuille." Et elle glissa la feuille entre les doigts du bébé. Le soleil brillait du mieux qu'il pouvait sur cette rivière ombragée, les arbres arrêtant une bonne partie de ses rayons. Les cigales chantaient, les saules traînaient leurs longues mèches dans l'eau, les peupliers et les frênes faisaient ce bruissement caractéristique des fins d'été, ce susurrement.

Au bout d'un moment, nous retournâmes à la voiture et rentrâmes chez nous. "Je ne comprends rien à ce monde, me dit Glory. Rien de rien."

J'ai pensé à cet épisode parce que le souvenir peut parfois s'opposer au pardon. Sans doute en va-t-il même ainsi la plupart du temps. Ce

n'est pas à moi de pardonner à Jack Boughton. S'il m'a causé personnellement du tort, ce n'est que de manière indirecte, et à un degré bien faible. Ou disons du moins que son ambition première n'a jamais été de me faire du mal à moi. Qu'un homme perde son enfant alors qu'un autre rejette sa paternité comme si ce n'était rien, eh bien, cela ne signifie pas que celui-ci pèche contre celui-là.

Je ne lui pardonne pas. Je ne saurais par où commencer.

Tu es dans le jardin avec Tobias. Tu as accroché ta casquette des Dodgers à l'un des poteaux de la clôture, et vous la visez tous les deux avec des cailloux. Vous ferez sans doute des progrès au fil du temps. "Ah, zut !" s'exclame T., puis il fait la grimace et, le poing serré, trépigne de frustration, comme s'il n'avait raté la casquette que de quelques centimètres. Maintenant vous allez ramasser plus de cailloux, et Soapy vous suit à une distance qui lui permet de garder toute sa dignité, comme s'il avait lui-même quelque affaire à régler dans ces parages.

Que faisaient les oiseaux avant qu'il y ait des lignes téléphoniques ? J'essayais à l'instant de me le rappeler. Il devait leur être beaucoup plus difficile de se percher au soleil, ce que manifestement ils apprécient.

Et voici Jack Boughton qui arrive avec sa batte et son gant. Toi et T., vous courez dans la rue à sa rencontre. Il pose son gant sur ta tête et tu trouves cela très bien. Tu maintiens le gant en place des deux mains, et tu marches à grands pas aux côtés de Jack, jambes tendues, pieds et ventre nus, tel un jeune prince des temps immémoriaux. Je suis trop loin pour distinguer les traces de glace à l'eau autour de ton nombril, mais je sais qu'elles y sont. C'est T. qui porte la batte. Etant donné que Jack n'est jamais complètement à l'aise, je ne devrais pas être surpris qu'il ait l'air un peu tendu. Mais le voilà qui passe le portail. Je l'entends parler à ta mère sur la galerie. La conversation a l'air agréable. Je crois que mon cœur préférerait que je reste ici assis sur cette chaise, au moins pour le moment.

Tous les trois, vous venez de sortir dans la cour, sur le côté de la maison. Jack lance la balle en l'air et la frappe avec la batte. Toi et T., vous courez çà et là comme si vous vouliez la rattraper, mais quand vous vous en approchez, vous levez vos gants pour vous en protéger et la laissez rebondir par terre. Cela dit, vous commencez à savoir lancer par-dessus l'épaule. Vous offrez un spectacle charmant, tous les trois. Je crois que je vais sortir pour voir ce que Jack a en tête. Je sais qu'il y a quelque chose.

Il voulait savoir si je me trouverais dans mon bureau à l'église demain.

Je lui ai dit que oui, le matin. Il passera donc pour me parler.

Je regrette de ne pas avoir plus de photographies de moi jeune, sans doute parce que je crois que, quand tu liras ceci, je ne serai plus vieux et, quand je te reverrai, à la fin de ta longue et belle vie, ni toi ni moi nous ne serons vieux. Nous serons pareils à des frères. Voilà comment j'imagine les choses. Parfois, quand tu grimpes sur mes genoux, que tu t'installas contre moi et que je sens la force légère et vive de ton corps ainsi que le poids de ta tête, quand tu es froid car tu viens de t'amuser avec l'arroseur ou tiède parce que tu sors de ton bain le soir, que tu te laisses aller dans mes bras et que tu joues avec ma barbe et que tu me racontes ce qui te trotte dans la tête en ce moment, je suis comblé, et je t'imagine, toi enfant, me retrouvant au paradis et sautant dans mes bras, et cette pensée m'emplit de joie. Mais tout de même, l'autre possibilité est préférable, et sans doute plus proche de la réalité, me semble-t-il. Nous ne savons rien du paradis, ou si peu, et je pense que Calvin a raison de décourager les conjectures que génère la curiosité vis-à-vis de choses que le Seigneur n'a pas jugé bon de nous révéler.

C'est merveilleux d'être un adulte, mais cela ne dure pas. Assure-toi d'en profiter du mieux que tu peux.

De tous les états que nous traversons, je crois que c'est l'âge adulte dans toute sa vigueur qui doit ressembler le plus à ce que connaît perpétuellement l'âme au paradis. En tout cas je l'espère. Le paradis ne nous décevra évidemment pas, mais Boughton a sans doute raison de se laisser aller à imaginer le ciel, comme s'il s'agissait de l'activité la plus agréable à laquelle nous puissions nous livrer en ce monde. Je ne vois pas comment une telle approche pourrait être entièrement erronée. Je dois avouer que l'idée que ta mère me retrouve alors que je suis jeune et fort n'est certainement pas pour me déplaire. Les âmes ne sont ni mâles ni femelles, elles ne choisissent pas de se marier et ne sont pas non plus données en mariage, mais, *mutatis mutandis*, cette situation serait tout de même plaisante. Ah, ce *mutandis*... Tant de poids sur un seul mot !

*Accorde-moi sur terre ce que Tu juges souhaitable,
En attendant que la mort et le ciel me révèlent le reste.*

ISAAC WATTS

Et John Ames d'ajouter "amen".

Ce matin, je me suis réveillé tôt, ce qui est une autre manière de dire que j'ai très mal dormi. J'avais dans l'idée de m'habiller avec un peu plus de soin que ces derniers temps. Ma chevelure est encore bien fournie, certes un peu inégalement, mais assez dense là où elle pousse et d'un joli blanc. Mes sourcils sont blancs, eux aussi, et très épais --

enfin disons que les poils sont longs et qu'ils partent en spirale dans toutes les directions. Le bord de mes iris commence à s'estomper. Mes yeux n'ont jamais eu une couleur particulière, et maintenant ils sont encore plus pâles. Mon nez et mes oreilles sont incontestablement plus larges qu'au temps de ma jeunesse. J'ignore si cela a une quelconque importance, mais je suis un vieil homme à l'apparence tout à fait acceptable. Néanmoins, la vieillesse est une chose étrange. Hier, tu étais debout à côté de ma chaise et tu jouais avec mon sourcil, tu tirais les poils, puis tu les regardais se recroqueviller. Tu trouvais cela drôle, et tu avais raison.

Aujourd'hui, donc, je me suis rasé soigneusement, j'ai mis une chemise blanche, j'ai un peu astiqué mes chaussures, etc. De tels préparatifs peuvent marquer la différence entre un gentleman d'un certain âge et un vieux bonhomme. Le premier est un époux plus digne pour ta charmante mère, mais parfois j'oublie d'accomplir les efforts nécessaires ; voilà une erreur que j'ai bien l'intention de corriger.

Après tous ces soins, je me suis rendu à l'église, j'ai attendu la lumière du jour dans le sanctuaire et je me suis endormi sur mon banc -- en position assise, heureusement, car le jeune Boughton est entré pour me chercher quand il ne m'a pas trouvé dans mon bureau. J'ai ressenti ce que le fantôme du pauvre vieux Samuel dut ressentir, j'imagine, quand la sorcière le tira du [Shéol](#)³. "Pourquoi as-tu troublé mon repos en me faisant monter ?" En fait, j'avais passé les moments précédant le lever du soleil à prier pour que l'on m'accorde la sagesse qui me permettrait de bien faire vis-à-vis de John Ames Boughton ; mais, quand il m'a réveillé, je me suis rendu compte que mon vieux cerveau reptilien n'aurait pas hésité à le livrer aux Philistins pour quelques minutes de sommeil en plus. Je déteste le pathétique d'une situation où quelqu'un vous surprend en train de dormir à une heure et dans un endroit incongrus. Ta mère raconte toujours aux gens que je passe la nuit à lire et à écrire, et il arrive que ce soit le cas. Mais il arrive aussi que je la passe à regretter d'être debout.

(Je recommande vraiment la prière dans ces moments-là, car souvent ils indiquent que quelque chose demande à être résolu. Assis dans le noir, j'étais parvenu à un grand calme, et je crois que c'est cela qui m'a permis de m'endormir. Le problème, c'est que j'ai dormi trop profondément. Le corps humain peut désirer le sommeil avec une avidité animale, comme chacun sait. Il se montre alors un peu hargneux quand on le dérange, ce qui aurait pu être mon cas si je n'avais pas gardé au moins le souvenir d'avoir prié pour être serein. Quant à savoir si j'avais réussi à atteindre la sérénité elle-même, à l'heure actuelle je ne pourrais le dire.)

Et donc les premiers mots que Jack Boughton m'a dits ont été : "Je suis vraiment désolé." Il s'est assis sur le banc, me laissant ainsi le

temps de reprendre mes esprits, ce qui était délicat de sa part. J'ai remarqué que lui aussi s'était habillé avec un soin particulier, qu'il portait veste et cravate et que ses chaussures brillaient. Ses yeux se promenaient dans la salle, en étudiaient la simplicité -- une simplicité nue, j'en suis conscient, rien à voir avec celle, élégante, ornementale, que l'on voit dans certaines des plus belles vieilles églises. La nôtre était censée n'être que provisoire, après tout.

--- Votre père a prêché ici, m'a-t-il dit.

--- Pendant un bon nombre d'années. L'endroit n'a pas beaucoup changé depuis.

--- C'est comme l'église où j'ai grandi.

Les presbytériens avaient effectivement une église qui ressemblait à celle-ci, mais ils l'ont remplacée il y a plusieurs années par un bâtiment assez imposant en brique et en pierre. Il est déjà recouvert de lierre. Boughton aime dire que s'il réussissait à les convaincre de dégrader un petit peu le clocher, l'église aurait vraiment l'air ancienne. Il a suggéré que nous pourrions nous-mêmes faire encore plus ancien que les presbytériens en construisant notre nouveau bâtiment sur le modèle des catacombes. C'est une proposition que je pense soumettre.

--- Je trouve enviable de pouvoir tenir son identité de son père, a dit Jack.

S'agissant des plaisirs et des bienfaits que je peux espérer en retirer, j'ai l'épouvantable habitude de prendre la mesure d'une conversation dès qu'elle commence, et à ce moment-là mes attentes étaient très faibles.

--- Ma vocation était identique à celle de mon père, ai-je dit. Si j'avais eu un père différent, je présume que cela n'aurait pas empêché le Seigneur de faire quand même appel à moi.

J'avoue être assez susceptible sur ce sujet.

Jack a gardé le silence un bon moment, avant de dire :

--- On dirait que je suis constamment en train d'offenser les gens. Ce n'est pas toujours volontaire... J'espère que vous comprenez que je ne cherche pas à vous blesser, mon révérend.

--- Je vais tâcher de garder cela à l'esprit.

--- Merci.

Puis, après un autre silence, il a ajouté :

--- J'aurais voulu pouvoir être comme mon père.

Et il a levé les yeux, comme s'il s'attendait à me voir rire.

--- Votre père a été un exemple pour nous tous.

Il m'a regardé, puis a couvert ses yeux de sa main. Il y avait dans le geste des éléments de souffrance et de frustration, et de lassitude aussi. Je comprenais cela.

--- C'est moi maintenant qui crains de vous avoir blessé, ai-je dit.

--- Non, non. Mais je souhaiterais que nous puissions parler plus... directement.

Un silence s'est installé.

--- Je vous remercie en tout cas du temps que vous m'avez accordé.

Et il s'est levé.

--- Rasseyez-vous, mon fils. Rasseyez-vous, et essayons de recommencer.

Alors nous sommes restés un moment sans prononcer un mot. Il a ôté sa cravate, l'a enroulée autour de sa main et me l'a montrée comme s'il y avait eu là quelque chose d'amusant, avant de la glisser dans sa poche.

--- Quand j'étais petit, a-t-il fini par dire, je pensais que le Seigneur était quelqu'un qui vivait dans le grenier et qui donnait l'argent pour les commissions. C'est la dernière forme de conviction religieuse dont j'ai été capable.

Puis il a ajouté :

--- Je ne dis pas cela par insolence.

--- Je comprends.

--- Comment une telle chose peut-elle être possible, d'après vous ? Vous voyez, je n'ai jamais pu croire à rien de ce que disait mon père. Même quand j'étais enfant. Alors que tout le monde autour de moi pensait que... tout le monde prenait ses paroles pour l'Evangile.

--- Et maintenant ? Vous avez changé d'avis, au moins en partie ?

Jack a secoué la tête.

--- Non, je ne pense pas.

Puis il a levé les yeux vers moi :

--- J'essaie d'être sincère.

--- Je le vois bien.

--- Et il y a quelque chose d'autre, tout aussi étrange. Je mens beaucoup, parce que les gens croient mes mensonges. C'est quand j'essaie de dire la vérité que ça se passe mal.

Il a ri en haussant les épaules.

--- Alors je sais quel risque je cours ici... Mais en fait, les choses se passent mal même quand je mens.

Je lui ai demandé ce qu'il était venu me dire exactement.

--- Eh bien, je crois vous avoir posé une question.

Il avait parfaitement le droit de me le rappeler. Il m'avait bel et bien posé une question, et j'avais évité d'y répondre. C'est vrai. Et je n'ai pu m'empêcher de remarquer l'irritation qui pointait dans sa voix, bien qu'il se soit attaché à préserver le ton courtois de notre conversation.

--- Je ne sais tout simplement pas comment répondre à cette question, ai-je déclaré. J'aimerais vraiment en être capable.

Il a croisé les bras, s'est penché en arrière contre le banc et a remué un moment son pied.

--- Vous trouvez cela normal, m'a-t-il demandé, qu'il n'y ait entre nous aucun langage commun ? qu'il n'y ait aucun moyen d'apporter la moindre goutte d'eau à ceux d'entre nous que les flammes dévorent, ou dévoreront -- pour reprendre vos termes ? qu'entre nous et vous se trouve un gouffre immuable ? Comment est-il possible que la Vérité avec un grand V ne soit pas communicable ? Cela n'a aucun sens pour moi.

--- Je ne suis pas sûr que ce sont là vraiment les termes que j'utiliserais. Dans ce contexte, je parlerais plutôt de grâce.

--- Et jamais de l'absence de grâce, ce qui me semble être exactement le problème ici. A condition de s'en tenir à vos termes. Je ne dis pas cela pour vous manquer de respect.

--- J'entends bien.

--- Donc, a-t-il repris après un silence, vous n'avez aucune sagesse à partager avec moi sur ce sujet.

--- Disons que, dans ce cas précis, je ne sais pas vraiment sous quel angle aborder la question. Voulez-vous que j'essaie de vous convaincre de la vérité universelle de la religion chrétienne ?

--- Je suis sûr que si l'on réussissait à m'en convaincre, m'a-t-il répondu en riant, j'en serais au bout du compte reconnaissant. C'est le cas de la plupart des gens à qui cela arrive, non ?

--- Eh bien, voilà qui ne me laisse pas une très grande marge de manœuvre, n'est-ce pas ?

Il est resté un moment sans bouger, puis il a dit :

--- Un ami à moi -- non, pas un ami, un homme que j'ai rencontré au Tennessee -- avait entendu parler de cette ville, et aussi de votre grand-père. Il m'a raconté des histoires sur la vieille époque au Kansas, qu'il tenait de son père. Il m'a dit que, durant la guerre de Sécession, l'Iowa avait un régiment d'hommes de couleur.

--- En effet. Et nous avions aussi un régiment de seniors, et un autre qu'ils appelaient le régiment des méthodistes -- composé de gens qui ne buaient pas, en tout cas.

--- J'ai été intrigué en apprenant qu'il y avait un régiment d'hommes de couleur. Je n'aurais jamais cru qu'il y avait suffisamment de gens de couleur dans notre Etat.

--- Oh, si. Ils ont été nombreux à venir du Missouri durant les jours qui ont précédé la guerre. Et aussi de la vallée du Mississippi, je crois.

--- Dans mon enfance, il y avait des familles nègres dans cette ville.

--- Oui, c'est exact, mais elles sont parties il y a quelques années.

--- Je me souviens d'avoir entendu parler d'un incendie dans leur église.

--- Ah oui, mais là c'était il y a très, très longtemps, quand moi j'étais petit. Et ce n'était qu'un incendie mineur, avec très peu de dégâts.

--- Et aujourd'hui ils sont tous partis.

-- Oui. C'est dommage. Nous avons plusieurs nouvelles familles originaires de Lituanie. Bien sûr, ce sont des luthériens.

Il a ri, puis il a dit :

-- Oui, c'est dommage qu'ils soient partis.

Et, pendant un moment, cela a semblé le faire réfléchir.

-- Vous admirez Karl Barth, a-t-il repris.

Et je crois bien que c'est à partir de ce moment-là qu'il s'est mis à parler avec cette colère qui lui est propre, cette colère sournoise et lasse à laquelle je n'ai jamais su faire face. Il a toujours été malin comme le diable, et sérieux comme le diable. J'aurais dû me douter qu'il aurait lu Karl Barth.

-- Oui, lui ai-je dit, j'admire beaucoup Karl Barth.

-- Mais il semble avoir très peu de respect pour la religion en Amérique. Non ? Vous ne trouvez pas ? Il n'en fait pas mystère.

-- Il a aussi beaucoup critiqué la religion en Europe, lui ai-je fait remarquer.

Ce qui était vrai. Et pourtant, j'avais conscience que ma réponse avait quelque chose d'évasif. Le jeune Boughton aussi, comme le révélait son expression, qui n'était pas tout à fait un sourire.

-- Néanmoins, il la prend au sérieux. Il pense qu'elle vaut la peine qu'on la critique.

-- Tout à fait.

Cela me paraissait indéniable.

-- Vous ne vous demandez jamais pourquoi les chrétiens d'Amérique attendent toujours que la véritable réflexion soit menée ailleurs ?

-- Pas vraiment.

Ma réponse me surprit car, en fait, je me suis posé précisément cette question un grand nombre de fois.

A ce moment-là, j'avais l'impression que Jack Boughton avait pour ainsi dire remporté la conversation et, étrangement, que cela ne lui apportait pas plus de satisfaction qu'à moi, même plutôt qu'il ressentait un certain dégoût. Incontestablement, je me trouvais de nouveau en porte-à-faux. J'avais envie d'invoquer mon grand âge. Mais j'étais assis dans mon église, et la lumière du jour, douce, irréfutable, entraînait à flots par les fenêtres. Et j'ai senti, comme cela m'est souvent arrivé, que le fait que je ne sois pas à la hauteur de la vérité ne pouvait absolument pas influencer sur la Vérité elle-même, dont on ne saurait imaginer qu'elle dépende jamais, en aucune façon, de moi ou de qui que ce soit d'autre. Et alors mon cœur s'est soulevé en moi -- c'est exactement ce que j'ai ressenti --, et j'ai déclaré :

-- J'ai entendu un très grand nombre d'excellents sermons dans ma vie, et j'ai connu un très grand nombre d'âmes qui ne manquaient pas de profondeur. Je sais bien que les gens se plaisent à critiquer, mais il me semble présomptueux de juger de l'authenticité de la religion de

quiconque, excepté de la sienne. Et encore, cela aussi est présomptueux.

Et j'ai ajouté :

--- En regard de ce vieux sanctuaire quand il est rempli de silence et de prière, chaque livre que Karl Barth écrira jamais ne pèserait pas plus lourd qu'une plume pour ce qui est de la profondeur ; et je ne croirais pas à l'authenticité de Barth si je ne croyais pas également qu'il a conscience d'une telle vérité, qu'il la reconnait et l'honore.

J'étais fatigué et je me sentais harcelé comme un homme de mon âge ne devrait pas l'être ; je ne saurais expliquer autrement ces larmes. J'étais presque aussi surpris que le jeune Boughton.

--- Je ne peux pas vous dire à quel point je suis désolé, m'a-t-il dit.

Et ces mots m'ont semblé sincères.

J'étais là, essuyant les larmes sur mon visage avec la manche de ma chemise, exactement comme tu le fais. C'était embarrassant, tu peux me croire. Il m'a dit quelque chose comme "Pardonnez-moi", puis il est parti.

Et maintenant ? Je songe pour l'instant à lui écrire une lettre. Je ne sais pas du tout ce qu'elle dira.

Il y a eu des héros ici, ainsi que des saints et des martyrs, et je veux que tu le saches. Car c'est la vérité, même si personne ne s'en souvient. A première vue, cet endroit ne semble être qu'un groupement de maisons qui se suivent les unes les autres le long de quelques routes, une rue avec des bâtiments en brique qui abritent des magasins, un silo à grains et un château d'eau sur lequel on lit *Gilead*, un bureau de poste, des écoles, des terrains de jeu et une vieille gare ferroviaire aujourd'hui envahie par les broussailles. Mais de quoi Galilée pouvait-elle bien avoir l'air ? L'aspect extérieur d'un lieu ne nous en dit pas autant que l'on croit.

Ces saints vieillirent, les temps changèrent, ils ne furent plus considérés que comme des excentriques et des casse-pieds, et nul ne voulait plus écouter leurs vieux sermons terrifiants ni entendre leurs histoires improbables qui remontaient à des décennies. Je le dis à ma plus grande honte -- j'en étais venu à redouter la compagnie de mon grand-père, c'est vrai. Ce n'était pas seulement son allure misérable, ni le fait que, chaque fois qu'un objet utile disparaissait, son propriétaire passait chez nous pour nous en parler. Dans l'œil unique de mon grand-père, on lisait simultanément l'attente et la déception, et je me mis à craindre ces moments où son regard se posait sur moi. Les anciens traitaient ceux qui ne se ralliaient pas à la grande cause de *doughfaces*⁴. Cette expression contenait beaucoup de mépris. Les jugements de ces hommes étaient très sévères. A juste titre, je crois.

Je me souviens en particulier d'une fois où l'on demanda à mon grand-

père de prononcer quelques mots pour commémorer le 4 Juillet. Je m'en souviens parce que nous étions tous terriblement angoissés à l'avance, et ce qui se passa ensuite nous plongea suffisamment dans l'embarras pour justifier en grande partie notre inquiétude. L'idée était que, mon grand-père étant en quelque sorte l'un des fondateurs de notre ville, ainsi qu'un vétéran, il serait approprié qu'il fasse une déclaration lors de la fête nationale. Le maire de l'époque ne vivait à Gilead que depuis une vingtaine d'années, et il était suédois et luthérien, de sorte qu'il n'avait peut-être pas entendu d'histoires du temps passé. Il faut aussi préciser que mon grand-père se livrait rarement à des larcins en dehors de sa famille. Les exceptions se limitaient la plupart du temps à notre propre paroisse et, encore plus rarement, aux presbytériens et méthodistes les plus généreux, qui tous avaient la gentillesse de rester discrets sur le sujet par égard pour l'âge de mon grand-père et la pureté de ses intentions. Selon ma mère, il était facile de repérer les maisons des congrégationalistes : la porte de leur remise était systématiquement cadenassée. Elle n'exagérait pas beaucoup en disant cela. Quoi qu'il en soit, le maire ne se doutait sûrement pas du degré d'excentricité du vieil homme quand il lui envoya cette invitation.

L'œil de mon grand-père brilla plus fort à partir du moment où il lut cette lettre. Mes parents tentèrent au moins de le préparer convenablement. Ma mère fouilla la maison pour retrouver son uniforme de l'armée, mais évidemment il n'en restait plus rien, à part la casquette, qui avait survécu parce qu'elle ne servait pas à grand-chose, je suppose. "Les nerfs, les sabots et le museau", disait ma mère quand elle faisait référence à ce qui restait de ce qui passait entre les mains de mon grand-père. Elle retrouva la casquette au fond d'un placard et tâcha de lui rendre un peu forme. Mais le vieil homme déclara : "Je vais prêcher", et il remisa la casquette dans le placard. J'ai son sermon, écrit de sa main, car il faisait partie de ces choses que mon père enterra, puis déterra ce fameux jour dans le jardin. Le texte est très bref, je vais donc le recopier ici mot pour mot. Mon père l'incita à le rédiger, je m'en souviens, probablement pour le décourager de parler à tort et à travers, et surtout dans l'espoir de pouvoir y jeter un œil avec ma mère et d'en discuter un peu avec mon grand-père si besoin était. Mais mon grand-père ne laissa personne regarder par-dessus son épaule, brûla ses brouillons dans le fourneau de la cuisine au fur et à mesure et garda jalousement son texte sur sa personne inapprochable de nazaréen.

Voici donc ce qu'il écrivit puis lut :

Mes enfants,

Quand j'étais un jeune homme, le Seigneur vint à moi et posa Sa main ici même sur mon épaule droite. Je la sens encore. Et Il me parla en toute clarté. Ses mots

me transperçèrent. Libère ceux qui sont captifs, me dit-Il. Prêche la bonne nouvelle aux pauvres. Proclame la liberté à travers le pays. Tout cela se trouve dans l'Ecriture, bien sûr, et ces mots m'étaient déjà très familiers à l'époque. Mais je comprends parfaitement pourquoi Il ressentait le besoin d'insister. Personne ne se plie à ces injonctions sans que le Seigneur l'ait auparavant pris en main. Je les ignorais moi-même, jusqu'au jour où Il se tint à mes côtés et m'adressa directement ces paroles.

Je qualifierais cette expérience de vision. Nous étions nombreux à cette époque à avoir des visions. Vos jeunes gens auront des visions et vos vieillards feront des rêves. Et aujourd'hui tous ces jeunes gens sont des vieillards -- ceux qui sont encore vivants --, et leurs visions ne sont plus que des rêves, et qui se souvient de la vieille époque ? Le vieil hymne le dit bien : Nous filons vers l'oubli, tels des rêves. Et nos rêves s'effondrent dans l'oubli bien avant nous.

Notre président, le général Grant, a dit un jour que l'Iowa était la glorieuse étoile du radicalisme. Mais que reste-t-il de cela, ici en Iowa ? Que reste-t-il ici à Gilead ? De la poussière. De la poussière et des cendres. L'Ecriture dit que le peuple se meurt ; c'est vrai. Et c'est étonnant. Malgré tout, même si Sa colère ne nous épargne pas, Sa main reste tendue vers nous.

Que le Seigneur vous bénisse et vous garde, etc.

Seules quelques personnes semblèrent avoir vraiment prêté attention à son discours, et elles faillirent s'offusquer à l'idée qu'elles se mouraient, alors même que commençait à s'installer la terrible sécheresse qui allait ruiner et disperser tant de familles, et même des villes entières. On entendit des petits rires ici ou là, comme chaque fois que la bizarrerie de quelque chose est reconnue par tous. Mais rien de pire ne se produisit. Mon grand-père était debout sur l'estrade, vêtu de ses vêtements noirs de prédicateur tel un oiseau de malheur, et son œil fixait la foule avec l'intensité froide de la mort elle-même tandis que les bannières étoilées volaient autour de lui. L'orchestre commença à jouer. Mon père s'approcha du vieil homme, lui mit la main sur l'épaule gauche et le ramena vers nous. "Merci, mon révérend", lui dit ma mère. Mon grand-père secoua la tête et déclara : "Je doute que cela ait servi à grand-chose."

J'ai très souvent pensé à cela : les temps changent, et ces mêmes mots capables d'entraîner une bonne partie d'une génération dans le désert, au milieu des effroyables hurlements, ennui ou irritent la génération suivante. Tu te dis peut-être que je suis en quelque sorte tenu d'essayer de "sauver" le jeune Boughton, qu'en me posant ces questions il m'y oblige. Mais j'ai une certaine expérience du scepticisme et du dialogue qu'il génère ; j'en connais l'inévitable futilité, et même le caractère destructeur. Des jeunes gens de ma propre paroisse reviennent chez eux avec un exemplaire de *La Nausée* ou de *L'Immoraliste* dans leur valise, déconcertés par la possibilité de l'incroyance alors que je leur ai répété mille fois que l'incroyance était possible. Et ils s'y trouvent attirés par ces mêmes livres qui,

précisément, leur montrent à quel point elle est source de misère. Et ils veulent que je défende la religion, que je leur apporte des "preuves". Je n'entre pas dans ce jeu-là. Cela ne ferait que les conforter dans leur scepticisme. Car jamais rien de vrai ne peut être dit sur Dieu quand on s'en tient à une position défensive.

A partir du moment où mon père commença à recevoir ces longues lettres d'Allemagne, il se mit à me surveiller plus qu'avant, ou disons avec une attention différente. Pour la première fois de ma vie, nous n'étions pas tout à fait à l'aise l'un avec l'autre, mon père et moi. Je devais faire attention à ce que je lui disais, car il relevait toute trace d'hétérodoxie et me sermonnait solennellement sur la nature de l'erreur à laquelle ma réflexion m'avait, selon lui, amené. Plusieurs jours s'écoulaient, puis il m'interpellait avec de nouvelles réfutations de propos que je n'avais pas tenus. Sans aucun doute il s'adressait à Edward ; en tout cas il me parlait comme s'il pensait que j'allais devenir le prochain Edward. Et il était évident qu'il s'exerçait aussi à défendre ses croyances à ses propres yeux. Jamais jusqu'alors celles-ci ne m'avaient paru vulnérables -- ni à lui, je suppose.

Quand, par la suite, il se mit à lire les ouvrages que je rapportais à la maison, c'était presque comme s'il voulait se laisser persuader par ces livres, et comme si toute critique que je pouvais émettre à leur égard n'était rien sinon de l'entêtement de ma part. On l'entendait par exemple dire que ces idées étaient "tournées vers l'avenir". A croire que, du simple fait de sa nouveauté, un mauvais argument ne pouvait être mis en question. Franchement ! D'ailleurs, pour une grande part, ces idées nouvelles étaient aussi vieilles que Lucrèce, qu'il connaissait aussi bien que moi. Dans cette lettre qu'il m'envoya et que j'ai brûlée, il me parlait du "courage nécessaire pour accepter la vérité". Je n'ai pas oublié ces mots à cause de l'agacement qu'ils me causèrent. Il était convaincu que son point de vue correspondait à "la vérité" et que seule la lâcheté m'empêchait de l'admettre. Mais je crois que ce qu'il essayait de faire à travers cela, c'était se rapprocher d'Edward, et je ne peux pas vraiment le blâmer. Il voulait simplement que je l'accompagne.

Pour ce qui est de la foi, j'ai toujours trouvé que les arguments défensifs sont aussi peu à propos que les critiques auxquelles ils sont censés répondre. Je pense que les tentatives pour défendre la foi peuvent en fait lui nuire, car ce que l'on avance quant aux questions suprêmes reste inévitablement insuffisant. Nous participons intégralement de l'Etre. Il n'est pas une respiration, une pensée, une verrue, un poil qui ne soit on ne peut plus ancré dans l'Etre. Et pourtant personne ne saurait dire ce qu'est l'Etre. Si vous parveniez à décrire ce qu'une pensée a en commun avec un poil de barbe, ou un

typhon avec une hausse du cours de la Bourse -- hormis le fait que toutes ces choses "existent", ce qui réitère simplement le fait qu'elles figurent dans la liste des choses que nous pouvons connaître et nommer (il faudrait alors en conclure que Etre égale existence !) --, vous auriez accompli quelque chose de merveilleux, mais tout de même d'infiniment trop partiel pour revêtir le moindre sens.

Mais je m'égare. Je voulais dire que l'on peut affirmer l'existence de quelque chose -- l'Etre -- sans avoir la moindre idée de ce que c'est. Alors que dire de Dieu, qui se situe encore à un autre niveau ? Si Dieu est l'auteur de l'existence, que peut signifier de dire que Dieu existe ? Nous rencontrons là une difficulté lexicale. Il Lui aurait fallu posséder un caractère précédant l'existence que notre intelligence limitée devrait se contenter de qualifier... d'existence. Voilà qui prête clairement à confusion. Il nous faudrait un autre terme pour décrire l'état ou la qualité de ce dont nous n'avons pas la moindre expérience, de ce qui n'a que la plus faible parenté ou ressemblance avec l'existence telle que nous la connaissons. Ainsi, élaborer des preuves à partir d'une quelconque expérience équivaudrait à construire une échelle pour atteindre la lune. Cela ne paraît d'abord pas impossible, jusqu'à ce que vous preniez le temps de considérer la nature du problème.

Voici donc mon conseil : ne cherche pas de preuves. Ne t'en soucie aucunement. Jamais elles ne sont à la hauteur de la question, et elles manquent toujours plus ou moins de pertinence, selon moi, car elles supposent que Dieu a une place dans notre réflexion conceptuelle. Et même si par leur biais tu réussis à convaincre quelqu'un d'autre, à tes yeux elles ne paraîtront pas justes. Ce qui au fil du temps ne manquera pas de te troubler. "Que vos œuvres brillent aux yeux des hommes", etc. C'est Coleridge qui a dit que le christianisme est une vie et non une doctrine, ou quelque chose de ce genre. Je ne te dis pas de ne jamais douter, de ne jamais te poser de questions. Le Seigneur t'a donné un cerveau pour que tu l'utilises à bon escient. Assure-toi que les doutes et les questions sont les tiens, et pas, pour ainsi dire, ceux de la moustache et de la canne qui sont en vogue à un moment donné.

Cette nuit, je ne trouve pas le sommeil. Mon cœur est profondément troublé. Il est étrange de sentir qu'un même organe est à la fois malade et peiné. Comment distinguer entre les deux ? J'ai toujours eu l'habitude d'examiner ma peine, c'est-à-dire de la traquer à travers le ventricule et l'aorte pour trouver où sont enfouies ses racines. Ce poids dans ma poitrine, cela fait longtemps que je le connais, il me dit qu'il y a quelque chose sur quoi je dois m'attarder, car j'en sais plus que je ne le crois et c'est de moi-même que je dois l'apprendre -- ce même poids qui m'a si bien servi aujourd'hui m'inquiète.

Il n'en reste pas moins que je n'ai jamais trouvé de meilleur moyen d'être à peu près honnête avec moi-même qu'en prenant en considération mes misères personnelles, ces accusatrices et dénonciatrices, Dieu les bénisse toutes autant qu'elles sont. Tant qu'elles ne vont pas jusqu'à m'achever. J'espère vraiment mourir le cœur en paix. Je sais que ce n'est peut-être pas réaliste.

Bon, je ferme les yeux et je vois Jack Boughton ; il me semble aujourd'hui plus vieux, plus mûr, mais surtout plus las. Alors je me demande : Pourquoi ai-je toujours à me défendre contre ce jeune homme vieilli et triste ? Quel mal est-ce que je crains qu'il me fasse ?

Cette question n'est certes pas purement rhétorique. Ce matin, ta mère m'a remis un mot de sa part. "Je suis désolé de vous avoir offensé hier. Je ne vous dérangerai plus." Il a une belle écriture. Quoi qu'il en soit, l'attitude de ta mère m'a laissé entrevoir qu'elle savait ce qu'il y avait derrière ce mot. Ce n'était qu'un bout de papier plié en deux, mais elle ne l'aurait jamais lu s'il ne le lui avait montré. Peut-être lui a-t-il dit ce qui y était écrit. Ou simplement qu'il s'agissait d'excuses. Je les ai entendus parler sur la galerie avant qu'elle ne rentre me l'apporter. Elle semblait désolée, inquiète -- pour moi, pour lui peut-être, ou pour nous deux. Je sais qu'ils se parlent. Pas beaucoup, pas souvent. Mais je sens une forme de compréhension entre eux.

"Compréhension" est peut-être le mauvais terme, étant donné que je n'ai jamais parlé de Jack à ta mère ; et c'est précisément le fait qu'elle en sache si peu sur lui qui me cause du souci. A moins que "compréhension" ne soit en réalité le terme qui convient le mieux -- peu importe ce qu'elle sait ou ne sait pas. Je n'arrive pas à décider laquelle de ces possibilités m'inquiète le plus. Peut-être qu'elles m'inquiètent toutes les deux autant.

Je lui ai envoyé un mot, qui disait que c'était à moi de m'excuser, que ma santé n'a pas été au mieux ces derniers temps, etc., que j'espérais que nous aurions prochainement l'occasion de nous reparler. C'est ta mère qui le lui a porté.

Je repensais à ce jour où, alors qu'il devait avoir dix ou douze ans, il avait rempli ma boîte aux lettres de copeaux de bois avant d'y mettre le feu. Il y avait relié une espèce d'amorce avec de la ficelle qu'il avait trempée dans de la paraffine. A l'époque, la boîte aux lettres -- en forme de miche de pain, comme on en voit à la campagne -- était montée sur un poteau près du portail. Je rentrais chez moi après une réunion à l'église, marchant dans l'obscurité d'un soir d'hiver. J'ai entendu un "pouf", j'ai levé les yeux et, juste à ce moment-là, des flammes ont jailli de l'ouverture de la boîte. Sur le coup, j'ai eu une peur bleue -- mais pas le moindre doute quant à l'identité du farceur.

Ce garçon était toujours seul, il arborait toujours un sourire de gredin

et il avait toujours un mauvais tour dans son sac. Il ne devait pas avoir plus de dix ans le jour où il partit au volant d'une Ford Model T qu'il avait vue arrêtée dans une rue au centre-ville, moteur en marche. En ce temps-là, les voitures étaient encore assez rares par ici ; sa curiosité n'avait donc rien d'étonnant. Il roula tout droit en direction de l'ouest sur plusieurs kilomètres, jusqu'à ce que le réservoir soit vide, puis il rentra chez lui à pied. Deux jeunes hommes qui conduisaient un attelage tombèrent dessus et la remorquèrent jusqu'à Wilkinsburg, où ils l'échangèrent contre un fusil de chasse. Je crois que, durant les deux mois qui suivirent, la Ford passa entre les mains de la moitié des habitants du comté, qui la gardèrent à peu près vingt-quatre heures chacun. Puis une famille assez nombreuse qui l'avait échangée contre une génisse arriva fièrement à son bord à Gilead pour le 4 Juillet, et ils se firent tous arrêter. Les autorités réussirent à remonter le fil d'une série de trocs, de reconnaissances de dettes et de parties de poker, mais n'identifièrent jamais celui qui le premier avait volé la Ford. En fait, la loi n'avait pas suffisamment de moyens pour traiter le cas de toutes les personnes qui avaient commis une infraction ou une autre pour entrer en possession de la voiture et la revendre, de sorte que l'affaire fut officiellement passée à la trappe, même si elle resta longtemps dans les mémoires, car c'était vraiment une bonne histoire. Les gens savaient parfaitement qu'il s'agissait d'un véhicule volé, mais ils ne résistaient pas à l'envie d'en être les propriétaires quelque temps, bien qu'ils n'aient pas l'audace de la garder -- ainsi le prix restait très raisonnable, et la tentation d'autant plus grande.

C'est Jack lui-même qui me raconta ce qu'il avait fait. Il avait gardé la poignée de la boîte à gants en souvenir et il me la montra, mais je n'avais pas besoin de cela pour le croire. Malin comme il était déjà à son âge, il savait que je n'en parlerais à personne, ce que je n'ai jamais fait. Evidemment, je me disais qu'il serait bon de mettre ses parents au courant, et pourtant je n'ai jamais eu le cœur d'en dire le moindre mot. J'ai toujours été un peu impressionné par le fait qu'un enfant puisse garder un tel secret, alors que l'histoire aurait été parachevée si l'on avait su qu'un garçon de dix ans avait réussi à compromettre la moitié du comté.

Il y a dans tout cela quelque chose de triste que je ne souhaite pas occulter. Je veux parler d'une tristesse propre à cet enfant. Je me rappelle qu'un matin je sortis de chez moi et découvris les marches de la galerie badigeonnées de mélasse. Des milliers de fourmis s'y étaient collées, formant couche sur couche, dures comme de la pierre. A ce stade-là, force est de constater que cet enfant devait être terriblement seul pour avoir le temps de faire autant de dégâts. Il avait élaboré une technique pour casser les fenêtres de mon bureau de façon que la vitre se brise intégralement. C'était étonnant. Je lui demanderai comment il

s'y prenait, un jour, quand nos âmes seront en paix et que nous pourrions en rire.

Voilà donc le genre de choses dont il se rendait coupable lorsqu'il était petit, des forfaits qui n'étaient pas méchants, en général. C'est ce que je crois, bien que certaines choses graves se soient produites dont je n'ai jamais souhaité lui attribuer la responsabilité -- même si, au fond de moi, je l'ai quand même fait. L'incendie d'une grange, par exemple, qui coûta la vie à quelques animaux. Je me trompe peut-être en imaginant qu'il en était coupable.

Ses transgressions étaient surnoises et solitaires, et cela devint de plus en plus vrai à mesure qu'il grandit. Je crois avoir affirmé plus tôt qu'il n'était pas un voleur au sens traditionnel du terme, mais ce que je voulais dire par là, c'est qu'il volait des choses qui n'avaient pas de valeur -- excepté pour les gens auxquels elles appartenaient. Ce qu'il faisait n'avait aucun sens, sauf si son but était de causer le maximum de gêne en s'exposant au moins de châtement possible. Vers quinze, seize ans, il entra dans la maison pendant que j'étais à l'église et repartait avec tel ou tel objet. Ce genre de petite farce m'irritait incroyablement. Un jour, il n'hésita pas à prendre directement sur mon bureau mon Nouveau Testament en grec. Je n'imagine pas qu'il y ait jamais eu sur terre quelque chose qui vaille aussi peu la peine d'être volé. Une fois, il vola mes lunettes de lecture. Une autre fois, rentrant chez moi, je le trouvai dans le salon. Il se contenta de rire et de me dire "Bonjour, papa" -- on ne peut plus calme, on ne peut plus charmant. Il échangea quelques banalités, à sa manière précoce, me souriant comme s'il y avait une plaisanterie entre nous. Il me fallut un certain temps avant d'identifier ce qu'il avait dérobé ce jour-là. Quand je me rendis compte qu'il s'agissait d'une petite photographie de Louisa enfant dans un étui de velours, je crois que je ressentis plus de colère que je n'en avais jamais ressenti de ma vie. Quelle méchanceté ! Et comment pouvais-je dire à Boughton que son fils avait fait une chose pareille ? Comment trouver les mots ?

Ces objets réapparaissaient tôt ou tard. Le Testament en grec atterrit sur mon paillason. La photographie se matérialisa mystérieusement sur la table dans l'entrée de chez Boughton, et on me la rapporta. Le canif avec l'inscription "Chartres" gravée sur le manche -- fabriqué à partir d'une cartouche de fusil -- refit surface sur la table de ma cuisine, la lame plongée au cœur d'une pomme. Sur le coup, cela me parut assez déconcertant.

Puis il commença à se livrer aux activités qui lui valurent d'avoir son nom dans le journal : vols de bouteilles d'alcool, virées dans les voitures des autres, etc. J'ai connu des jeunes gens qui passaient du temps en prison ou qu'on envoyait dans la marine pour moins que cela. Mais sa famille était si respectée qu'on le laissait toujours

tranquille. Disons plutôt qu'on le laissait libre de continuer à couvrir sa famille de honte.

Je remarque que j'ai affirmé qu'il me semblait seul. Voilà quelque chose de très étrange à son sujet, car, comme je l'ai également précisé, les Boughton l'aimaient beaucoup. Tous, sans exception. Il pouvait compter sur ses frères et sœurs quoi qu'il arrive. Quand il était petit, il s'éclipsait, se faisait la belle, et eux partaient à sa recherche, plus angoissés qu'il n'était normal à leur âge, prenant leur mission au sérieux, espérant le retrouver et exercer leur influence respectable sur lui avant qu'il ne fasse trop de bêtises. Je me souviens qu'un été j'avais planté un rang de tournesols le long de la clôture arrière de la maison. Il devait y en avoir une vingtaine. Un après-midi, les autres petits Boughton vinrent frapper à ma porte pour me demander si je n'avais pas vu Johnny, comme ils l'appelaient à l'époque. Je sortis pour les aider à jeter un œil dans les parages et, évidemment, je vis que ces tournesols avaient été tordus, pliés par-dessus la clôture de façon que leurs têtes pendent de l'autre côté. Glory me dit : "Peut-être que c'est le vent." Je lui répondis que oui, peut-être que c'était le vent.

Si je ne devais choisir qu'un mot pour le décrire tel qu'il est aujourd'hui, ce serait peut-être "seul", même si "las" et "mécontent" me viendraient certainement aussi à l'esprit. Un jour, durant la période où la photographie de Louisa avait disparu, je me rendis chez Boughton pour emprunter un livre. Nous étions assis sur la galerie à discuter, et ce garçon était assis sur les marches à bricoler son lance-pierre, je m'en souviens, il écoutait tout ce que nous disions, et de temps en temps il jetait un regard vers moi et me souriait, comme s'il y avait une connivence entre nous, une conspiration particulièrement amusante dont seuls lui et moi étions au courant. Je trouvais cela extrêmement irritant. Je faillis céder à la provocation et mentionner sur-le-champ la photographie. Il fallut que je parte pour éviter d'en arriver là. "Au revoir, papa !" me cria-t-il. Sur le chemin du retour, je n'arrêtais pas de trembler. Tu comprends peut-être pourquoi, quand j'appris ce qui s'était passé avec cette jeune fille, c'est surtout le degré de méchanceté qui me frappa.

Je ne pense pas que je fasse beaucoup de bien à mon cœur en rappelant ces souvenirs. Je cherche seulement à dire que Jack Boughton a toujours représenté un mystère pour moi, et c'est pour cette raison que je m'inquiète à son sujet, et pour cette raison que je sais ne pas être en mesure de le juger comme je le ferais pour un autre homme. En fait, je n'arrive pas à attribuer de valeur morale à son comportement. Il est méchant, c'est tout. Enfin, je ne sais si cela est

encore vrai de la personne qu'il est aujourd'hui. Mais je vois très bien quel mal il pourrait faire. C'est très clair pour moi. Tandis que j'étais debout en chaire, l'idée m'est venue que j'observais la scène d'outre-tombe, alors qu'il était là, assis à côté de toi, à me faire ce sourire... Cela ne me fait décidément pas de bien. Je ferais mieux de prier.

En me réveillant ce matin, j'ai senti cette odeur de *pancakes* que j'aime tant. Mon cœur me faisait l'effet d'une motte d'argile coincée au milieu de mon œsophage, malgré toutes mes prières sincères de la veille. Ta mère m'a trouvé endormi dans mon fauteuil, m'a ôté mes chaussures et m'a couvert d'un édredon. C'est vrai que, ces temps-ci, il m'arrive de mieux dormir en position assise. Je respire plus facilement. J'avais pris soin de ranger ce journal avant d'éteindre la lumière hier soir. Je sais que je dois encore réfléchir à propos de Jack Boughton.

C'est mon anniversaire : il y avait des soucis sur la table et des bougies plantées dans ma pile de *pancakes*, accompagnés de jolies petites saucisses. Tu as récité les Béatitudes quasiment sans accroc, deux fois de suite, et tu rayonnais d'une extrême fierté, ce qui était tout à fait justifié compte tenu de l'ampleur de ta prouesse. Ta mère a donné une saucisse à Soapy, qui s'est éclipsé avec son aubaine savoureuse pour la cacher on ne sait où. Gras comme il est, et bien qu'il soit théoriquement domestiqué, ce chat descend incontestablement de générations et de générations de mangeurs de souris.

Je n'ose même pas penser à ce que je serais prêt à sacrifier en échange d'un millier de matins comme celui-ci. Ou de seulement deux ou trois. Tu portais ta chemise rouge et ta mère sa robe bleue.

Et ta mère a déniché ce sermon dont je parlais, ce sermon de Pentecôte, celui que j'étais en train de prononcer la première fois que je la vis. Je l'ai trouvé à côté de mon assiette, emballé dans du papier de soie, avec un ruban dessus. "Et t'avise pas de le réviser, m'a-t-elle dit. Il en a pas besoin." Elle m'a embrassé sur le sommet du crâne, ce qui, de sa part, était franchement extravagant.

Ainsi donc, j'ai maintenant soixante-dix-sept ans.

Hier a été une très belle journée. Glory est venue nous chercher dans sa voiture et nous sommes allés pique-niquer au bord de la rivière. Tobias s'est joint à nous, le bon Tobias. Il y avait des ballons et même des pétards, et un gâteau au chocolat recouvert de glaçage au chocolat. Le niveau de la rivière était bas, mais elle avait un joli aspect, avec les premières feuilles jaunes qui se détachaient et descendaient lentement dans l'eau. Je regrettais vraiment de ne pas

avoir mieux dormi la nuit précédente, de devoir être à ce point oppressé dans la région de mon cœur. Mais cette fête s'est quand même déroulée dans la joie. Glory et ta mère sont maintenant de bonnes amies, et toi et T., vous auriez volontiers passé le restant de vos jours à courir après les feuilles mortes le long de la rivière, et plus généralement à patauger dans l'eau.

La nuit dernière, je n'ai pas trop mal dormi.

Que l'inquiétude puisse venir à bout de moi m'inquiète, si tu vois ce que je veux dire. Jack Boughton est dans sa famille, ce qui ravit son père, mon si cher ami. Pour autant que je sache, il n'a rien fait de mal, et il n'a aucune mauvaise intention. Et pourtant, le simple fait qu'il existe me trouble.

Tu m'as demandé s'il n'allait pas nous rejoindre pour notre petite excursion d'anniversaire. Tu étais déçu. Glory a prononcé quelques mots d'excuse, et ta mère est restée silencieuse. Mais je percevais surtout beaucoup de tact dans tout cela. Il me reste à me demander ce qu'elles savent, ce dont elles ont parlé. Comment pourraient-elles ne pas ressentir de pitié pour lui ? Moi-même j'en ressens. Quand je pense au trouble qui l'agite, je regrette sincèrement de ne pas pouvoir lui parler comme un pasteur se devrait d'en être capable. Cela me fait honte.

L'un des traits les plus admirables que l'on voit chez les gens qui sont bons, c'est qu'ils aiment ceux dont ils ont pitié. Et la chose est plus vraie des femmes que des hommes. Ainsi se trouvent-elles attirées dans des situations dangereuses pour elles. J'ai constaté ce phénomène de très, très nombreuses fois. Et j'ai toujours eu du mal à choisir les paroles qui mettraient en garde. Car cette attitude est, pour le dire simplement, semblable à celle du Christ.

Il n'a pas répondu au mot que je lui ai fait parvenir.

J'ai écrit un autre mot, pour lui dire que je crois profondément que, si quelqu'un est en faute, c'est moi, etc., et je l'ai porté moi-même jusque chez Boughton. J'allais le glisser dans la boîte aux lettres, mais Jack était dans le jardin, il m'a vu, alors je suis allé le lui remettre en mains propres. Il a presque eu l'air un peu effrayé. Je lui ai dit que c'était une nouvelle lettre d'excuse, plus réfléchie que la première, alors il m'a remercié et a même paru soulagé. Je le soupçonne de n'avoir pas lu le premier message, pensant peut-être qu'il contenait une forme de reproche. En tout cas il a ouvert celui-ci, l'a lu et m'a à nouveau remercié.

--- Si vous voulez que nous reprenions notre conversation, lui ai-je dit, je serais heureux de vous recevoir n'importe quand.

--- Oui, je souhaite vous parler, si vous êtes sûr que cela ne vous dérange pas.

Ainsi nous verrons bien. J'étais content que les choses se passent si aisément. Mon cœur m'a soudain paru plus léger. Je dois admettre que, si je lui ai écrit ce second mot, c'est en partie parce que je ne voulais pas que ta mère le plaigne en raison d'un tort que j'aurais pu personnellement lui causer. Quoi qu'il en soit, j'étais heureux d'agir ainsi. J'ai particulièrement apprécié le moment où l'expression sur son visage a changé, où l'espace d'un instant il m'a semblé jeune.

Encore une nuit sans sommeil. J'ai beaucoup pensé à cette matinée où je baptisai Jack Boughton. J'avais demandé à un des diacres de commencer le service sans moi pendant que j'étais à l'église de Boughton. Nous en avons discuté ensemble. L'enfant devait s'appeler Theodore Dwight Weld. Je trouvais le nom excellent. Mon grand-père avait écouté Weld prêcher tous les soirs pendant trois semaines jusqu'à ce qu'il ait converti à l'abolitionnisme toute une colonie de *doughfaces*, et le vieil homme comptait cette expérience parmi les plus importantes de sa vie. Mais quand je demandai à Boughton : "Quel nom souhaitez-vous donner à cet enfant ?" il me répondit : "John Ames." Ma surprise fut si grande qu'il dut répéter le nom, pendant que les larmes coulaient sur son visage.

C'était vraiment étonnant de la part de Boughton de me mettre dans une telle position. D'abord, cela n'avait rien de presbytérien. J'entendais des pleurs dans l'assemblée. Il m'a fallu du temps pour lui pardonner. Je te dis simplement ce que j'ai réellement ressenti.

Si j'avais eu ne serait-ce qu'une heure pour m'y préparer, je crois que j'aurais vécu les choses d'une manière entièrement différente. Dans les faits, mon cœur se figea et je me dis : Ceci n'est *pas* mon enfant -- ce que je n'avais en fait jamais pensé d'aucun enfant auparavant. Je ne sais pas exactement ce qu'est la convoitise mais, d'après mon expérience, ce n'est pas tant désirer la vertu ou le bonheur d'autrui que les rejeter parce que leur beauté nous offense.

Voilà qui est intéressant. Il y a certainement là matière à sermon. "Heureux celui qui ne tombera pas à cause de moi" : je prendrai pour base ce texte-là. J'espère que j'aurai le temps d'en venir à bout.

Je vais te confier quelque chose de parfaitement ridicule. Parfois, je me suis dit que cet enfant avait senti la froideur avec laquelle j'avais procédé à son baptême, et combien j'étais loin de songer à le bénir. C'est ce qu'on appelle de la pensée magique. De la pure superstition. J'ai honte de t'avoir confié cela. Cependant j'essaie d'être sincère. Et il est vrai que je ressens une lourde culpabilité vis-à-vis de cet enfant, de

cet homme qui porte le même nom que moi. Jamais je n'ai été capable d'éprouver de la sympathie pour lui, jamais.

*

Je suis heureux d'avoir pu dire cela. Je suis heureux de le voir écrit avec mes propres mots, de ma propre main. Car je me rends compte maintenant que ce n'est pas vrai. Et cela me soulage considérablement. Je voudrais pouvoir le baptiser à nouveau, pour moi-même. J'étais tellement distrait par la tristesse de mes pensées que je n'eus pas, sous ma main, cette sensation du sacré que j'ai toujours, ce sentiment que c'est l'enfant qui me bénit. Et cela est regrettable.

John Ames Boughton est mon fils. S'il y a quelque chose de vrai dans tout ce que je crois, cela aussi est vrai. Par "mon fils", j'entends un autre moi, un moi que je chéris plus que ma propre personne. Ces mots sont insuffisants, mais pour l'instant je ne saurais trouver mieux.

J'ai songé au passage de *L'Institution de la religion chrétienne* où il est dit que l'image du Seigneur en quelqu'un est une raison plus que suffisante pour aimer cette personne, et aussi que le Seigneur est toujours prêt à prendre pour Lui les péchés de nos ennemis. C'est ainsi qu'accuser notre ennemi revient à nier la réalité de la grâce. Ces idées ne peuvent qu'être vraies. Il me semble que les gens ont tendance à oublier que nous devons aimer nos ennemis, non pour satisfaire à une quelconque exigence morale, mais parce que Dieu leur Père les aime. J'ai dû prêcher à ce sujet une bonne centaine de fois.

Non que le jeune Boughton soit mon ennemi. Je ne crois pas cela. Calvin prenait simplement l'exemple le plus extrême ; *a fortiori*, ne devrait-il pas être beaucoup plus facile d'oublier des transgressions qui en général se résumaient à des désagréments, et ne me concernaient même pas toujours ? Jack a terriblement fait souffrir son père qui le lui a pardonné chaque fois, sur-le-champ, et je n'ai moi-même causé de la peine à Boughton que quand il sentait que j'avais du mal à pardonner à Jack. Je crois que la douleur que ressentait Boughton était surtout due au fait qu'il n'arrivait pas à se rapprocher de ce garçon, qui est resté un inconnu tant pour son père que pour nous tous.

Maintenant, voici ce que je tiens à dire, car c'est ce qui m'est venu à l'esprit tandis que je confiais toutes ces pensées au Seigneur : l'existence est la chose essentielle, la chose sacrée. Si le Seigneur choisit de n'accorder aucune valeur à nos transgressions, alors elles ne sont effectivement rien. Ou bien toute réalité qu'elles peuvent avoir est insignifiante et accessoire à côté de la réalité première, exquise, de l'existence. Bien sûr que le Seigneur les balaie, comme j'essuie la saleté sur ton visage, ou même chasse tes larmes. Après tout, pourquoi le Seigneur devrait-il se soucier particulièrement de ces salissures qui ne font pas partie de Sa Création ?

Eh bien, pour de nombreuses raisons. Nous autres êtres humains sommes à l'origine de réelles souffrances. L'histoire pourrait faire pleurer une pierre. J'ai conscience du fait qu'à partir de là, mes pensées sont assez confuses. Je suis fatigué -- c'est peut-être là une explication. Mais je me souviens que, même dans ma jeunesse, je m'enlissais chaque fois que je comparais la gravité réelle du péché à la grâce prodigue du pardon. Si le jeune Boughton est mon fils, alors la même logique veut que sa fille soit aussi la mienne -- et ce qui est arrivé à cette enfant était terrible, rien ne pourra changer cela. En tant que chrétien, jamais je ne saurais dire le contraire.

En relisant ces pensées notées hier soir, je me rends compte que j'ai esquivé ce qui pour moi est la question centrale : comment agir face à ma crainte que Jack Boughton ne vous fasse du tort, à toi et à ta mère, uniquement parce qu'il le peut, animé qu'il est par une méchanceté sournoise et irrationnelle ? A deux reprises ce matin, tu m'as déjà demandé s'il allait bientôt passer nous voir.

Le mal qu'il pourrait te faire n'équivaut pas, au sens strict, au mal qu'il pourrait me faire, et c'est là une grande part du problème. S'il me poussait dans l'escalier, j'aurais échafaudé un raisonnement théologique me permettant de lui pardonner avant même d'avoir atteint la dernière marche. Mais s'il venait à te causer, à toi, la moindre souffrance, j'ai bien peur que la théologie ne me soit d'aucune aide.

Ce qui est peut-être une des causes principales de mon angoisse, maintenant que j'y pense.

*

Voilà que je l'entends qui parle avec vous sur la galerie. Vous riez, toi et ta mère. Cela me rassure, en fait. A mes yeux, il a toujours l'air d'un homme qui se tient trop près d'un feu, qui supporte cette douleur car il sait qu'il n'est qu'à un pas de quelque chose de pire. Même quand il rit, il a cet air-là, du moins quand il est face à moi, bien que je croie sincèrement m'être toujours efforcé de ne pas l'offenser. Oh, je suis un homme âgé, limité, et lui restera cette inexplicable créature mortelle alors que je ne serai plus que poussière.

Je me suis souvent aventuré aux limites de ma compréhension, dans ce désert, cet Horeb, ce Kansas, et je me suis fait peur, c'est vrai, un grand nombre de fois, alors qu'il me semblait que je laissais derrière moi tous mes repères. Et cela a été l'un des grands plaisirs de ma vie. La nuit et la lumière, le silence et la difficulté, ces choses m'ont toujours paru rigoureuses et bonnes. Je crois que c'est Edward qui me recommanda cette voie, ainsi que mon grand-père le révérend lorsqu'il

s'enfuit dans le désert pour la dernière fois. A une époque, j'ai pu m'imaginer être moi aussi un vieil homme coriace, prêt à s'enfouir dans la terre et à laisser ses cendres couvrir en attendant le Jugement dernier. Eh bien, je dois pour l'instant me détourner de ce projet. Ma confusion actuelle est un territoire vierge qui me fait douter d'avoir jamais été réellement perdu auparavant.

Je dois quand même dire que tout cela m'a donné un nouvel aperçu du cours du monde. Nous filons vers l'oubli tel un rêve, à n'en pas douter, laissant derrière nous ce monde amnésique pour qu'il piétine, égare ou ruine tout ce qui nous a jamais tenu à cœur. Ainsi vont les choses, et c'est étonnant.

Jack nous a apporté des courges, un plein sac. Avant qu'il ne parte, ta mère lui a donné des tomates vertes. Oh, ces étranges richesses tardives de l'été, ces potirons monumentaux et ces courgettes parfaitement grotesques. Chaque fois que le vent souffle, une pluie de glands s'abat sur le toit. La température reste douce. Pendant un temps, les araignées avaient tissé des toiles partout, mais elles sont à présent en lambeaux, de sorte que nous pouvons imaginer des araignées bien nourries, cachées au milieu de tas de feuilles mortes, en train de somnoler loin de toute velléité laborieuse.

Je me souviens d'un jour où mon père et mon grand-père étaient assis sur la galerie, occupés à casser et décortiquer des noix. Ils aimaient passer du temps ensemble, du moins quand ils ne se disputaient pas, c'est-à-dire quand ils gardaient le silence, comme c'était le cas ce jour-là.

Mon grand-père dit : "L'été touche à sa fin et nous ne sommes toujours pas sauvés."

Alors mon père : "Le Seigneur le sait bien."

Et à nouveau le silence. Jamais ils ne levaient les yeux de leur travail. C'est de la sécheresse qu'ils parlaient, qui était déjà bien installée et allait durer des années. Une véritable calamité. Je me rappelle un vent léger et doux comme celui qui souffle aujourd'hui. Il n'est pas d'occupation plus fastidieuse que de décortiquer des noix, et tous les deux s'y livraient à chaque nouvel automne. Ma mère disait que ces noix avaient un goût de meuble, et, autant que je m'en souviene, personne ne soutenait le contraire. Mais elle se retrouvait avec toutes ces noix, et donc elle les utilisait.

Toi et Tobias, vous êtes sur les marches, vous trie les courges par tailles, couleurs et formes, vous choisissez vos préférées et vous leur donnez des noms. Certaines sont des sous-marins ou bien des tanks, d'autres des bombes. J'imagine que je dois m'attendre à recevoir

prochainement une nouvelle visite du père de T. Désormais tous les enfants jouent à la guerre. Tous ils imitent des bruits d'avions, de bombes, d'engins qui s'écrasent ou qui explosent. Nous faisions pareil, quand nous jouions à tirer au canon et à charger à la baïonnette.

Il est certain que cela n'a rien de rassurant.

Ce monde est un torrent et, à bien y réfléchir, ce qu'on y trouve est étonnant.

J'ai repensé à un sermon que mon père prononça, après que sa brouille avec Edward fut devenue publique et qu'il eut disposé d'un peu de temps pour y réfléchir. Cela ne ressemblait pas du tout à mon père d'évoquer un élément de sa vie privée ou intime. Quand il le faisait, ce n'était que dans les termes les plus abstraits. Mais, ce matin-là, il remercia le Seigneur de lui avoir permis de comprendre, ne serait-ce qu'à un faible degré, ce qu'est la défection -- de se rendre compte de ce que lui-même avait fait à son père au retour de la guerre, lorsqu'il était allé prendre place parmi les quakers en le laissant porter seul son terrible fardeau. Il raconta quelque chose que je n'avais jamais entendu auparavant : sa mère, que la maladie et la souffrance empêchaient d'aller à l'église depuis des mois, s'y était pourtant rendue quand elle avait appris qu'il restait, lui, à l'écart. Les sœurs de mon père, qui ne quittaient plus leur mère, la portèrent dans leurs bras, l'une après l'autre, le long de la route qui dut leur paraître interminable. Elles arrivèrent en retard car leur mère avait attendu le matin même pour demander qu'on l'amène ; elles étaient en sueur et débraillées tant elles s'étaient hâtées tout en portant lentement et délicatement leur mère, qui au stade où elle en était pouvait à peine supporter d'être touchée. Leur mère était blanche et chauve, bien trop petite pour la robe qu'elles glissèrent sur son corps avec toute la douceur du monde. Elles entrèrent en plein milieu du sermon, vêtues de leurs nouvelles robes, sans leurs capelines, le front en sueur. Amy, la plus âgée, portait sa mère dans ses bras comme on aurait porté un jeune enfant. Mon père dit que le vieux révérend s'arrêta de prêcher un moment pour les regarder, avant de reprendre son texte qui, comme tous ses sermons à l'époque, traitait du profond mystère de la souffrance que l'on ressent pour les autres. Il prêcha encore quelques minutes, pria quelques minutes puis bénit l'assemblée et alla rejoindre sa femme qu'il prit dans ses bras, embrassa sur le front et porta jusque chez eux, laissant à ses fidèles tout le loisir de profiter des longues célébrations méthodistes.

"Je ne saurais décrire la honte que je ressentis, dit mon père. Mes sœurs m'informèrent de ce que ma mère avait fait, car elles craignaient que cette dernière insiste pour retourner à l'église si moi-même je persistais à me tenir à l'écart. Amy me dit : « Je te détesterais jusqu'à ta mort si tu nous fais revivre cela ! » Ce que, bien sûr, je

m'abstins de faire."

Mon père cherchait à nous dire, et à se dire à lui-même, que les transgressions d'Edward étaient dérisoires comparées aux siennes. Il se disait et nous disait aussi qu'il y avait, dans la gêne et la déception qu'il endurait alors, quelque chose de pertinent, qu'elles lui étaient précieuses et l'instruisaient. Il y discernait une forme de dessein, révélateur en fait de la bienveillance du Seigneur, une sorte de parabole censée approfondir sa compréhension du monde. Cette manière d'envisager le problème devait certainement interdire, ou au moins décourager, toute tentation de sa part de blâmer Edward. Le manque de réflexion d'un individu, quand cette défaillance est perçue comme étant au service de l'intelligence divine, ne peut justifier la colère.

J'ai moi-même utilisé ce mode de raisonnement à maintes reprises, chaque fois que j'en ai ressenti le besoin ou que j'en ai eu l'occasion. Et le fait est qu'il est rare, assurément, de subir une offense qui ne soit pas l'écho d'offenses que l'on a soi-même commises. Cela dit, je ne sais dans quelle mesure en avoir conscience peut nous aider quand il s'agit de faire face à la difficulté concrète de contrôler sa colère. Je n'ai pas non plus trouvé le moyen d'appliquer le raisonnement en question aux circonstances actuelles, bien que je n'aie pas encore abandonné tout effort pour y parvenir.

*

Cet après-midi je suis revenu d'une réunion assez décourageante à l'église : seules quelques personnes étaient présentes, et nous n'avons abouti absolument à rien. C'est le genre de choses qui m'épuise. Je me suis donc allongé pour faire une sieste et j'ai dormi jusqu'à l'heure du dîner. Il faisait nuit quand je me suis réveillé, la maison était vide, alors je suis sorti sur la galerie. Toi et ta mère, vous étiez assis sur la balancelle, enveloppés dans une couverture. "C'est peut-être la dernière nuit où il fait encore doux", m'a-t-elle dit. Elle m'a fait une place à ses côtés, a tiré la couverture sur mes genoux et a posé sa tête contre mon épaule. C'était on ne peut plus agréable. Cet été, elle a planté ce qu'elle appelle son "jardin du hibou". Le hibou en question, c'est moi. Elle a lu quelque part que les fleurs blanches exhalent davantage de parfum pendant la nuit, alors elle a planté le long de l'allée toutes les fleurs blanches auxquelles elle a pu penser. Il ne reste plus maintenant que quelques roses, quelques alysses et quelques pétunias.

Nous sommes donc restés ensemble un moment dans le noir, avec toi qui dormais plus ou moins tandis que ta mère te caressait les cheveux. Puis nous avons entendu des pas le long de la route. C'était évidemment Jack Boughton. Je crois qu'il comptait peut-être

seulement nous dire bonsoir et passer son chemin, mais ta mère l'a prié de venir nous tenir un peu compagnie, et bien sûr il a accepté. Il a franchi le portail et s'est assis sur les marches. J'ai remarqué qu'il se montre toujours très obligeant envers elle.

--- Nous profitons un peu du silence, a-t-elle dit.

--- Pour ça, il n'y a pas de meilleur endroit au monde.

Puis, comme s'il craignait d'être mal compris, ou du moins de nous offenser, il a ajouté :

--- C'est vraiment agréable d'être de retour ici quelque temps.

Il a ri :

--- Il y a maintenant ici des gens qui ne me connaissent ni d'Eve ni d'Adam. Quelle merveille !

Il a passé sa main sur son visage, sur ses yeux. Nous étions dans l'obscurité, mais j'ai reconnu ce geste. Il me semble qu'il l'a fait toute sa vie.

--- C'est une grande source de joie pour votre père, ai-je dit, que vous soyez ici.

--- Cet homme est un saint, a-t-il dit.

--- Peut-être bien, mais c'est tout de même gentil de votre part d'être venu.

--- Ah, s'est-il exclamé comme un homme qui voit un gouffre s'ouvrir à ses pieds.

Un silence s'est installé qui a duré quelques minutes, puis ta mère s'est levée, t'a dégagé de la couverture et t'a emporté vers ton lit.

--- Moi aussi, je suis content de vous revoir, ai-je dit.

Car c'était vrai, pour le bien du vieux Boughton. Mais il ne m'a pas répondu.

--- Je dis cela en toute sincérité.

Il a étiré les jambes et s'est adossé au pilier de la galerie.

--- Je n'en doute pas, a-t-il dit.

--- Je suis prêt à le jurer sur toute une pile de Bibles.

--- De quelle hauteur ? m'a-t-il demandé en riant.

--- Environ une coudée.

--- Je suppose que ça fera l'affaire.

--- Est-ce que deux coudées vous rassureraient ?

--- Pleinement.

Et, retrouvant ses bonnes manières :

--- J'ai apprécié de pouvoir vous revoir. Et de faire la connaissance de votre femme. De votre famille.

Nous nous sommes tus un moment. Puis j'ai dit :

--- Vous connaissez Karl Barth, cela m'impressionne.

--- Oh. De temps à autre j'essaie encore de trouver la clé de l'énigme.

--- Eh bien, j'admire votre ténacité.

--- Ce ne serait peut-être pas le cas, si vous connaissiez les raisons qui

m'y poussent.

Je doute qu'il existe une autre personne sur terre avec qui la conversation soit aussi difficile. Je lui ai donc répondu :

--- Peu importe, j'admire cela quand même.

--- Merci.

Quelques minutes se sont écoulées en silence, puis ta mère est sortie de la maison avec des tasses et une théière remplie de cidre chaud. Elle s'est assise avec nous sans dire un mot, cette si chère femme. Et moi, j'imaginai que Jack Boughton était effectivement mon fils, qu'il venait de rentrer à la maison, fatigué par la vie qu'il avait menée, et qu'il était assis là avec nous, silencieux, apaisé semblait-il par cette nuit si sereine. Cette idée m'apportait une grande satisfaction. La notion de grâce a été intensément présente dans mes pensées ces temps-ci -- la grâce comme une sorte de feu merveilleux qui réduit les choses à l'essentiel. Là, dans l'obscurité et le silence, j'avais l'impression d'oublier tous les détails pénibles et de sentir simplement la présence de son être mortel et immortel. Et une sensation m'a envahi, une forme de crainte délicieuse, qui m'a rappelé Boughton et sa peur des anges.

Peut-être étais-je plus qu'à moitié endormi à ce stade-là, mais une pensée m'est venue qui demeure en moi : j'aurais aimé m'asseoir aux pieds de son âme éternelle pour apprendre. Il me paraissait alors être l'ange de lui-même, contemplant mélancoliquement les mystères que décrit sa vie d'homme mortel, les profondeurs de l'être humain. Et, bien sûr, c'est exactement ce qu'il est. "Qui donc parmi les hommes connaît ce qui est dans l'homme, sinon l'esprit de l'homme qui est en lui ?" En tout ce qui importe, nous ne sommes que secret les uns pour les autres, et je crois vraiment qu'il y a en chacun de nous un langage distinct, ainsi qu'une esthétique et une jurisprudence distinctes. Chacun d'entre nous est une petite civilisation construite sur les ruines d'un nombre incalculable de civilisations antérieures ; nous avons chacun nos propres normes relatives à ce qui est beau et à ce qui est acceptable -- auxquelles, je m'empresse d'ajouter, nous ne satisfaisons en général pas, malgré nos efforts. Nous prenons des ressemblances fortuites entre nous pour des similitudes réelles, car ceux qui nous entourent ont hérité des mêmes coutumes, s'échangent la même monnaie, se font plus ou moins la même idée de la bienséance et du bon sens. Mais, en fait, tout cela nous permet seulement de coexister avec les espaces inviolables, infranchissables, absolument gigantesques qui nous séparent.

Peut-être aurais-je dû dire que nous sommes pareils à des planètes. Mais nous comparer à des civilisations me paraît plus pertinent. Les planètes se sont peut-être toutes détachées de la même étoile, néanmoins il manque à cette métaphore la dimension historique ; de

plus, il est vrai que nous vivons tous au milieu des ruines des vies des autres générations -- de sorte qu'il existe une continuité apparente d'autant plus cruciale qu'elle nous induit en erreur. Je suis suffisamment âgé pour me souvenir du temps où nous nous rendions en bande au milieu des broussailles, nous écartions pour former un cercle avant de nous rapprocher en faisant fuir les lapins vers le centre, où ils se retrouvaient pris au piège et où nous les tuions à coups de bâtons et de massues. C'était l'époque de la Grande Dépression, les gens avaient faim et nous tâchions de nous en sortir comme nous pouvions. Je ne blâme personne. (Nous ne touchions pas aux gros lièvres, seulement aux lapins. Nous ressentions tous une gêne vis-à-vis des lièvres, bien que nous ne nous soyons jamais expliqué précisément pourquoi.) Certains mangeaient des marmottes. Les enfants partaient à l'école sans rien dans leur panier-repas qu'une pomme de terre bouillie ou un petit bout de pain tartiné d'un peu de saindoux. En ces temps-là, des couches de poussière venaient sans cesse recouvrir les fenêtres de l'église ; je devais monter sur une échelle pour les broser avec un balai afin de permettre à la lumière d'entrer à l'intérieur et aux gens de lire leur livre de cantiques.

C'était une époque terrible, mais nous n'y pouvions rien et nous nous y habituâmes pleinement. C'était la civilisation dans laquelle nous vivions. La vallée de l'ombre. Qui pourrait aussi bien être l'Ur des Chaldéens, vu le peu de connaissance que les gens en ont aujourd'hui. Je remercie Dieu qu'il en soit ainsi, bien sûr, mais, s'il fallait qu'une telle épreuve arrive, je ne regrette pas de l'avoir vécue. Car elle permet de voir les choses différemment. J'ai entendu des gens dire que ces années leur ont appris que la vie ne se réduit pas à la sécurité et au confort matériel, cependant je connais dans le coin beaucoup de personnes âgées qui rechignent à dépenser la moindre pièce de dix cents, car elles n'ont pas oublié cette période difficile. Il m'est impossible de leur en vouloir, même si cela a eu pour conséquence que l'église commence tout juste à sortir de sa propre Grande Dépression. "Tel fait des largesses et s'enrichit encore, tel autre épargne plus qu'il ne faut et connaît l'indigence." On voit bien des choses dans notre ville qui prouvent que ce proverbe dit vrai. Certes, l'église est en piteux état pour la raison même qui fait qu'elle est encore là. Alors je ferais mieux de ne pas me plaindre. Affronter la pauvreté est une bonne chose ; et une meilleure encore lorsqu'on ne l'affronte pas seul.

Je pense qu'ils croyaient que je m'étais assoupi, comme cela m'arrive assez fréquemment, je sais. Ils se sont mis à parler.

--- Avez-vous décidé combien de temps vous alliez rester ici ? a demandé ta mère à mi-voix.

--- Je crains que cela fasse déjà trop longtemps -- pas tant pour moi.

Après un silence, elle lui a demandé :

--- Vous comptez retourner à Saint Louis ?

--- C'est possible.

Un autre silence. Il a frotté une allumette. J'ai senti la fumée de sa cigarette.

--- Vous en voulez une ?

--- Non, merci, a-t-elle dit.

Puis elle a ri.

--- Bien sûr que j'en voudrais une. Mais cela ne serait pas bienséant de la part d'une femme de pasteur.

--- "Cela ne serait pas bienséant" ! Il faut croire qu'ils ne vous ont pas laissée tranquille.

--- Ce n'est pas un problème. Il fallait bien que j'apprenne un jour ou l'autre... Et maintenant, j'applique la bienséance depuis si longtemps, ça commence presque à me plaire.

Il a ri.

--- Il m'a fallu du temps pour m'habituer à cet endroit, a-t-elle repris. C'est sûr.

--- Moi je n'ai pas ce problème-là. Je la connais bien, cette ville. J'ai un peu l'impression d'être de retour sur les lieux du crime.

Après un moment, elle a dit :

--- Tout le monde dit beaucoup de bien de vous, vous savez.

--- Vraiment ? C'est curieux. Enfin, je veux bien vous croire.

Elle a ri.

--- Je n'ai pas menti depuis des années, a-t-elle dit.

--- Hmm. Cela doit être épuisant.

--- Il paraît qu'on s'habitue à tout.

--- Le révérend Ames ne vous a toujours pas mise en garde contre moi ?

Elle a cherché ma main et l'a serrée entre ses deux mains si chaudes.

--- Y dit jamais du mal... Jamais il ne dit de mal.

Un silence a suivi. Je me sentais plutôt gêné, comme tu peux l'imaginer, et j'étais sur le point de remuer comme au sortir du sommeil, afin de m'extraire de cette situation peu glorieuse dans laquelle je m'étais mis, qui aurait pu s'apparenter à de l'espionnage.

Mais ta mère a poursuivi :

--- Je suis allée à Saint Louis, une fois. On était plusieurs à chercher du travail.

Elle a ri et ajouté :

--- Ça n'a pas marché.

--- C'est vraiment un sale endroit quand on est fauché.

--- S'il y a un endroit où c'est bien d'être fauché, je l'ai pas trouvé. Et je suis allée voir partout.

Ils ont ri de concert.

--- Quand j'étais jeune, a-t-il dit, je croyais qu'une vie stable, c'était ce qui risquait de vous arriver si vous ne faisiez pas attention.

--- Moi je me suis jamais trompée là-dessus. C'était la seule chose que je voulais. Avant, je regardais à travers les fenêtres des gens la nuit en essayant d'imaginer leur vie.

Il a ri :

--- C'est à ça que je comptais passer ma soirée.

Après un silence, elle lui a dit d'une voix très douce :

--- Eh bien, Jack, prenez toujours... Prenez soin de vous.

--- C'est très gentil, Lila. Vraiment.

Puis il s'est levé :

--- Souhaitez bonne nuit au révérend de ma part.

Et il est parti.

Je suis resté allongé sans dormir toute la nuit, à l'exception du temps que j'ai passé assis devant mon bureau, à écrire ces lignes et à réfléchir. Bien sûr, j'ai été touché par la fierté que ta mère éprouve quant à ma tendance à éviter de médire. Il est vrai que je fais attention, même si tu sais très bien à quel point cela a été difficile pour moi dans le cas présent.

Mais ce qui m'a frappé, c'est que le jeune Boughton soit autant surpris par le fait que, selon ses termes, je n'aie pas encore mis ta mère en garde contre lui. Presque comme s'il me trouvait négligent. Et qui mieux que lui pourrait en juger ? Peut-être pense-t-il que je sais des choses que j'ignore, que Boughton s'est plus confié à moi qu'il ne l'a fait, ou que j'ai eu vent d'histoires le concernant, alors qu'on me les a épargnées la plupart du temps. J'ai toujours soupçonné les gens de faire preuve de beaucoup de tact pour tout ce qui touchait à lui.

"La scène du crime." Il plaisantait, j'en suis sûr. Mais cela me pousse à me demander quelle part de la souffrance que je sens en lui découle du fait qu'il se trouve en ces lieux, où certaines choses se sont produites qui lui causent peut-être encore de la peine, voire de la honte.

Je voudrais pouvoir poser ma main sur son front et atténuer la culpabilité et les regrets qui sont exagérés ou hors de propos, ou bien qui ne permettent pas de corriger quoi que ce soit dans ce monde. Alors, je pourrais enfin voir à quoi j'ai affaire.

D'un point de vue théologique, cette idée est totalement inacceptable. Je viens de m'en rendre compte, et je m'en excuse.

Puisque je m'efforce de dire la vérité, il est une autre chose que je pourrais mentionner. Tandis qu'il parlait à ta mère, la nervosité dans

sa voix avait disparu. Je dirais presque qu'il paraissait se détendre. On aurait dit quelqu'un qui parle à un ami. Ce qui était vrai pour elle aussi.

Il me semble que j'entrevois enfin en quoi consiste la grâce pour moi dans cette situation. J'ai longuement prié, et j'ai pu dormir un moment, et il me semble que les choses commencent à s'éclaircir.

Je ne me suis jamais rendu à Saint Louis, ce que je regrette aujourd'hui.

*

J'ai parcouru ces pages, et je me rends compte que depuis un bon moment je me suis surtout confronté à mes propres inquiétudes, alors que mon intention, à l'origine, était de m'adresser à toi. Je souhaitais te laisser un témoignage raisonnablement sincère qui mette en lumière ce qu'il y a de meilleur en moi, et il m'apparaît désormais que tu dois tout juste y voir les efforts d'un vieil homme luttant avec difficulté pour comprendre ce contre quoi il lutte.

Néanmoins, je crois que j'ai peut-être trouvé un moyen de me sortir de la caverne dans laquelle me confine cette pénible préoccupation. En tout cas, cela vaut la peine d'essayer :

Quand, hier soir, alors que j'étais assis sur la galerie et que je feignais plus ou moins de dormir, ta mère a pris ma main et l'a serrée entre les siennes, j'ai ressenti un grand bonheur. Je vois que je l'ai indiqué -- "ses deux mains si chaudes" -- et que j'ai noté qu'à ce moment-là elle parlait de moi bien plus gentiment que je ne le mérite. C'est seulement en y repensant que je me suis rendu compte qu'elle parlait alors comme quelqu'un qui jouit de cette vie stable qu'elle disait avoir toujours désirée -- comme si elle ne pouvait jamais la perdre, même si d'un point de vue pratique comme matériel elle sait que ce sera le cas. Cela aussi m'a plu. En me remémorant ce qu'ils ont dit au sujet de "regarder à travers les fenêtres des gens en essayant d'imaginer leur vie", je me suis senti proche d'eux. "Moi aussi", aurais-je pu leur confier, car, comme le Seigneur le sait bien, pendant de nombreuses années c'est exactement ce que j'ai fait. Mais, à ce moment-là, à la façon dont elle a prononcé ses paroles, il semblait qu'elle avait définitivement obtenu les réponses à toutes ses questions sur la vie, et si c'est vraiment le cas, c'est magnifique. Cette pensée est pour moi une source de paix.

J'ai rêvé une fois que Boughton et moi étions à la rivière et que nous cherchions quelque chose là où l'eau est peu profonde -- dans notre enfance, cela aurait été des têtards. Mon grand-père surgit alors d'un bosquet, l'air furieux comme à son habitude, plongeait son chapeau

dans la rivière et le lança en l'air, de sorte qu'un nuage d'eau vola dans notre direction en ondulant comme un voile avant de s'abattre sur nous. Mon grand-père remit son chapeau sur sa tête et disparut à nouveau dans les bois, nous laissant seuls au milieu de cette rivière qui reflétait le soleil, tout étonnés de ce qui venait de nous arriver et scintillant comme des apôtres. J'évoque ce rêve car il me semble que des transformations tout aussi brutales se produisent dans cette vie, qui nous arrivent sans que nous les recherchions ou les attendions, et réduisent à bien peu de chose ce que nous espérons ou méritons. Cette pensée m'est venue alors que je songeais au jour où j'ai vu ta mère pour la première fois : ce dimanche de Pentecôte béni où il pleuvait tant.

Ce matin-là fut le début de quelque chose que je ressentis sans équivoque comme mon âme se faisant happer hors de mon corps. Je ne t'ai jamais raconté les détails, je ne t'ai jamais dit comment nous en sommes venus à nous marier. Cette expérience m'a énormément appris, crois-moi. Savoir simplement qu'une telle transformation est possible me permet de mieux comprendre en quoi consiste l'espoir. Et ce que j'imagine de la mort s'en est trouvé considérablement adouci, aussi étrange que cela puisse paraître.

J'eus beau me dire que j'avais à peine prêté attention à elle ce premier matin, je passai la semaine qui suivit à espérer qu'elle reviendrait. Je m'en voulais considérablement d'avoir oublié de lui demander son nom à la sortie de l'église, me racontant que j'avais des obligations envers les "brebis égarées" et les "âmes perdues", expressions qu'en fait je n'utilise jamais, même en pensée, et que je n'aurais certainement pas associées naturellement à ta mère. L'un des aspects curieux de cette expérience était que je n'arrivais tout simplement pas à être honnête avec moi-même, et que je n'arrivais pas non plus à me cacher la vérité. C'était épouvantable. Je me sentais vraiment idiot. Mais, vois-tu, j'avais conscience de la différence d'âge entre nous, et j'ignorais tout d'elle, je ne savais pas si elle était ou non mariée. Alors je n'osais même pas m'avouer que je voulais simplement la *voir*, entendre à nouveau sa voix. Elle m'avait dit : "Bonjour, mon révérend" -- c'est tout. Mais je me souviens que j'avais essayé d'en conserver le son, pour pouvoir le réentendre dans ma tête.

Laisse-moi te dire que si mon grand-père m'a jamais destiné à prendre sa relève, il l'a fait bien avant ma naissance. La sainteté de sa vie en a exigé autant de la mienne, ou du moins de mon sacerdoce, et j'ai essayé de la rabaisser le moins possible. Je me suis efforcé de veiller à ma réputation ainsi qu'à mon caractère ; de garder devant moi l'Evangile comme modèle tant pour ma vie que pour mon ministère. Et pourtant, voilà que j'essayais d'écrire un sermon alors que tout ce que je voulais, c'était parvenir à me remémorer le visage d'une jeune

femme.

Si j'avais eu une telle expérience plus tôt dans ma vie, j'aurais fait preuve de beaucoup plus de sagesse, de beaucoup plus de compassion. Je ne comprenais pas ce qui poussait les gens qui venaient me voir à abandonner tout jugement et tout bon sens, et à me répondre : "Je sais, je sais" quand je leur enjoignais de se montrer raisonnables, ce qui dans leur bouche signifiait : "Peu importe, je m'en moque." C'est ce que disent les saints et les martyrs. Et je sais maintenant que c'est la passion qui les conduit à leurs renoncements prodigieux. Peut-être ai-je l'air de comparer quelque chose de grand et de sacré avec quelque chose de mineur, d'ordinaire : l'amour de Dieu avec l'amour mortel. Mais, en fait, je ne les vois pas du tout comme deux choses séparées. Si nous pouvons être nourris divinement par un morceau de pain et si le contact d'une main suffit à nous accorder la bénédiction du Seigneur, alors le plaisir terrible que nous apporte un certain visage humain peut assurément nous instruire sur la nature du plus immense de tous les amours. Je crois profondément que cela est vrai. Je me rappelle qu'à cette époque j'aimais Dieu parce qu'il avait permis l'existence de l'amour et je lui savais gré d'avoir permis l'existence de la gratitude -- et cela même au plus profond de mon tourment. Je compris de nombreuses choses que je ne saurais pas exprimer ici. Bien sûr, ces sentiments se tempèrent avec le temps, ce qui est un soulagement.

Louisa et moi étions promis l'un à l'autre presque depuis l'enfance. Alors rien ne m'avait préparé à ce que je me retrouve à penser jour et nuit à une parfaite inconnue, une femme beaucoup trop jeune, probablement une femme mariée -- c'était la première fois de ma vie que je sentais que je pouvais être arraché à mon caractère, à mon sacerdoce, à ma réputation, comme si ces choses pouvaient se défaire telle une coquille sèche. Jamais auparavant je n'avais ressenti que tout ce que je croyais être se résumait aux vêtements que je portais, aux livres sur mes étagères et à l'agenda que je gardais rempli d'obligations à venir et d'obligations déjà satisfaites. Comme je l'ai dit, c'était un avant-goût de la mort, du moins de l'agonie. Et en quoi cela est-il surprenant ? Nous parlons bien de "passion", après tout.

Quoi qu'il en soit, la situation empira beaucoup. Elle était là tous les dimanches -- sauf un --, et je peux confesser que j'écrivis tous mes sermons dans l'intention de lui plaire, de l'impressionner. Je m'efforçais de ne pas la regarder trop souvent ni trop longtemps, et pourtant je parvenais à me convaincre que je discernais une sorte de déception sur son visage ; alors je passais la semaine suivante à genoux, priant pour qu'elle m'accorde encore une chance. Je me sentais complètement ridicule. Mais j'en parlais quand même au Seigneur, je Lui demandais de me donner plus de force dans l'exercice

de mes responsabilités pastorales -- et rien de ce que je disais n'était vrai, car je n'étais qu'un vieil idiot qui demandait au Tout-Puissant de Se prêter à son caprice, et même sur le moment je m'en rendais compte. Pourtant, mes prières furent exaucées, au-delà de tout ce que j'aurais pu songer à demander. Une femme, et un enfant. Jamais je ne l'aurais cru.

Il y eut ce dimanche terrible où elle ne vint pas. Comme cette matinée me parut morte, triste, étouffante ; nous avions tous l'air misérables, y compris l'église. Evidemment, mon sermon ce jour-là traitait de l'accueil qu'il faut réserver à l'étranger car il est peut-être "un ange, sans qu'on le sache". Je détestai le lire. J'avais l'impression que tous ceux qui étaient présents se rendaient compte que j'étais en train de faire de ma folie une confession publique. Il me paraissait inévitable qu'elle ne revienne plus jamais. Ainsi je passai une semaine épouvantable à tâcher de me résigner à l'étroitesse de ma vie, à sa tristesse, tout en remerciant le Seigneur que je ne me sois pas entièrement ridiculisé, que je ne lui aie jamais retenu la main à la porte de l'église pour tenter de lancer une conversation, bien que j'aie répété dans ma tête les mots que je pourrais lui dire, et les aie même rédigés. Mais il faut dire que je me trouvais tout aussi ridicule de ne pas lui avoir retenu la main, de ne pas lui avoir parlé. J'ai passé cette semaine-là à essayer de me forcer à décrire ce qui m'attirait tant en elle -- pensant que, étant donné que je n'y arrivais pas, cette attirance allait se dissiper. Et, toute cette semaine-là, elle me manqua comme si elle était la seule amie que j'aie jamais eue sur terre. (J'avoue avoir aussi songé au problème pratique que poserait la recherche de son nom et de l'endroit où elle habitait, effectuée sous le couvert de mon souci pastoral. Quelle humiliation !)

Le dimanche suivant, elle était de retour. J'en fus traumatisé de soulagement ; j'étais terrifié à l'idée de me mettre à rire sans raison, terrifié à l'idée de la regarder trop longtemps ; j'essayais de ne pas oublier qu'elle restait pour moi une parfaite inconnue -- bien que depuis plusieurs semaines elle soit ma pensée la plus chère et la plus intime -- et de me dire que je ne devais pas la choquer par une familiarité qu'elle ne s'expliquerait pas. J'étais allé chez le coiffeur et je portais une chemise neuve, puisqu'il paraissait prudent d'imaginer que mes prières constantes, passionnées et tout à fait indignes puissent être exaucées. J'avais même expérimenté un peu de lotion capillaire. Boughton me rejoignit sur le chemin de l'église, comme souvent à cette époque ; il me dévisagea sans pouvoir s'empêcher de rire et je me dis : "Quel parfait imbécile je fais aux yeux de tout le monde !"

Quand elle quitta l'église ce matin-là, je réussis à retenir sa main et à prononcer quelques mots : "Vous nous avez manqué la semaine dernière. Il est bon de vous avoir à nouveau parmi nous."

Elle fit : "Oh", puis elle rougit et détourna le regard, comme si cette marque de gentillesse la surprenait, alors qu'il ne s'agissait que d'une attention de pasteur des plus banales, des plus courantes, car je ne pensais pas que les circonstances puissent m'autoriser quoi que ce soit d'autre.

*

"Je suis malade d'amour." On lit ces mots dans les Saintes Ecritures. Je ris quand je pense que je me tournai vers la Bible durant ma crise, comme je l'ai toujours fait. Et dire que je jetai mon dévolu sur le Cantique des cantiques ! Ce texte aurait pu m'aider à comprendre que des affres telles que les miennes sont belles aux yeux du Seigneur, si j'avais été plus jeune et si j'avais su que ta mère n'était pas mariée. Or la beauté de ces poèmes ne fit que me blesser.

Oh, mais la semaine suivante je retins sa main et je lui dis que nous avions des séances d'étude de la Bible le dimanche soir, auxquelles nous serions ravis qu'elle assiste. Je rentrai ensuite chez moi et je priai pour que ma ruse soit récompensée, puis je me rasai à nouveau et j'essayai de lire jusqu'à la venue du soir. Je partis en avance pour l'église ; je l'y trouvai qui m'attendait près des marches, car elle avait quelque chose à me dire. A ce moment-là, l'idée me vint, comme cela m'est parfois arrivé, que la grâce est tout entière traversée par un rire magnifique. A ce vieux soupirant aux cheveux parfumés, qui n'en méritait pas tant, elle confia qu'elle était venue à moi dans l'espoir que je puisse la baptiser.

--- Personne s'en est occupé pour moi quand j'étais petite. Je sens comme ça me manque.

Oh, comme la pureté de son regard était triste et nue.

--- Eh bien, lui dis-je, ma chère, nous allons nous occuper de vous.

Puis, toujours sur le ton de la conversation, je lui demandai si elle avait de la famille ici.

Elle secoua la tête et dit très doucement :

--- J'ai pas de famille du tout.

Je ressentis une immense peine pour elle -- et pourtant, mon misérable cœur remerciait le Seigneur.

C'est ainsi que j'appris à ta mère les doctrines de la foi et que, en temps voulu, je finis effectivement par la baptiser ; je m'accoutumai avec bonheur à sa vue, à sa présence silencieuse, et j'étais reconnaissant d'avoir pu survivre au pire de ma passion sans avoir réduit à néant ma réputation, sans m'être mis à courir après elle dans la rue, ce qui faillit m'arriver le jour où je la vis sortir de l'épicerie et s'éloigner. Je me fis si peur cette fois-là que j'en transpirai de tout mon corps. C'est dire quelle envie j'en avais. Et j'étais âgé de soixante-sept ans ! Mais mon comportement se conformait toujours à mon grand

respect pour sa jeunesse et pour sa solitude, je peux te le jurer. J'y faisais très attention. Je jugeai préférable de recruter certaines des vieilles dames les plus gentilles pour prendre part à son instruction, mais je crois que cela eut pour effet de la rendre plus timide et réservée, ce que je regrettai beaucoup.

Deux ou trois d'entre elles avaient des opinions tranchées sur certains points de doctrine, en particulier le péché et la damnation, qu'elles n'ont jamais apprises de moi. J'en veux à la radio d'avoir souvent semé la confusion en matière de théologie. Et la télévision est pire encore. Vous pouvez passer quarante ans de votre vie à enseigner aux gens comment se tenir en éveil face à la réalité du mystère, et voilà qu'un bonhomme, qui comprend à la théologie autant qu'un lièvre, se trouve un ministère radiophonique et que tout votre travail passe aux oubliettes ! Je me demande où cela va finir.

Mais c'était finalement pour le mieux, car l'une de ces dames, Veda Dyer, en vint à s'animer à tel point en parlant du feu, c'est-à-dire de la damnation, que je me sentis obligé de sortir mon Calvin et de lire le passage sur le sort des réprouvés, qui explique que leurs tourments nous sont "décrits *figurativement* par des phénomènes physiques" tels que les flammes inextinguibles afin d'exprimer "comme il est malheureux de se retrouver privé de tout lien avec Dieu". J'ai ce passage sous les yeux. Il est inquiétant, certes, sans être ridicule. "Si vous souhaitez comprendre la nature de l'enfer, leur dis-je, ne placez pas votre main au cœur d'une flamme, réfléchissez simplement au coin le plus mesquin, le plus vide de votre âme."

Elles réfléchirent toutes un long moment, et je fis de même, en écoutant la brise du soir et les cigales. Je faillis me faire très peur en songeant aux années de solitude qui allaient s'étirer devant moi, à leur amertume nouvelle, et en me rendant compte aussi à quel point je détestais la réserve et le renoncement que l'honneur et les convenances me commandaient et que le bon sens m'imposait. Mais quand je relevai les yeux, je vis que ta mère me regardait en souriant légèrement ; elle effleura ma main et me dit : "Vous inquiétez pas."

Que sa voix est douce ! Qu'il existe une telle voix en ce monde, et que je sois celui à qui il est donné de l'entendre, me sembla alors et me semble encore une grâce infinie.

Elle se mit à accompagner certaines des autres femmes qui venaient chez moi et emportaient les rideaux afin de les laver, dégivraient la glacière, etc. Puis elle commença à venir toute seule pour s'occuper du jardin, qu'elle réussit à rendre très beau, florissant. Et, un soir, quand je la vis là, près de ces roses merveilleuses, je lui dis :

--- Comment pourrais-je vous remercier pour tout ce que vous faites ?

--- Vous devriez m'épouser, me répondit-elle.

Et c'est ce que je fis.

Voici ce que je pense : si je devais mettre ma main sur son front pour la bénir en toute pureté, comme si j'étais effectivement et exclusivement un ministre du culte, mon souhait serait alors qu'elle vive une expérience semblable à la mienne. Oh, je sais bien qu'elle m'aime beaucoup, et qu'elle m'est très loyale. Mais je pourrais espérer qu'un jour le Cantique des cantiques la surprenne, comme si son propre cœur le chantait. Je ne peux pas croire que ses sentiments aient pu ressembler aux miens. Et pourquoi est-ce que je m'inquiète autant au sujet de ce Jack Boughton ? L'amour est sacré car il est comme la grâce : la valeur de l'objet auquel il s'attache n'est jamais vraiment ce qui compte. Peut-être l'abandonnerai-je à un bonheur plus grand que celui que je lui ai donné, malgré toutes les difficultés. Parfois, il me semble en voir les prémices en elle. Si le Seigneur m'accorde d'être momentanément le témoin d'une grâce qu'Il lui destine, je devrai Le trouver très généreux envers moi.

Ce matin, une aube splendide est passée au-dessus de notre maison, faisant route vers le Kansas. Ce matin, le Kansas s'est éveillé sous un soleil annoncé majestueusement, proclamé d'un bout à l'autre du ciel -- un nouveau jour venant s'ajouter au nombre très limité de jours depuis que cette vieille prairie s'appelle Kansas, ou Iowa. Mais il s'agit d'un seul et même jour, le premier. La lumière est constante, nous ne faisons que tourner en son sein. Alors chaque jour est en fait le même soir, le même matin. La tombe de mon grand-père tournait dans la lumière, et la rosée, sur son petit carré de mortalité envahi par les herbes, était magnifique.

"Tu étais en Eden, le jardin de Dieu ; tu étais couvert de toute espèce de pierres précieuses : la sardoine, la topaze et le diamant."

J'y pense -- quand tu seras un vieil homme comme moi, tu songeras peut-être à prendre la plume pour te raconter un peu, comme je suis en train de le faire. D'après mon expérience, plus les années passent, plus l'idée que l'on se fait de soi-même a tendance à devenir floue ou, du moins à certains égards, fragile.

Pourquoi est-ce que la pensée de toi âgé m'emplit de tant d'amour ? Le premier petit élan arthritique dans ton genou, c'est quelque chose que j'imagine avec toute la tendresse que j'ai ressentie quand tu m'as montré ta dent qui bougeait. Mets une grande assiduité dans tes prières, vieil homme. J'espère que tu auras vu plus de ce monde que je n'en ai jamais eu l'occasion (je ne peux m'en prendre qu'à moi-même). Et j'espère que tu auras lu certains de mes livres. Et que Dieu bénisse tes yeux, et tes oreilles aussi, et bien sûr ton cœur. Je voudrais pouvoir t'aider à porter le poids d'un très grand nombre d'années. Mais c'est au

Seigneur que reviendra cette satisfaction paternelle.

Cette journée a été étrange, troublante. Glory a téléphoné pour vous inviter au cinéma, toi et ta mère. Puis elle est venue vous chercher en amenant avec elle le vieux Boughton, qu'elle a aidé à sortir de la voiture, à traverser le jardin et à monter les marches. Il quitte si rarement sa maison de nos jours que j'étais vraiment étonné de le trouver devant ma porte. Nous l'avons fait s'asseoir à la table de la cuisine et lui avons donné un verre d'eau, puis vous êtes partis tous les trois. Cette expédition semblait l'avoir épuisé, car il restait assis avec une expression plutôt amicale, mais les yeux fermés, raclant sa gorge de temps en temps comme s'il s'apprêtait à parler puis se ravisait. J'ai trouvé une émission à la radio, et nous l'avons écoutée un moment. Il riait un peu si quelque chose d'intéressant se produisait. Je crois qu'il était là depuis près d'une heure quand enfin il s'est mis à parler :

--- Tu sais, Jack n'est toujours pas en paix avec lui-même. Toujours pas.

Et il a secoué la tête.

--- Nous en avons parlé, lui ai-je dit.

--- Oh oui, il parle... Sauf qu'il ne m'a jamais dit pourquoi il est revenu ici. Et à Glory non plus. Je croyais qu'il avait un travail à Saint Louis. Je ne sais plus ce qu'il en est. Nous pensions qu'il était peut-être marié. Je crois que c'était le cas, au moins pendant un moment. Là encore, je ne sais plus ce qu'il en est. Il semble avoir un peu d'argent, mais je ne sais rien là-dessus... Je sais qu'il vous parle, à toi et à Mme Ames. Voilà ce que je sais.

Il a refermé les yeux. Parler semblait lui avoir coûté un effort considérable, et cela à mon avis parce qu'il détestait avoir à dire ce qu'il venait de dire. J'ai entendu ses paroles comme un avertissement. Je ne vois pas comment les prendre autrement. Et le fait qu'il vienne jusqu'à la maison m'a paru souligner son propos, sans ambiguïté. Je suis maintenant à nouveau convaincu que je dois parler à ta mère.

Le jeune Boughton a monté les marches de la galerie alors que nous étions toujours assis dans la cuisine. "Entrez", lui ai-je dit en repoussant une chaise en arrière afin qu'il puisse s'asseoir ; mais il est resté une minute ou deux près de la porte, debout, pour nous observer et en tirer quelques conclusions qui, à en juger par son expression, ne me paraissaient pas trop éloignées de la réalité des choses. Il semble toujours soupçonner les gens de se liguer contre lui. Nul doute que c'est assez souvent vrai, comme cela l'était à ce moment-là. Et il y a un élément de frustration et de gêne dans son attitude quand il met au jour les faux-semblants -- ce qu'il ne manque jamais de faire --, qui me

rend honteux d'y avoir pris part, et désolé pour lui. Il y a aussi de la colère, mais elle est de mon fait.

--- Je suis rentré à la maison et il n'y avait personne, a dit Jack. Cela m'a fait un drôle d'effet.

Boughton a pris la grosse voix qu'il arrive encore à prendre quand il veut donner l'impression qu'il dit la vérité :

--- Je suis désolé, Jack ! Ames et moi, nous veillions l'un sur l'autre pendant que ces dames sont au cinéma ! Nous pensions que tu serais absent un peu plus longtemps !

--- D'accord. Il n'y a pas de mal.

Quand je le lui ai à nouveau proposé, il s'est assis et il a fixé son regard sur moi, en m'adressant ce petit sourire qu'il utilise quand il veut que vous sachiez qu'il sait ce qui se trame réellement et qu'il n'arrive pas à croire que vous persistez encore à essayer de le duper. Boughton s'est plus ou moins mis à somnoler, comme il fait quand les conversations prennent une tournure difficile, et je ne peux pas lui en vouloir, même si je dois moi aussi penser à mon cœur. Car il m'a fallu un effort considérable pour trouver quelque chose à dire à Jack, comme c'est et cela a toujours été le cas, me semble-t-il. J'étais désolé pour lui, vraiment. La manière qu'il a de percer les gens à jour me paraît presque relever de la malédiction. Bien sûr, je ne pouvais pas être honnête avec lui, alors je me suis montré malhonnête, et il m'a regardé comme si j'étais le pire menteur du monde, comme si je l'insultais, ce qui, je suppose, était effectivement le cas.

--- Ton père a eu envie de sortir un peu de chez lui, lui ai-je dit.

--- Cela se comprend, a-t-il répondu.

En fait, il s'agissait d'une explication parfaitement ridicule, étant donné que Boughton a du mal ne serait-ce qu'à se déplacer de son lit à son fauteuil sur la galerie.

--- J'imagine qu'il voulait profiter du beau temps pendant qu'il dure encore, ai-je ajouté.

--- A n'en pas douter.

--- Eh bien, ai-je dit au bout d'une minute, il y en a, des glands, cette année !

C'était tout à fait lamentable et Jack m'a ri au nez.

--- Sans parler des corbeaux qui sont venus en nombre, a-t-il rétorqué. Et des courges qui ont particulièrement bien poussé.

Tout ce temps, ses yeux ne me quittaient pas et semblaient dire : Et si nous étions francs l'un envers l'autre cinq minutes ?

En fait, mon excuse, c'est que je ne sais pas quelle est la vérité. Je crois effectivement que son père est venu pour me dire en quelque sorte de me méfier de Jack, mais je n'en suis pas absolument certain. Et il ne me serait pas possible de trahir une confidence, *a fortiori* aussi choquante et offensante que celle-ci, alors que de surcroît le vieux

Boughton est assis à moins d'un mètre de moi, très probablement en train d'écouter chaque mot de notre conversation. Mais le mensonge est le mensonge, et il est toujours humiliant d'être pris sur le fait, en particulier quand vous n'avez d'autre choix que de persister dans cette voie, et de sauver ce qu'il est encore possible de sauver de la tromperie, sous l'œil même de l'indignation, pour ainsi dire.

D'un autre côté, en tant que vieil homme, de quelques années plus âgé que son père malgré ma relative vigueur, je crois avoir le droit qu'on ne se moque pas de moi de la sorte. Si son but était de me mettre en colère, eh bien, je suis en colère alors que j'écris ces lignes. Mon cœur s'est même mis dans un état qui inquiète le reste de mon corps. Je ferais bien d'aller prier. Je me demande ce qu'il sait de mon cœur.

Il doit évidemment en savoir beaucoup sur mon cœur, puisque ta mère avait sollicité son aide pour descendre mon bureau au rez-de-chaussée.

Quand je prie à ce sujet, c'est le sentiment de la tristesse qu'il porte en lui qui revient le plus souvent dans mes pensées. C'est une personne à qui l'on doit beaucoup pardonner en raison de son étrange souffrance.

Et quand, peu de temps après, vous êtes revenus tous les trois, l'atmosphère s'est nettement améliorée. Glory a d'abord semblé un peu surprise de trouver Jack ici, mais ta mère était contente de le voir, comme c'est toujours le cas, je crois.

Le film t'a plu. Tobias n'a pas le droit d'aller au cinéma, alors tu lui as rapporté presque la moitié de ton sachet de pop-corn, ce que j'ai trouvé très correct de ta part. Je me demande si le cinéma est une bonne chose pour toi. Mais vu que nous avons la télévision à la maison, il n'y aurait aucun sens à t'interdire les films. Bien sûr, Tobias n'est pas autorisé à regarder la télévision non plus. Ta mère a promis à la sienne que nous y ferions attention quand il nous rend visite -- assez régulièrement pour te faire manquer l'épisode de Cisco Kid bien plus souvent que tu ne voudrais. Tu n'es pas l'enfant le plus sociable du monde, et, si tu devais choisir entre Tobias et la télévision, ton meilleur copain se retrouverait tout seul, je le crains. A l'heure actuelle, il passe déjà plus de temps à attendre sur la galerie qu'il ne devrait. Tu nous as parfois semblé si seul -- et voilà Tobias, un jeune garçon tout à fait estimable, une réponse à nos prières, et tu le laisses s'asseoir sur la galerie et patienter jusqu'à ce que tel ou tel dessin animé se termine. Mais, en ce moment, je n'ai pas le goût d'interdire grand-chose. Le père de T. est jeune. Si Dieu le veut, il pourra profiter de ses fils pendant des années et des années.

Vous êtes donc rentrés tous trois, ravis de votre expérience, embaumant le pop-corn, et je ne saurais te dire quel soulagement c'était pour moi. Après avoir un peu discuté avec nous, ta mère et

Glory ont raccompagné Boughton jusqu'à la voiture et l'ont amené chez lui -- le seul endroit où il est encore à l'aise --, puis là-bas elles ont préparé un dîner pour nous tous. Tu es allé trouver Tobias afin de contaminer son esprit de sage petit luthérien avec des bêtises concernant des bandits de grand chemin affrontant des officiers de police du gouvernement fédéral. Et moi, je suis resté assis à la table de la cuisine, seul avec Jack Boughton qui ne pipait pas. Il lui fallait du temps pour se décider à partir, c'est tout. On ne l'a pas vu chez son père à l'heure du dîner, et personne n'a fait de commentaire à ce sujet, même si je sais que nous étions tous inquiets. Une fois la table débarrassée, ta mère et Glory sont sorties faire un tour, officiellement pour profiter de cette belle soirée -- mais, quand elles sont revenues, Glory a mentionné qu'elles avaient vu Jack ; il leur avait dit qu'il rentrerait plus tard. Il était clair qu'elles l'avaient trouvé au bar. Mais elles n'ont pas donné de détails et Boughton n'a pas posé de questions.

¹ Un des mensuels américains les plus populaires, destiné aux mères de famille ; lancé en 1883.

² Nom officieux du programme de développement de la bombe atomique mis en place par le gouvernement américain en 1942.

³ Séjour des morts, en hébreu.

⁴ "Têtes molles" ; terme désignant les habitants du Nord des Etats-Unis qui partageaient le point de vue sudiste durant les controverses sur les nouveaux territoires et sur l'esclavage qui précédèrent la guerre de Sécession.

Jack Boughton a une femme et un enfant.

Il m'a montré une photographie d'eux. Il ne m'a laissé la regarder que trente secondes avant de la reprendre. J'étais un peu pris au dépourvu, ce à quoi il devait s'attendre, et néanmoins je voyais bien qu'il faisait un effort pour ne pas s'offenser. Son épouse est une femme de couleur, vois-tu. C'est cela qui m'a surpris.

J'étais à l'église hier matin, dans mon bureau ; je triais mes vieux papiers, me disant que si je mettais de côté ceux qui avaient de l'intérêt, les vraies archives, peut-être que cela leur éviterait d'être jetés avec le reste. Il y a des cartons et des cartons de notes, d'articles de revues, de prospectus et de factures. Comme si je n'avais jamais rien jeté. Je crains qu'un nouveau pasteur n'ait pas la patience de trier tout cela ; ce serait de ma faute.

Voilà à quoi je m'occupais, tout en me sentant poussiéreux, couvert de toiles d'araignée, un peu triste ; et par-dessus tout je n'avais pas envie d'être interrompu, car je sentais que, d'un moment à l'autre, les forces pouvaient me manquer pour persévérer. Il n'y avait pas une demi-heure que je m'y étais mis, et j'étais déjà fatigué.

C'est alors qu'est entré Jack Boughton, encore une fois vêtu de son complet et de sa cravate, encore une fois bien peigné et rasé de près, mais, malgré tout, l'air fatigué, surtout autour des yeux, Dieu le bénisse. J'étais curieux de le voir ; plus curieux qu'heureux, je l'admets. Je ne pouvais décemment engager la discussion tant que mon visage et mes mains seraient couverts de saleté, aussi me suis-je excusé pour aller me laver, et quand je suis revenu, il était toujours debout près de la porte -- j'avais oublié de lui indiquer une chaise, et donc il n'avait pas bougé. Il paraissait très pâle, et j'avais honte de mon indécatesse. Mais il a si peur d'offenser malgré lui qu'il s'en tient à des usages que la plupart des gens oublient aussitôt qu'ils les apprennent, et cela peut presque donner l'impression qu'il cherche justement à vous rendre honteux. Enfin, c'est ainsi que je l'ai ressenti, et je sais que c'est injuste de ma part.

Puis, au moment où il s'asseyait, j'ai voulu déplacer des cartons sur mon bureau, alors il s'est relevé et m'en a pris un des mains, ce qui était gentil de sa part, mais m'a néanmoins irrité. Je préfère tomber raide mort en m'occupant moi-même de mes affaires plutôt que d'ajouter à ma vie le moindre jour vécu dans l'incapacité. Il ne voulait que bien faire, cependant. Il a posé les deux cartons par terre, salissant au passage ses mains et le devant de sa veste ; il a sorti son mouchoir pour s'essuyer un peu. J'ai proposé que nous nous rendions dans le sanctuaire, mais il m'a dit que mon bureau lui convenait. Nous sommes donc restés assis un moment en silence.

Puis il a dit :

--- Je me suis longtemps tenu à l'écart de cette ville. Par respect pour mon père, avant tout. J'aurais pu ne jamais revenir.

Je lui ai demandé ce qui lui avait fait changer d'avis. Il a mis un moment avant de répondre.

--- Pour différentes raisons, je sentais le besoin de lui parler. De parler à mon père. Mais, étrangement, quand je suis revenu, je ne m'attendais pas à ce qu'il soit désormais si vieux.

--- Ces toutes dernières années ne l'ont pas épargné.

Il a mis sa main devant ses yeux.

--- Mais cela lui a fait du bien de vous avoir près de lui, ai-je ajouté.

Il a secoué la tête.

--- Vous avez parlé avec lui hier.

--- Oui. Il m'a semblé un peu inquiet à votre sujet.

Il a ri.

--- Il y a quelques jours, Glory m'a dit : "Il est fragile. Nous ne voudrions pas le tuer." Nous ! C'est vrai, cela dit. Je ne veux vraiment pas le tuer. Alors j'ai pensé que je pourrais peut-être parler avec vous. C'est aujourd'hui ma dernière tentative, je vous le promets.

J'ai failli lui rappeler que mon état de santé personnel laissait à désirer, ce qui aurait été idiot, puisque à bien y réfléchir je ne voyais pas quelle révélation fatale il pourrait me faire.

Il a sorti un petit étui en cuir de sa poche de poitrine, l'a ouvert et l'a tenu devant mes yeux. Sa main tremblait un peu, il a fallu que je mette mes lunettes, mais ensuite j'ai pu voir correctement. La pose était celle d'un portrait photographique : lui-même, une jeune femme, et un garçon de cinq ou six ans. La femme était assise dans un fauteuil, l'enfant se tenait à côté d'elle, et le jeune Boughton était debout derrière eux. Jack Boughton, une femme de couleur, et un petit garçon de couleur à la peau plus claire.

Boughton regarda la photo, puis referma l'étui d'un coup sec avant de le ranger dans sa poche.

--- Vous voyez, a-t-il dit d'un ton si contrôlé qu'il en semblait amer, vous voyez, j'ai moi aussi une femme et un enfant.

Puis il m'a observé une minute ou deux, en espérant manifestement qu'il n'aurait pas à se froisser.

--- C'est une bien belle famille, lui ai-je dit.

Il a hoché la tête.

--- Ma femme est remarquable. Et notre fils aussi. Je suis un homme chanceux, a-t-il dit en souriant.

--- Et vous avez peur que cette nouvelle tue votre père ?

Il a haussé les épaules.

--- Cela a bien failli tuer son père à elle. Et sa mère. Ils maudissent le jour de ma naissance.

Il a ri et a passé la main sur son visage.

--- Comme vous le savez, a-t-il poursuivi, j'ai une expérience considérable dans l'art de me mettre les gens à dos, mais là, cela a atteint un tout autre niveau.

J'étais en train de réfléchir, alors il a ajouté :

--- Peut-être que non. Peut-être que c'est seulement à moi que cela semble ainsi...

Il s'est tu et s'est mis à scruter ses mains. Alors j'ai demandé :

--- Depuis combien de temps êtes-vous donc marié ?

Et j'ai tout de suite regretté ma question.

Il s'est raclé la gorge.

--- Nous sommes mariés au regard du Seigneur. Qui ne remet pas de certificat, mais qui n'applique pas non plus de lois anti-métissage. Le *Deus absconditus* dans toute sa bienveillance. Désolé, m'a-t-il dit en souriant. Au regard du Seigneur, nous sommes mari et femme depuis à peu près huit ans. Au total, concrètement, nous avons vécu en tant que mari et femme dix-sept mois, deux semaines et un jour.

J'ai mentionné que nous n'avons jamais eu de telles lois ici en Iowa.

--- Ah oui, l'Iowa, la glorieuse étoile du radicalisme...

Je lui ai demandé s'il était venu ici pour se marier. Il a secoué la tête.

--- Son père ne veut pas qu'elle m'épouse. Il se trouve qu'il est pasteur également. Je suppose que c'était inévitable. Et là-bas, au Tennessee, il y a un monsieur qui est un bon chrétien, un ami de leur famille, qui serait prêt à épouser ma femme et à adopter mon fils. Ils pensent que c'est très généreux de sa part. Sans doute. Ils croient en tout cas que ce serait mieux pour tout le monde... Et le fait est que j'ai eu énormément de mal à subvenir aux besoins de ma famille. Ils ont dû retourner au Tennessee, de temps en temps, quand la situation devenait trop difficile. C'est là qu'ils sont en ce moment... Compte tenu des circonstances, je ne peux décemment lui demander de couper définitivement les ponts avec sa famille.

Il s'est raclé la gorge, après quoi nous sommes restés silencieux.

--- Vous savez quel est le principal reproche que me fait son père ? a-t-il repris. Il me prend pour un athée ! Della dit qu'il pense que tous les hommes blancs sont athées -- la seule différence étant que certains en ont conscience. Della, c'est ma femme.

--- Pourtant, au vu de ce que vous m'avez dit, j'ai moi aussi eu l'impression que vous étiez athée.

Il a hoché la tête.

--- Il est probablement plus exact de dire que je suis dans un état d'incroyance catégorique. Je ne crois même pas que Dieu n'existe pas, si vous voyez ce que je veux dire. Bien sûr, cela inquiète aussi ma femme. En partie pour moi. En partie pour notre fils. Je lui ai menti à ce sujet pendant quelque temps. Quand je lui ai dit la vérité, il me

semble qu'elle a cru pouvoir me sauver. Comme je l'ai dit, quand elle m'a rencontré pour la première fois, elle m'a pris pour un pasteur. Beaucoup de gens commettent cette erreur.

Il a ri et ajouté :

--- En général, je les détrompe. C'est ce que j'ai fait avec elle.

Je dois avouer que, en fait, je ne sais pas comment le vieux Boughton réagirait face à ces révélations. J'ai été surpris de m'en rendre compte. Je crois que c'est un sujet dont nous n'avons jamais discuté durant ces décennies où nous avons discuté de tout. La question n'est simplement pas survenue dans nos conversations.

--- J'imagine que vous en avez parlé à Glory.

--- Non. Je ne peux pas. Cela lui briserait le cœur. Elle voit bien que quelque chose me tracasse. Elle se dit sans doute que j'ai des ennuis. A mon avis, c'est aussi ce que doit s'imaginer mon père.

--- Oui, je crois bien que c'est le cas.

Il a hoché la tête :

--- Hier, il pleurait, a-t-il dit avant de lever les yeux vers moi. Je l'ai déçu, une fois de plus.

Puis, maîtrisant sa voix :

--- Je n'ai eu aucune nouvelle de ma femme depuis que j'ai quitté Saint Louis. J'attendais d'en recevoir. Je lui ai écrit plusieurs fois -- quel est le proverbe ? "L'espoir différé rend le cœur malade."

Et il m'a souri avant d'ajouter :

--- Je suis même allé jusqu'à chercher du réconfort dans la boisson.

--- C'est ce que j'ai cru comprendre, ai-je dit.

Cela l'a fait rire.

--- "Qu'on donne de l'alcool fort à celui qui va mourir, et du vin à celui dont l'âme est plongée dans l'amertume." C'est bien cela ?

Mot pour mot.

--- La première chose qu'elle m'a jamais dite, c'est : "Merci, mon révérend." Il pleuvait à verse, elle rentrait chez elle en portant un tas de livres et de papiers sous son bras -- elle était enseignante --, et certains de ses papiers sont tombés sur la chaussée ; le vent les dispersait, alors je l'ai aidée à les ramasser, puis, comme j'avais un parapluie, je l'ai accompagnée jusqu'à sa porte. Je n'ai pas réfléchi à ce que je faisais, pas particulièrement. Mes manières irréprochables.

--- Vous avez reçu une excellente éducation.

--- Absolument... Son père m'a dit que si j'avais été un gentleman, je ne me serais pas approché d'elle. Je comprends son point de vue. Elle menait une vie appréciable. Et je ne suis pas un gentleman.

Il ne m'a pas laissé le temps de protester.

--- Je connais le sens de ce mot, mon révérend. Mais, aujourd'hui, je peux tout de même affirmer que ma femme a eu une influence positive sur ma personne, au moins pendant un temps... Je ne veux

pas vous fatiguer avec ces histoires. Je sais que j'ai interrompu vos travaux. Je vais vous expliquer pourquoi j'ai persévéré dans mes efforts pour vous parler.

Je lui ai dit qu'il pouvait prendre tout son temps.

--- C'est gentil...

Il est resté un moment assis sans rien dire. Puis :

--- Si nous pouvions trouver un moyen de subvenir à nos besoins, je pense qu'elle m'épouserait. Cela répondrait aux objections les plus sérieuses de sa famille, je crois. Ils disent que je ne peux pas assurer une vie décente à ma femme et à mon fils, et il est vrai que cela a été le cas jusqu'à présent.

Il s'est éclairci la voix avant de reprendre :

--- Si vous avez vraiment un peu de temps à m'accorder, je vais vous expliquer. Merci. Voyez-vous, j'ai rencontré Della à un moment de ma vie assez difficile. Autant ne pas entrer dans les détails. Della a été très gentille avec moi, très agréable. Ainsi, je me suis retrouvé de temps à autre à marcher dans cette rue toujours à la même heure, et parfois je la croisais et nous nous parlions. Je jure que je n'avais aucune intention particulière, honorable ou non. C'était simplement un plaisir de voir son visage. Chaque fois -- a-t-il dit en riant --, elle me disait : "Bonjour, mon révérend." A l'époque, je n'avais pas l'habitude d'être traité comme un homme respectable. Je dois dire que j'y prenais plaisir. Au point que j'ai fini par me promener dans sa rue même sans espérer la voir, parce qu'il y avait un certain réconfort dans le simple fait d'être amené à penser à elle. Puis, un soir, je l'ai à nouveau rencontrée, nous avons un peu discuté, et elle m'a proposé d'entrer prendre le thé. Elle partageait son logement avec une femme qui enseignait elle aussi à l'école des gens de couleur. C'était un endroit agréable. Nous avons pris notre thé ensemble, tous les trois. C'est à ce moment-là que je lui ai dit que je n'étais pas pasteur. Pour qu'elle le sache. Je crois que, si elle m'avait invité, c'est qu'elle avait eu d'abord cette idée ; mais j'ai été honnête avec elle. A ce sujet-là. Et cela n'a pas eu l'air de changer grand-chose... Je ne sais pas exactement comment le reste s'est produit. Je suis passé pour lui prêter un livre que j'avais acheté seulement afin de le lui prêter, lui faisant croire qu'il provenait de ma bibliothèque -- j'avais même corné quelques pages --, et elle m'a invité pour le dîner de Thanksgiving. Elle savait que je n'étais pas en excellents termes avec ma famille, et elle m'a déclaré qu'elle n'accepterait pas que je passe seul cette fête. Je lui ai dit que je n'étais pas à l'aise en compagnie d'inconnus, mais elle m'a promis que tout irait bien. J'ai quand même ressenti le besoin de boire un ou deux verres avant de me rendre chez elle, et je suis arrivé plus tard que je ne l'aurais voulu. J'avais imaginé de débarquer au milieu d'une soirée pleine de monde, mais elle était là, seule, et elle avait l'air

terriblement mécontente... Je me suis excusé du mieux que j'ai pu et j'ai proposé de m'en aller, mais elle s'est exclamée : "Asseyez-vous donc !" C'est ce que j'ai fait et nous avons mangé sans prononcer la moindre parole, jusqu'à ce que je lui dise que le repas était délicieux et qu'elle me réponde : "Il l'était sûrement, tout à l'heure. Deux heures de retard, l'haleine qui empeste l'alcool..." Elle me parlait comme si j'étais... ce que j'étais, et j'ai compris que je n'avais rien à faire là, que je n'étais pas quelqu'un qu'elle pouvait respecter -- et cela a déclenché en moi une souffrance à laquelle je ne me serais jamais attendu. Je me suis levé de table, je l'ai remerciée, l'ai priée de m'excuser et je suis parti... Mais après m'être éloigné de quelques pâtés de maisons, je me suis rendu compte qu'elle me suivait. Elle m'a rattrapé et m'a dit : "Je voulais juste vous dire de ne pas tant vous en vouloir." Alors je lui ai dit : "Du coup, je vais devoir vous raccompagner jusque chez vous." Elle a ri : "Evidemment." Et c'est ce que j'ai fait. Puis l'autre femme est rentrée, Lorraine, la colocataire. Il y avait eu un dîner organisé à leur église, mais Della avait prétexté ne pas se sentir très bien et devoir rester à la maison. A cette heure-là, j'aurais dû être parti depuis longtemps ; au lieu de quoi nous étions en train de déguster notre tarte au potiron. Comment imaginer situation plus compromettante ?

Il a ri, puis a poursuivi :

--- Tout cela était si parfaitement respectable. Mais il se trouve qu'un écho de la situation est parvenu jusqu'au Tennessee, et la sœur de Della lui a rendu visite expressément dans le but de me faire fuir. Je venais le soir en apportant avec moi un livre de poésie que nous nous lisions l'un à l'autre, tandis que sa sœur restait assise à me fixer d'un regard furieux. C'était ridicule. C'était merveilleux. Cependant, à la fin de l'année scolaire, ses frères sont venus et l'ont ramenée au Tennessee. Elle a laissé à Lorraine un mot d'adieu pour moi. Je savais que son père ne devait pas être difficile à trouver, puisqu'il était pasteur, alors j'y suis allé, à Memphis, et j'ai trouvé son église, un très gros bâtiment de l'Eglise africaine méthodiste épiscopale ; et le lendemain étant un dimanche, j'ai assisté à son sermon. Me doutant bien que Della y serait. J'espérais parler à son père. Je me disais que cela lui donnerait une bonne opinion de moi, vous voyez, si je parvenais à lui sembler franc et résolu. Je me suis fait cirer les chaussures et couper les cheveux... L'église était pleine et je me suis assis vers le fond, mais j'étais le seul homme blanc dans la salle, les gens m'ont vite remarqué. La sœur de Della faisait partie du chœur, alors elle m'a vu, bien sûr. Et, à la manière qu'il avait de me dévisager, j'ai aussi compris que son père se doutait bien de mon identité. Dans son sermon, il a évoqué ceux qui viennent à vous vêtus en brebis, mais qui au-dedans sont des loups rapaces. Il a mentionné aussi les sépulcres blanchis, qui au-dedans sont pleins des ossements des morts

et d'impuretés de toutes sortes. Tout cela en gardant ses yeux fixés sur moi en permanence, évidemment... Mais je me suis quand même forcé à lui adresser la parole à la sortie. Je lui ai déclaré : "Je veux seulement vous assurer que mon amitié avec votre fille est restée en tous points honorable." Et il m'a rétorqué : "Si vous étiez un homme honorable, vous la laisseriez en paix." Ce à quoi j'ai répondu : "Oui, c'est ce que je compte faire. Je suis venu pour vous le dire." Il s'agissait d'un mensonge, bien sûr. J'avais effectivement l'intention de ne plus la voir, mais je venais tout juste de prendre cette décision, ce matin-là, dans cette église. Je me disais que la famille de Della lui laisserait plus de liberté si je donnais à son père l'impression d'être un homme suffisamment respectueux, et pour cela je n'avais pas le choix : je devais m'éloigner. Je me rendais compte aussi qu'elle menait vraiment une bonne vie auprès des siens. J'ignore dans quel but précis j'avais cherché à la retrouver. En tout cas, je n'avais pas imaginé de repartir sans lui adresser un seul mot. Mais c'est ce que j'ai fait. Je suis retourné à Saint Louis le soir même. Je ne suis pas sûr que ma conduite ait impressionné son père, mais je sais qu'elle a impressionné Della. Puis l'automne est arrivé, et je me suis retrouvé un jour à me promener dans sa rue, comme cela m'arrivait à peu près une fois par semaine, et je l'ai croisée. Je l'ai saluée d'un coup de chapeau, et elle a éclaté en sanglots. A partir de ce moment-là, nous nous sommes considérés comme mari et femme... Sa famille en a eu vent et l'a plus ou moins déshéritée, puis elle est tombée enceinte et l'école l'a congédiée. J'étais vendeur de chaussures à l'époque -- ça ne remplit pas les poches, mais on ne se fait pas arrêter pour ça non plus. Sa mère est arrivée quelques semaines avant la naissance du bébé, et elle nous a trouvés dans un état proche de la misère, vivant dans un hôtel résidentiel situé dans un quartier peu recommandable. C'était humiliant. Mais bien sûr nous n'arrivions pas à obtenir un logement décent, et le gérant de l'hôtel où nous avions notre chambre fermait les yeux sur notre situation, comme il disait, uniquement parce que j'acceptais de lui payer un gros supplément. Il avait cette expression pour décrire la loi que nous brisions : "union pernicieuse" ? "union lascive" ? Obscène. Je ne sais pas pourquoi, j'oublie toujours ce mot. Vous n'imaginez pas tout ce qu'ils inventent pour vous rendre la vie difficile... Ensuite, son père et ses frères sont arrivés, et tous les cinq nous avons eu une discussion franche au sujet du bien-être de Della ; son père a commencé par dire : "Estimez-vous heureux que je sois chrétien." C'est un homme qui en impose. Et il a réussi à me convaincre de dire à Della de rentrer auprès des siens, là où on pourrait s'occuper d'elle. C'est ce que j'ai fait, et elle est partie avec eux. Ah, quelle tristesse ! Et quel soulagement ! J'étais terrifié par l'idée de ce bébé qui allait naître. Je savais au fond de mon misérable

cœur que les choses tourneraient mal et que ce serait ma faute. Ce soulagement, j'ai essayé de le lui cacher, mais elle l'a senti, et cela lui a fait du mal, je n'en doute pas. Je lui ai dit que je la rejoindrais à Memphis dès que j'aurais économisé assez d'argent. Cela m'a pris des semaines, car j'avais des dettes et les types m'ont retrouvé. Je m'y attendais, ce qui était une autre raison pour laquelle j'étais content de la laisser partir, même si bien sûr je ne pouvais pas le lui expliquer. Finalement, j'ai écrit à mon père pour lui dire que j'avais besoin d'argent -- il n'avait pas eu de mes nouvelles depuis au moins un an -- et il m'a envoyé trois fois plus que ce que j'avais demandé. Avec un mot qui m'apprenait que vous étiez, vous, sur le point de vous marier... Durant cette période-là, des réunions religieuses se tenaient sous un chapiteau, près de la rivière. Je m'y rendais à pied tous les soirs, car il y avait la foule, le bruit, mais pas trop d'alcool. Une fois, un homme qui se tenait juste à côté de moi -- aussi près de moi que vous l'êtes maintenant -- s'est écroulé comme s'il venait de recevoir une balle. Quand il s'est relevé, il m'a serré dans ses bras et s'est écrié : "Je suis délivré de mes fardeaux ! Me voici à nouveau tel un petit enfant !" Je me suis fait la réflexion que, si je m'étais alors tenu soixante centimètres plus à gauche, cela aurait pu être moi. Je plaisante, bien sûr. Plus ou moins. Reste que si j'avais pu être à sa place, toute ma vie s'en serait trouvée changée, au sens où j'aurais peut-être pu regarder le père de Della dans les yeux, et peut-être même mon propre père. On ne m'aurait plus considéré comme une terrible menace pour l'âme de mon fils. Cet homme avait de la sciure dans la barbe, et il s'exclamait : "J'étais le pire des pécheurs !" Et, à le voir, on se disait qu'il ne mentait sans doute pas. En tout cas, il pleurerait de repentir et de soulagement tandis que j'étais là à l'observer, les mains dans les poches, ressentant seulement de l'angoisse et de la honte. Et un certain amusement, pardonnez-moi. Mais, le lendemain, la lettre de mon père est arrivée et je me suis acheté un manteau correct ainsi qu'un ticket d'autocar. Je me suis senti beaucoup mieux... Quand je suis arrivé à Memphis, le bébé venait de naître, la veille, et la maison était remplie de tantes et de dames de l'église qui allaient et venaient. Elles m'ont laissé entrer et m'asseoir dans un coin. Je crois que personne ne savait quoi faire de moi en attendant le retour de son père, alors elles ont continué de s'activer sans se soucier de moi. S'il avait fait plus chaud ce jour-là, je pense que je serais allé m'asseoir sur les marches à l'extérieur. Une des femmes m'a dit : "Ils vont très bien, tous les deux. Ils dorment." Et elle m'a apporté un journal, ce qui était gentil de sa part. Avoir quelque chose sur quoi fixer mes yeux m'a permis de me sentir moins mal à l'aise... Quand finalement son père est rentré, la pièce s'est vidée et la maison est devenue parfaitement silencieuse. Je me suis levé, mais il ne m'a pas tendu la main. Les

premiers mots qu'il m'a dits ont été : "D'après ce que je sais, vous n'êtes pas un ancien combattant." Ah. Je lui ai raconté un mensonge à propos de mon cœur, ce que j'ai immédiatement regretté, car je n'aurais pas voulu paraître faible. Mais je m'inquiétais pour rien : je voyais bien qu'il n'en croyait pas un mot. Si mon souvenir est bon, le Deutéronome interdit aux lâches de s'engager dans l'armée : "Y a-t-il un homme qui a peur et dont le cœur faiblit ? Qu'il s'en aille et retourne chez lui, qu'il ne fasse pas fondre le courage de ses frères comme le sien." Ainsi je pouvais m'appuyer sur les Ecritures, même si j'ai jugé préférable de m'abstenir... Il m'a dit : "Je crois également savoir que vous êtes un descendant du John Ames qui vécut au Kansas." Evidemment, n'importe qui d'autre que moi l'aurait détrompé ; mais je me suis dit que j'avais peut-être intérêt à ne pas le corriger -- il faisait référence à votre grand-père, bien sûr. Il s'agissait de la première remarque légèrement positive qu'il m'ait jamais adressée. Il m'a dit qu'il connaissait des gens dont les familles, originaires du Missouri, avaient migré vers le Nord avant la guerre ; apparemment, ces gens lui avaient raconté des histoires étonnantes au sujet de John Ames, de raids et d'embuscades. Je lui ai dit que moi aussi j'avais entendu des histoires sur le vieil homme dans mon enfance, ce qui est vrai. Elles avaient surtout trait au linge qu'il chapardait ici ou là, mais cela je ne le lui ai pas dit. Je me rappelle le jour où -- selon mon père qui était enfant à l'époque -- le vieil homme avait pris place au fond de notre église et, quand la corbeille était arrivée jusqu'à lui, il l'avait tout bonnement vidée dans son chapeau.

Le fait est que mon grand-père avait effectivement toujours soupçonné les presbytériens de trop thésauriser. Cette histoire ne me paraît donc pas improbable, d'autant plus que, comme je l'ai dit, le chapeau de mon grand-père lui était vraiment d'une grande utilité.

--- Pendant quelques minutes, a poursuivi Jack, nous avons eu une véritable conversation, mais je devais rester prudent. Je n'en savais pas assez sur la vieille époque pour m'aventurer dans des mensonges, alors j'ai dit que ma famille avait choisi le pacifisme après la guerre. Et je n'ai pas encouragé le débat sur ce point. C'est exact, n'est-ce pas ?

Absolument exact.

--- Il connaissait mon nom complet car c'est celui que Della aurait voulu donner au bébé. Quand j'ai appris ça, j'ai été vraiment soulagé. Son père m'a dit : "Elle vous attend." Et je suis resté assis près de son lit tout l'après-midi ; nous parlions un peu, quand elle en avait envie, ou bien nous regardions le bébé. Les femmes l'emportaient avec elles quand il pleurait. Elles nous ont apporté à dîner. Je me disais que les choses semblaient s'améliorer, mais ces gens se comportaient simplement comme des chrétiens. Le soir venu, son père me dit qu'il serait préférable que je parte. "Cette fois-ci, m'a-t-il dit, je n'en appelle

pas à votre honneur." Je suppose qu'il avait le droit de dire cela. Ils s'occupaient d'elle, ce que je n'aurais pas pu faire ; je pensais donc retourner à Saint Louis, trouver un vrai travail, économiser de l'argent et réfléchir à une solution. Parce qu'elle m'avait parlé de rentrer chez nous avec le bébé -- c'est-à-dire à Saint Louis... Je lui ai laissé ce que je pouvais de l'argent de mon père. Et, trois mois plus tard, elle est revenue avec sa sœur et le bébé dans son ancien logement, chez Lorraine, là où elle vivait quand je l'ai rencontrée. A ce moment-là, j'avais une nouvelle chambre, très propre, pas chère et tout à fait respectable -- dont on m'aurait évidemment expulsé si j'y avais amené ma femme et mon enfant de couleur. Je ne pouvais me permettre de vivre dans des conditions aussi sordides qu'avant, si je voulais continuer à gagner ma vie et mettre de l'argent de côté. Il n'en reste pas moins que je n'ai jamais remboursé mon père. Pas d'un cent... Ainsi, durant toutes ces années, nous n'avons pas cessé les allers-retours : elle rentrait à Memphis quand la situation devenait trop difficile, pour le bien de notre fils. C'est un garçon merveilleux. Je ne crois pas qu'il ait jamais manqué de quoi que ce soit. Il a ses oncles et ses cousins, et son grand-père -- le père de Della -- l'adore... Mon fils s'appelle Robert Boughton Miles. Il est très gentil avec moi, très respectueux et très poli. Même s'il n'est pas aussi à l'aise avec moi que votre fils... Il y a environ deux ans, j'ai enfin réussi à trouver un emploi avec un véritable salaire. J'ai versé un acompte pour l'achat d'une maison dans un quartier mixte, et Robert et Della m'ont rejoint. C'est loin d'être une belle maison, mais je l'ai repeinte et j'y ai mis des tapis et des fauteuils que j'ai pu trouver. Nous avons réussi à y passer presque huit mois. Puis, un jour, nous avons manqué de prudence ; nous sommes allés au parc tous ensemble, et nous y avons croisé mon patron et sa famille. Et le lendemain, il m'a fait venir dans son bureau pour me dire qu'il devait penser à sa réputation. Je l'ai frappé, ce qui était vraiment stupide de ma part. Deux coups de poing. Il est tombé contre son bureau et s'est fêlé une côte. Je croyais l'avoir dissuadé d'aller voir les autorités -- j'ai promis de lui payer ses frais médicaux en plus d'un dédommagement --, mais ce soir-là la police est venue chez nous pour nous parler de cette loi concernant l'union mixte. C'était humiliant, mais j'ai gardé la tête froide. Un mari et père se doit de savoir éviter la prison, je crois. J'ai fait monter ma famille à bord de l'autocar pour Memphis et j'ai loué la maison. J'ai amené notre chien chez un voisin... Après avoir réglé ces choses du mieux que je pouvais, je suis venu ici, espérant peut-être trouver un moyen de vivre dans cette ville avec ma famille -- je veux dire ma femme et mon fils. Cela m'a même fait plaisir d'imaginer que je pourrais éventuellement présenter Robert à mon père. J'aimerais qu'il sache que j'ai enfin quelque chose dont je suis fier. C'est un bel enfant, très intelligent. Et

je peux vous dire qu'il reçoit une vraie éducation religieuse. Il veut devenir pasteur. Mais, aujourd'hui, je me rends compte à quel point mon père est en mauvaise santé, et je ne veux pas l'achever. C'est vrai. Je porte déjà suffisamment de culpabilité sur mes épaules... Vous n'allez pas me dire que c'est le châtement que Dieu m'inflige.

--- J'étais loin de penser une chose pareille.

--- Je savais que je pourrais compter sur votre délicatesse.

--- Merci.

Il a pris une grande inspiration.

--- Vous connaissez si bien mon père...

--- Mais je ne pourrais vous assurer de rien, dans un sens comme dans l'autre. Je m'en voudrais terriblement si je me trompais. Il faut que vous me laissiez le temps de réfléchir.

--- S'il s'agissait de vous, et non de mon père...

C'est vrai, je pouvais comprendre sa question, étant donné que Boughton et moi sommes très souvent du même avis. Mais cette question n'était néanmoins pas aussi simple qu'il aurait pu le croire.

Il m'a regardé réfléchir une minute, puis il a souri :

--- Vous-même, vous avez réalisé un mariage disons... assez peu conventionnel. Dans une certaine mesure, vous savez ce que c'est que d'être l'objet d'un scandale. De vous retrouver lié à quelqu'un qui n'est pas considéré comme votre égal. Bien sûr, Della, elle, est une femme instruite.

Tels étaient ses mots exacts. Rien de surprenant de sa part, à vrai dire. Cette méchanceté. Non seulement sa remarque s'écartait du sujet, mais mon mariage ne m'a jamais paru avoir le moindre caractère scandaleux. Et, à sa manière, ta mère est une femme d'un grand raffinement. Si quelques personnes ont pu faire des remarques, je leur ai pardonné si vite que c'était comme si je n'avais rien entendu. Car c'était mal de leur part de juger -- je le savais et elles auraient dû le savoir.

Mais, immédiatement après, cet air de lassitude totale s'est abattu sur Jack. Il a couvert son visage de ses mains, et je n'avais d'autre choix que de lui pardonner.

Si j'ai hésité avant de lui répondre, c'est que j'avais depuis très longtemps l'habitude de voir le mal à la racine de tout ce qu'il faisait. Il était donc fort possible que, à la place de Boughton, j'eusse mis en doute les raisons qui ont poussé Jack à se lier à cette femme qu'il n'a pas épousée, et à m'amener cet enfant. J'aurais eu tort, me semble-t-il, cependant il ne m'avait pas demandé comment je devrais réagir, mais comment il serait probable que je réagisse. Boughton pourrait avoir une réaction totalement différente, car son opinion de Jack est bien meilleure que la mienne, ou du moins c'est ce que j'ai toujours pensé.

--- J'aurais hâte de faire la connaissance de cet enfant, ai-je dit.

Surtout si vous m'expliquiez les choses comme vous venez de le faire.

Puis j'ai ajouté :

--- En tout cas, votre père a aimé votre autre enfant sans réserve.

Le jeune Boughton m'a lancé un regard comme je n'en avais jamais vu de ma vie. Il est devenu blanc comme un linge. Mais il a réussi à sourire et à dire :

--- "Les enfants des enfants sont la couronne des vieillards."

--- Excusez-moi d'avoir parlé de cela. C'était vraiment stupide. Je suis fatigué. Et vieux.

--- Oui, a-t-il dit en maîtrisant sa voix. Et moi, j'ai pris beaucoup trop de votre temps. Je vous remercie. Je sais que je peux compter sur votre discrétion pastorale.

--- Nous ne pouvons pas terminer cette conversation ainsi, ai-je objecté.

Mais j'étais si fatigué et si abattu que j'ai à peine pu me lever de ma chaise. Il s'est arrêté près de la porte, je suis allé vers lui et je l'ai entouré de mes bras. Et, pendant quelques instants, il a laissé sa tête reposer contre mon épaule.

--- Je suis fatigué, m'a-t-il dit.

Je sentais toute la solitude en lui. Moi qui étais censé être un second père pour lui. Je voulais lui dire quelque chose en ce sens, mais cela me semblait compliqué, et j'étais trop épuisé pour en mesurer les implications possibles. Il aurait pu lui sembler que j'établissais une sorte d'équivalence entre ses faiblesses et les miennes, alors que je voulais en fait lui dire qu'il était un homme bien meilleur que je ne l'aurais jamais imaginé.

Je lui ai donc dit :

--- Vous êtes un homme bon.

Il m'a fixé des yeux, uniquement pour me jauger, puis il a ri.

--- Faites-moi confiance, mon révérend, il y en a de pires... Mais qu'en est-il de cette ville ? m'a-t-il soudain demandé. Si nous venions ici pour nous marier, est-ce que nous pourrions y vivre ? Les gens nous laisseraient-ils en paix ?

Je ne connaissais pas non plus la réponse à cette question-là... Mais je me disais que oui.

--- Ils ont mis le feu à l'église des Noirs.

--- Ce n'était qu'un feu de brindilles, il y a très longtemps.

--- Il y a très longtemps qu'il n'y a pas eu d'église pour les Noirs.

Il n'y avait rien que je puisse répondre à cela.

--- Vous avez de l'influence ici, m'a-t-il dit.

Je lui ai fait remarquer que c'était peut-être le cas, mais que je ne pouvais pas promettre de vivre assez longtemps pour en user beaucoup. J'ai mentionné mon cœur.

--- C'était complètement inconsideré de ma part de vous fatiguer avec

mes ennuis, a-t-il dit.

Ce que j'ai interprété comme signifiant que notre conversation avait été inutile. Personnellement, je l'avais trouvée salutaire, tout bien considéré. C'est ce que je lui ai dit, et il a hoché la tête et m'a dit au revoir. Mais il est resté là encore une minute, au bout de laquelle il m'a déclaré :

--- Peu importe, papa. Je crois que je les ai perdus, de toute façon.

Je me suis rassis et, en posant ma tête sur le bureau, j'ai médité sur tout cela et j'ai prié jusqu'à ce que ta mère vienne me chercher. Elle a cru que j'avais eu une sorte de crise, et c'est ce que je lui ai laissé penser. Il me semblait que c'était bel et bien ce qui aurait dû m'arriver. Et, quoi qu'il en soit, je ne vois pas ce que j'aurais pu dire à ta mère.

Etant donné que j'ai mis tout cela par écrit, tu te poses peut-être des questions quant à ma discrétion pastorale. D'un certain côté, c'est ma façon à moi d'examiner ces choses-là. D'un autre, il s'agit d'un homme au sujet duquel tu n'entendras peut-être jamais rien dire de bien : comment m'y prendrais-je autrement pour te donner à voir la beauté qu'il y a en lui ?

C'était il y a deux jours. Et aujourd'hui, nous sommes à nouveau dimanche. A ceux qui ont le même type d'occupation que moi, il semble que c'est tout le temps dimanche, ou samedi soir. Vous terminez le travail de la semaine, et la semaine suivante commence déjà. Ce matin, en chaire, j'ai lu les pages d'un de ces vieux sermons que ta mère pose à mon attention ici ou là dans la maison. Il traitait de ce que Paul écrit dans le premier chapitre de l'Epître aux Romains : "Ils se sont fourvoyés dans leurs vains raisonnements et leur cœur insensé est devenu la proie des ténèbres ; se prétendant sages, ils sont devenus fous", etc. Le texte de l'Ancien Testament était tiré de l'Exode, du passage sur le fléau des ténèbres. Ce sermon était une espèce d'attaque contre le rationalisme et l'irrationalisme ; il s'agissait de montrer que l'un comme l'autre vénèrent la créature plutôt que le Créateur. J'y avais jeté un coup d'œil rapide mais, en le lisant, j'ai été surpris car certaines parties m'ont paru justes, d'autres suffisamment erronées pour que j'en sois gêné, et l'ensemble me semblait avoir été écrit par quelqu'un d'autre. Jack Boughton était là, vêtu de son costume-cravate fatigué, assis à côté de toi, et tu étais très content, et ta mère aussi je crois.

Je tiens à le dire, il ne sied pas du tout à ma conception du prêche de relire un tas de feuilles jaunies, remplies de ce que j'ai jadis dû penser, en m'efforçant de tempérer les certitudes que j'avais exprimées dans un texte au cours d'une nuit noire il y a trente ou quarante ans. Et là, au second rang, se trouvait le jeune Boughton, qui semble toujours voir en moi. Nouvellement persuadé comme je l'étais qu'il pourrait pénétrer dans une église avec l'espoir, même cynique, d'y découvrir

une Vérité vivante, voilà que j'étais obligé de réciter ces paroles mortes alors qu'il était assis en face de moi à me sourire. Je crois que ce n'était pas une mauvaise idée d'associer le rationalisme à l'irrationalisme, c'est-à-dire le matérialisme à l'idolâtrie, et si j'avais eu l'énergie nécessaire pour m'écarter du texte, j'aurais pu dire quelque chose à ce sujet. Mais je me suis contenté de lire le sermon, de serrer toutes ces mains et de rentrer à la maison pour faire la sieste sur le canapé. Néanmoins, j'ai songé que le jeune Boughton a pu être rassuré par le fait que mon prêche n'ait rien à voir avec ce qui s'était passé entre nous ou, de manière générale, avec lui. Le pauvre diable, Dieu le bénisse. Pour tout dire, alors que j'étais en chaire, j'ai souhaité un moment que ma vieille angoisse soit justifiée. Cela m'a stupéfié. J'ai eu l'impression que j'aurais été prêt à lui léguer ma femme et mon enfant, si cela avait été faisable, afin de pallier la perte des siens.

Je me suis réveillé ce matin en me disant que cette ville pourrait aussi bien être située au fond de l'enfer, pour toute la vérité qu'elle contient, ce dont je porte autant la responsabilité que n'importe qui. Je pensais à tout ce qui s'était passé ici, ne serait-ce que durant ma vie : les sécheresses, la grippe espagnole, la Grande Dépression, trois guerres terribles. Il me semble aujourd'hui que nous n'avons jamais pris la peine de détacher nos yeux de nos souffrances pour poser la question qui s'imposait, à savoir : qu'est-ce que le Seigneur essayait de nous faire comprendre ? Le terme "[prêcheur](#)¹" vient d'un vieux mot français, [prédicateur](#)², qui à l'origine veut dire "prophète". Et quel est le rôle d'un prophète, sinon de trouver un sens à la souffrance ?

Mais nous n'avons pas posé la question, alors elle nous a été retirée. Nous sommes devenus comme ce peuple qui ne connaissait pas la Loi, ces gens qui ne savaient pas distinguer leur main droite de leur main gauche. Abandonnés ici. Un étranger pourrait demander pourquoi il y a une ville ici. Nos propres enfants pourraient nous poser la question. Et qui pourrait leur répondre ? Ce n'était qu'un petit avant-poste tenace situé au milieu des collines de sable, à deux pas du Kansas. Un endroit qui n'a jamais eu d'autre ambition -- créé pour que John Brown et Jim Lane puissent s'y retirer quand ils avaient besoin de panser leurs plaies et de se reposer. Des petites villes comme celle-ci, il a dû y en avoir des centaines, fondées au plus fort d'une urgence ancienne dont il ne reste presque plus rien dans les mémoires ; leur petite taille et leur aspect misérable, qui étaient à la mesure du courage et de la passion qu'il fallut pour les construire, paraissent désormais provinciaux et ridicules, même aux yeux des gens qui ont vécu ici suffisamment longtemps pour ne pas s'y tromper. Même à moi, cette ville paraît ridicule. Je me soupçonne sincèrement de n'être jamais parti simplement par crainte de ne pas revenir.

J'ai mentionné que mes parents avaient quitté la ville. Définitivement. Edward acheta un terrain sur la côte du golfe du Mexique et y construisit une petite maison pour sa propre famille ainsi que pour mon père et ma mère. Il le fit principalement dans le but d'éloigner ma mère de ce climat féroce, ce qui était généreux de sa part, car ses rhumatismes devenaient de plus en plus aigus à mesure qu'elle vieillissait. Ils étaient censés passer une année là-bas afin de s'installer, puis revenir à Gilead et ne redescendre dans le Sud que durant les semaines les plus dures de l'hiver, jusqu'à ce que mon père prenne sa retraite. J'occupai donc sa chaire pendant cette première année. Mais ils ne revinrent jamais, sauf pour me rendre deux visites : la première quand je perdis Louisa, et la seconde pour tâcher de me convaincre de partir avec eux. Cette dernière fois, je demandai à mon père de prêcher, mais il secoua la tête et me dit : "Je ne pourrais plus."

Il m'expliqua qu'il n'avait jamais eu l'intention de m'abandonner ici. En fait, il espérait que j'allais rechercher une vie moins limitée que celle-ci. Lui et Edward étaient persuadés que je pourrais mettre à très grand profit une expérience plus vaste. Il me dit que, dès qu'on prenait un peu de distance, Gilead semblait n'être qu'un vestige, un archaïsme. Quand j'évoquai l'histoire qui s'était déroulée ici, il rit et déclara : "De vieilles misères bien lointaines, des batailles d'un autre âge." Et cela m'énerva. "Regarde un peu cet endroit, me dit-il. Dès qu'un arbre atteint une taille respectable, le vent s'empresse de l'abattre." Il m'exposait les merveilles du vaste monde, et dans mon cœur je prenais la résolution de ne jamais courir le risque de les découvrir. "J'ai pris conscience que nous avons vécu ici dans les limites que nous imposent des notions qui sont très vieilles et même très locales. Je voudrais que tu comprennes que tu n'as pas à leur être fidèle."

Il pensait pouvoir me libérer de ma fidélité, comme si c'était à lui que j'étais fidèle, comme si ce n'était qu'une erreur bien intentionnée qu'il allait corriger pour moi, comme s'il ne s'agissait pas en fin de compte d'être fidèle à moi-même -- sans mêler le Seigneur à cela, si je puis dire, puisque à cette époque je savais déjà parfaitement, et cela depuis des années, que le Seigneur transcende absolument toute compréhension que j'ai de Lui, ce qui fait de ma fidélité envers Lui quelque chose de différent de ma fidélité envers les coutumes, les doctrines ou les souvenirs que je peux bien Lui associer. Je sais cela, et je le savais à l'époque. Me croyait-il vraiment si ignorant ? J'avais lu Owen, James, Huxley, Swedenborg et, pour l'amour du ciel, Blavatsky, comme il le savait bien, étant donné qu'il les avait quasiment lus par-dessus mon épaule. J'étais abonné à [The Nation](#)³. Je n'ai jamais été comme Edward, mais je n'étais pas non plus un idiot, et j'ai failli le lui dire tout net.

Mais je n'ai pas le souvenir d'avoir dit quoi que ce soit, car j'étais trop

interloqué. En fin de compte, il ne réussit qu'à me donner le mal d'un pays que je n'avais jamais quitté. Je n'arrivais pas à croire qu'il ait pu s'adresser à moi comme à une personne qui n'était pas en mesure de décider elle-même de ses fidélités. Comment pouvais-je accepter les conseils de quelqu'un qui avait une si faible opinion de moi ? Telles étaient les pensées qui me traversèrent la tête ce jour-là. Et quel jour c'était ! Puis, environ une semaine plus tard, je reçus cette lettre de lui. Je t'ai parlé de la solitude, et de l'obscurité, et à l'époque je croyais déjà les connaître, mais ce jour-là ce fut comme si un grand vent froid comme je n'en avais jamais affronté s'abattait sur moi, et ce vent a soufflé pendant des années et des années. Mon père me renvoya à moi-même, et au Seigneur. C'est un fait. Alors il n'y a pas grand-chose à regretter. Cela me causa beaucoup de tristesse, mais cela m'apprit aussi beaucoup.

Pourquoi est-ce que je repense à tout cela, d'ailleurs ? Je songeais aux frustrations et aux déceptions de la vie, qui sont très, très nombreuses. Je n'ai pas été totalement honnête avec toi à ce sujet.

Ce matin, je me suis rendu à la banque et j'ai encaissé un chèque, avec l'idée d'aider un peu Jack. Je me disais qu'il aurait probablement besoin de se rendre à Memphis, pas forcément tout de suite, mais à un moment ou à un autre. Je suis allé chez Boughton et j'ai attendu, parlant de tout et de rien, gaspillant un temps qui m'était précieux, jusqu'à ce que j'aie l'occasion de lui parler en privé. Je lui ai tendu l'argent ; il a ri, l'a glissé dans la poche de ma veste et s'est exclamé :

--- Que faites-vous, papa ? Vous n'en avez pas les moyens !

Puis, une fois de plus, ses yeux se sont glacés, et il a dit :

--- Je pars. Ne vous inquiétez pas.

J'avais pris de l'argent à toi, à ta mère -- de l'argent dont il est vrai que nous avons tellement peu --, j'avais essayé de le donner, et voilà la réaction que j'obtenais.

--- Alors vous allez à Memphis ? ai-je demandé.

--- N'importe où ailleurs.

Il a souri, s'est éclairci la voix et a poursuivi :

--- J'ai reçu la lettre que j'attendais.

J'avais le cœur très lourd. Boughton était assis dans son fauteuil ajustable, ses yeux fixant le vide. Glory m'a confié que les seules paroles qu'il avait prononcées de la journée étaient : "Jésus n'a jamais eu à vieillir !" Glory est inquiète et Jack est malheureux, et tous deux entretenaient une conversation polie avec moi, se demandant probablement pourquoi je ne repartais pas chez moi, ce que j'avais hâte de pouvoir faire. Le moment est enfin arrivé où j'ai pu tenter de rendre à Jack le petit service pour lequel je m'étais déplacé, mais je n'ai réussi qu'à l'offenser.

Alors je suis rentré à la maison. Ta mère m'a fait allonger et t'a envoyé

jouer avec Tobias. Elle a tiré les rideaux, s'est agenouillée à côté de moi et m'a caressé les cheveux un moment. Puis, après m'être un peu reposé, je me suis levé et j'ai écrit ces lignes, que je viens de relire.

Jack s'en va. Glory lui en veut tellement qu'elle est venue m'en parler. Elle a tiré la sonnette d'alarme auprès de leurs frères et sœurs, leur enjoignant d'abandonner leurs diverses occupations humanitaires pour rentrer à la maison. Elle croit que le vieux Boughton n'en a plus pour longtemps. "Comment peut-il vouloir partir maintenant !" dit-elle. J'imagine que la question n'est pas injuste, mais je crois que j'en connais la réponse. La maison sera envahie par une foule de gens si estimables, accompagnés de leurs maris, de leurs femmes, de leurs adorables progénitures. Que ferait-il au milieu de tout cela, quelle serait la place du trésor triste et splendide qu'il porte dans son cœur ? -- Moi aussi, j'ai une femme et un enfant.

Je peux t'affirmer que, si j'avais épousé une dame aux joues roses, et qu'elle m'avait donné dix enfants, et que chacun d'entre eux m'avait donné dix petits-enfants, je les abandonnerais tous, la veille de Noël, durant la nuit la plus froide de l'histoire, et je marcherais mille kilomètres ou plus rien que pour voir ton visage et celui de ta mère. Et si je ne devais jamais vous trouver, ma consolation reposerait dans cet espoir, mon espoir solitaire et singulier, qui ne saurait exister nulle part dans la Création sinon dans mon cœur et dans celui du Seigneur. Ce n'est qu'une manière de dire que je ne pourrais jamais remercier Dieu suffisamment pour cette splendeur qu'Il a dissimulée au reste du monde -- à l'exception de ta mère, bien sûr -- et qu'Il m'a révélée au travers de ton visage simple et doux. Les si gentils frères et sœurs Boughton auraient honte de la richesse de leurs vies, comparée à la pauvreté apparente de celle de Jack, mais lui préférerait absolument et amèrement ce qu'il a perdu à tout ce qu'ils ont. Ce n'est pas un état d'esprit avec lequel on vit facilement, je ne le sais que trop bien.

Et le vieux Boughton, s'il pouvait s'arracher à son fauteuil, à sa décrépitude, à sa mauvaise humeur, à sa tristesse, à ses limites, abandonnerait tous ses si beaux enfants qui lui inspirent tendresse et confiance, et suivrait ce fils qu'il n'a jamais compris, auquel il tient comme certains tiennent à une blessure, et le protégerait comme un père n'en a pas les moyens, le défendrait avec une force qui lui fait défaut, subviendrait à ses besoins avec des ressources qu'il ne pourrait jamais rêver de posséder. Si Boughton pouvait être lui-même, il pardonnerait entièrement toute transgression, passée, présente, à venir, qu'il s'agisse réellement ou non d'une transgression, qu'il dépende vraiment de lui ou non de pardonner. Voilà l'extravagance dont il serait capable. Que j'aimerais voir cela !

Comme je te l'ai dit, j'étais pour ma part ce qu'on appellerait le bon

fil, celui qui n'a jamais quitté la maison de son père, même quand son père est parti -- un fait qui assurément garantit qu'on ne me disputera pas mon statut. Je suis l'un de ces justes pour qui les réjouissances au ciel seront comparativement plus modérées. Mais ce n'est pas grave. L'amour ne s'embarrasse ni de justice, ni de mesure, et pourquoi le ferait-il donc ? Chacune de ses manifestations n'est que l'aperçu ou la parabole d'une réalité qui nous accueille mais que nous ne comprenons pas. L'amour n'a aucun sens car il est effraction perpétuelle dans notre univers temporel. Alors comment pourrait-il se réduire à n'être qu'une cause ou qu'une conséquence ?

Cela vaut la peine de vivre suffisamment longtemps pour dépasser tout sentiment d'injustice que tu pourrais acquérir au fil des ans. Voilà une raison de plus de prendre bien soin de ta santé.

Je crois que je vais mettre un point final à ces pages. Je les ai relues, plus ou moins, et j'y ai trouvé des choses intéressantes, surtout la façon dont au fil des mots j'ai été ramené dans ce monde. Avec le recul, l'attente de la mort qui caractérisait le début m'apparaît presque comme un signe de jeunesse. La nouveauté que cela constituait m'intriguait beaucoup, de toute évidence.

Ce matin, j'ai aperçu Jack Boughton, vêtu d'habits trop larges pour lui, qui marchait vers l'arrêt d'autocar en portant une valise qui semblait ne peser quasiment rien. Il avait l'air d'avoir encore vieilli. L'air de quelqu'un que vous ne souhaiteriez pas que votre fille épouse. L'air, malgré tout, élégant et brave.

Je l'ai interpellé ; il a attendu que je le rattrape et ensemble nous avons marché jusqu'à l'arrêt. J'avais avec moi *L'Essence du christianisme*, que j'avais laissée sur la table près de la porte d'entrée dans l'espoir de pouvoir la lui donner un jour. Il l'a retournée dans ses mains, amusé de voir le livre en si piteux état. "Je me rappelle ce livre -- il y a une éternité de cela !" Peut-être se faisait-il la remarque que cet ouvrage ressemblait au genre de choses qu'il avait alors l'habitude de chaparder. Cette idée m'a traversé l'esprit, et du coup j'ai eu l'impression que ce livre lui appartenait, en fait. Je crois en tout cas que cela lui a fait plaisir. J'avais corné la page 20 : "Je ne peux douter que de ce qui est séparé de mon propre être. Ainsi comment pourrais-je douter de Dieu, qui est mon être ? Douter de Dieu, c'est douter de moi-même." Etc. J'avais appris ce passage par cœur, ainsi que beaucoup d'autres, pour pouvoir en parler avec Edward, mais je ne voulus pas gâcher le plaisir que nous avons pris ce jour où nous nous sommes lancé la balle pendant des heures, et l'opportunité ne s'est plus jamais vraiment présentée.

Il y a deux idées supplémentaires que je regrettais de ne pas avoir partagées avec Jack lors de nos précédentes conversations, l'une étant que la doctrine n'est pas la croyance, mais seulement un moyen parmi d'autres de parler de la croyance, et l'autre étant que le mot grec *sozo*, que l'on traduit habituellement par "sauvé", peut également signifier "guéri", "restauré", ce genre de choses. Ainsi la traduction habituelle limite le sens de ce mot de telle sorte qu'il peut créer des attentes injustifiées. Je me suis dit qu'il fallait qu'il comprenne que la grâce n'est pas quelque chose de si pauvre qu'elle ne saurait se présenter sous un nombre incalculable de formes différentes. Enfin, c'était aussi une façon de lui faire la conversation. Je savais qu'il avait dû plus d'une fois entendre des paroles semblables de la bouche de son père. Mais ma première pensée avait été que personne n'aurait dû avoir l'air aussi seul qu'il m'avait semblé, sa valise à la main. Et je crois qu'il était heureux que je l'accompagne. Il hochait la tête de temps en temps, et l'expression de son visage restait très polie.

Tandis que nous marchions, il lançait des regards vers ces choses que l'on n'observe jamais véritablement quand on vit dans une ville : une fenêtre sur pignon en mauvais état, un chemin creusé par le passage des gens à travers un terrain vague, un hamac accroché entre un peuplier et un piquet de corde à linge. Nous sommes passés devant l'église.

--- Je ne reverrai plus jamais cet endroit, a-t-il dit.

Et il y avait dans sa voix un étonnement attristé que j'ai reconnu. Cela m'a effrayé. Alors je lui ai dit :

--- Prenez soin de vous. Un de ces jours, ils auront peut-être besoin de vous.

Au bout d'une minute, il a hoché la tête, concédant cette possibilité. Puis il s'est arrêté, m'a regardé et m'a dit :

--- Vous savez, je fais encore une fois la pire des choses possibles. Partir maintenant. Glory ne me le pardonnera jamais. Elle me dit : "Voilà, ça y est, c'est ton chef-d'œuvre."

Il souriait, mais il y avait vraiment de la peur dans son regard, une sorte de stupéfaction, ce que l'on pouvait comprendre. C'était effectivement quelque chose de terrible qu'il s'appropriait à faire, laisser son père mourir sans lui -- le genre de choses que seul son père lui pardonnerait.

Alors je lui ai dit :

--- Glory est venue m'en parler. Je lui ai dit de ne pas juger, qu'elle ne savait peut-être pas tout de la situation.

--- Merci.

--- Je comprends pourquoi vous devez partir. Vraiment.

Je n'avais jamais rien dit de plus sincère. Et laisse-moi te confier que, aussi étonnant que cela ait pu me paraître, à cet instant-là j'ai ressenti

de la reconnaissance envers toute la vieille amertume qui avait habité mon cœur.

Il s'est éclairci la voix.

--- Alors, cela ne vous dérangerait pas de dire au revoir à mon père pour moi ?

--- Je le ferai. Je n'y manquerai pas.

Je ne savais comment poursuivre la conversation à partir de là, mais je n'avais pas envie de le laisser et, de toute façon, je devais me reposer sur le banc à cause de mon cœur.

Nous étions donc assis l'un à côté de l'autre, et je lui ai dit :

--- Si vous acceptiez au moins quelques dollars de ma part, je vous en saurais vraiment gré.

Il a ri :

--- Je suppose que je pourrais faire un effort.

Alors je lui ai donné quarante dollars. Il en a gardé vingt et m'a rendu le reste.

Nous sommes restés côte à côte un moment. Puis je lui ai dit :

--- Ce que j'aimerais, en fait, c'est vous bénir.

Il a haussé les épaules :

--- Qu'est-ce que cela impliquerait ?

--- Eh bien, tel que je l'envisage, cela impliquerait que je place ma main sur votre front et que je demande au Seigneur de vous protéger. Mais si cela devait vous gêner...

Il y avait quelques personnes dans la rue.

--- Non, non, a-t-il dit. Cela n'a pas d'importance.

Il a ôté son chapeau et l'a posé sur son genou ; il a fermé les yeux et a baissé la tête, l'a presque appuyée contre ma main, et je l'ai béni dans la limite de mes pouvoirs, quels qu'ils soient, récitant la bénédiction des Nombres, bien sûr : "Que le Seigneur fasse rayonner sur toi Son regard et t'accorde Sa grâce ; que le Seigneur te découvre Son visage et t'apporte la paix." Rien ne pourrait être plus beau que cela, rien ne saurait mieux traduire mes sentiments ; rien ne suffirait, sinon ces mots. Et après, alors qu'il gardait les yeux fermés et ne relevait toujours pas la tête, j'ai ajouté : "Seigneur, bénis John Ames Boughton, ce fils, frère, mari et père chéri."

Il s'est redressé et m'a regardé comme s'il s'éveillait d'un rêve.

--- Merci, mon révérend.

Le ton de sa voix m'a laissé penser qu'il croyait peut-être que j'avais mentionné tout ce que je pensais qu'il n'était plus, alors que c'était tout le contraire. Mais peu importe, je lui ai dit que cela avait été un honneur de le bénir. Ce qui était également la pure vérité. En fait, je serais allé au séminaire, j'aurais reçu l'ordination, j'aurais vécu toutes ces années rien que pour vivre ce moment-là. Et lui se contentait de m'observer, à sa manière si particulière. Puis l'autocar est arrivé.

--- Nous t'aimons tous, tu sais.

Il a ri :

--- Vous êtes tous des saints.

Il a grimpé dans le car, s'est retourné et a soulevé son chapeau. Puis il a disparu. Dieu le bénisse.

J'ai réussi à me rendre jusqu'à l'église ; j'y suis entré et je me suis reposé un long moment. Je crois avoir vu sur le visage du jeune Boughton, tandis que nous marchions, la conscience de l'ironie qu'il y avait eu à placer de l'espoir dans ce vieil endroit triste, ainsi que la souffrance de devoir abandonner cet espoir. Et je savais très bien de quoi il s'agissait. C'est exactement le genre d'espoir que cette ville était supposée encourager : qu'une vie sans malice puisse y être vécue en paix. "Vieux et vieilles s'assiéront encore dans les rues de Jérusalem, chacun le bâton à la main si grand sera son âge. Les rues de la ville seront pleines d'enfants, garçons et filles, qui s'y amuseront." C'est une prophétie, une vision du prophète Zacharie. Il dit que le peuple s'en émerveillera, ce qui sera sans doute le cas presque partout dans ce triste monde. Jouer à se lancer la balle toute une soirée, respirer l'odeur de la rivière, entendre le train passer. Ces petites villes étaient autrefois les fiers remparts censés protéger une telle paix.

On dirait que ta mère souhaite que chaque dîner soit l'occasion de me servir mon repas préféré. Nous avons souvent droit à du pain de viande, et toujours à du dessert. Elle met des bougies sur la table, étant donné que la nuit tombe tôt désormais. J'imagine qu'elle les a prises à l'église, ce qui n'est pas un souci. Elle porte souvent sa robe bleue. Toi, tu es maintenant trop grand pour ta chemise rouge. La famille du vieux Boughton s'est réunie, à l'exception de celui qui manque à son cœur. Ils viennent nous saluer et nous invitent à dîner, mais ces temps-ci nous préférons rester à la maison, tous les trois. Quand tu rentres, tu embaumes l'air du soir, tes yeux brillent, tes joues et tes doigts sont roses et glacés ; à la lueur des bougies, tu es trop beau pour mes yeux de vieil homme. Le froid a fait taire tous les insectes. L'obscurité nous incite à parler à voix basse, tels de tendres conspirateurs. Ta mère dit le bénédicité et beurre ta tranche de pain. J'aurais voulu que Boughton voie comment son fils a reçu sa bénédiction, comment il a incliné la tête. Si je le lui racontais, s'il comprenait, il serait jaloux de ne pas l'avoir vu, jaloux de ne pas avoir été celui qui a accordé cette bénédiction. C'est presque comme si j'avais senti sa main sur la mienne. Mais je peux l'imaginer au-delà de ce monde, se retournant pour me regarder, émerveillé par ce qu'il vient de comprendre : "Voilà pourquoi nous avons vécu cette vie !" Il y

a mille millions de raisons de vivre cette vie, et chacune d'entre elles est pleinement suffisante.

J'avais promis au jeune Boughton de dire au revoir à son père de sa part, alors j'ai marché jusque chez eux après dîner, sachant que le vieux bougre dormirait, et quand j'ai été seul avec lui dans sa chambre, je lui ai murmuré quelques mots. Mon cher ami est si près de quitter ce monde que les nuages obscurcissent désormais sa compréhension mortelle. Par ailleurs, cela fait des années que son ouïe n'est plus sûre. Je savais que si je prononçais ce nom devant lui alors qu'il était éveillé, il lutterait pour rassembler ses esprits, il serait avide de comprendre, et j'aurais créé une soif en lui que je n'aurais pas pu alors, que je n'aurais jamais pu de ma vie, en aucune manière, étancher. Comme si des paroles venues de moi pouvaient l'aider à résoudre la moindre part de son grand mystère. Il se serait trouvé seul au milieu des confusions de son chagrin, et je n'avais pas la force d'assister à cela.

J'ai songé à quel point ce serait merveilleux s'il pouvait être comme le vieux Jacob : son fils chéri, perdu depuis longtemps, lui amenant le splendide petit Robert Boughton Miles pour qu'il le bénisse -- "J'avais jugé impossible de revoir ton visage, et voici que Dieu m'a fait voir même ta descendance !" Quelle joie d'imaginer comme cela aurait été beau, aussi beau que l'apparition d'anges. Il me semble que quelque chose qui devrait être vrai possède de fait une vérité très forte -- ce qui m'amène de nouveau à penser au paradis. Ce que je fais de toute façon très souvent, tu le sais bien.

La pauvre Glory a placé un fauteuil pour moi à côté du lit de Boughton et je suis resté auprès de lui un bon moment. Autrefois, je me glissais par la fenêtre de cette chambre dans l'obscurité de l'aube, quand il fallait que je le réveille pour que nous allions à la pêche. Sa mère s'irritait si nous interrompions son propre sommeil, nous agissions donc très furtivement. Il arrivait qu'il ne veuille tout simplement pas s'arrêter de dormir, alors je lui tirais les cheveux, je lui tirais l'oreille, je lui murmurais des choses parfois suffisamment ridicules pour qu'il s'éveille en riant. C'était il y a si longtemps. Hier soir, il dormait sur son côté droit, comme cela a toujours été son habitude -- dans les bras du Seigneur, je n'en doute pas, même si je savais que, si je le réveillais, il se retrouverait à Gethsémani. Alors je lui ai dit dans son sommeil : J'ai béni ton fils pour toi, je sens encore le poids de son front sur ma main. Je lui ai dit : Je l'aime autant que tu l'avais voulu. Ainsi certaines de tes prières sont finalement exaucées, vieil ami. Et les miennes aussi, les miennes aussi. Il nous a fallu attendre bien longtemps, n'est-ce pas ?

En partant, j'ai aperçu Glory, debout dans le couloir, qui observait discrètement la conversation tranquille dans le salon. Ses frères, ses sœurs, leurs femmes, leurs maris, leurs enfants petits et grands. Echangeant des nouvelles, discutant de politique, jouant aux cartes. Sans compter ceux qui se trouvaient dans la cuisine et ceux qui étaient à l'étage. Dehors, j'en ai rencontré cinq ou six autres qui revenaient de promenade. J'ai honte de ne pas avoir imaginé jusqu'alors à quel point le départ de Jack a dû être difficile pour Glory : se retrouver seule au cœur de cette agitation ordonnée, caractérisée par une forme d'abondance et de satisfaction, seule à tolérer toute cette gentillesse délicate et sincère, sans qu'il y ait personne pour sourire avec elle de ce que ces moments-là ont d'absolument interminable. Et sans qu'il y ait personne à défendre -- c'est bien là la pire forme d'abandon. Seul le Seigneur peut soulager cela.

Il m'a semblé parfois que le Seigneur soufflait sur la pauvre cendre grise de la Création pour la transformer en illumination -- l'espace d'un instant, d'une année ou d'une vie. Puis la cendre redevient de la cendre et, à l'observer, personne ne devinerait qu'elle ait quoi que ce soit à voir avec le feu, ou avec la lumière. C'est ce que je disais dans ce sermon de Pentecôte. J'ai réfléchi à ce sermon, et il n'est pas dépourvu de vérité. Mais le Seigneur montre plus de constance et d'extravagance que cette idée ne le laisse entendre. Où que vous dirigiez votre regard, le monde peut avoir l'éclat de la transfiguration. Il n'y a rien à lui ajouter, il suffit d'accepter de le voir. Seulement, qui en aurait le courage ?

Je vais demander à ta mère que ces vieux sermons soient brûlés, c'est tout. Les diacres pourraient s'en occuper. Il y a de quoi faire un bon feu. Je songe en fait à des hot-dogs et à de la guimauve, quelque chose pour fêter la première neige. Bien sûr, elle peut mettre de côté ceux qu'elle souhaiterait éventuellement garder, mais je ne veux pas qu'elle y passe trop de temps. Ces mots ont eu de l'importance ou bien ils n'en ont pas eu, et cela s'arrête là.

La beauté sacrée de la Création nous apparaît dans son éblouissante splendeur en deux occasions, qui se produisent conjointement : quand nous ressentons notre insuffisance mortelle envers le monde, et quand nous ressentons l'insuffisance mortelle du monde envers nous. Augustin dit que le Seigneur aime chacun d'entre nous comme Son fils ou Sa fille unique, et cela ne peut qu'être vrai. "Il essuiera les larmes

sur chaque visage." Cela ne retire rien à la beauté de ce verset que d'affirmer : C'est précisément ce qui sera nécessaire.

Les théologiens parlent d'une grâce préalable qui précède la grâce elle-même et nous permet de l'accepter. Je crois qu'il doit également exister un courage préalable qui nous permet d'être braves -- c'est-à-dire de reconnaître qu'il y a plus de beauté que nos yeux ne peuvent en supporter, que des choses précieuses sont entre nos mains et que ne rien faire pour les honorer, c'est faire beaucoup de mal. Ainsi, ce courage nous permet, comme disaient ces anciens, de nous rendre utiles. Il nous permet d'être généreux, ce qui est une autre manière de dire exactement la même chose. Enfin, c'est la chaire qui parle. Qu'ai-je à te laisser sinon les ruines d'un vieux courage, sinon la mémoire de vieux actes de bravoure et d'un vieil espoir ? Ainsi que je l'ai dit, il n'en reste maintenant plus que cendres ; mais un jour, assurément, le souffle du Seigneur les embrasera de nouveau.

J'aime la Grande Prairie ! Tant de fois j'ai vu l'aube se lever, la lumière se répandre sur la plaine, chaque chose se mettre à rayonner au même instant tandis que le mot "bon" s'affirmait si profondément dans mon âme que j'étais ébahi qu'on m'autorise à assister à un tel spectacle. Peut-être y a-t-il eu un premier moment plus merveilleux "quand les étoiles du matin chantèrent en chœur et tous les fils de Dieu poussèrent des cris de joie", mais, autant que je sache, ils n'ont pas cessé de chanter et de crier, ce qui se comprendrait parfaitement. Ici dans la Prairie, il n'y a rien qui distraie l'attention que l'on porte au crépuscule et à l'aube, rien sur l'horizon qui abrège ou retarde. Des montagnes sembleraient une impertinence de ce point de vue.

Pour moi, la nudité et l'humilité de ce lieu évoquent le Christ. Néanmoins, je ne peux m'empêcher d'imaginer que tu partiras tôt ou tard, et ce n'est pas grave si c'est déjà fait, ou si c'est ton projet. Cette ville entière ressemble à l'espoir quand il commence à être fatigué, puis un peu plus que fatigué. Mais, même différé, l'espoir reste l'espoir. J'aime cette ville. Je songe parfois à m'enfouir dans la terre ici, dans un dernier geste d'amour insensé -- moi aussi, je laisserais mes cendres couvrir jusqu'à la grande incandescence générale.

Je vais prier pour qu'en grandissant tu deviennes un homme courageux dans un pays courageux. Je vais prier pour que tu trouves le moyen de te rendre utile.

Je vais prier, puis dormir.

- 1 *Preacher* en anglais.
- 2 En français dans le texte, donc.
- 3 Hebdomadaire politique et culturel progressiste, fondé en 1865.

Ouvrage réalisé
par le Studio [Actes Sud](#)

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par
Isako www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.

[image]

Sommaire

Couverture

Le point de vue des éditeurs

Marilynne Robinson

Note de l'éditrice

Gilead